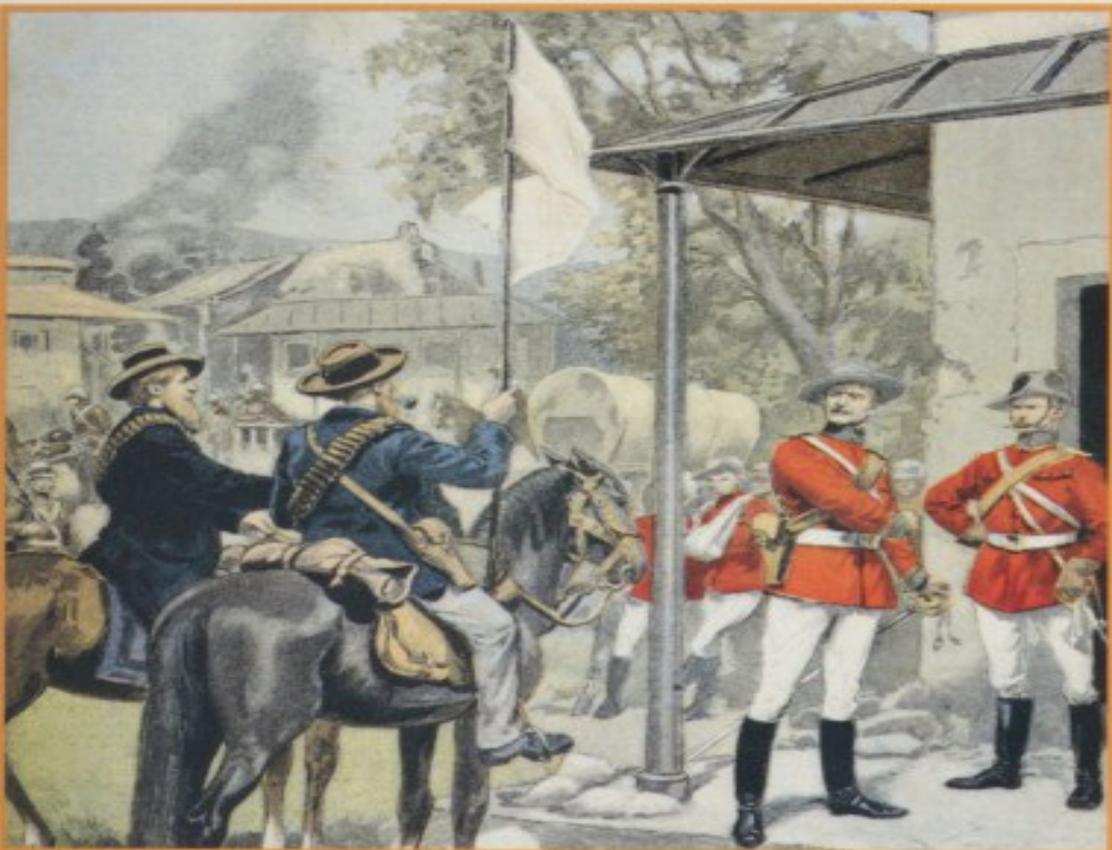


Bernard Lugan



*La guerre
des Boers*

1899-1902

PERRIN

En 1899, éclatait en Afrique du Sud une guerre totale. Elle opposa l'Empire britannique aux Républiques boers du Transvaal et de l'Orange. Durant presque trois ans, la " guerre des Boers " mit ainsi aux prises deux peuples blancs : l'un luttant pour sa survie et l'autre pour sa suprématie. Cette guerre du " David " boer contre le " Goliath " anglais fut un conflit international puisque face à des forces venues de tout l'Empire britannique, les Boers furent renforcés par des volontaires français, allemands, italiens, irlandais, russes, américains, hollandais, scandinaves, serbes... Pour la première fois, l'histoire de ces volontaires est racontée. Trois chapitres leur sont consacrés. Les Boers suscitèrent un immense courant de sympathie en Europe où les opinions publiques s'enflammèrent pour leur cause. Ils devinrent les héros à la fois de la gauche qui en fit les champions du combat anticolonialiste et de la droite qui vit en leur lutte l'enracinement opposé au " cosmopolitisme anglo-saxon ". Pour venir à bout de leurs adversaires, les Britanniques enfermèrent tous les civils boers dans des camps dits de " reconcentration " où mourut une génération de femmes et d'enfants. Puis, pratiquant la politique dite de la " terre brûlée ", ils incendièrent 25 000 à 30 000 fermes. Après la défaite, des milliers de Boers déracinés allaient se prolétarianiser ; se heurtant à la concurrence de la main-d'œuvre noire, ils imposèrent par la force les premières lois raciales. Une des conséquences de cette guerre fut la politique d'apartheid. Mais, contrairement à une idée reçue, la guerre des Boers ne fut pas qu'une guerre de Blancs. Dans les deux camps, des Noirs participèrent activement aux opérations. Ce livre ne se contente pas de raconter les épisodes militaires de la " guerre des Boers ", il explique ses origines et la replace dans le contexte régional et international de l'époque. Illustré d'une cinquantaine de cartes originales, il est sur ce thème l'ouvrage de référence.

Bernard Lugan

La Guerre des Boers 1899-1902

Perrin

Sommaire

Couverture

Présentation

Page de titre

Remerciements

Chronologie

Glossaire

Avertissement

INTRODUCTION

1 - LA NAISSANCE DU CONTENTIEUX ANGLO-BOER (1795-1872)

LE DIVORCE ENTRE LES BOERS ET LES ANGLAIS

LE GRAND TREK (1836-1838)

LES CONVOIS

LA GUERRE CONTRE LES ANGLAIS

L'INSURRECTION BOER DE 1848

L'INDÉPENDANCE DES RÉPUBLIQUES BOERS

VERS L'UNION DES RÉPUBLIQUES BOERS ?

UN NOUVEAU CONTENTIEUX ANGLO-BOER

2 - VERS LA PREMIÈRE GUERRE DES BOERS (1872-1881)

LES FAIBLESSES DE LA ZAR

L'IMPÉRIALISME BRITANNIQUE

L'ANNEXION DU TRANSVAAL

VERS LA GUERRE

LA PREMIÈRE GUERRE DES BOERS

LES DÉFAITES ANGLAISES

3 - L'IMPÉRIALISME BRITANNIQUE ET LES RÉPUBLIQUES BOERS (1881-1894)

LES DIAMANTS ET L'OR

CECIL RHODES

L'ENCERCLEMENT DES RÉPUBLIQUES BOERS (cartes "L'Afrique australe britannique 1854-1900" et "L'encerclement des Boers par les Britanniques")

LA BATAILLE DES CHEMINS DE FER (carte "La bataille du rail (1880-1899)")

LES UITLANDERS

4 - LE RAID JAMESON ET LA MARCHÉ À LA GUERRE (1895-1899)

LE RAID JAMESON

LES CONSÉQUENCES DU RAID

LE RAPPROCHEMENT ORANGE-TRANSVAAL

LES COLONIES DU CAP ET DU NATAL

L'ENTRÉE EN SCÈNE DE MILNER

LES NÉGOCIATIONS (31 mai-5 juin 1899)

L'ULTIMATUM

5 - LES VICTOIRES BOERS

L'ARMÉE ANGLAISE

L'ARMÉE BOER

L'ARMÉE BOER : UN PEUPLE EN ARMES

LA MOBILISATION

L'INVASION DU NATAL

LA VICTOIRE ANGLAISE DE TALANA (carte "Le Front du Natal (octobre - novembre 1899)")

LA BATAILLE D'ELANDSLAAGTE

LE FRONT DE L'ORANGE (voir cartes, "L'offensive des BOERS (octobre-novembre 1899)" et "La première offensive britannique (décembre 1899)")

LA « SEMAINE NOIRE »

MAGGERSFONTEIN, 11 DÉCEMBRE 1899 (voir carte, "Les batailles de Modder River et de Maggersfontein (28 novembre 1899 et 11 décembre 1899)")

COLENZO

LES CONSÉQUENCES DE LA « SEMAINE NOIRE »

6 - LES VICTOIRES BRITANNIQUES (Janvier-octobre 1900)

LA RÉORGANISATION MILITAIRE ANGLAISE

LES COMBATS POUR LADYSMITH

SPIONKOP (voir cartes, "La bataille de SPIONKOP (24 janvier 1900)" et "Les tentatives de dégagement de Ladysmith (15 décembre 1899 - 27 février 1900)")

LE FRONT DE L'ORANGE

LE FRONT DU NATAL

LE TOURNANT DE LA GUERRE

LES OPÉRATIONS AU TRANSVAAL (voir carte, "La double offensive britannique (février - juillet 1900)")

7 - LA GUÉRILLA ET LA GUERRE CONTRE LES CIVILS

LA FIN DU TRANSVAAL, juin-sept. 1900 (voir carte, "Les opérations du TRANSVAAL en 1900")

LES EFFECTIFS BRITANNIQUES

LA GUÉRILLA

VIVRE SUR L'ENNEMI

LA RIPOSTE DE KITCHENER

LA GUERRE CONTRE LES CIVILS

LES CAMPS DE RECONCENTRATION

EMILY HOBHOUSE (1860-1926)

LES NOIRS DANS LA GUERRE

LES CAMPS DE PRISONNIERS

LES BRITANNIQUES REPRENENT L'AVANTAGE

8 - LA GUERRE DANS LA COLONIE DU CAP

L'INVASION DE LA COLONIE DU CAP (janvier-octobre 1901)

LES TROIS RAIDS DE KRITZINGER

HERTZOG AU CAP (décembre 1900-février 1901)

DE WET AU CAP, 1901 (voir carte, "Le second raid de De Wet dans la colonie du Cap (1901)")

SMUTS ENVAHIT LA COLONIE DU CAP, 1901-1902 (voir carte, "Le raid de Smuts dans la colonie du Cap (1901-1902)")

L'ÉCHEC DE L'INVASION DU NATAL PAR LES BOERS (voir carte, "Le raid de Botha au Natal (août 1901)")

9 - L'OPINION MONDIALE ET LA GUERRE DES BOERS

L'OPINION ANGLAISE

L'OPINION EN HOLLANDE, EN ALLEMAGNE ET AUX ÉTATS-UNIS

LA FRANCE ET LES BOERS

LE COURANT ANGLOPHILE

LE SOUTIEN AUX BOERS

10 - LES VOLONTAIRES ÉTRANGERS

LES VOLONTAIRES ALLEMANDS

LES VOLONTAIRES SCANDINAVES

LES VOLONTAIRES ITALIENS

LES VOLONTAIRES AMÉRICAINS

LES VOLONTAIRES IRLANDAIS

LES VOLONTAIRES RUSSES

LES VOLONTAIRES HOLLANDAIS

11 - LES VOLONTAIRES FRANÇAIS ET LA LÉGION SUD-AFRICAINE

LES VOLONTAIRES FRANÇAIS

PORTRAITS

LA LÉGION ÉTRANGÈRE

LA FIN DE LA LÉGION

ROBERT DE KERSAUSON

12 - LA FIN DE LA GUERRE

BOERS CONTRE BOERS

LES DERNIÈRES OPÉRATIONS

LA PAIX

CONCLUSION

BIBLIOGRAPHIE

BIOGRAPHIES

INDEX

À propos de l'auteur

Notes

Copyright d'origine

Achevé de numériser

Remerciements

En Afrique du Sud, de nombreuses personnes ont permis l'aboutissement de ce travail. À Pretoria, les fonctionnaires des Transvaalse Argiefbewaarpark (Archives du Transvaal) ; à Bloemfontein, Mesdames E. Wessels et S. Greyvenstein du War Museum of the Boer Republics ; à Franschhoek, Madame J.E. Malherbe du musée Huguenot. Sans oublier le professeur Cornelius De Jong, de l'Université d'Afrique du Sud, en compagnie duquel j'ai longuement parcouru les champs de bataille du Natal, de l'État libre d'Orange et du Namaqualand.

Que toutes et tous soient ici remerciés.

Chronologie

- 1652 : la VOC (Compagnie néerlandaise des Indes orientales) fonde un comptoir au Cap de Bonne-Espérance.
- 1688-1689 : environ 250 huguenots français s'installent dans la région du Cap.
- 1814 : l'établissement hollandais devient colonie britannique sous le nom de Cape Colony.
- 1820 : les premiers colons anglais débarquent.
- 1836 : émigration de plusieurs milliers de Boers au nord du fleuve Orange. Cet épisode fondateur du nationalisme afrikaner est connu sous le nom de Grand Trek ou grand voyage.
- 1838 : victoire des trekkers sur les Zulu et installation au Natal.
- 1843 : les Britanniques annexent le Natal et en font une colonie. Les Boers reprennent leur migration, quittent le Natal et partent s'installer au Transvaal.
- 1845 : les Britanniques traversent le fleuve Orange et interviennent aux côtés des Griqua contre les Boers.
- 1846 : les Britanniques interviennent contre les Boers à Vet River.
- 1848 : le territoire boer de Trans-Orangie (le futur État libre d'Orange) est annexé par la Colonie du Cap et reçoit le nom d'Orange River Sovereignty. Combats avec les Boers qui sont vaincus à Boomplaats le 29 août.
- 1852 : la Grande-Bretagne reconnaît l'indépendance du Transvaal.
- 1854 : la Grande-Bretagne reconnaît l'indépendance de l'ORS qui devient l'État libre d'Orange (OVS en afrikaans et OFS en anglais).
- 1868 : le royaume sotho de Moshesh est annexé par les Britanniques et devient le Basutoland.
- 1871 : après la découverte des diamants, la région de Kimberley qui appartient à l'État libre d'Orange est annexée par la Colonie du Cap.
- 1877 : annexion du Transvaal par les Britanniques.
- 1879 : guerre anglo-zulu.
- 1880 : Cecil Rhodes fonde la De Beers Mining Company.
- 1880-1881 : première guerre des Boers ou première guerre d'Indépendance ou première guerre du Transvaal.
- 1881 : Paul Kruger commence le premier de ses quatre mandats présidentiels.
- 1884 : Par la Convention de Londres, le Transvaal (ZAR) redevient indépendant sous certaines conditions. La même année, le Bechuanaland est annexé par les Britanniques afin d'interdire aux Boers toute expansion vers l'est.
- 1886 : découverte de l'or au Witwatersrand (Transvaal).
- 1887 : le Zululand est annexé par les Britanniques afin d'interdire aux Boers tout accès à l'océan Indien.
- 1890 : Cecil Rhodes donne l'ordre à la BSAC d'occuper le Mashonaland et le Matabeleland (Rhodésie) au nord du Transvaal. La même année, il devient Premier ministre de la Colonie du Cap.
- 1895 : après l'annexion du Pondoland en 1894, celle du Thongaland permet de relier la Colonie du Cap au Natal, interdisant ainsi tout accès à l'océan pour les Républiques boers.
- 1896 : raid Jameson.
- 1897 : sir Alfred Milner est nommé haut-commissaire britannique au Cap.
- Juin 1899 : Kruger et Milner se rencontrent à Bloemfontein. Milner rompt les négociations.
- 11 octobre : début des hostilités¹

Glossaire

Afrikaans : langue d'origine hollandaise parlée par les Afrikaners.

Afrikaner : Sud-Africain d'ascendance hollandaise, germanique ou huguenote. Synonyme de Boer, terme tombé en désuétude².

Boer : fermier, agriculteur, paysan. Anciennement employé dans le sens de Sud-Africain d'ascendance non britannique.

Broederbond : société secrète afrikaner dont le but est la promotion de la nation afrikaner.

Guerre cafre : expression désuète. On parle aujourd'hui de « guerre de frontière ». Il s'agit des guerres ayant opposé les Xhosa, une des ethnies noires d'Afrique du Sud, aux Afrikaners et aux Britanniques.

Karoo : steppe subdésertique occupant tout l'est et le nord-est de la région du Cap.

Kommando : unité militaire boer.

Kopje : colline.

Laager : enceinte fortifiée constituée par l'assemblage de chariots.

LMS : London Missionary Society, société missionnaire protestante.

Mfecane : broyage, écrasement. Suite de déplacements de populations de proche en proche étant la conséquence de l'impérialisme zulu.

Rapportryer : éclaieur.

Rand : abréviation de Witwatersrand.

Trek : migration, déplacement en afrikaans. Grand Trek : réaction de certains Afrikaners à la politique britannique. En partant à la recherche de nouvelles terres, ils désiraient y fonder des États.

Trekboer : éleveur nomade.

Uitlander : étranger non afrikaner vivant dans les Républiques boers.

Veldkornet : capitaine.

VOC : initiales de Vereenigde Oostindische Compagnie. Il s'agit de la Compagnie hollandaise des Indes orientales.

Volksraad : parlement boer, assemblée du peuple.

Veld : savane d'Afrique du Sud.

Voortrekker : membre du Grand Trek de 1834-1846.

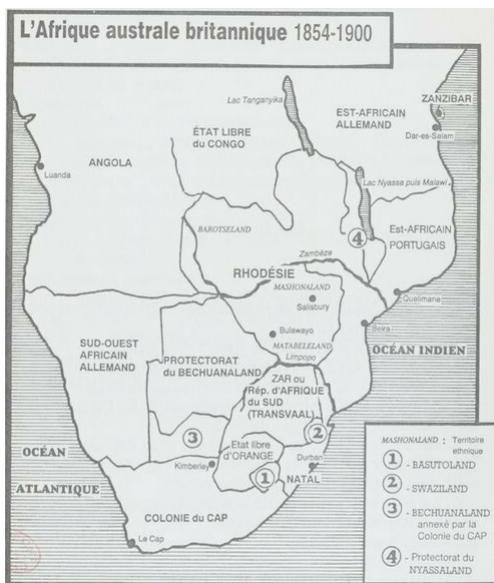
Avertissement

Les appellations et dénominations du Transvaal ont changé plusieurs fois :

1. Avant 1877, il importe de parler du Transvaal.
2. De 1877 à 1902, le Transvaal devient Zuid-Afrikaansche Republiek, dont l'abréviation est ZAR. Pour les Britanniques, il s'agit de la South African Republic ou SAR. En français, de la République d'Afrique du Sud.
3. De 1910 à 1961, le Transvaal est englobé, avec l'État libre d'Orange, le Natal et la province du Cap dans l'Unie van Suid-Africa (UZA) ou Union sud-africaine.
4. Après la proclamation de la République en 1961, le pays devient Republiek van Suid-Afrika (RSA) ou, en français, République sud-africaine.

Par commodité, nous parlerons de la ZAR aussi bien que du Transvaal pour la période 1877 à 1902.

En ce qui concerne les noms des peuples africains, nous avons choisi de les orthographier selon l'usage international. C'est ainsi que nous parlerons des Zulu et non des Zoulous, etc.



LUGAN 1998 – Tous droits de reproductions reserves

INTRODUCTION

La guerre des Boers³ fut un conflit paradoxal. Durant presque trois années, à la pointe australe du continent africain, il opposa deux peuples blancs, l'un luttant pour sa survie et l'autre pour la suprématie. Lutte de David contre Goliath, le conflit s'acheva par une victoire qui ne pouvait évidemment pas échapper aux Britanniques. Mais leur triomphe ne fut pas obtenu sans peine. Militairement, les commandos tenaient encore de larges parties du pays quand ils furent contraints de déposer les armes. C'est la politique de la « terre brûlée », suivie du génocide des femmes et des enfants boers dans les camps de reconcentration, qui fit plier les combattants.

Contrairement à ce qu'avaient pensé les Britanniques, la guerre fut donc loin d'être une promenade militaire. À plusieurs reprises, l'armée anglaise subit même de terribles défaites et seule l'incapacité de l'état-major boer lui évita un désastre majeur.

La guerre des Boers est traditionnellement divisée en trois phases. Durant la première, les forces boers remportent des succès à Kimberley, Dundee, Ladysmith, Modder River, Stormberg, Magersfontein, Colenso et Spionkop.

La deuxième phase de la guerre, qui correspond à l'occupation par les Britanniques des deux Républiques boers, débuta avec la reddition du général Piet Cronjé* à Paardeberg le 27 février 1900 et s'acheva avec la prise de Pretoria en juin 1900.

La troisième phase est celle de la guérilla. Les vieux généraux boers, incapables de la mener, furent remplacés par des chefs particulièrement compétents : Jacobus De La Rey⁴ et Louis Botha* au Transvaal, Christiaan De Wet* dans l'État libre d'Orange, Manie Maritz* dans la Colonie du Cap.

La guerre des Boers fut la première guerre mondiale dans la mesure où, contre les forces de l'Empire britannique⁵ et des Dominions, combattirent les Boers, renforcés de contingents de volontaires allemands, français, italiens, russes, hollandais, irlandais, américains, scandinaves, etc.

Ce fut également la première guerre du XX^e siècle avec emploi de matériels modernes, utilisation de tranchées annonçant la guerre de 1914-1918, et recours à la terreur à l'encontre des populations civiles. Contrairement à la légende, ce ne fut point une « guerre de gentlemen ». Du moins du côté britannique.

La guerre des Boers provoqua un immense courant d'opinion en Europe. En règle générale, la sympathie des peuples était acquise au « Petit Poucet » boer qui luttait contre le « géant » britannique.

L'Europe qui s'enflamma pour les combattants du Transvaal et de l'État libre d'Orange plaqua ses idéologies sur un conflit qui était pourtant bien éloigné de ses *a priori*. C'est ainsi que les Boers devinrent à la fois les héros des socialistes, qui en firent les champions du combat anticapitaliste ou anticolonialiste, et des nationalistes qui virent en eux l'enracinement en lutte contre le « cosmopolitisme anglo-saxon ».

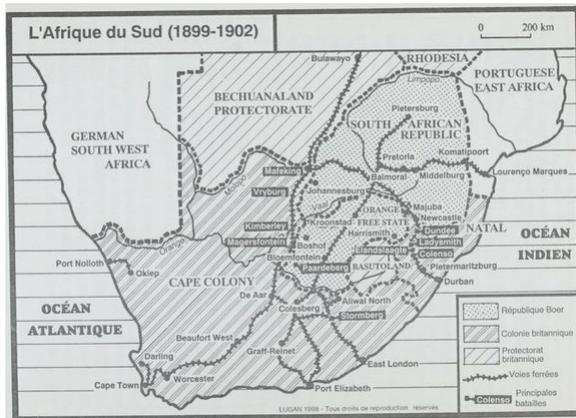
En 1488, Bartolomeu Dias de Novaes fut le premier Européen qui doubla le Cap de Bonne-Espérance. Au sud du fleuve Orange et de la rivière Fish (voir carte, "NOIRS et BLANCS en AFRIQUE du SUD"), la région n'était pas peuplée par des Noirs, mais par des Khoisan, population jadis désignée sous le nom de Hottentots et de Bushmen. Non apparentés aux Noirs devant la poussée desquels ils refuyaient depuis plus d'un millénaire, ces groupes pastoraux (les Khoi-Khoi ou Hottentots) ou chasseurs-récolteurs (les San ou Bushmen) furent bientôt pris en tenaille entre le mouvement migratoire des Noirs bantuphones venus du Nord et celui des

Blancs lancé depuis le Sud.

En 1652, les Hollandais avaient en effet pris possession de la baie de la Table où ils édifièrent le comptoir du Cap, simple station de ravitaillement sur la route des Indes orientales néerlandaises.

En 1688, les premiers colons hollandais furent rejoints par environ 250 huguenots français avec lesquels ils fusionnèrent pour donner naissance au peuple afrikaner⁶. En 1708, les Blancs étaient environ 2 000 établis à proximité du comptoir du Cap d'où, contre l'avis des autorités hollandaises, ils commencèrent un mouvement d'exploration et d'établissement vers l'intérieur. Dans les années 1775-1778, ils rencontrèrent l'avant-garde de la migration noire dans la région de la rivière Fish. Il s'agissait des Xhosa avec lesquels ils entrèrent immédiatement en conflit.

Durant tout le XVIII^e siècle, c'est dans ces régions de la frontière que se forgea l'âme du peuple boer en lutte permanente contre les règlements tatillons et obsolètes de la Compagnie hollandaise des Indes orientales qui ne parvenait plus à leur imposer son autorité. C'est alors que la Révolution française mit un terme à la période hollandaise en Afrique australe et que les Britanniques s'installèrent dans la région.



LA NAISSANCE DU CONTENTIEUX ANGLO-BOER (1795-1872)

Durant l'hiver 1795, la contagion révolutionnaire se développa en Hollande. Une « République batave », sœur de la République française, y fut proclamée au mois de mars et le roi de Hollande se réfugia en Angleterre.

N'étant plus en mesure d'exercer sa souveraineté, la Compagnie hollandaise des Indes orientales (VOC) demanda alors à Londres de prendre provisoirement en charge ses intérêts ultra-marins. Au mois de février 1795, le prince d'Orange, « stathouder héréditaire des États-Généraux des Provinces-Unies », avait déjà ordonné aux autorités coloniales de se placer sous protection anglaise.

Ce transfert provisoire de souveraineté fut très mal reçu par les Boers qui vivaient au Cap et dans son arrière-pays. Le 11 juin 1795, quand l'amiral Elphinstone et le général Craig tentèrent de mettre à terre leurs unités de débarquement, les autorités hollandaises locales refusèrent elles aussi le fait accompli et donnèrent l'ordre à la milice, forte de 2 000 hommes, de s'y opposer.

Pour les Boers, largement acquis aux idées révolutionnaires, la présence militaire anglaise était vue comme une tentative de restauration par la force d'un ordre ancien. Or, ils n'avaient cessé de la combattre, s'opposant constamment à l'administration coloniale hollandaise et à son juridisme tatillon.

Sur le front pionnier boer, l'annonce de la Révolution française avait déclenché l'enthousiasme. Les habitants des nouveaux districts de Graaff Reinet et de Swellendam (voir carte, "NOIRS et BLANCS en AFRIQUE du SUD") avaient même élu une Assemblée constituante et proclamé une République autonome. Ils arboraient la cocarde tricolore et, plus tard, ils s'affirmeront solidaires de la République batave.

Face à ce véritable soulèvement de la zone frontière et de l'arrière-pays du Cap, les Britanniques hésitèrent à employer la force. Au mois d'août, ils furent cependant contraints d'intervenir car ils ne pouvaient laisser se détériorer davantage une situation qui rendait de plus en plus difficile leur contrôle de ce verrou stratégique qu'était la région du Cap de Bonne-Espérance.

Ils passèrent donc à l'action et liquidèrent la République autonome dont les dirigeants furent emprisonnés. Dans les mois qui suivirent, l'agitation ne cessa pas. Le premier contact entre les Anglais et les Boers de l'intérieur avait donc été négatif. Les rapports allaient bientôt devenir ressentiment, puis prendre la forme d'une confrontation permanente. La « guerre des Boers de 1899-1902 » en fut la lointaine conséquence.

En 1802, la France et l'Angleterre signèrent le traité d'Amiens. Londres, qui reconnaissait l'existence et la légitimité de la République batave, devait, par voie de conséquence, lui rétrocéder l'ancien comptoir hollandais du Cap de Bonne-Espérance.

Entre la France de Bonaparte et l'Angleterre, la guerre reprend dès 1803 et Londres décide de réoccuper Le Cap. C'est chose faite le 7 janvier 1806, quand un corps expéditionnaire de 2 000 hommes est mis à terre dans la baie de la Table. Le 18 janvier, les opérations militaires sont terminées et les Anglais ont la situation bien en main.

En 1814, la Hollande vend son ancien comptoir à la Grande-Bretagne pour la somme de 6 millions de livres. Quelques mois plus tard, en 1815, le Congrès de Vienne entérine le transfert de souveraineté intervenu en Afrique australe.

LE DIVORCE ENTRE LES BOERS ET LES ANGLAIS

La Grande-Bretagne venait donc d'hériter d'un territoire immense peuplé de 26 000 Blancs dont environ 40 % d'origine hollandaise, 35 % de souche allemande et 20 % descendant des huguenots chassés de France par les persécutions religieuses⁷. Ce sont les Boers ou Afrikaners.

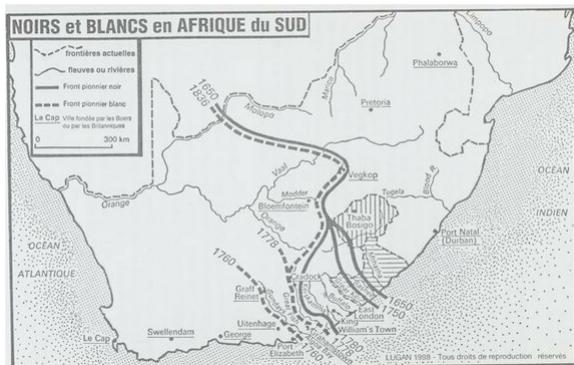
En plus de ces Blancs, environ 30 000 esclaves et 20 000 Khoisan complétaient la population de la colonie.

Dans les premières années de la période britannique, la Colonie du Cap ne fut considérée que comme une place forte, un « Gibraltar de l'océan Indien » destiné à verrouiller l'accès aux Indes par la route du Cap. De 1807 à 1825, la Colonie fut directement rattachée au Colonial Office et administrée localement par un gouverneur qui le représentait.

Les Boers étaient devenus des sujets britanniques, contre leur gré et sans avoir été consultés. Les malentendus puis le divorce entre eux et leur nouvelle métropole datent de cette période.

Dès 1807, le comte de Caledon, premier gouverneur civil britannique, se fit détester par les Boers en voulant leur imposer des mesures juridiques décidées sans eux et qui venaient bouleverser l'ordre social local.

L'histoire des relations agitées entre Boers et Britanniques découle aussi très largement de la véritable déclaration de guerre que les missionnaires firent aux nouveaux sujets de la Couronne dès les débuts de la période anglaise. Toujours en pointe dans le combat anti-Boer, la London Missionary Society, installée au Cap depuis 1803, prit la tête d'une croisade contre l'ordre social boer.



DES LOGIQUES INCONCILIABLES

Londres, qui pensait simplement s'assurer le contrôle d'une escale maritime de première

importance sur la route des Indes, se vit peu à peu, et parfois même contre son gré, attirée vers son hinterland. En 1814, la Colonie du Cap ne se limitait en effet plus à l'arrière-pays de la baie de la Table puisque sa population blanche était déjà installée à plusieurs centaines de kilomètres au nord. Précédant ce front pionnier, des éleveurs nomades (les trekboers) avançaient, en poussant devant eux leur bétail. Ils progressaient dans une nature à peine peuplée par de petits groupes de chasseurs-cueilleurs, les San (autrefois désignés sous le nom de Bushmen) ou de chasseurs-cueilleurs-éleveurs, les Khoi-Khoi (anciennement nommés Hottentots).

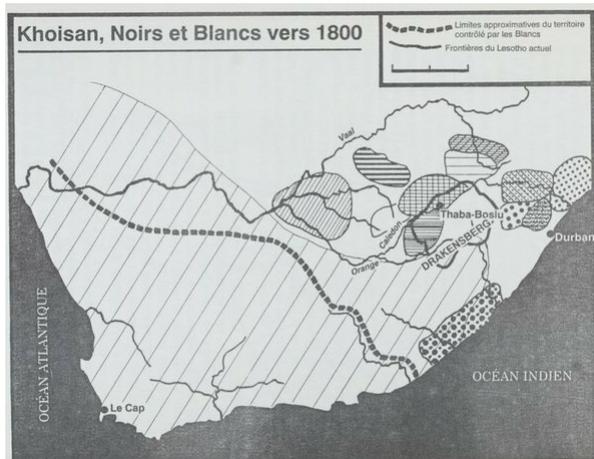
Dans le dernier quart du XVIII^e siècle, les trekboers avaient rencontré les premiers Noirs. Il s'agissait des Xhosa, qui étaient éleveurs comme eux ; le contact se produisit environ à 1 000 kilomètres au nord du Cap, entre les rivières Fish et Kei⁸. Guerre après guerre, les deux peuples tentèrent de matérialiser à leur avantage ce front pionnier, puis après 1815, les Britanniques furent contraints d'intervenir afin de bloquer la progression des Xhosa vers le sud.

En 1853, après la huitième « guerre de frontière », les Xhosa du sud furent vaincus et leur territoire, rebaptisé *British Kaffaria*, rattaché à la Colonie du Cap. Petit à petit, l'ensemble des terres xhosa le fut à son tour (Fingoland en 1879, Temboland en 1884 et Pondoland en 1894)⁹.

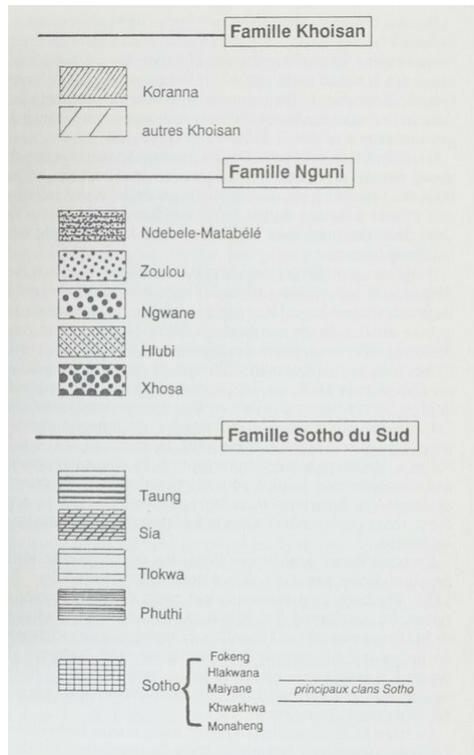
Entre-temps, le Grand Trek (1835-1854) avait entraîné au nord du fleuve Orange, vers les immensités inconnues du Veld, plusieurs milliers de Boers ne voulant plus vivre sous domination anglaise. Mais, pour les Britanniques, le fait d'avoir traversé le fleuve Orange et donc d'avoir quitté le territoire de la Colonie du Cap ne leur avait pas fait perdre pour autant leur qualité de sujets de la Couronne. Dès 1836, soit quelques mois après le début du Grand Trek, le Cap of Good Hope Punishment Act stipula en effet que tout Britannique restait soumis à la loi anglaise et cela, à quelque distance qu'il pourrait se trouver du Cap.

Deux logiques s'affrontèrent alors à partir de cette époque. Les Boers estimaient, par leur départ, avoir rompu tous les liens qui avaient fait d'eux des sujets britanniques sans que leur consentement ait été demandé, tandis que les Anglais les considéraient comme des rebelles qu'il importait de ramener dans le chemin de la légalité et de la loyauté envers la Couronne.

Cette réalité fut la base des relations entre les uns et les autres de 1835 à 1902.



LUGAN 1998 – Tous droits de reproduction réservés



Par des rapports détaillés et très largement calomnieux au Colonial Office, les missionnaires affirmaient que les Boers maltraièrent leurs domestiques khoisan. Ils contribuèrent ainsi, dès le début de la période britannique, à alimenter en Grande-Bretagne un fort courant anti-Boer qui présenta ces derniers comme des barbares esclavagistes contre lesquels le gouvernement se devait d'intervenir.

C'est d'ailleurs à la suite de ces incessantes campagnes de dénigrement et de dénonciation que le Colonial Office ordonna, en 1812, qu'une enquête générale et minutieuse soit menée à travers tout le territoire. Les conséquences de cette décision, prise sous la pression de la LMS, allaient être catastrophiques.

Suspects par définition, les Boers durent se justifier devant une commission spéciale, véritable tribunal révolutionnaire devant lequel leur logique héritée de cent soixante-quinze années de vie sur le territoire se heurtait à un mur d'incompréhension. Entre des missionnaires et des fonctionnaires tout juste débarqués d'Europe, et des Blancs installés au Cap depuis 1652, les logiques étaient en effet inconciliables. La conséquence allait en être une profonde rupture.

L'enquête qui dura quatre mois fut un épisode pénible pour les Boers qui lui donnèrent le nom de « Tournée Noire ». Convoqués sur dénonciations, ils durent répondre à des accusations le plus souvent

non fondées. Ils durent également se justifier devant leurs domestiques qui avaient été poussés par les missionnaires à faire traîner leurs maîtres en justice.

Certains Boers qualifièrent l'enquête de mascarade et ils ne répondirent pas aux convocations de la commission. En 1815, Frederik Bezuidenhout, qui avait refusé de comparaître, fut condamné par défaut et les autorités décidèrent de le faire arrêter. Pour l'humilier davantage, le détachement de police qui fut envoyé à sa recherche était composé de douze Khoisan armés encadrés par quatre Blancs. L'affaire tourna mal et un accrochage eut lieu durant lequel un des Khoisan tua le jeune Boer.

Le frère de la victime prit alors le maquis avec une soixantaine de volontaires. Les autorités du Cap parlèrent de rébellion et lancèrent à leur poursuite d'importantes forces de police. Acculés à la reddition, les « rebelles » furent traduits en justice et lourdement condamnés puisque, le 9 mars 1816, cinq d'entre eux furent pendus à Slachters'Nek. Cet épisode dramatique eut une intensité encore plus forte car, la corde destinée aux pendants ayant cassé, certains condamnés furent pendus deux fois !

Le sang avait coulé entre les Britanniques et les Boers. Londres avait donc raté sa première prise de contact avec les nouveaux « sujets » de la Couronne qui vivaient au sud de l'Afrique. Les événements ultérieurs jusqu'au conflit de 1899-1902 inclus découlent des maladroites commises durant ces premières années. Les principaux responsables de cette situation, les missionnaires de la LMS, ne cesseront d'ailleurs plus de mener le combat contre les Boers, les dénonçant aux autorités coloniales et poussant les Khoisan, puis les peuples noirs, à se soulever contre eux.

En 1828, à la suite d'une intense campagne missionnaire menée par le docteur Philip¹⁰, bouillant animateur de la LMS dans la Colonie du Cap et tenace ennemi des Boers, les Noirs libres obtinrent l'égalité juridique avec les Blancs. Cette décision, connue sous le nom de « cinquantième ordonnance » eut des conséquences considérables car elle fit voler en éclats toute la pyramide sociale sur laquelle était bâtie la société boer traditionnelle. Désormais, les hommes de couleur non esclaves pourraient posséder de la terre. Pour les Boers, il s'agissait d'une véritable révolution.

Le système social boer reposant sur le régime de propriété de la terre, les Britanniques décidèrent de le vider de son sens. Les concessions furent limitées à 500 hectares, ce qui était notablement insuffisant pour pratiquer une économie pastorale dans les steppes arides qui commençaient à quelques dizaines de kilomètres au nord de la ville du Cap et où il n'était possible d'élever qu'un mouton à l'hectare.

En plus de ces mesures, le droit d'aînesse fut supprimé et les propriétés durent être divisées entre les héritiers. Quant au droit fiscal, il devint de plus en plus contraignant. Ces nouveautés furent mal admises car, sous le régime de la Compagnie hollandaise des Indes orientales, il n'y avait pas d'entrave au droit de propriété et il n'existait pas de contrôle officiel au moment de l'acquisition, de la vente ou du legs des terres.

Il est important de noter à ce propos que Londres mena dans le même temps deux politiques. Dans la ville du Cap et dans son arrière-pays, le libéralisme fut la règle. La population afrikaner s'en accommoda, louant ses nouveaux maîtres qui lui permettaient de s'enrichir à la différence de ce qu'avait fait l'administration hollandaise, trop dirigiste dans le domaine commercial.

Parallèlement à ce véritable travail de sape des institutions ou des coutumes héritées de la période hollandaise, la Grande-Bretagne et les missionnaires entreprirent d'angliciser les Boers.

Le processus avait débuté vers 1820 et il connut une très nette accélération en 1822 quand le néerlandais, la langue des Boers, ne fut plus reconnu comme langue officielle. Devant les tribunaux ou lorsqu'ils s'adresseraient à l'administration, les Afrikaners allaient devoir utiliser l'anglais. Puis, humiliation suprême, ils durent accepter en 1828 que l'anglais devienne leur langue officielle, tant pour les affaires administratives que religieuses.

Bien vite, une fracture se produisit au sein de la population afrikaner : les habitants du Cap et de son arrière-pays, enrichis par les mesures commerciales libérales décidées par les autorités coloniales, s'anglicisèrent. Pour la « bonne société » du Cap occupée à calquer le mode de vie britannique, l'afrikaans ne fut plus qu'un patois paysan réservé aux rustaude de la frontière. La cassure de la nation afrikaner se

Face à ce qu'ils considéraient comme une inacceptable guerre rampante que leur livraient les missionnaires anglicans et l'administration coloniale britannique, plusieurs milliers de Boers de la frontière décidèrent de quitter le territoire de la Colonie du Cap.

Leur départ provoqua une seconde rupture au sein de la population afrikaner. La première, et nous venons de le voir, sépara l'élite boer du Cap des éleveurs de l'intérieur. La seconde se produisit parmi les hommes de la frontière. Ce fut en effet une minorité d'entre eux qui accepta de tout abandonner pour s'enfoncer à l'intérieur d'une Afrique australe inconnue afin d'y découvrir des terres libres sur lesquelles ils pourraient vivre loin des représentants de Londres et des missionnaires de la LMS.

L'idée du grand départ avait commencé à naître dans les années 1830, mais il fallut attendre les années 1836-1837 pour lui voir prendre une forme réellement significative. Durant plusieurs années, en effet, ceux qui allaient être les principaux dirigeants du mouvement hésitèrent. Et ils avaient des raisons pour cela, car ils n'ignoraient pas que les défis qu'ils allaient devoir relever étaient considérables : distances, conditions naturelles, hostilité des populations rencontrées, etc.

C'est pourquoi Piet Retief, qui allait devenir le chef de l'expédition, voulut épuiser toutes les possibilités de la négociation avant de prendre une décision définitive. Comme il pensait qu'il pouvait peut-être convaincre les Britanniques de changer de politique à l'égard des Boers, il engagea des pourparlers avec Andries Stockenstrom, le lieutenant-gouverneur de la zone frontalière. Les discussions n'aboutirent pas et, le 20 septembre 1836, à l'issue d'une dernière rencontre, le représentant de l'administration déclara à Piet Retief que les Boers qui considéraient que leur situation était devenue intenable sous le régime anglais n'avaient qu'à partir.

Piet Retief prit alors sa décision définitive. Le 2 février 1837, quelques jours avant son départ, qu'il avait mis plusieurs mois à préparer, il publia un manifeste dans le *Grahamstown Journal*. Il y écrivait qu'il était impossible de s'entendre avec les Anglais dont la politique était dictée par les missionnaires qui prenaient systématiquement le parti des Noirs contre celui des Boers et que, dans ces conditions, il n'y avait plus d'avenir pour les Afrikaners qui demeureraient dans la Colonie du Cap :

Nous désespérons de sauver la colonie des malheurs qui la menacent par la suite de l'agitation et des méfaits de vagabonds qui sont autorisés à infester tout le pays. Nous ne voyons pour nos enfants aucune perspective de paix ou de bonheur dans un pays aussi troublé. [...]

Nous quittons la colonie avec la pleine assurance que le gouvernement anglais n'attend plus rien de nous, et qu'à l'avenir il nous laissera, sans s'en mêler, nous gouverner nous-mêmes.

Quand Benjamin d'Urban, le gouverneur du Cap, apprit le départ du convoi de Piet Retief, il reprocha à son subordonné, le lieutenant-gouverneur Stockenstrom son attitude peu conciliante, mais il était trop tard. En effet, le gouverneur avait conscience que l'exode de ceux qui se désigneraient comme les Voortrekkers — les pionniers de l'avant — allait causer une perte considérable pour l'administration coloniale et il aurait souhaité tout faire pour l'éviter.

Stockenstrom était d'un avis contraire car il considérait qu'il était inutile de chercher à retenir des gens qui voulaient partir. Cela, d'autant plus que ce Trek qui débutait était un besoin culturel pour les Boers. N'avaient-ils pas déjà fait de même au XVIII^e siècle, quand ils ne voulurent plus accepter la loi de la Compagnie hollandaise des Indes orientales ? C'est alors qu'ils avaient commencé à peupler l'arrière-pays du comptoir du Cap et qu'ils s'étaient installés dans les régions de Swellendam, de Graaff Reinet, d'Uitenhage mais aussi vers le fleuve Orange.

Le lieutenant-gouverneur était donc persuadé que ces hommes, épris de liberté et qui ne supportaient pas de se voir imposer des décisions à l'élaboration desquelles ils n'avaient pas pris part, partiraient toujours plus loin s'ils estimaient que leurs libertés étaient menacées.

En 1836, Andries Potgieter était déjà parti avec une poignée de volontaires, puis, en 1837, sous les ordres de Piet Retief, une dizaine de convois se formèrent de Graaff Reinet à Uitenhage et Grahamstown. Ils regroupaient quelques milliers d'individus partant pour un exil sans esprit de retour. Ce Grand Trek

concerna au total vingt mille personnes environ et il aboutit à la création des deux Républiques boers de l'État libre d'Orange et du Transvaal¹¹

LES CONVOIS

Chaque convoi était commandé par un chef élu. Les plus célèbres d'entre eux sont Piet Retief, Gerrit Maritz, Andries Potgieter et Andries Pretorius.

Durant les longs mois, et parfois les années que durait le voyage, la famille boer vit dans son chariot, abritée des intempéries par la bâche peinte ou huilée. La place est réduite car le véhicule-habitat est à peine large de plus d'un mètre pour une longueur de cinq environ. L'ensemble est construit en planches ajustées, facilement démontables, ce qui lui donne une grande souplesse. Un double toit protégeant de la pluie et de la chaleur est fixé à la caisse par une série de cerceaux.

Chaque famille disposant d'un chariot, les femmes et les enfants s'y entassent au milieu des ustensiles et du maigre déménagement rappelant les foyers abandonnés. Les hommes sont à cheval, carabine dans les fontes, soit en mission d'éclaireurs, soit en garde des nombreux troupeaux qui accompagnent les Trekkers.

Les attelages sont composés de 4 à 8 paires de bœufs guidés par deux conducteurs, l'un juché sur l'avant du timon et l'autre, assis sur une caisse de bois servant de siège.

En terrain plat, les convois se déplacent à la vitesse d'un homme au pas et chaque étape compte 7 à 8 heures de route. Chaque jour, les Trekkers s'éloignent ainsi de 20 à 30 kilomètres de la terre qui les a vus naître et leurs parents avant eux. Ils se rapprochent d'autant de la « Terre promise » que le « Créateur » leur réserve puisqu'ils sont le « Peuple élu ».

La lecture quotidienne de la Bible les persuade d'ailleurs qu'ils vivent un moderne « Exode » au terme duquel ils trouveront enfin la « Terre de Canaan ». Leur vocabulaire est profondément imprégné par les Saintes Écritures. Ainsi, pour eux, le roi d'Angleterre est-il « Pharaon » et la colonie du Cap une nouvelle Égypte qu'ils doivent fuir. Désignés par Dieu pour conquérir l'Afrique et y apporter les lumières de la Révélation chrétienne, ils sont confiants en leurs certitudes. Elles expliquent largement qu'ils aient pu mener à son terme ce terrible voyage¹².

Après leur victoire sur les Ndebele du chef Mzilikazi (octobre 1836), les Voortrekkers se réunirent à Winburg au mois de juin 1837. Là, ils prêtèrent serment de fidélité à leur communauté et à la Constitution qu'ils lui donnèrent. Certains décidèrent de s'établir sur place, pensant qu'ils avaient mis une distance suffisante entre les Britanniques et eux. D'autres pensaient qu'il fallait aller encore plus loin, le plus loin possible afin d'écarter à tout jamais les missionnaires qui avaient détruit leur organisation sociale.

Maritz et Retief étaient quant à eux partisans de prendre la route de l'est à travers le massif du Drakensberg pour aller s'établir sur les riches terres du Natal qui bordaient l'océan Indien.

Le second départ eut lieu au mois de septembre 1837. La chaîne du Drakensberg fut franchie au prix d'efforts immenses. Les chariots furent plusieurs fois démontés puis remontés. Certains s'écrasèrent au fond de précipices insondables après avoir dévalé des pentes de plusieurs centaines de mètres. Néanmoins, à la fin du mois d'octobre, la montagne fut franchie et les éléments de tête arrivèrent à Port Natal qui, en l'honneur du gouverneur du Cap, avait été rebaptisé Durban en 1835.

Désireux de s'installer dans la région, les Voortrekkers ne peuvent se passer de l'accord des Zulu dont le territoire est situé à quelques dizaines de kilomètres de Durban. Piet Retief est une première fois reçu en audience par Dingane, le roi des Zulu¹³. Au mois de février 1838, lors d'une seconde audience, lui et 60 de ses hommes sont trahieusement massacrés et leurs corps abandonnés aux vautours.

L'existence même du Trek est alors gravement menacée car les Zulu attaquent les convois dispersés à

travers la région. Certains sont détruits tandis que d'autres parviennent à résister mais le Trek continue. Convoi après convoi, les renforts arrivent au Natal, conduits par Andries Pretorius qui prend le commandement des opérations et qui décide de châtier les Zulu.

Le 28 novembre, une expédition punitive forte de 470 hommes se met en marche. Chaque soir, au risque de ralentir la colonne, un *laager* est formé. Le 14 décembre 1838, le camp est dressé dans le méandre d'un affluent de la rivière Buffalo et à l'abri d'un profond fossé naturel. Le choix de ce site était excellent car la position, naturellement retranchée, ne pouvait être attaquée que d'un seul côté à la fois et les quatre obusiers qui constituaient l'artillerie du kommando pouvaient y être concentrés afin de faucher les vagues d'assaut sous la grenaille de plomb, les maillons de chaîne et même les cailloux dont ils pouvaient être chargés jusqu'à la gueule.

Le 15 décembre, les éclaireurs annoncent que le contact est établi avec les Zulu. De furieux combats ne tardent d'ailleurs pas à s'engager. Ils ont été remarquablement décrits par Lacour-Gayet :

Un *laager* de soixante-quatre chariots fut aussitôt formé : à chaque coin, on plaça quatre canons. Puis, l'on attendit. Le brouillard était épais et le silence total, brisé par les voix rauques des Boers qui chantaient des hymnes et des psaumes. Des lanternes avaient été suspendues à de hautes perches pour éviter toute surprise. Lorsque, de temps à autre, la brume se dissipait, on apercevait les feux de l'ennemi. Vers 5 heures, le soleil rayonnait dans un ciel sans nuages. L'attaque commença : dix à quinze mille guerriers. Pretorius avait ordonné de ne tirer que lorsque les Noirs seraient à dix pas. Quatre vagues d'assaut se brisèrent en trois heures sous le feu des défenseurs. Vers 8 heures, le commandant en chef sentit que l'ennemi s'épuisait. Il ordonna une sortie à cheval. Les Zulu, saisis de panique, prirent la fuite. Trois mille, dit-on, furent massacrés. Une rivière coulait à proximité ; elle fut rougie de leur sang à un point tel que les vainqueurs baptisèrent leur victoire « Battle of Blood River »¹⁴.

La victoire des Boers était totale. Jusque-là invaincus, les Zulu étaient tombés sur plus forts qu'eux. Leur estime pour les Boers n'en fut que plus grande. Pour ces derniers, la bataille de Blood River fut l'acte de naissance et de constitution de la nation boer-afrikaner.

LA GUERRE CONTRE LES ANGLAIS

Après la bataille de Blood River, les 6 000 Voortrekkers du Natal créèrent la « République indépendante du Natal » ou Natalia, avec Durban comme accès à la mer. Leur capitale était Pietermaritzburg, un village ainsi baptisé en l'honneur de Piet Retief et de Gerrit Maritz.

Atteint au prix d'immenses sacrifices, le Natal ne demeurera pas longtemps la « Terre promise » à laquelle ils avaient tous tant rêvé car le drapeau rouge, blanc et bleu de la République allait bientôt être remplacé par l'Union Jack.

Les Boers n'en avaient, en effet, pas fini avec les Anglais. Depuis 1824, un petit poste de traite britannique toléré par les Zulu existait à Port Natal. Or, les traitants qui y commerçaient avec les Zulu avaient maintes fois demandé que Londres annexe la région.

La situation changea à partir du moment où les Boers s'installèrent à proximité. Leur seule présence la rendait en effet stratégique car Londres ne pouvait accepter qu'ils aient un débouché sur l'océan Indien.

Au mois d'avril 1842, les autorités britanniques décidèrent donc de réagir et deux compagnies partirent du Cap à destination de Durban. Elles étaient commandées par le capitaine T.C. Smith, un vétéran des guerres napoléoniennes.

Dès leur arrivée, les soldats entreprirent de se retrancher et de se fortifier car ils n'ignoraient pas que les Boers étaient hostiles à leur présence. De fait, Pretorius chercha tout d'abord à les éloigner par le dialogue,

mais en vain, et c'est pourquoi il fit établir un siège du camp anglais.

Les Boers étaient trois fois plus nombreux que les hommes du capitaine Smith, mais, avant que l'état boer ne se referme sur eux, les Britanniques avaient eu le temps de faire sortir un chasseur professionnel nommé Dick King qui réussit l'exploit de parcourir en neuf jours de cheval les 700 kilomètres séparant Durban de Grahamstown, le premier poste de la Colonie du Cap. Des renforts furent immédiatement envoyés par mer et ils dégagèrent les assiégés.

En 1843, Londres annexa officiellement le Natal et y développa rapidement une politique d'immigration de colons anglais destinée à la submersion démographique des Boers.

Le Grand Trek avait donc été inutile puisque, au bout de leur immense voyage, les Voortrekkers avaient finalement été rejoints par les Britanniques.

Refusant de redevenir sujets de la Couronne, ils décidèrent alors d'abandonner la région et, rechargeant leurs chariots, ils reprirent la route. Ils se dirigèrent cette fois-ci vers l'ouest afin de repasser le Drakensberg pour aller s'établir aux côtés de ceux des leurs qui s'étaient installés entre les fleuves Orange et Limpopo.

Plus de 10 000 Boers étaient alors sédentarisés sur ces immensités quand, en 1846, ils y reçurent les renforts de ceux qui avaient tenté l'aventure de la République du Natal. Vers 1850, ils seront 12 000 dans l'Orange et 25 000 au Transvaal. Tous vont désormais associer leurs efforts pour fonder trois Républiques (voir carte, "Les 4 Républiques des VOORTREKKERS (1836-1848)"), celle de Natalia ayant été annexée par les Britanniques comme nous venons de le voir.

Loin de l'administration coloniale anglaise, à l'abri — du moins le pensent-ils — des remontrances et des dénonciations des missionnaires de la LMS bientôt rejoints par les protestants français de la Société des Missions évangéliques de Paris, les Boers créent alors une société composée de communautés familiales englobant une clientèle d'obligés et de domestiques.

Ces communautés patriarcales étaient isolées les unes des autres, autonomes économiquement, jalouses de leur indépendance et culturellement coupées du monde extérieur. Un vague voile fédératif les recouvrait cependant car elles reconnaissaient l'autorité morale d'assemblées élues. Ces dernières n'avaient toutefois aucun pouvoir face aux véritables hommes forts, ceux qui avaient guidé le Trek. L'État, quant à lui, se limitait à un Volksraad ou Conseil du peuple et à un président sans moyens et sans pouvoirs.

Durant les années 1847 à 1854, l'avenir de ces établissements boers fut incertain car la Grande-Bretagne considérait toujours les trekkers comme des sujets de la Couronne. La seule question qui demeurait en suspens était de savoir s'il était nécessaire de les ramener de force dans la voie de l'obéissance

L'INSURRECTION BOER DE 1848

Londres n'hésita pas longtemps. Le gouvernement tira en effet parti du harcèlement permanent auquel se livraient les missionnaires qui demandaient une intervention militaire afin de « protéger » les peuples noirs menacés par l'expansion boer.

Le jeu de la LMS était clair car, en même temps qu'elle encourageait les Noirs à s'opposer aux Voortrekkers, elle poussait la Grande-Bretagne à agir contre ses sujets « rebelles ». Le gouverneur du Cap, sir Harry Smith se rangea aux avis de la LMS et de son responsable local, le docteur Philip, l'irréductible ennemi des Boers.

Le nouveau gouverneur, sir George Napier, arrivé au Cap en 1838, pensait qu'il pourrait faire

revenir les Voortrekkers dans les chemins de l'obéissance moyennant quelques concessions de détail accompagnées de mesures de fermeté. C'est d'ailleurs lui qui avait fait réoccuper militairement Port Natal (Durban).

En 1844, son successeur, sir Peregrine Maitland, voulut étendre la souveraineté britannique aux petites républiques nées du Grand Trek. Cette politique ne fut cependant mise en pratique qu'après l'arrivée d'un nouveau gouverneur, sir Harry Smith, débarqué en 1847.

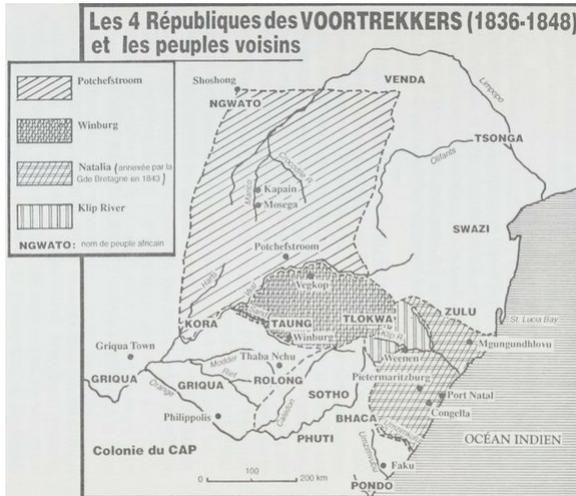
Ce dernier avait compris qu'il lui fallait diviser les Boers qui vivaient au nord du fleuve Orange et comme il avait décidé, dans un premier temps, de faire passer sous autorité britannique la région comprise entre les fleuves Orange et Vaal, il eut une politique conciliante à l'égard des Boers qui s'étaient établis au nord du Vaal, c'est-à-dire au Transvaal.

Pour pouvoir annexer la région comprise entre l'Orange et le Vaal, sir Harry Smith joua habilement des conflits opposant les Boers aux indigènes. Il fut aidé en cela par les missionnaires qui soutinrent constamment les Noirs et les Griqua contre les Blancs.

Les Griqua, métis de Khoisan et de Boers, furent ainsi utilisés par les Britanniques dans leur stratégie anti-Voortrekkers. Au mois d'avril 1845, les Griqua qui étaient sujets de la Couronne entrèrent en conflit avec les Boers et les Anglais intervinrent en leur faveur.

Un kommando de 400 Boers qui tentait de s'opposer à leur progression fut repoussé lors d'un bref engagement. Profitant de cet avantage, les Britanniques nommèrent un résident à Bloemfontein en la personne du major Warden qui s'installa au cœur du pays boer avec une unité du Cape Mounted Rifles, troupe mixte composée de Blancs et de Khoisan. La volonté d'humilier les Boers était donc évidente mais les combats cessèrent au mois de juin 1846.

Le 3 février 1848, sir Harry Smith annexa officiellement la région. En réaction, Andries Pretorius intervint à la tête d'un kommando levé au Transvaal et qui fut renforcé par environ 800 volontaires de l'État libre d'Orange. Le major Warden fut contraint d'évacuer Bloemfontein et Pretorius le poursuivit sur la route du Cap. Il se retrancha à Boomplats pour y attendre la contre-attaque qui ne manquerait pas d'être lancée par le gouverneur.



LUGAN 1998 – Tous droits de reproduction réservés

Le 29 août 1848, sir Harry Smith arriva à proximité des défenses boers et le combat qui s'engagea tourna immédiatement à l'avantage des Britanniques qui surprirent les hommes de Pretorius. La rapide progression de l'infanterie menaça même de couper les cavaliers boers — qui combattaient à pied — de leurs montures demeurées à l'écart du champ de bataille.

Pour Pretorius, la leçon était rude : en dépit de leur mobilité, ses cavaliers avaient été incapables de s'opposer à une action coordonnée d'un ennemi inférieur en nombre mais qui utilisait à merveille son artillerie en soutien de son infanterie remarquablement mobile. Collés au terrain, incapables de manœuvrer, trop confiants dans leurs positions défensives, les Boers, qui excellaient dans les guerres contre les Zulu ou contre les Sotho, venaient de donner la preuve de leurs limites tactiques.

La bataille de Boomplaat mit un terme à l'insurrection des Boers de l'ancien État libre d'Orange et Pretorius se replia au Transvaal.

L'INDÉPENDANCE DES RÉPUBLIQUES BOERS

Au mois de juin 1851, le major Warden, commandant des troupes anglaises stationnées dans l'Orange occupé, fut contraint de lancer une expédition contre les Sotho du chef Moshesh qui n'avaient pas cessé leurs vols de bétail. L'entreprise fut un échec et Londres fut contrainte d'envoyer des renforts. Décidément, l'Afrique australe coûtait cher au Trésor britannique...

Politiquement, les problèmes militaires britanniques servaient la cause des Boers. À Londres, l'opposition parlementaire critiquait les récentes initiatives prises localement pour briser les Républiques boers car elles avaient entraîné des dépenses inutiles sans ouvrir en contrepartie la région aux firmes britanniques. Les chefs de l'opposition libérale demandèrent au gouvernement d'évacuer les territoires boers.

Le temps des négociations semblait donc approcher. Andries Pretorius décida alors de ne pas tenir compte des positions intransigeantes de ceux qui ne voulaient à aucun prix entendre parler de discussions avec les Anglais. Pourquoi négocier, demandaient-ils, puisque dans la réalité les Boers du Transvaal étaient indépendants ? Les ultras estimaient qu'il ne fallait pas obtenir de Londres la consécration du fait accompli boer.

Pretorius n'était pas de cet avis. Il voulait au contraire que la Grande-Bretagne reconnaisse officiellement les États boers et, pour ce faire, il prit contact avec le major Warden dans le courant du mois de septembre 1851. Saisissant immédiatement l'occasion qui lui était offerte de se sortir de l'inconfortable situation dans laquelle ses initiatives avaient placé la Grande-Bretagne, le gouverneur Smith répondit favorablement aux ouvertures faites par Pretorius. Les deux parties décidèrent alors d'entamer de véritables négociations.

En 1852, sir Harry Smith fut remplacé par un militaire, sir George Cathcart. Sa mission qui n'était plus impériale n'avait pas pour finalité l'élargissement des terres de la Couronne. Les ordres qui lui avaient été donnés étaient en effet restrictifs et ils ne prévoyaient que la protection de la base du Cap nécessaire à la sécurité de la route des Indes.

Avec le nouveau gouverneur, une politique nouvelle fut donc suivie et les relations anglo-boers connurent pour la première fois une période d'apaisement.

Les négociations s'ouvrirent le 17 janvier 1852 sur la berge sud de la Sand River (voir carte, "Le Vaal et l'Orange") et elles aboutirent rapidement tant les deux camps avaient intérêt à ce que le conflit soit réglé.

Pretorius souhaitait avant toute chose que la création des États boers soit officiellement admise par Londres afin que le gouvernement anglais cesse une fois pour toutes de considérer les Boers comme des sujets britanniques. Pretorius demandait donc que Londres reconnaisse la situation nouvelle née du Grand Trek. La répétition des guerres de frontières — « guerres cafres » —, les incertitudes qu'elles engendraient sur la frontière et leur coût avaient achevé de convaincre les Anglais que les kommandos boers pouvaient éventuellement leur fournir une aide précieuse.

Les intérêts étant donc convergents, le 18 janvier 1852 l'accord fut facilement obtenu. Par la convention de la Sand River, la Grande-Bretagne reconnaissait l'indépendance des territoires situés au nord du Vaal qui devenaient la République d'Afrique du Sud ou ZAR (Zuid-Afrikaansche Republiek) ou Transvaal.

Restait cependant en suspens la question du territoire compris entre l'Orange et le Vaal que Londres avait annexé en 1848. Le Colonial Office souhaitait un accord allant dans le sens de celui signé avec la ZAR, mais la population anglophone de la Colonie du Cap s'opposa à ce qu'elle considérait comme une nouvelle concession faite aux Boers.

Sir George Clerk, l'envoyé spécial du gouvernement britannique, fit néanmoins clairement savoir à Londres que les Boers qui vivaient entre l'Orange et le Vaal ne désiraient plus vivre sous administration anglaise. Dans ces conditions, à quoi bon maintenir une présence somme toute inutile puisque seuls le Natal et la région du Cap étaient stratégiques pour Londres en raison de leurs situations respectives sur la route des Indes ?

Ces arguments furent acceptés par le Colonial Office et, le 23 février 1854, la convention de Bloemfontein fut signée. Elle consacrait la naissance de l'État libre d'Orange. Désormais, le fleuve Orange marquait la frontière entre les territoires britanniques de la Colonie du Cap et les États boers.

VERS L'UNION DES RÉPUBLIQUES BOERS ?

Après avoir obtenu en 1852 et en 1854 l'indépendance de la ZAR puis de l'État libre d'Orange, les Boers purent enfin s'administrer librement, mais leur individualisme était à ce point exacerbé que toutes les tentatives d'unification des deux Républiques échouèrent.

SIR GEORGE CATHCART (1794-1854)

Cathcart n'avait aucune expérience africaine, mais c'était d'un militaire que la Colonie avait besoin ; or, cet ancien combattant des guerres napoléoniennes — il avait combattu notamment à Waterloo —, qui avait participé en 1838 à l'écrasement de la révolte franco-indienne du Canada, avait une solide réputation en ce domaine.

Cathcart fut en réalité nommé pour mettre un terme à la huitième guerre de frontière (« guerre cafre ») contre les Xhosa et, aussitôt débarqué, au mois de mars 1852, il partit pour la région de King William's Town (voir carte, "NOIRS et BLANCS en AFRIQUE du SUD"). Un lieutenant-gouverneur civil, C.H. Darling, fut chargé de le remplacer au Cap pour la gestion des affaires courantes.

En trois mois, de septembre à novembre 1852, les Xhosa furent vaincus avec l'aide des kommandos boers et contraints de cesser la lutte. Mais, au même moment, la situation se tendait dans la région de l'Orange River Sovereignty où le résident britannique, le major Warden, vaincu au mois de juin 1851 par les Sotho du chef Moshesh, avait été démis de ses fonctions et remplacé par Henry Green. Au mois de novembre, une fois les Xhosa soumis, Cathcart prit la direction de la région de l'Orange River Sovereignty à la tête de 2 500 hommes, mais il ne réussit pas à vaincre les Sotho. Habilement, Moshesh offrit alors au gouverneur une porte de sortie honorable en lui présentant ses excuses et ses regrets. Cathcart se retira.

Cathcart était partisan de rendre aux Boers de l'Orange River Sovereignty leur pleine autonomie afin que la Grande-Bretagne ne soit plus entraînée dans les conflits continuels qui éclataient entre eux et les Sotho ou les Griqua. Le gouvernement britannique se rangea à ses avis et, en 1853, sir George Clerk fut spécialement envoyé au Cap pour organiser la rétrocession qui devint effective avec la signature de la convention de Bloemfontein le 23 février 1854.

Cathcart était un réaliste qui avait compris qu'il était nécessaire, pour l'avenir de la Colonie, de bien séparer les Xhosa et les Boers, et c'est pourquoi il se montra très ferme dans la réorganisation de la frontière, définissant bien la limite entre les territoires des Blancs et ceux des Noirs. Il ne toléra pas non plus — et ce fut à la fois une nouveauté et une simple parenthèse dans la politique anglaise — les ingérences des missionnaires auxquels il reprochait leur constant parti pris anti-Blanc. Il pensait également que l'influence britannique ne devait pas s'étendre au nord du fleuve Orange où les Boers devaient pouvoir rester libres de leur destin.

Le 26 mai 1854, la guerre de Crimée ayant éclaté, il fut rappelé en métropole avec le grade d'adjutant-général et fut tué à la bataille d'Inkerman le 5 novembre 1854.

Le 6 janvier 1857, Marthinus Wessel Pretorius, fils d'Andries, devint le premier président de la ZAR qui avait été dotée d'une Constitution, d'un drapeau (le Vierkleur qui était rouge, blanc, bleu barré d'une bande verte perpendiculaire), et d'une langue officielle, le hollandais. La capitale en était Pretoria.

En 1859, Pretorius se fit élire dans l'État libre d'Orange. Comme il était déjà président de la ZAR, le processus d'unification était donc en route. Il fut interrompu en raison des craintes d'une partie des politiciens du Transvaal soucieux de ne pas attaquer frontalement la Grande-Bretagne qui avait fait savoir qu'elle était opposée à toute fusion des deux Républiques et qu'elle considérerait comme une violation de la convention de la Sand River toute union de la ZAR et de l'État libre d'Orange.

UN NOUVEAU CONTENTIEUX ANGLO-BOER

Durant dix années, de 1858 à 1868, la guerre ne cessa pour ainsi dire jamais entre les Boers de l'État

libre d'Orange et les Sotho du futur Basutoland. La cause de ces affrontements continuels était une frontière mal définie, ce qui faisait que les Sotho razziaient du bétail boer paissant sur des territoires qu'ils estimaient être leurs. En représailles, les kommandos lançaient des contre-razzias en territoire sotho.

En 1855, soit un an à peine après l'indépendance de l'État libre d'Orange, les Boers demandèrent l'arbitrage du gouverneur anglais du Cap. Les vols de bétail ne cessèrent pas pour autant et, le 22 mars 1858, ils décidèrent de frapper un grand coup en lançant des opérations de guerre au cœur du royaume sotho.

Sir George Grey, qui était encore à cette date gouverneur du Cap, offrit alors sa médiation. Elle fut acceptée par les deux parties et un traité de paix fut signé le 29 septembre 1858. Il rectifiait partiellement les frontières mais il ne réglait pas la question en profondeur. Les vols de bétail ne cessèrent que durant quelques mois et, en 1865, la situation se tendit à nouveau. En 1867, la guerre reprit mais elle tourna à l'avantage des Boers. Au mois de février 1868, les guerriers sotho étaient encerclés par les hommes des kommandos et la fin du royaume sotho semblait proche. Les Britanniques étaient inquiets devant la tournure prise par les événements car la probable victoire boer allait déséquilibrer les rapports de force régionaux au profit des Républiques issues du Grand Trek.

Sir Philip Woodehouse, le nouveau gouverneur, se rangea donc aux supplications des missionnaires français qui lui demandaient d'accorder le protectorat britannique au Basutoland afin de lui éviter une conquête boer¹⁵. L'idée de coloniser les Sotho pour les « sauver » des Boers fut alors un excellent paravent à l'impérialisme anglais. La coalition des groupes de pression philanthropiques et des cercles impérialistes réussit à retourner la situation. C'est ainsi que le 13 janvier 1868, au moment où les Boers étaient proches de la victoire finale, le gouverneur Woodehouse annonça que le Basutoland allait devenir un protectorat britannique et que, dans ces conditions, les hostilités devaient cesser.

Le protectorat anglais fut effectivement proclamé le 15 avril 1868 sur le royaume de Moshesh qui devint à partir de cette date le Basutoland¹⁶.

VERS LA PREMIÈRE GUERRE DES BOERS (1872-1881)

Après les Afrikaners demeurés au Cap puis les Xhosa¹⁷, les Sotho furent donc le troisième peuple d'Afrique australe rattaché au domaine britannique. Restaient les Zulu et les Boers.

LES FAIBLESSES DE LA ZAR

La civilisation patriarcale et pastorale boer était menacée. Ses ennemis étaient, en effet, nombreux : tribus africaines disloquées par le Mfecane et qui commençaient à reconstituer leurs forces démographiques ; modernité qui allait bientôt heurter de plein front les conceptions du monde partagées par les Boers ; subversion constante, totale, de la part des missionnaires protestants de la London Missionary Society relayés par les pasteurs français de la Société des Missions évangéliques de Paris¹⁸ ; sans oublier la véritable révolution politique, sociale, économique et ethnique qui allait être la conséquence de la découverte des diamants, puis de l'or.

À ces facteurs « externes » s'ajoutait la constante faiblesse politique des Boers qui était leur division. Les communautés patriarcales installées au nord de la rivière Vaal ne parvenaient pas à s'unir ni même à accepter un chef commun. Il fallut attendre 1864 pour que les diverses « républiques » autonomes du Transvaal se rassemblent en un seul État ; cependant, les habitudes autonomistes étaient à ce point fortes que de nombreux chefs de famille refusèrent de coopérer avec l'instance étatique qu'ils venaient de se donner.

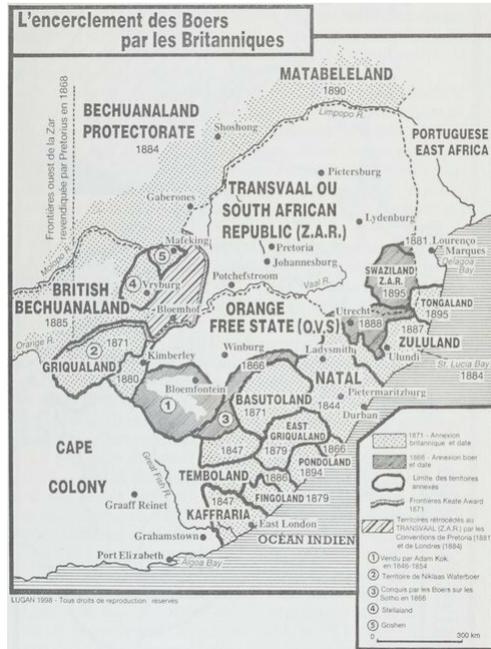
En 1872, une surprise de taille vint bousculer la monotonie politique de la ZAR. Il s'agissait de l'élection de T.F. Burgers à la présidence. Burgers était, en effet, profondément différent des Boers qui l'avaient élu. Éduqué à l'européenne, il avait les yeux tournés vers l'avenir tandis que ses compatriotes puisaient dans l'Ancien Testament les références de leurs actions de tous les jours. Ils étaient non pas conservateurs, mais archaïquement passéistes. Pour eux, la marche du monde s'était arrêtée à la fin du XVIII^e siècle, alors que Burgers, qui avait voyagé, avait compris que s'ils n'évoluaient pas, ils allaient être balayés par l'histoire et par leurs nombreux ennemis. Son but était donc de transformer la ZAR en un véritable État moderne.

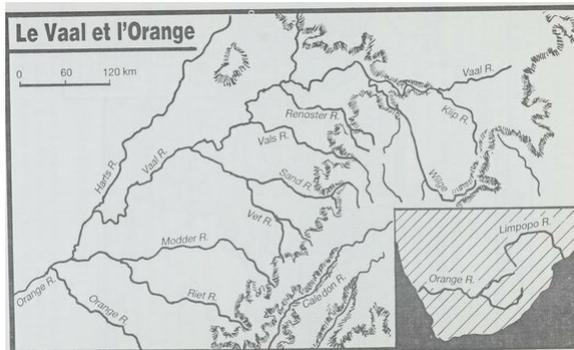
L'obstination des Boers, leur faculté d'obstruction, leur mauvaise volonté furent des obstacles insurmontables pour Burgers dès lors que ses anciens électeurs comprirent que sa volonté de modernisation allait heurter leur mode de vie. L'action du président fut donc sans cesse contrecarrée et ce au moment où la situation aurait nécessité une profonde adaptation au monde environnant.

L'IMPÉRIALISME BRITANNIQUE

Au même moment, la Grande-Bretagne commençait à préciser les grandes lignes de ce qui allait être sa

constante politique dans les décennies ultérieures, à savoir la constitution d'une fédération des États et des peuples d'Afrique australe sous son autorité. Cette idée avait peu à peu pris corps à partir du moment où il était devenu évident, en raison de ses richesses minières et de sa position stratégique sur la route des Indes, que l'Afrique australe devrait être non seulement conservée, mais encore dirigée par Londres.





LUGAN 1998 – Tous droits de reproduction réservés

L'analyse des responsables coloniaux anglais partait d'une réalité, la profonde hétérogénéité du peuplement régional, qui ne pouvait que déboucher sur d'incessants conflits préjudiciables aux intérêts britanniques. Dans ces conditions, puisque ces divers peuples étaient en permanence en situation de pré-conflit, la seule solution consistait à leur imposer une autorité supérieure qui les fédérerait tout en contrôlant leurs débordements.

À terme, cette politique devrait donc se traduire par deux étapes : *primo*, la soumission volontaire ou imposée à l'ordre fédéral britannique et, *secundo*, pour certains peuples, l'octroi d'une réelle autonomie, à l'image de ce qui s'était fait pour le Canada en 1867.

À partir de février 1874, les conservateurs — Disraeli étant Premier ministre — furent aux affaires. Lord Carnarvon, qui était en charge des questions coloniales, chargea sir Garnet Wolseley de préparer l'évolution de l'Afrique australe vers ce but fédéral. Dans la région, la Grande-Bretagne devenait donc officiellement impérialiste.

La première étape de ce plan avait été atteinte en 1879 avec l'annexion du Griqualand (voir carte, "L'encerclement des Boers par les Britanniques").

C'est dans ce territoire que les premiers diamants avaient été découverts en 1867. Avant cette date, la région n'avait guère excité les convoitises, à telle enseigne que nul ne savait à qui elle appartenait (voir plus loin, p. 75).

L'État libre d'Orange prétendait que, jusqu'à la rivière Vaal, le pays griqua était placé sous sa souveraineté. Ses arguments étaient solides car ils reposaient sur la convention de Bloemfontein signée en 1854, selon laquelle le territoire de la République s'étendait de la rive nord de l'Orange jusqu'à sa confluence avec le Vaal (voir carte, "Le Vaal et l'Orange"). De plus, en 1861, Adam Kok, le chef griqua, lui avait vendu une partie de son territoire, lequel, depuis, avait été rattaché au Transvaal. L'État libre d'Orange affirmait donc que le territoire diamantifère devait lui revenir.

La ZAR (Transvaal) revendiquait également cette région en forme de triangle à la confluence du Vaal et de la rivière Harts. Son argumentation reposait sur la convention de la Sand River de 1852 et sur les accords conclus entre Andries Pretorius et les chefs locaux. La ZAR s'opposait donc à la République sœur de l'Orange car elle affirmait que toute la partie amont du bassin du Vaal lui revenait de droit.

À première vue, la Grande-Bretagne était exclue des négociations puisque, par la convention de Bloemfontein, elle avait explicitement renoncé à toute revendication territoriale au nord du fleuve Orange. Pouvait-elle cependant renoncer purement et simplement aux richesses qui venaient d'être découvertes dans le Griqualand et qui étaient exploitées par de nombreux prospecteurs anglo-saxons ?

La réponse étant évidemment négative, Londres entreprit une habile politique qui allait avoir pour résultat l'annexion de la région par la Colonie du Cap. L'allié local des Britanniques était le chef griqua Nikolaas Waterboer qui, en 1871, s'adressa à sir Henry Barkly, le nouveau gouverneur qui venait tout juste d'entrer en fonction, pour lui demander de le protéger des ambitions boers.

Cette démarche faisait que Londres n'était plus étrangère à la question. Elle en tira parti pour indiquer aux deux Républiques boers qu'elle avait désormais un argument juridique l'autorisant à intervenir éventuellement à l'appel de Nikolaas Waterboer. C'est ainsi que le gouverneur réussit à s'imposer comme arbitre entre les trois partis.

Les négociations furent menées par Robert Keate qui était alors lieutenant-gouverneur du Natal et qui parvint à réunir les Boers et les Griqua au mois d'avril 1871. Avec une mauvaise foi toute diplomatique, il repoussa les prétentions de l'État libre d'Orange et de la ZAR. Dans ces conditions, le territoire diamantifère était une terre vacante qu'il attribua à la Colonie du Cap, donc à la Grande-Bretagne.

Le 27 octobre 1871, l'annexion fut officiellement réalisée au terme de cette étrange négociation dans laquelle Londres était à la fois juge et partie et qui est connue sous le nom d'arbitrage « Keate Award ». En contrepartie, l'État libre d'Orange recevait une indemnité de pure forme qui ne compensait évidemment pas les richesses perdues. Les Boers venaient de découvrir une nouvelle facette de la diplomatie anglaise...

Comme nous l'avons vu plus haut, au même moment, le gouvernement anglais proposait aux Républiques boers d'entrer dans une fédération d'Afrique australe. Ni Pretoria ni Bloemfontein ne manifestèrent un grand enthousiasme devant les projets fédéraux de sir Wolseley, mais lord Carnarvon qui ne tint pas compte des fermes réticences boers convoqua tout de même une conférence. Elle se tint à Londres en 1876, sans la présence du Transvaal qui refusa d'y participer. L'État libre d'Orange qui espérait encore pouvoir faire renoncer le gouvernement britannique à l'annexion du pays griqua envoya une délégation dans ce seul but.

En outre, comme la Colonie du Cap, qui connaissait une situation politique, économique et sociale enviable, n'avait aucune envie de se retrouver associée à des États boers et à des territoires tribaux noirs en pleine anarchie politique et économique, la conférence de Londres fut un échec.

L'ANNEXION DU TRANSVAAL

La situation du Transvaal continuait à se dégrader. Économiquement, l'État était en situation de banqueroute, et politiquement, le président Burgers était de plus en plus isolé. Plus grave encore, la tension avec les Zulu menaçait le flanc est de la République tandis que dans le nord, les Pedi¹⁹ du chef Sekukuni étaient en rébellion contre les Boers qui ne parvenaient pas à les soumettre.

Londres craignait que les succès des Pedi ne donnent des idées aux Zulu, auquel cas toute la région s'embraserait, avec des conséquences incalculables, quelques années seulement après les terribles massacres et bouleversements résultant du Mfecane.

Lord Carnarvon en vint même à penser que le Transvaal était à ce point fragilisé qu'il faisait courir un très grave danger à la Colonie du Natal qui était en première ligne face aux Zulu dont la puissance militaire devenait chaque jour plus réelle.

En conséquence, il décida de l'annexer afin de le pacifier et de le réorganiser. Une telle opération présentait deux avantages à ses yeux : *primo*, celui d'écarter une menace de soulèvement généralisé des tribus noires et, *secundo*, celui de préparer l'évolution vers une fédération des États d'Afrique australe.

Au mois de septembre 1876, lord Carnarvon chargea sir Theophile Shepstone, gouverneur du Natal, de réaliser cette politique. Shepstone avait toute liberté d'action pour éventuellement annexer la République, mais à la condition que cela se fasse d'une manière pacifique et avec l'assentiment d'une partie de la population boer.

Habilement, Shepstone joua les clans boers les uns contre les autres et, par-dessus tout, il réussit à exploiter à son profit l'impopularité du gouvernement du Transvaal tout en ayant son soutien dans sa volonté d'annexion.

Le 12 avril 1877, la Grande-Bretagne annexa la ZAR, avec l'accord tacite d'une partie de son gouvernement et à la plus grande satisfaction de la population blanche non boer qui constituait l'essentiel du monde des affaires et du commerce dans la capitale du Transvaal.

L'annexion du Transvaal déclencha une profonde colère tant chez les Afrikaners qui vivaient dans la Colonie du Cap que chez ceux qui étaient établis au nord du fleuve Orange.

Quant au président Burgers, il déclara qu'il était incapable de défendre la République contre la toute-puissante Angleterre.

LA GUERRE CONTRE LES ZULU²⁰

Le royaume zulu fondé par le roi Shaka dans les années 1800 reposait sur de fortes structures militaires. Ce royaume s'étendait depuis la rivière Pongola au nord, jusqu'au sud de l'actuelle ville de Durban.

En 1873, Cetshwayo succéda à son père Mpande à la tête du royaume. Il dispose d'une armée forte de 40 000 guerriers et, bientôt, la confrontation ne pourra plus être évitée entre le royaume zulu et l'administration coloniale britannique du Natal.

À la veille de la guerre, le royaume du Zululand avait en effet pour voisin méridional la Colonie du Natal dont il était séparé par deux limites naturelles, à savoir les rivières Tugela et Buffalo. Au nord, il était séparé du royaume du Swaziland et de l'Afrique portugaise par la Pongola. À l'ouest, l'escarpement du Drakensberg formait une frontière naturelle avec le Transvaal.

Haut-commissaire britannique pour l'Afrique australe de 1877 à 1880, sir Bartle Frere développa une politique agressive dont le but était de casser l'empire zulu afin d'étendre le domaine britannique au nord de la rivière Tugela. Il fut largement secondé dans cette entreprise par Theophile Shepstone qui était à ce moment-là son commissaire pour les Affaires indigènes.

Cette politique était en contradiction avec celle qui avait été définie par lord Carnarvon et qui prévoyait au contraire le maintien de la puissante entité zulu au sein d'une Afrique du Sud confédérée dans un cadre britannique.

Cetshwayo fut alors l'objet d'une véritable guérilla politique de la part de sir Bartle et de Shepstone. Le 11 décembre 1878, comme il ne céda pas, ils lui adressèrent un ultimatum qui était une véritable provocation car il lui était demandé l'auto-dissolution de l'armée et de son code d'honneur guerrier, ciments de la nation zulu.

Reçu comme une insulte, cet ultimatum prévoyait qu'en cas de non-réponse au bout de vingt jours, l'armée commandée par lord Thesiger-Chelmsford pénétrerait au Zululand. Le 11 janvier 1879, trois colonnes britanniques totalisant 17 922 hommes franchirent la frontière²¹.

Les 40 000 guerriers zulu divisés en *induna* — régiments — étaient extrêmement mobiles et 15 000 d'entre eux possédaient des armes à feu. Contre eux, lentes et encombrées d'une intendance peu mobile, les unités anglaises n'avaient pas les moyens d'occuper et de quadriller tout le royaume. Lord Chelmsford avait donc choisi d'attirer l'armée zulu afin de la détruire sous son feu. Mais les opérations ne se déroulèrent pas comme il l'avait prévu, les Zulu s'emparant du camp britannique d'Isandlawana le 22 janvier 1879 après avoir tué 1 600 soldats et auxiliaires britanniques.

Après cette défaite, l'armée anglaise se replia au Natal avant de lancer deux mois plus tard une seconde offensive qui lui permit de venir à bout de la résistance zulu.

À la fin de l'année 1879, les rapports entre les Boers du Transvaal et les autorités britanniques devinrent même franchement mauvais en raison de l'ascendant que Paul Kruger*, élu vice-président pour incarner une politique différente de celle du président Burgers, prenait sur ses concitoyens.

Paul Kruger avait conduit deux délégations à Londres pour protester contre l'annexion de 1877. Pour prouver sa représentativité, lors de son second voyage, en 1878, il avait déposé une pétition signée par 6 000 des 8 000 chefs de famille électeurs du Transvaal. Les libéraux alors dans l'opposition l'avaient accueilli avec sympathie ; mais il avait rapidement compris que si les autorités britanniques étaient disposées à reconnaître une certaine autonomie au Transvaal, il n'était absolument pas question pour elles d'envisager la seule véritable revendication de Paul Kruger et de ses partisans qui était l'indépendance pure et simple.

Kruger était rentré dans son pays furieux et bien décidé à se battre.

Les Boers commencèrent alors à protester ouvertement, lors de réunions publiques, contre ce qu'ils qualifiaient d'occupation britannique. Le haut-commissaire pour l'Afrique du Sud, sir Bartle Frere²², prenait acte de l'affirmation du nationalisme des Boers du Transvaal — et s'en félicitant dans la mesure où il pensait que l'hyper-individualisme qui avait tant nui aux Boers était en train de s'estomper — demanda à Londres de faire un geste d'ouverture en leur accordant un *self-government*, seule issue susceptible d'éviter un conflit.

Mais sir Bartle était mal vu à Londres où on lui reprochait ses responsabilités dans le déclenchement de la guerre anglo-zulu en 1879. Il fut bientôt remplacé par sir G. Wolseley qui reçut le titre de haut-commissaire pour l'Afrique du Sud-Est, c'est-à-dire le Natal, le Zululand et le Transvaal, tandis que le colonel Owen Lanyon, nouvel administrateur du Transvaal, se faisait immédiatement détester des Boers qu'il méprisait²³.

Les choses changèrent avec sir Wolseley et les Boers n'allèrent pas tarder à le constater amèrement puisque, à peine nommé, il adopta une position intransigeante, réaffirmant que la souveraineté britannique sur le Transvaal n'était pas négociable. Dans le même temps, il fit entreprendre la construction de huit forts à travers la région afin de pouvoir faire face à toute éventualité. Il acheva la réorganisation de son dispositif militaire, lequel était fort de 3 600 hommes²⁴, essentiellement des fantassins, en répartissant son infanterie dans ces garnisons dotées de redoutes et en installant sa cavalerie (les King's Dragoon Guards) à Pretoria où elle constitua une colonne mobile d'intervention.

Politiquement, un nouveau changement intervint à Londres au mois de mars 1880, quand les libéraux de Gladstone qui avaient favorablement accueilli les délégués boers en 1878 accédèrent aux affaires après sept années de gouvernement conservateur.

La tension tomba alors subitement au Transvaal, les chefs boers, Paul Kruger en tête, croyant aux promesses qui leur avaient été faites par Gladstone alors chef de l'opposition.

Se livrant à une analyse erronée de la situation, probablement d'après de fausses analyses du colonel Lanyon à Pretoria, Wolseley se persuada que si le calme était revenu au Transvaal, c'était le résultat de sa fermeté de langage et de ses démonstrations militaires.

Il fit nommer son protégé, le major-général sir George Pomeroy Colley, comme gouverneur du Transvaal. Le nouveau promu, qui n'analysa pas davantage la situation que son protecteur, pensa qu'il était temps d'alléger son dispositif militaire puisque les Boers avaient été matés. C'est ainsi que les huit garnisons furent réduites à cinq, et que les effectifs destinés à assurer la présence anglaise étaient ramenés à deux bataillons d'infanterie, soit seize compagnies, plus deux compagnies montées²⁵.

Gladstone hésitait. Il est vrai que la question d'Irlande absorbait une grande partie de son temps et qu'il ne voulait pas précipiter les choses en Afrique.

De plus, bien qu'il eût affiché une position conciliante à propos du Transvaal quand il était dans l'opposition, les choses apparaissaient comme étant moins simples maintenant qu'il était aux affaires. Son cabinet était même divisé. Certains de ses ministres, sensibles à la propagande des missions²⁶ pensaient

que les Boers cherchaient à exploiter les populations africaines et que le bien de ces dernières passait donc par le maintien de la souveraineté britannique. D'autres, tout au contraire, estimaient que les revendications des Boers étaient fondées et qu'il était urgent qu'elles soient satisfaites. Un troisième groupe avait une position résolument impérialiste : pour ses tenants, il était hors de question que la Grande-Bretagne puisse accepter d'aliéner une partie de sa souveraineté territoriale au profit de quiconque, en l'occurrence des Boers.

Les problèmes auxquels devait faire face Gladstone, avec une opposition parlementaire qui le harcelait, notamment sur la question irlandaise, firent que pour lui, la priorité fut bientôt de maintenir à tout prix l'unité de son cabinet. Or, comme nous venons de le voir, la question du Transvaal le divisait. Le Premier ministre fit alors passer les intérêts du gouvernement avant les promesses faites jadis aux Boers.

LA PREMIÈRE GUERRE DES BOERS

Pour Kruger et pour Piet Joubert²⁷ qui s'affirmaient comme les chefs les plus écoutés par les Boers, il apparut petit à petit qu'il allait falloir avoir recours aux armes et ils se mirent en mesure d'affronter les troupes britanniques.

Le plan choisi fut de contenir en les isolant les petites garnisons anglaises du Transvaal, tout en empêchant les renforts d'arriver depuis le Natal. Les combats auraient donc lieu dans les passes du massif du Drakensberg, sur la route Durban-Transvaal (voir carte, "La première guerre des Boers (1881)").

Le 14 novembre, un kommando boer prit position à Potchefstroom afin de s'opposer à la saisie-vente d'un chariot appartenant à un Boer qui n'avait pas acquitté ses impôts.

Owen Lanyon, l'administrateur du Transvaal, réagit fermement en envoyant troupes et artillerie à Potchestroom afin d'y rétablir l'ordre et pour y construire un fortin.

Sentant que les événements prenaient une tournure dangereuse, le colonel Bellairs demanda à Lanyon de replier les deux garnisons de Marabastadt et de Lydenburg dont les positions étaient indéfendables en raison de leur éloignement. Mais l'administrateur du Transvaal hésita durant plusieurs jours avant de donner un tel ordre, car il était persuadé que les Boers n'oseraient pas entrer en conflit avec l'armée britannique.

Dans le camp boer, les événements allaient s'accéléralent. Le 13 décembre, 4 000 volontaires élirent un triumvirat composé de Paul Kruger, de Piet Joubert, et de M.W. Pretorius, l'ancien président de la République. Puis ils proclamèrent la République et prêtèrent serment de combattre pour la liberté du Transvaal.

Le 15 décembre, Piet Cronjé*, à la tête d'un kommando de 500 hommes, afficha la proclamation d'indépendance à Potchefstroom puis, sans la moindre sommation, il fit ouvrir le feu sur une patrouille anglaise. Succombant sous le nombre, les soldats se réfugièrent dans leur fortin qui fut immédiatement assiégé.

Avec une incompétence jamais démentie, Owen Lanyon fit une fois de plus une mauvaise analyse, puisqu'il déclara à sir Pomeroy Colley qu'il n'était pas inquiet pour la suite des événements car il avait appris à connaître les Boers et que, selon lui, ils étaient incapables de s'unir et de mener une action concertée.

La nouvelle du désastre de Bronkhorst Spruit, qui vit l'anéantissement d'une colonne anglaise, vint tempérer ses certitudes.

La colonne commandée par le lieutenant-colonel Anstruther était composée d'hommes aguerris qui, un peu plus d'un an auparavant, avaient pris part aux derniers combats de la guerre anglo-zulu. La plupart de ces fantassins avaient même joué un rôle de premier plan lors de la prise d'Ulundi, la capitale du royaume

zulu. Cette campagne à peine terminée, ils avaient été engagés contre le chef des Pedi, Sekukuni, au nord de la région de Lydenburg.

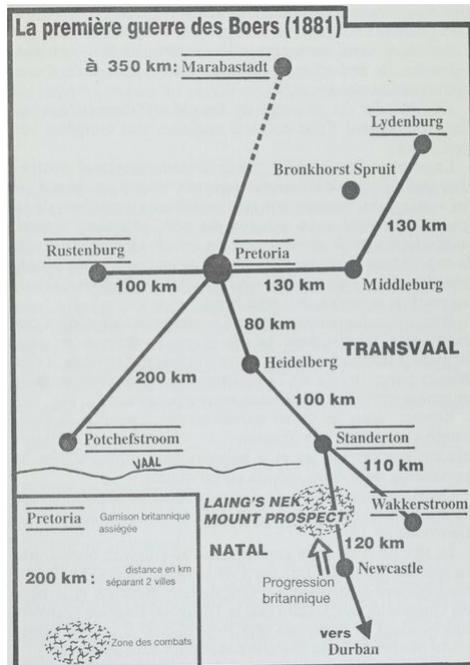
Pour ces soldats britanniques, l'ennui avait succédé à ces campagnes relativement faciles et peu coûteuses en vies humaines durant lesquelles l'organisation et l'armement des Blancs permettaient de l'emporter sans coup férir sur des guerriers indigènes impétueux mais surclassés.

Répartis dans les tristes garnisons par lesquelles la Couronne « contrôlait » le Transvaal, ils trompaient la monotonie des jours par le jeu et la boisson, leurs contacts avec la population boer étant réduits au minimum.

Cette colonne venait de Lydenburg et se dirigeait vers Pretoria, l'austère capitale de la ZAR devenue territoire de la Couronne en 1877.

La tête de la colonne approchait d'un ruisseau quand, sur sa gauche, surgit un fort parti de cavaliers boers. Le lieutenant-colonel Anstruther s'enquit de leur présence et le chef du kommando lui déclara que le Transvaal étant de nouveau indépendant et redevenu une République, il considérerait toute poursuite de sa marche comme un acte de guerre.

Les Britanniques refusèrent d'obtempérer et de faire demi-tour. Ayant compris que les Boers n'allaient pas en rester là, le lieutenant-colonel fit distribuer des munitions à ses hommes.



LUGAN 1998 – Tous droits de reproduction réservés

De fait, le kommando boer recula d'un peu moins de deux cents mètres, puis les hommes mirent pied à terre et ouvrirent le feu sur les rangs anglais qui furent rapidement disloqués.

En moins d'un quart d'heure, tous les officiers furent tués ou mis hors de combat et Anstruther mourant donna aux survivants l'ordre de se rendre. La bataille de Bronkhorst Spruit constitua le premier engagement de la « première guerre des Boers » ou « première guerre d'Indépendance » ou, selon la terminologie britannique, de la « guerre du Transvaal ».

Les hostilités durèrent trois mois durant lesquels le général sir George Pomeroy Colley fit preuve tant d'incompétence que de légèreté. Sous-estimant son adversaire, il écrivit même : « Ce ne sera pas long [...] j'ai suffisamment de moyens pour mener à son terme cette guerre odieuse. »

Brillant, mais fantasque et imprévisible, le général Colley n'avait aucune expérience militaire lui permettant d'assumer les responsabilités d'une telle campagne. Les 1 800 hommes de troupe dont il disposait étaient, nous l'avons vu, dispersés dans des postes isolés les uns des autres à travers tout le Transvaal. Il ne pouvait donc véritablement compter que sur la garnison du Natal, forte d'un peu moins de 2 000 hommes. De plus, la quasi-totalité des forces de Colley était composée d'infanterie ; quant à l'artillerie, elle était réduite à quelques canons à peine.

En face, très mobiles, les Boers alignaient 7 000 hommes, tous cavaliers. Surclassées en nombre, lentes, peu motivées, les unités anglaises n'allaient guère pouvoir se mesurer aux hommes des kommandos qui luttaient pour leur liberté.

De plus, des pluies torrentielles rendirent les routes impraticables et les Britanniques furent rapidement privés de ravitaillement. Les Boers qui vivaient sur le pays ne connaissaient pas ce genre de problème.

LES DÉFAITES ANGLAISES

Sir Pomeroy Colley devait le plus rapidement possible tenter de secourir ses garnisons assiégées au Transvaal et pour cela, il rassembla le contingent du Natal et tenta de faire sauter le verrou défensif que les Boers avaient placé à Laing's Nek, une passe stratégique qu'empruntait, à travers le massif du Drakensberg, la route Durban-Pretoria (voir carte, "La première guerre des Boers (1881)" et "Les batailles de Laing's Nek, Ingogo et Majuba (janvier – février 1881)").

Les opérations débutèrent véritablement le 28 janvier 1881 quand Colley tenta de forcer les défenses boers de Laing's Nek. Mais les Boers étaient solidement retranchés à l'abri de rochers et les assaillants durent se replier avec des pertes importantes qui atteignirent un sixième des effectifs. Sur les 503 hommes et officiers du 58^e régiment qui étaient montés à l'assaut des positions boers, 170 furent en effet tués ou blessés. L'humiliation fut rendue encore plus forte pour les Britanniques dans la mesure où le drapeau blanc fut hissé afin de pouvoir évacuer les blessés qui furent transportés loin du champ de bataille par des porteurs indigènes.

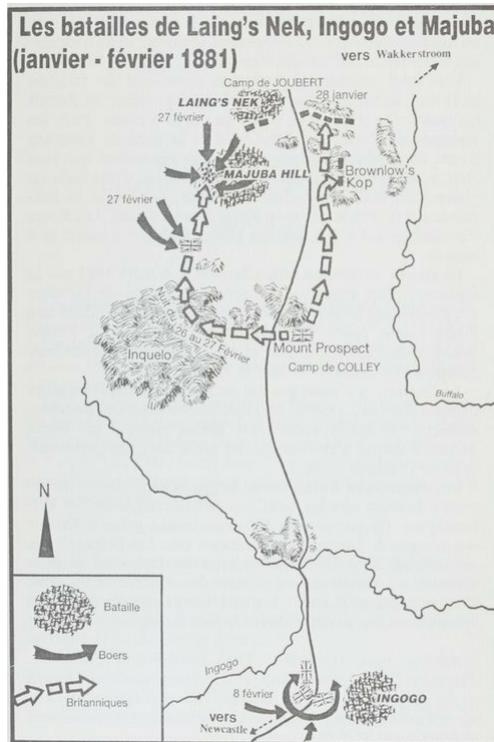
Le deuxième engagement eut lieu le 8 février à Ingogo où Colley fut durement accroché par un kommando boer. Le combat dura toute la journée mais les Britanniques occupaient une position favorable qui leur permit de mettre en batterie leurs quatre canons. La situation était donc à l'opposé de celle que nous venons de décrire lors du combat de Laing's Nek dans la mesure où, à Ingogo, les Boers durent donner l'assaut à des Anglais retranchés au sommet d'une colline.

Les soldats britanniques appartenaient au 60^e Rifles. Leurs pertes furent une fois encore sérieuses car les Boers avaient pris position sur une colline située en face de leurs lignes. Rapidement, la précision des tireurs du Transvaal éclaircit les rangs du 60^e. La compagnie britannique qui occupait le sommet de la colline subit les pertes les plus sévères puisque sur 70 hommes, 54 furent tués ou blessés.

Colley qui venait par deux fois d'être humilié voulait sa revanche. La colline de Majuba dominait les positions des Boers et il pensa qu'en s'en emparant, il tiendrait sous son feu leurs tranchées de Laing's

Nek.

Durant la nuit du 26 au 27 février, il lança donc une attaque surprise, lui-même prenant la tête d'un fort détachement composé de 700 hommes. Lorsque l'aube se leva, les Anglais avaient presque atteint le sommet et les Boers qui étaient dans la vallée comprirent qu'ils allaient bientôt être en mauvaise posture. 80 volontaires se mirent alors à escalader eux aussi la colline afin d'en interdire l'accès à l'ennemi²⁸.



LUGAN 1998 – Tous droits de reproduction réservés

Vers midi, comme les Anglais se reposaient des fatigues de la nuit, ils surgirent au milieu de leurs positions et, durant un quart d'heure, l'on se battit au corps à corps. Puis, les hommes de Colley lâchèrent pied et la panique s'empara d'eux. Ils s'enfuirent alors en désordre cependant que leur chef, voulant les reprendre en main, était tué d'une balle en pleine tête. Pour les Anglais, la défaite était totale, ils laissaient sur le terrain presque 300 morts et blessés. Les Boers n'avaient quant à eux que des pertes légères : 2 morts et 4 blessés.

La guerre se termina officiellement le 6 mars 1881 par la signature d'un armistice. Le président Brand

de l'Orange avait offert ses bons offices et la signature eut lieu dans une petite ferme, Neil's Cottage. Étaient présents sir Evelyn Wood pour les Britanniques et une délégation du côté boer composée de Joubert, Kruger et Pretorius.

La discussion n'avait pas été facile car, en dépit de leurs défaites dans la région de Majuba, les Britanniques ne considéraient pas qu'ils avaient été battus puisque les Boers n'avaient réussi à enlever qu'une seule de leurs garnisons, celle de Potchefstroom.

Les discussions traînèrent en longueur et les Boers menacèrent de reprendre les hostilités, ce que craignaient les Britanniques. Un compromis fut alors trouvé grâce à Kruger qui accepta de faire certaines concessions. Les Britanniques accordèrent *de facto* l'indépendance au Transvaal mais la Couronne y conservait la gestion des Affaires étrangères. Kruger pensa qu'il serait toujours temps plus tard de faire revenir Londres sur ce point et la paix fut signée.

L'IMPÉRIALISME BRITANNIQUE ET LES RÉPUBLIQUES BOERS (1881-1894)

Les Boers du Transvaal avaient donc réussi à faire reculer l'Angleterre. Leur sort fut remis à plus tard et, à défaut de pouvoir les soumettre, Londres s'employa à leur couper tout accès à l'océan Indien puis bloqua leur mouvement naturel d'expansion vers le nord.

Le protectorat anglais sur le Bechuanaland (l'actuel Botswana) et l'installation dans le Mashonaland et le Matabeleland, l'actuel Zimbabwe (voir carte, "L'Afrique australe britannique (1854-1900)") achevèrent cette politique. Les États boers étant pris au piège de leur continentalité, il ne restera plus à Londres qu'à les réduire, ce qui se fera entre 1899 et 1902.

Après les événements des années 1880-1881, la Grande-Bretagne mit provisoirement fin à sa politique de constitution d'une fédération d'Afrique du Sud. Durant une quinzaine d'années, les deux Républiques boers connurent alors un répit. Il fut de courte durée.

En 1881, le président de l'État libre d'Orange, Johannes Brand, s'entremet entre la Grande-Bretagne et le Transvaal ; le Premier ministre britannique, Gladstone, proposa alors des conditions de paix relativement conciliantes. Par la convention de Pretoria signée le 3 août 1881, Londres reconnaissait l'indépendance du Transvaal, mais sous certaines conditions restrictives qui seront à l'origine de bien des interprétations contradictoires. Ces limites à l'entière souveraineté du Transvaal étaient affirmées dans le domaine de la politique étrangère et dans celui de la politique indigène. Dans les deux cas, la Grande-Bretagne conservait d'importantes attributions.

La guerre terminée et les accords de paix signés, la première priorité pour les Boers fut de tenter de remettre leur pays en marche. Le triumvirat qui dirigeait la République, et qui était composé de Paul Kruger, de Piet Joubert et de M.W. Pretorius, convoqua le Volksraad pour le 15 avril 1881. Avec une grande habileté, Kruger rendit hommage à la reine Victoria et le triumvirat fut confirmé dans ses fonctions jusqu'en 1883.

La campagne électorale de 1883 opposa Kruger, candidat « conservateur », à Joubert, candidat « progressiste ». Nous verrons plus loin que ces deux « étiquettes » avaient chez les Boers des significations très particulières.

Kruger fut élu avec les trois quarts des suffrages et devint président du Transvaal au mois de février 1883, tandis que Joubert était élu commandant général. Le vainqueur avait fait campagne sur des thèmes très clairs : respect des enseignements divins dans ce qui concernait les actions de gouvernement, opposition à toute immigration étrangère (blanche), développement de l'agriculture et mise en chantier d'un chemin de fer permettant un accès à la mer.

Rapidement, le nouveau président chercha à faire annuler la convention de Pretoria de 1881 et, pour cela, il se rendit à Londres pour en discuter avec lord Derby, ministre des Colonies. En 1884, la convention de Londres était signée et la République du Transvaal redevenait République sud-africaine (ZAR). Londres renonçait à tout droit de regard sur sa politique indigène.

Profitant de l'antagonisme anglo-allemand, Kruger avait donc réussi à obtenir la révision de la convention de Pretoria, avec une restriction qui était que les traités internationaux que la ZAR pourrait signer demeuraient soumis à l'approbation britannique.

LES DIAMANTS ET L'OR

En 1867, un enfant boer nommé Erasmus Stephanus Jacobs, dont les parents vivaient sur une ferme en plein pays griqua, ramassa une pierre brillante avec laquelle il joua durant plusieurs jours. Achetée par un colporteur, elle fut authentifiée comme étant un diamant de la plus belle eau et sir Philip Woodehouse, le gouverneur du Cap, s'en porta acquéreur.

Cette découverte fut suivie par d'autres. C'est ainsi qu'un diamant de 83,5 carats, l'Étoile d'Afrique du Sud, fut découvert dans la même région, attirant immédiatement des centaines de prospecteurs qui vinrent s'établir dans cette partie désolée du Griqualand située à la confluence de l'Orange, du Vaal et du Harts²⁹, et dans la zone où la ville de Kimberley — du nom de lord Kimberley, secrétaire aux Affaires coloniales — allait bientôt surgir de terre.

À Kimberley, les diamants se trouvaient dans de véritables filons, des « tuyaux », et non pas dans des sables alluviaux comme à la confluence des trois rivières citées ci-dessus. Ces filons devaient être suivis en profondeur et, rapidement, les petits prospecteurs indépendants furent contraints de se mettre au service de sociétés capables d'investir dans l'achat d'engins coûteux et sophistiqués. La concentration industrielle fut même très rapide puisque, dès 1890, la De Beers Mining Company, fondée en 1880 par Cecil Rhodes*, produisait 90 % de tous les diamants extraits en Afrique australe.

En 1886, soit vingt années après les découvertes diamantifères, le Transvaal eut la chance de mettre au jour sur son territoire le principal gisement aurifère mondial. Les extractions débutèrent rapidement et la ZAR devint la principale puissance économique de la région, bouleversant ainsi les équilibres régionaux.

À la fin de l'année 1895, la mécanisation permit d'extraire l'or à des profondeurs non encore atteintes à l'époque. Johannesburg, ville nouvelle, devint alors capitale minière ainsi que métropole bancaire et industrielle.

Les revenus de la ZAR décuplèrent en quatre ans. En quinze ans, ils furent multipliés par plus de vingt.

Six ans après la construction des premières cabanes de prospecteurs, la ville comptait 80 000 habitants. En dix ans, 90 000 Blancs s'y installèrent. Cette population cosmopolite venait en majorité d'Europe. Ces immigrants furent désignés par les Boers du nom péjoratif pour eux de Uitlanders — littéralement « ceux qui n'ont pas de terre ». À cette immigration blanche, il convient d'ajouter des milliers de Noirs qui affluèrent vers les mines du Rand pour s'y employer comme mineurs ou comme manœuvres.

L'or avait donc fait du Transvaal un État fabuleusement riche. Mais Londres ne pouvait accepter que cette République jusque-là pastorale acquière les moyens de devenir une puissance régionale. Le risque était qu'elle parvienne à constituer le futur pôle politique de l'Afrique australe aux dépens des colonies anglaises du Cap et du Natal. Le danger était donc grand de voir ruinée la politique britannique de constitution d'une fédération de l'Afrique australe. Il fallait supprimer cette menace, et ce fut Cecil Rhodes qui s'en chargea.

CECIL RHODES

Cecil Rhodes était un personnage paradoxal. Son action fut souvent interprétée selon les automatismes et les idéologies de la fin du XIX^e siècle. Aujourd'hui encore, nombreux sont les clichés attachés à sa

personne et qui obscurcissent la portée de son œuvre.

De santé fragile mais fasciné par Nietzsche et son « surhomme », cet impérialiste convaincu de la supériorité de l'*homo britannicus* estimait paradoxalement les Boers. Il fonda même sa carrière politique sur une alliance qu'il conclut avec l'Afrikaner Bond dirigé par Jan Hofmeyr et qui représentait les Afrikaners vivant dans la Colonie du Cap. Pour Rhodes, toute politique en Afrique australe devait même aller dans le sens de l'« Afrique aux Afrikanders ». Mais, par « Afrikanders », il n'entendait pas seulement les Afrikaners ou Boers, mais également les colons anglo-saxons qui avaient fait souche dans cette partie de l'Afrique.

C'est sur ce point précis que les conceptions de Rhodes allaient se heurter à celles des Boers « intégristes » qui faisaient de l'Ancien Testament la source de toute référence politique. Or, le chef de file de cette tendance politico-religieuse, Paul Kruger, était précisément au pouvoir au Transvaal.

La vision impériale de Rhodes était à l'opposé des conceptions de Kruger car elle était intrinsèquement raciale. Pour Cecil Rhodes, il existait en effet entre les « races » humaines non seulement une différence, mais encore une hiérarchie. Selon lui, la « race » blanche occupait le niveau le plus élevé mais, en son sein, l'« Anglo-Saxon-Germain » était le plus « doué » pour être le véritable maître du monde.

Or, les Boers étaient des Germains, ce qui, toujours selon lui, en faisait « la race de l'avenir en Afrique du Sud »³⁰.

Pour Rhodes, l'avenir du monde était donc lié à un préalable qui était la réunification des divers rameaux germaniques-anglo-saxons. Il considérait ainsi que l'indépendance américaine de 1776 avait été une erreur. De même, en Afrique australe, il n'était pas question pour lui d'opposer les Républiques boers aux possessions de la Couronne, puisque son but était l'unité raciale germanique-anglo-saxonne, dont le moteur était précisément l'impérialisme britannique. Les Boers devaient collaborer à cette œuvre grandiose qui était de donner l'Afrique à la race blanche au lieu de s'y opposer au nom d'un fractionnisme hérité d'une interprétation restrictive de la Bible. Cecil Rhodes était donc un authentique raciste.

Cette vision raciale-politique ne pouvait être acceptée par Kruger pour deux grandes raisons.

La première était que les Boers pensaient que Dieu avait donné à leur peuple, qui était le « Peuple élu », la terre d'Afrique à charge pour lui d'y apporter la civilisation, c'est-à-dire les principes de vie découlant d'une stricte application de l'Ancien Testament. Or, Dieu n'avait pas prévu que cette terre puisse un jour être partagée avec de nouveaux venus. Qu'ils soient blancs de peau ne changeait rien à ce postulat car ces étrangers, ces Uitlanders, étaient aux yeux des Boers des êtres quasiment sataniques puisqu'ils ne se conformaient pas aux règles de vie édictées par le Tout-Puissant. De plus, ils cherchaient à s'enrichir, buvaient, fréquentaient les filles de « mauvaise vie » qui suivaient leur installation, et ne respectaient même pas les interdits du dimanche. Pour les Boers, ils vivaient donc comme des païens.

La seconde raison était que Kruger n'était pas raciste au sens moderne du terme. Pour lui, les hommes n'étaient pas divisés en « races », mais en « vrais » chrétiens et païens. Pour les Boers, les Noirs, qu'ils considéraient certes comme des enfants, étaient d'abord des créatures de Dieu qu'ils avaient pour mission d'éclairer afin de les hisser à leurs côtés, mais d'une manière séparée, vers les Lumières de la Révélation chrétienne.

L'ENCERCLEMENT DES RÉPUBLIQUES BOERS (cartes "L'Afrique australe britannique 1854-1900" et "L'encerclement des Boers par les Britanniques")

En 1885, quand la Grande-Bretagne annonça qu'elle étendait sa souveraineté jusqu'au fleuve Zambèze, l'encerclement des Républiques boers fut achevé. Par cette décision, qui interdisait par voie de conséquence toute expansion de la ZAR au nord du fleuve Limpopo, Londres marquait bien les limites territoriales qui étaient désormais imposées aux États boers.

Environnées par le Basutoland et le Bechuanaland devenus protectorats britanniques en 1871 et en

1884, les Républiques boers étaient quasiment enclavées.

Leur dernier espoir d'obtenir une ouverture sur l'océan Indien était le Swaziland. Or, Londres, qui voulait achever de couper la ZAR de tout accès à la mer, réussit en 1894 à faire demander le protectorat par les autorités du royaume elles-mêmes³¹.

La politique d'encercllement des Républiques boers avait commencé dès l'année 1884 avec les événements du Bechuanaland. Les « Bechuana », terme aujourd'hui abandonné, sont les Tswana, ou Sotho de l'Ouest. En 1884, les tribus tswana sont en guerre, regroupées autour de deux chefs qui se combattent. Chaque camp fait appel à des volontaires européens auxquels il est promis des terres en cas de victoire. Des Boers et des Anglais se retrouvent ainsi dans les deux camps. La guerre fut gagnée par la coalition constituée autour du chef Moshette et les volontaires blancs qui lui avaient permis de l'emporter prirent possession des terres qui leur avaient été promises. Ils furent rapidement rejoints par d'autres candidats colons et fondèrent deux petites « républiques », Stellaland et Goshen (voir carte, "L'encercllement des Boers par les Britanniques").

Stellaland, étant essentiellement peuplée par des Anglais, voulut être rattachée à la Colonie du Cap, tandis que Goshen souhaitait être incorporée à la ZAR.

Cecil Rhodes comprit immédiatement l'importance de l'enjeu. Il suffit d'ailleurs de se reporter à la carte "L'Afrique australe britannique (1854-1900)" pour le comprendre. L'existence des Républiques boers bloquait en effet l'axe impérial britannique vers le nord et c'est pourquoi il était vital pour le devenir de ses projets que le Bechuanaland ne soit pas annexé par le Transvaal. Or, le président Kruger avait décidé de rattacher les deux « républiques » de Stellaland et de Goshen à la ZAR.

L'envoi de 5 000 hommes de troupe commandés par sir Charles Warren fut la réponse de Londres à ce qui fut alors qualifié d'« acte de piraterie ».

Kruger, qui venait de violer la convention de Londres signée peu de temps auparavant, en 1884, choisit alors de faire machine arrière en révoquant la double annexion. Cette attitude fut combattue par les Boers installés au Bechuanaland.

Il fallait régler cette crise et sir Hercules Robinson, le gouverneur et haut-commissaire anglais, proposa de négocier. Cecil Rhodes, qui faisait partie de la délégation britannique, fit à cette occasion la connaissance de Paul Kruger. Il multiplia les assauts d'amabilité et de prévenance à son égard. Les deux hommes avaient un intérêt commun à l'établissement de rapports cordiaux. Pour Rhodes, une attitude hostile de la part du Transvaal gênerait considérablement ses projets d'expansion au nord du fleuve Limpopo et interdirait d'envisager la création de la fédération d'Afrique australe dont il rêvait. Kruger avait quant à lui une priorité qui était de tenter d'ouvrir à la ZAR un accès à la mer ; or il n'ignorait pas que l'Angleterre pouvait facilement ruiner ce projet en l'encerclant totalement.

C'est pourquoi Kruger se rangea à l'avis de Rhodes qui était que le territoire contesté soit rattaché à la Colonie du Cap. Au mois de septembre 1885, la Grande-Bretagne annexa purement et simplement le sud du territoire qui devint une colonie de la Couronne sous le nom de Bechuanaland, tandis que le nord devenait le protectorat du Bechuanaland.

Au nord du fleuve Limpopo, la présence anglaise avait débuté plus tôt, dans les années 1880.

C'est en effet dans ces années-là que Londres avait commencé à regarder vers le Mashonaland et le Matabeleland, mais sans toutefois chercher à s'engager dans une entreprise de conquête ou même de présence coloniale.

À cette époque, la ruée vers l'intérieur du continent n'avait pas encore véritablement commencé et l'Angleterre cherchait avant tout à prendre date afin de se « réserver » ces territoires pour l'avenir.

Au même moment, les Portugais venus du Mozambique étaient de plus en plus présents dans la région du lac Nyassa. Durant plusieurs années, le gouvernement anglais hésita donc. Au mois de mars 1889, les événements se précipitèrent et prirent rapidement une tournure nouvelle. Cecil Rhodes vint en effet à

Londres, porteur d'un traité signé par Lobenguela, le roi des Matabele. Or, ce traité, que le roi avait signé sans en saisir la signification, accordait à la BSAC (voir note p. 82) la possession du sous-sol minier de son royaume.

Le Portugal était présent en Angola et au Mozambique depuis le XVI^e siècle. Cecil Rhodes faisait peu de cas de l'ancienne implantation lusitanienne sur le littoral du Mozambique et il projetait même d'annexer cette façade maritime, seule partie de ce territoire réellement occupée par Lisbonne. Mais le Colonial Office s'opposa à l'idée de Rhodes, tout en lui permettant d'étendre la souveraineté de la BSAC dans l'intérieur des terres. Le gouvernement anglais n'était en effet pas opposé à ce que le Portugal puisse conserver ses territoires d'Angola et du Mozambique, mais il refusait en revanche qu'ils fussent reliés car cela aurait abouti à couper l'axe Le Caire-Le Cap.

Cecil Rhodes devait agir avec rapidité car, après trois siècles de présence sur le littoral, le Portugal se décidait enfin à explorer l'arrière-pays. Ainsi, en 1886, Serpa Pinto propose-t-il le protectorat portugais aux Makololo vivant au sud du lac Nyassa. À partir de là, le pays shona — ou Mashonaland — pourrait passer sous le contrôle de Lisbonne. En janvier 1890, Londres impose au Portugal le rappel de Serpa Pinto et l'abandon de toutes revendications sur les territoires shona et kololo.

L'acceptation de cet ultimatum ne suffit pas à Cecil Rhodes. Il lance une expédition contre les Portugais installés dans le Manica (voir carte, "L'Afrique australe britannique (1854-1900)"), à l'est de Salisbury. Le gouverneur de la région est même fait prisonnier et, le 11 juin 1891, Lisbonne reconnaît à la Chartered Company — la BSAC — la possession de cette zone.

En 1893, le Nyassaland devient officiellement protectorat anglais. Rhodes mit ainsi un terme à l'expansion portugaise ; l'Angola et le Mozambique ne seront jamais reliés l'un à l'autre à travers l'Afrique et le domaine britannique ne risquera pas d'être isolé du nord par un corridor dépendant de Lisbonne³².

La mise en pratique du plan de Cecil Rhodes se fit rapidement car, dès le mois de juin 1890, il envoya un millier d'hommes armés au nord du Limpopo. Le 12 septembre, le fort Salisbury était fondé en plein pays shona ou Mashonaland (voir carte, "L'Afrique australe britannique (1854-1900)").

En 1893, la guerre éclata avec les Matabele. Jameson*, l'homme de confiance de Rhodes, arma alors les 700 Blancs qui vivaient dans la région du fort Salisbury et prit d'assaut Bulawayo, la capitale de Lobenguela. Au mois de mai 1895, en l'honneur de Cecil Rhodes, le territoire fut baptisé Rhodésie.

La Rhodésie n'était qu'une étape vers le nord et les agents de la BSAC signèrent un accord avec les Barotse (voir carte, "L'Afrique australe britannique (1854-1900)") du Barotseland qui vivaient à l'ouest des Victoria Falls. Les « savanes du sud » étaient donc atteintes et le partage de ce qui deviendra le « copperbelt » se fit entre la BSAC et l'État indépendant du Congo. La première se vit reconnaître la possession de la future Rhodésie du Nord (l'actuelle Zambie) et le second celle du Katanga³³

Londres avait réussi à isoler l'État libre d'Orange et la ZAR. Territorialement, la victoire anglaise était totale. Restait à mener la bataille suivante, celle des chemins de fer.

LA BATAILLE DES CHEMINS DE FER (carte "La bataille du rail (1880-1899)")

Une course de vitesse s'établit alors entre la Grande-Bretagne et la ZAR. Pour Londres, la priorité était d'interdire à la République boer tout accès à la mer. C'est ainsi que du Cap au nord de Durban, toute la côte était sous contrôle anglais. Une seule et dernière possibilité d'ouverture sur la mer existait pour le

Transvaal, le Tongaland (voir carte, "L'encerclement des Boers par les Britanniques"), territoire compris entre le Swaziland et l'océan. Or, en 1894, les kommandos boers avaient en partie pris le contrôle du Swaziland d'où il allait leur être facile, en marchant vers l'est, de prendre possession du pays tonga et de son littoral.

Londres réagit au mois de juin 1895 en annexant la région et en fermant ainsi aux Boers la dernière porte qui leur était ouverte vers la mer.

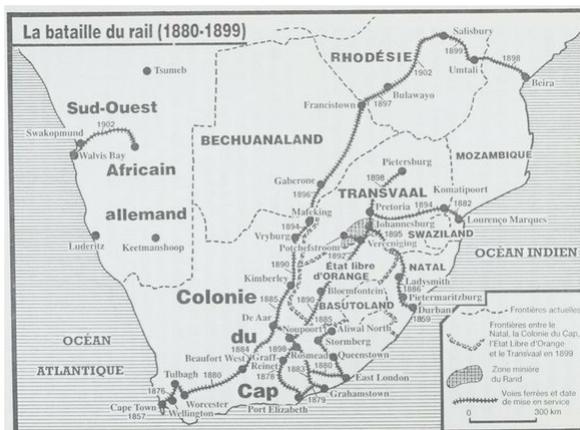
Désormais, le Transvaal qui n'aurait plus la possibilité de se créer un port sur l'océan Indien devrait s'entendre avec les Portugais qui possédaient la baie Delagoa afin de disposer de facilités à Lourenço Marques.

Mais, pour atteindre la baie Delagoa, il était nécessaire de construire une ligne de chemin de fer. La distance entre Johannesburg et Lourenço Marques étant très largement inférieure à celle séparant la capitale économique du Transvaal de l'un ou l'autre des ports de la Colonie du Cap, un tel projet était parfaitement justifié.

Pour les Britanniques le danger était réel, comme le déclara Cecil Rhodes au Parlement du Cap : « Si la ligne ferroviaire de la baie Delagoa est réalisée, l'union véritable de l'Afrique du Sud sera renvoyée aux calendes grecques. »

Le projet n'était pas nouveau. Le prédécesseur de Kruger, le président Burgers, avait en effet tenté de faire participer des financiers hollandais et allemands à la construction d'une ligne Pretoria-Delagoa Bay. L'opération avait été un échec. Du matériel avait cependant été acheté, mais les infrastructures permettant de mener le projet à son terme n'existaient pas. Kruger reprit ce projet une dizaine d'années plus tard, une fois le Transvaal devenu riche grâce aux mines.

La politique de création de voies ferrées devint donc la nouvelle forme de guerre indirecte que les Britanniques livraient aux Boers. Cecil Rhodes avait gagné la première manche en plaçant les Républiques en situation de totale dépendance pour leur commerce extérieur. Allaient-elles pouvoir briser ce monopole ferroviaire ? Paul Kruger s'y employa.



LUGAN 1998 – Tous droits de reproduction réservés

LA BAIE DELAGOA

La baie Delagoa — aujourd'hui baie de Maputo — est un des meilleurs mouillages de toute l'Afrique australe. Durant la guerre anglo-boer, elle eut un intérêt hautement stratégique car elle était le terminus de la seule voie ferrée reliant le Transvaal à l'océan Indien.

La baie Delagoa — *baia de Lagoa*, ou baie de la lagune en portugais — fut découverte en 1545 par Lourenço Marques qui donna son nom à la ville que les Portugais construisirent plus tard au fond du havre. La baie est longue de 25 kilomètres d'est en ouest et elle est large de 35 kilomètres du nord au sud. Vers le large, elle est protégée par une presqu'île et par une île.

En 1736, les Hollandais tentèrent en vain de s'emparer de la baie et en 1781, la Compagnie autrichienne des Indes orientales voulut s'y installer.

Aucun des ports d'Afrique australe ne présente les avantages de la baie Delagoa. Seul Mombassa, beaucoup plus au nord, peut rivaliser avec elle. Mais ce qui fit la fortune de ce port est qu'il est le débouché naturel de tout le bassin du Limpopo et du Transvaal. Lourenço Marques est à moins de 650 kilomètres de Johannesburg, tandis que la distance de cette même ville à Capetown est de plus de 1 600 kilomètres.

Pour échapper au monopole ferroviaire britannique, le gouvernement du Transvaal entama des négociations avec le Portugal afin de mettre en chantier une voie ferrée reliant la République boer au port portugais. La ligne fut achevée le 20 juin 1893 et mise en service en 1894.

L'intérêt stratégique de la baie n'avait pas échappé à l'Angleterre qui avait élevé des prétentions sur sa partie sud, ne revendiquant cependant pas la zone de la ville même de Lourenço Marques. Les arguments de Londres étaient pour le moins alambiqués, puisqu'ils reposaient sur l'idée que la Couronne britannique était l'héritière des Hollandais, qui avaient très brièvement occupé le site en 1736, et sur les droits acquis d'un chef zulu qui prétendait avoir possédé la région. En 1867, forts de ce qu'ils estimaient être leurs droits, les Anglais avaient même construit en face du port de Lourenço Marques un établissement qu'ils avaient baptisé Bombay.

Il en résulta une tension anglo-portugaise qui ne sera réglée que le 24 juillet 1875, par l'arbitrage du maréchal de Mac-Mahon qui rétablit le Portugal dans la plénitude de ses droits.

Au mois de janvier 1887, le Portugal commença l'aménagement de son tronçon sur la future voie ferrée Transvaal-Mozambique. La même année, à l'aide de capitaux hollandais et allemands, une compagnie hollandaise fut constituée, sous le sigle NZAM (ou Neerlandish Zuid-Afrikaansche Spoorweg Maatschapij), et elle entreprit rapidement les premiers travaux.

Des difficultés financières les interrompirent et Kruger fut contraint au compromis. Rhodes, qui savait que le président de la ZAR pouvait bloquer l'achèvement de la ligne Le Cap-Johannesburg à laquelle lui-même tenait tant, ne s'opposa pas à l'émission à Londres d'un emprunt destiné à la reprise et à l'achèvement des travaux. La famille Rothschild avec laquelle Rhodes était lié d'amitié lança même la souscription.

En échange, la ligne du Cap pouvait être prolongée jusqu'à Johannesburg qu'elle atteignit en 1892. Durant deux années, elle exerça un véritable monopole puisque la ligne de Delagoa Bay ne fut inaugurée qu'en 1894. Quant à la ligne de chemin de fer Durban-Johannesburg, à la construction de laquelle Kruger s'était vivement opposé, son achèvement eut lieu un an plus tard, au mois d'octobre 1895.

Trois lignes étant en service, Kruger tenta de mener une guerre des tarifs afin de favoriser celle de Delagoa Bay. C'est ainsi qu'il fit relever les tarifs douaniers sur la ligne du Cap. Pour qu'elle puisse demeurer concurrentielle, le gouvernement de la Colonie du Cap abaissa les siens. Kruger ne s'avoua pas

vaincu et il obligea la compagnie du chemin de fer du Cap à relever ses tarifs sur la section de la ligne qui traversait le territoire de la ZAR. La compagnie tenta de résister en mettant en service des convois de chariots à bœufs destinés à transporter les marchandises aux tarifs qu'elle décidait, en lieu et place de la voie ferrée sur le tronçon qui traversait la ZAR. Kruger qui n'était décidément pas à court d'idée fit interdire les gués à ces convois.

Finalement, le gouvernement britannique adressa un ultimatum à la ZAR, qui cessa sa guerre des prix.

LES UITLANDERS

La fraction anglo-saxonne de la population uitlander fut très largement le relais des revendications des « barons des mines », les célèbres « Randlords ».

Les plus puissants d'entre ces derniers étaient soit britanniques comme Rhodes et J.B. Robinson, soit d'origine juive comme Barney Barnato, de son vrai nom Barney Isaacs, Alfred Beit ou encore Julius Wernher son associé.

Ces capitalistes combattaient principalement trois aspects de la politique du gouvernement du Transvaal :

1. Les coûts des transports qui étaient fixés par le gouvernement et qui paralysaient les échanges, importations ou exportations.
2. Le coût de la dynamite qui était un monopole d'État et qui représentait 10 % des coûts d'exploitation.
3. Le coût du travail qui représentait environ 50 % des coûts de production.

La principale revendication des « Randlords » allait donc dans le sens du développement de la liberté d'entreprendre. Pour eux, il était nécessaire d'accélérer la venue de travailleurs dans les mines afin de faire baisser les salaires par le jeu de l'offre et de la demande. Ils militaient ainsi pour la baisse des salaires des Noirs, ce que refusaient les autorités boers.

Ces hommes étaient riches et ils servaient bien les intérêts britanniques. Cependant, et comme l'a si justement fait remarquer Henri Wesseling (1996, p. 423), pour :

[...] puissants que soient Beit, Barnato et Rhodes, l'opinion publique anglaise n'accepterait jamais que l'Angleterre entre en guerre pour défendre leurs intérêts. Pour que les Anglais admettent l'idée d'un tel engagement de leur pays, il fallait invoquer des arguments plus simples, mais plus émotionnels, et notamment faire appel à leurs sentiments nationalistes. Or la situation des financiers judéo-allemands du Transvaal n'éveillait pas en eux ces sentiments. En revanche, ils étaient émus par le sort des Uitlanders.

Les Uitlanders venaient soit du Natal et de la Colonie du Cap, ou encore des zones d'extraction de diamant de Kimberley. D'autres venaient de plus loin, de Californie, d'Australie, du Grand Nord canadien où la ruée vers l'or les avait poussés. D'autres enfin avaient quitté la misère des villes européennes ou américaines, attirés par le nouvel eldorado sud-africain. Hommes souvent déracinés, ils construisirent Johannesburg à leur image en en faisant une ville sans racines.

Au départ assemblage de tentes puis de baraques, la cité minière grossit au fur et à mesure du développement de l'extraction et de l'arrivée de nouveaux immigrants, tant Blancs que Noirs, essentiellement des mineurs zulu.

En 1894, le recensement de la population de la ville de Johannesburg, donnait 3 335 Russes, essentiellement israélites, 2 262 Allemands, 992 Australiens, 819 Hollandais, 754 Américains, 402 Français et 16 divers. Ces chiffres cités par B. Pottinger (1986, p. 5) doivent naturellement être corrigés car les Britanniques, nombreux et actifs, se faisaient recenser comme Américains ou Australiens en raison de l'hostilité que les Boers avaient à leur encontre.

Au mois de juillet 1896, la population vivant dans un rayon de trois miles de Market Square, le cœur de Johannesburg, était de 39 454 Blancs, dont 25 282 hommes, et 14 195 Noirs, dont 12 961 hommes³⁴.

Pour les Boers, l'arrivée de ces étrangers fut un traumatisme car leur société pastorale était aux antipodes des références importées par les nouveaux venus. La société boer se considéra tout à la fois comme attaquée, humiliée, provoquée. L'exemple que les Uitlanders donnaient à la jeunesse afrikaner était considéré comme déplorable. Les plus religieux y voyaient la marque du diable.

Tous les Uitlanders ne vivaient cependant pas à Johannesburg, considérée comme une moderne Sodome et Gomorrhe tout à la fois par les plus conservateurs des Boers. A Pretoria, la capitale administrative, l'administration civile et la Nederlandse Zuid Afrikaansche Spoorwee Maatschappij (NZASM) employaient de très nombreux Scandinaves et Hollandais. Nombreux étaient également les enseignants.

Face à cette immigration blanche, deux courants s'opposèrent chez les Boers, celui des « modernes » et celui des « anciens ». Le premier était incarné par le général Piet Joubert et par plusieurs des futurs jeunes généraux de la guerre des Boers comme Botha ou Smuts*. Ardents patriotes qui ne désiraient que la survie de leur peuple, ils estimaient que tous les Uitlanders n'étaient pas à maudire et que, nombre d'entre eux, donnaient même au Transvaal les moyens d'accéder à la modernité qui lui faisait tant défaut face aux Britanniques. Pour les tenants de ce courant, le seul problème était de savoir si, face à la démographie des Noirs, les Boers pouvaient s'offrir le luxe de refuser l'apport bénéfique qu'une partie des Uitlanders faisaient au pays. En d'autres termes, le courant « éclairé » avait une conscience « raciale » blanche. L'avenir donna raison à ces hommes, car nombreux furent en 1899 les Uitlanders qui prirent les armes aux côtés des Boers.

À l'opposé, les « conservateurs » étaient représentés par l'imposante figure du président Kruger, homme de l'époque du Grand Trek égaré au siècle de la révolution industrielle et de l'impérialisme, et qui, par ses maladresses, son obstination, son comportement hérité de l'Ancien Testament, donna aux Britanniques le prétexte de la guerre tout en privant son peuple des moyens modernes de la mener.

Pour Kruger, la chose était en effet une fois pour toutes entendue : Dieu avait mis les Boers sur la terre d'Afrique pour qu'ils la civilisent. Les principes de vie des Républiques boers étaient donc hérités de la philosophie des Patriarches bibliques. Leurs chefs étaient directement en relation avec un Dieu tout-puissant et terrible dont le courroux devait être évité. Dans le monde des sociétés patriarcales boers, l'argent, le profit, le luxe n'avaient aucune place. Les hommes surveillaient les troupeaux, protégeaient la communauté, faisaient des enfants à leurs épouses et rendaient grâce au Tout-Puissant. Quant aux femmes, elles avaient été mises sur terre pour enfanter et pour obéir à leurs époux dont le pouvoir familial était une délégation divine.

Au moment où la survie de la nation afrikaner passait par une adaptation, au prix de quelques concessions à la modernité, le Transvaal se donna pour chef Paul Kruger, de tous les responsables boers celui qui en était le plus incapable car totalement immergé dans les interprétations les plus restrictives de l'Ancien Testament.

Pour Kruger, le peuple boer étant le Peuple élu, tous les autres humains, qu'ils fussent noirs ou blancs, étaient quasiment considérés comme impurs. Chez les Boers « conservateurs », la conscience raciale n'existait pas car ils ne se considéraient pas comme faisant partie du « peuple blanc » menacé par les peuples noirs. Plus encore, pour eux et comme nous l'avons souligné plus haut, les Noirs étaient pour l'éternité des « enfants », mais tout de même des créatures de Dieu. En d'autres termes, ils faisaient partie de la cosmologie boer ; pas les Uitlanders qui étaient certes blancs, mais d'abord des créatures du démon.

Face à cette philosophie politique, les Britanniques allaient sans cesse avoir l'initiative, attirant Kruger sur le terrain des droits politiques des Uitlanders et gagnant auprès de leur opinion publique le combat avant même d'avoir provoqué les hostilités.

Paul Kruger était hanté par le rapprochement de plus en plus réel entre ceux des Uitlanders qui étaient devenus électeurs et son éternel rival politique le général Piet Joubert, commandant-général des armées

boers.

En 1889, afin d'écarter cette menace, il proposa un aménagement constitutionnel. Le Volksraad ou Parlement boer serait divisé en deux chambres. La chambre haute ou Premier Volksraad ne serait composée que de « vrais » Afrikaners ou des étrangers naturalisés après une période probatoire de douze années. Tout le pouvoir émanerait de cette chambre haute.

Le Second Volksraad serait composé d'étrangers qui pourraient y être élus après deux années de résidence. Cette chambre basse aurait compétence sur les affaires minières et locales.

Cette proposition de Kruger fut combattue à la fois par le courant boer « progressiste » et par les organisations uitlanders.

La rupture devint même totale entre les entrepreneurs capitalistes qui travaillaient dans les mines, le commerce, et qui avaient investi dans l'industrie — en un mot qui faisaient la fortune du Transvaal — et les Boers. Ces derniers possédaient le sol mais ils regardaient travailler les Uitlanders tout en continuant à mener leur existence traditionnelle.

L'incompréhension était donc grande entre ceux qui travaillaient en utilisant les découvertes les plus modernes de la technologie, qui étaient en relation avec les grandes places financières mondiales, qui répondaient quotidiennement aux défis qu'impliquait la création *ex nihilo* d'une société industrielle au cœur de l'Afrique australe, et des dirigeants boers qui, dans les années 1890, voyant toutes leurs récoltes détruites par une invasion de sauterelles, refusaient de la combattre : ils la considéraient comme un fléau biblique devant être accepté car envoyé par le Tout-Puissant pour punir ses enfants pêcheurs...

La question uitlander était certes culturelle et politique, mais elle était aussi économique : elle résultait en effet de la réaction d'une société patriarcale, familiale, rurale, profondément solidaire, qui se sentait agressée par le monde moderne des mines et par une masse de jeunes aventuriers célibataires. Le conflit opposait une société autarcique à une autre qui prônait la liberté du commerce et des transports.

Menacés sur leur propre terre, les Boers n'étaient pas disposés à perdre le contrôle du pouvoir. Pour eux, les Uitlanders n'étaient en effet que des aventuriers attirés au Transvaal par l'appât du gain. Ils étaient par essence étrangers à la communion culturelle afrikaner. Il n'était donc pas question que la nationalité de la ZAR leur soit accordée, avec les droits civiques en découlant.

Pour les Boers, le danger représenté par cette population blanche immigrée était mortel. Ce que les Britanniques n'avaient pas réussi à obtenir par la force, voilà qu'ils commençaient à tenter de l'obtenir par la subversion même de l'État boer. Pour le président Kruger, toute demande britannique allant dans le sens de l'assimilation des Uitlanders était donc inacceptable.

Le problème politique qui se posa dès lors entre Kruger, d'une part, et une partie des Uitlanders, d'autre part, reposait sur deux conceptions du pouvoir. Certains Uitlanders, poussés par les Britanniques, revendiquaient des droits politiques. Ils estimaient qu'ils leur étaient dus parce qu'ils avaient mis le pays en valeur, qu'ils l'avaient transformé et modernisé par leur sueur, leur savoir-faire, leur argent. Sans eux, jamais le Transvaal n'aurait franchi le cap de la modernité et le pays serait demeuré ce qu'il était à l'époque du Grand Trek. En dehors de l'économie rurale, tout ce qui faisait de la ZAR un pays moderne était en effet animé par des étrangers ; et pas seulement le domaine minier, puisque le personnel des chemins de fer était uitlander, le corps enseignant également, et même en grande partie les fonctionnaires³⁵.

Tous les Uitlanders n'étaient cependant pas anglais et tous ne demandaient pas le droit de vote. À la veille de la guerre, la population uitlander de la seule région du Rand était estimée à environ 45 000 personnes, dont probablement 30 000 sujets de Sa Majesté ou originaires des Dominions. Les autres étaient hollandais, allemands, russes, italiens, américains, français, suédois, etc.

Le président Kruger exigeait de ces étrangers blancs leur soumission aux lois du Transvaal. Le choix

qu'il leur proposait était clair : « C'est mon pays [...] ceux qui ne veulent pas obéir à ses lois n'ont qu'à le quitter », avait-il coutume de dire.

Ancré dans ses certitudes, Kruger multiplia les maladroites à l'égard des Uitlanders, notamment lorsqu'il appela Johannesburg « la Ville des Diables » ou quand il déclara à l'ambassadeur d'Allemagne, à propos d'un incident qui l'avait opposé à une délégation uitlander qui avait secoué les grilles de sa maison :

[...] l'attitude prise envers moi par ces gens-là me rappelle ce qui m'est arrivé avec un babouin que j'avais autrefois et qui m'aimait au point qu'il ne pouvait supporter que quelqu'un me touchât. Mais un jour que nous étions assis auprès du feu, il trouva moyen, je ne sais comment, de se brûler la queue, alors, furieux, il se précipita sur moi, s'imaginant que j'étais la cause de sa douleur. Et c'est bien ainsi qu'agissent les immigrés de Johannesburg. Ils se sont brûlés les doigts à trop vouloir spéculer et maintenant c'est à Paul Kruger qu'ils s'en prennent³⁶

En 1892, les plus militants parmi les Uitlanders fondèrent la Transvaal National Union, dénoncée par Kruger comme une association subversive. Peu à peu, les Uitlanders s'organisaient donc, sous la pression des impérialistes britanniques, certains d'avoir trouvé avec eux la cause qui allait leur permettre de sensibiliser l'opinion métropolitaine.

C'est alors que Cecil Rhodes inventa le fameux slogan : « Des droits égaux pour tous les hommes civilisés au sud du Zambèze. » La formule était forte et elle allait effectivement porter sur une opinion publique anglaise excédée par l'attitude des autorités boers à l'égard de leurs compatriotes, traités au même plan que les travailleurs noirs, ce qui, aux yeux des Britanniques de l'époque, était une provocation.

Le paradoxe de la situation était réel, comme ne manqua pas de le noter le chef du parti libéral, sir Henry Campbell-Bannerman, quand il déclara à propos de la question uitlander :

« Il serait tout à fait curieux de partir en guerre pour permettre à des citoyens britanniques de changer de nationalité³⁷. »

LE RAID JAMESON ET LA MARCHÉ À LA GUERRE (1895-1899)

C'est à la mainmise sur le Transvaal que l'Angleterre veut arriver.

Déclaration du consul de France au Cap.

Comme nous l'avons vu, la question anglo-boer et la guerre qui en résulta constituèrent l'aboutissement d'une longue opposition entre deux conceptions du monde, entre deux philosophies.

Le conflit était inévitable à partir du moment où une compétition pour la suprématie politique régionale naquit entre les Boers, tenants d'une société pastorale patriarcale, et les Britanniques qui voulaient imposer leurs conceptions libérales et industrielles.

Face au rêve impérial d'unification de tous les États d'Afrique australe sous souveraineté britannique, le développement d'une République boer ou ZAR, enrichie par les mines d'or du Witwatersrand, était perçue chez les impérialistes comme un danger primordial.

Cette réalité nouvelle venait certes bouleverser les rapports de force locaux mais le temps jouait pour Londres. Les immigrants blancs venus travailler dans les mines ou dans l'industrie minière représentaient en effet une part croissante de la population du Transvaal. Il suffisait donc de laisser jouer le temps et, petit à petit, par le jeu des divisions inhérentes à la société boer, d'une part, et grâce aux naturalisations, d'autre part, la ZAR élirait bientôt des dirigeants ouverts aux projets britanniques.

Joseph Chamberlain*, secrétaire au Colonial Office, et Alfred Milner*, nommé haut-commissaire au Cap en 1897, partageaient cette analyse qui, pensaient-ils, permettrait de faire l'économie d'une guerre. Mais Milner changea d'opinion car, sur place, au Transvaal, la situation évolua et tendit à se crispier.

Autre nouveauté, et elle est de taille, la « petite » République du Transvaal n'est plus isolée diplomatiquement puisque l'Allemagne la soutient. De plus, Kruger, qui n'a pas hésité à solliciter la protection de l'empereur Guillaume II, a obtenu l'envoi de conseillers militaires qui vont aider à la modernisation de son armée.

Dans les années 1890, les Boers de la ZAR sont donc en position de force. Leur pays est en effet devenu fabuleusement riche grâce aux mines et il ne craint plus la menace auparavant si réelle de blocus britannique puisque le Portugal leur a accordé des facilités portuaires à Lourenço Marques, terminus du chemin de fer du Transvaal. Régionalement, un autre élément de force tient au nationalisme afrikaner en plein essor dans la Colonie du Cap. Les Boers vivant en territoire britannique se sentent de plus en plus solidaires de leurs frères installés au nord du fleuve Orange depuis les épisodes du Grand Trek dont nous avons parlé plus haut.

Ces réalités nouvelles n'ont évidemment pas échappé à la Grande-Bretagne qui a bien vu que son seul véritable adversaire en Afrique australe était le Transvaal qui bloquait, par sa seule existence, le projet d'une union de la région sous souveraineté anglaise.

Ayant compris qu'il ne parviendrait pas à persuader le président Kruger de négocier sur cette vision impérialiste, Cecil Rhodes va entreprendre une politique agressive destinée à renverser le pouvoir boer. C'est alors que le « raid Jameson » fut conçu.

LE RAID JAMESON

Le plan de Rhodes consistait en une invasion du Transvaal par un corps expéditionnaire venu de Rhodésie pour appuyer un soulèvement « spontané » des Uitlanders. En d'autres termes, l'on créerait la fiction d'une insurrection des Uitlanders ulcérés d'être tenus à l'écart de la vie politique par les Boers et, pour rétablir l'ordre et éviter la guerre civile, les Britanniques interviendraient et placeraient la ZAR sous leur autorité.

Cette idée n'était pas nouvelle et Rhodes n'en n'était pas l'inventeur puisque le gouverneur du Cap, sir Henry Loch, avait déjà imaginé ce scénario en 1894.

L'année suivante, en 1895, son successeur, sir Hercules Robinson, actionnaire dans les sociétés de Cecil Rhodes, reprit l'idée de sir Henry ; avec cette différence fondamentale que, dans le plan initial, les forces britanniques devaient entrer au Transvaal, alors que, pour Rhodes, il était évident que Londres souhaitait absorber la République boer, mais sans devoir intervenir officiellement. Dans ces conditions, il fallait maintenir l'objectif en sachant que Londres ne fournirait aucune aide militaire directe.

Rhodes entreprit alors de lever une petite armée qui dépendrait de la BSAC et qui serait placée sous le commandement du docteur Leander Starr Jameson, un fidèle parmi les fidèles. Jameson, qui avait réussi à imposer le protectorat britannique sur la Rhodésie comme nous l'avons vu plus haut, était à ce moment-là responsable de la construction de la voie ferrée au nord du fleuve Limpopo. Il prétendit que la Chartered devait protéger ses chantiers et il recruta à cette fin une force de 510 hommes qui devait constituer le noyau de son corps expéditionnaire.

Il se rendit ensuite à Johannesburg où, le 17 novembre 1895, au cours d'une entrevue avec les chefs uitlanders, il mit au point le plan combiné de soulèvement-invasion. De plus, à partir de la Rhodésie et du Bechuanaland, il entreprit de faire passer en contrebande armes et munitions destinées aux conjurés et qui furent cachées dans les mines.

Le plan était cohérent. Du moins sur le papier. Jameson avait en poche un document remis par les dirigeants uitlanders lui demandant d'intervenir pour les protéger des représailles boers. Il n'y avait donc plus qu'à attendre le signal qui déclencherait la double opération de soulèvement intérieur et d'invasion extérieure du Transvaal.

Le gouvernement britannique ignorait peut-être les détails du plan, mais il en avait très probablement approuvé le principe car des renforts militaires avaient été mis en route vers le sud de l'Afrique. De plus, la participation de sir Hercules Robinson à l'opération de déstabilisation du Transvaal ne faisait aucun doute puisqu'il devait se précipiter à Johannesburg afin de servir de négociateur entre Kruger et les dirigeants uitlanders de la Transvaal National Union. L'idée qu'il devait présenter aux deux parties était une union douanière du Transvaal avec la Colonie du Cap, et surtout, la réunion d'une assemblée constituante dans laquelle les Uitlanders seraient majoritaires, ce qui leur permettrait de voter l'autonomie du Transvaal sous semi-protectorat britannique. Il ne leur resterait plus qu'à adhérer à une fédération des États de l'Afrique du Sud. Le rêve impérial de Cecil Rhodes serait ainsi réalisé.

Mais Rhodes commit deux erreurs. Il pensait que les Uitlanders étaient plus nombreux que les Boers, ce qui n'était pas le cas. De plus, alors qu'il les estimait à 100 000 âmes dont une écrasante majorité de Britanniques, ils n'étaient en réalité qu'un peu plus de 75 000 dont 42 000 sujets britanniques. Les effectifs variaient donc du simple au double.

La seconde erreur concernait Kruger. Rhodes se trompa quand il pensa qu'il pourrait facilement le déstabiliser. Le vieux chef boer avait plus de ressources que Lobenguela, le chef des Ndebele-Matabele subverti par Jameson quelques années plus tôt³⁸.

En octobre 1895, Jameson avait rassemblé une modeste armée disposant d'un petit parc d'artillerie. Elle se tint prête à marcher sur Johannesburg où des milices uitlanders s'entraînaient au grand jour dans l'attente du signal du coup d'État.

L'ordre n'arriva jamais car Kruger, renseigné sur le complot qui se tramait, se montra conciliant afin

d'éviter de donner à ses adversaires le moindre prétexte qui leur aurait permis de passer à l'action. De plus, les conjurés étaient divisés sur l'opportunité d'une telle opération ; à telle enseigne que les chefs du mouvement décidèrent qu'il était impératif de l'annuler. Dès lors, leur priorité fut d'avertir Jameson. Ils le firent par deux messagers. Rhodes, de son côté, prévint son lieutenant par télégramme.

Avisé le 28 décembre 1895 Jameson s'obstina à vouloir maintenir le plan initial. Il communiqua avec Rhodes par télégramme et une grande confusion régna à son quartier général. On ignore encore ce qui se passa très exactement durant ces heures de fièvre et de grande agitation. Rhodes aurait-il tout de même laissé à Jameson totale liberté pour lancer son raid en espérant que les Uitlanders seraient poussés à se soulever ? Il semblerait que non car, selon les témoignages de ses proches, il fut catastrophé quand il apprit que Jameson s'était mis en marche dans la nuit du dimanche 29 décembre 1895.

Le lundi 30 décembre dans l'après-midi, les chefs uitlanders apprirent que l'invasion avait été déclenchée et une grande agitation suivit l'annonce de cette nouvelle. L'on courut aux armes et l'on forma des groupes de combattants, le tout dans la plus totale improvisation. Prévenus dès le matin du 30 décembre, les Boers avaient mobilisé leurs kommandos régionaux. La journée du 31 leur permit de localiser et de suivre les envahisseurs auxquels ils livrèrent bataille le 1^{er} janvier 1896 à Krugersdorp à quelques kilomètres à l'ouest de Johannesburg (voir carte, "Les positions militaires à la veille du conflit"). Jameson était battu et sa petite armée tenta de se replier, mais en vain car, le lendemain, les kommandos l'encerclèrent.

Pour Jameson, la fin du raid fut sans gloire puisqu'il dut se rendre. Le drapeau blanc fut même hissé ; et quel drapeau ! il s'agissait du tablier d'une servante de la ferme où lui et ses hommes s'étaient retranchés.

Enchaînés, les prisonniers furent conduits à Pretoria et emprisonnés avant d'être remis aux autorités britanniques.

LES CONSÉQUENCES DU RAID

Le cataclysme provoqué par le raid Jameson fut considérable. Il entraîna la ruine de toute la politique de Rhodes visant à détacher les Afrikaners de la Colonie du Cap de leurs cousins vivant au nord du fleuve Orange.

Dès le 31 décembre, quand il apprit la nouvelle de l'opération, Hofmeyr, le chef de l'Afrikaner Bond, demanda à sir Hercules Robynson de désapprouver Jameson afin de prévenir toute guerre entre le Transvaal et l'Angleterre. Le gouverneur suivit cet avis. Les autorités britanniques se désolidarisèrent donc de l'aventurier malchanceux.

Cette opération avortée mettait cependant en marche un processus qui ne s'arrêterait qu'en 1902, avec la défaite des armées boers. Pour le moment, le Transvaal remportait la première manche de son combat contre l'Empire britannique. Cecil Rhodes qui apparaissait comme le grand vaincu de l'échec de Jameson en tira les conséquences en démissionnant à la fois de son poste de Premier ministre de la Colonie du Cap et de celui de directeur de la Chartered Company.

L'empereur d'Allemagne, Guillaume II, réagit violemment à la nouvelle du raid Jameson. Il parla même d'intervenir militairement afin de garantir l'indépendance du Transvaal ; sa réaction fut ensuite plus mesurée puisqu'il se contenta de l'envoi d'un télégramme de soutien au président Kruger le 3 janvier 1896³⁹.

L'expression « aide de puissances amies » contenue dans le télégramme de Guillaume II indiquait avec netteté que l'Allemagne était disposée à soutenir la ZAR, ce qui fut jugé à Londres comme une intolérable intervention.

Dans la Colonie du Cap, le raid Jameson provoqua une flambée de nationalisme au sein de la population afrikaner, au point qu'une nouvelle solidarité naquit de l'événement et que le sentiment de séparation entre les deux composantes du Volk, celle qui vivait au nord du fleuve Orange et celle qui

vivait au sud, semblait avoir disparu. Il ne s'agissait cependant que d'une apparence.

Politiquement, l'Afrikaner Bond dénonça la « politique criminelle » suivie par les impérialistes britanniques et Hofmeyr cessa de soutenir Cecil Rhodes qui perdit automatiquement sa majorité au Parlement. Le gouvernement de la Colonie du Cap tomba et Rhodes fut remplacé comme Premier ministre par Gordon Sprigg. Au Parlement, les deux communautés se dressèrent l'une contre l'autre puisque Sprigg ne pouvait compter que sur le parti progressiste, représentant la population d'origine britannique. En 1898, les élections furent remportées par l'Afrikaner Bond et Schreiner devint à son tour Premier ministre. Les Britanniques avaient voté pour les partis anglophones et les Afrikaners pour l'Afrikaner Bond. La politique d'alliance des deux peuples qui avait fait la fortune politique de Rhodes était bien oubliée.

Dans l'immédiat, Londres comme le gouvernement de la Colonie du Cap nommèrent des commissions d'enquête.

Les Boers avaient remis Jameson et les autres prisonniers aux Britanniques qui ne pouvaient pas ne pas les juger. Ce fut un procès à grand spectacle qui était destiné, en condamnant Jameson, à innocenter les autorités de Londres⁴⁰.

La commission d'enquête mit le gouvernement britannique hors de cause ; ni le ministre des colonies Chamberlain ni sir Hercules Robinson, le gouverneur, ni même Cecil Rhodes n'eurent de comptes à rendre.

LE RAPPROCHEMENT ORANGE-TRANSVAAL

L'État libre d'Orange, de par sa situation géographique, fut dès sa création tiraillé entre deux pôles : la Colonie britannique du Cap au sud et le Transvaal au nord.

Immense, peu peuplé et ne possédant pas les richesses minières de ses deux voisins, l'État libre avait conscience de sa faiblesse. À telle enseigne que ses dirigeants furent toujours persuadés qu'à défaut de pouvoir jouer un rôle de trait d'union entre les Boers du Transvaal et les Britanniques du Cap, il leur faudrait choisir à quel pôle ils devraient s'amarrer.

En fonction des événements, l'État libre d'Orange regardait donc tantôt vers le sud et ses intérêts économiques, tantôt vers le nord et ses intérêts culturels. Or, le raid Jameson provoqua dans l'État une telle indignation qu'un président favorable à un rapprochement, voire à l'union avec la ZAR, y fut élu en la personne de Marthinus Steyn^{*41}.

Avec Steyn, les deux Républiques boers allaient désormais définir un destin commun et leur solidarité serait sans faille, tant dans la paix que dans la guerre qui s'annonçait de plus en plus certaine.

Au mois d'avril 1896, Steyn confirma, lors d'un discours à Bloemfontein, qu'il avait été élu sur un programme de rapprochement avec le Transvaal et qu'il comptait bien l'appliquer. Il le prouva peu de temps après quand, au mois de mai, il s'opposa à un projet de chemin fer commun entre son pays et la Colonie du Cap. Puis, au mois de mars 1897, les deux Républiques signèrent à Bloemfontein un traité particulièrement important. Il prévoyait une alliance militaire défensive, posait les fondations d'une future fédération et était couronné par un serment d'amitié perpétuelle.

Afin de concrétiser le projet de fédération, un conseil, officiellement appelé Federale Raad (Parlement fédéral), fut créé, composé de cinq représentants pour l'État libre et d'un nombre égal pour le Transvaal. L'existence de ce conseil marquait la volonté de création d'une seule République boer car ses attributions allaient dans le sens de l'uniformisation des systèmes législatifs, de la défense, du commerce, etc.

Après avoir longtemps hésité car il était sensible aux « chants des sirènes » entendus depuis Le Cap, l'État libre avait donc clairement choisi le camp boer alors que, depuis le mois de juillet, un pacte d'union douanière l'unissait pourtant à la Colonie du Cap.

Au Transvaal, le principal résultat du raid Jameson fut de conforter le pouvoir de Paul Kruger. Traditionnellement, lors des élections présidentielles, ce dernier était toujours talonné par son vieux rival,

le général Piet Joubert dont le nationalisme était plus ouvert, et qui n'était pas opposé à des accords avec Londres. Lors des élections de 1893, Kruger ne l'avait emporté sur lui qu'avec 1 700 voix d'avance ; or, l'élection de 1898 fut un vrai plébiscite pour le président, élu avec 12 858 voix contre 3 753 à S.W Burger et 2 001 à Joubert.

Son pouvoir renforcé, Kruger avait les mains libres pour accélérer la politique d'armement du Transvaal et pour durcir la législation sur les étrangers⁴².

LES COLONIES DU CAP ET DU NATAL

Dans les années 1854-1884, pendant que les Républiques fondées par les Voortrekkers perdaient puis regagnaient leur indépendance, la Colonie du Cap faisait l'expérience de la gestion de ses propres affaires.

L'évolution de la doctrine britannique s'était faite dans les années 1840-1850 quand le Canada d'abord, l'Australie ensuite, furent dotés de gouvernements représentatifs et que l'idée d'accorder une certaine autonomie à la Colonie du Cap commença à faire son chemin.

La Colonie du Cap était un immense territoire essentiellement semi-désertique s'étendant sur plus d'un demi-million de kilomètres carrés. Elle était limitée, au nord, par le fleuve Orange, et s'étendait jusqu'au Bechuanaland et au Sud-Ouest africain allemand. Vers l'océan Indien, elle avait des limites communes avec la Colonie du Natal.

C'est durant le XIX^e siècle que les autorités britanniques constituèrent peu à peu cette immense colonie par le rattachement de plusieurs chefferies ou territoires (voir carte, "L'encerclement des Boers par les Britanniques").

Au plan politique, la Colonie du Cap était en théorie dirigée par un gouverneur qui représentait la Couronne britannique et qui nommait le Premier ministre de la Colonie. Depuis 1854, elle était dotée d'un Parlement à deux chambres élues au suffrage censitaire. En 1872, la Colonie obtint le *self-government* avec un Premier ministre responsable devant le Parlement.

Vers 1890, la Colonie avait une population d'environ 400 000 Blancs, partagés à peu près également entre anglophones et néerlandophones, et d'environ 1 200 000 métis et Noirs. La principale ville était Le Cap qui avait une population de 80 000 habitants et dont les activités, outre la vie de relations maritimes, étaient agricoles.

Les élections d'avril 1899 furent remportées par l'Afrikaner Bond dirigé par Hofmeyr, mais ce fut Schreiner, un modéré, qui accéda au pouvoir. Il était tiraillé entre ses origines boers et son loyalisme envers la Grande-Bretagne, ce qui rendait sa position particulièrement inconfortable. Satisfait des concessions de Kruger, il estimait que la guerre pouvait être évitée.

L'opposition était représentée par le parti progressiste dirigé par Gordon Sprigg dont l'électorat était composé des anglophones, très souvent acquis aux vues impérialistes métropolitaines et qui considéraient qu'il était temps de mettre les Boers au pas.

Impuissants et parfois velléitaires, les membres du gouvernement du Cap vivaient dans la hantise de se voir accusés de « trahison ». Ils furent les dignes représentants de cette population afrikaner de la Colonie du Cap qui se boucha les yeux et se ferma les oreilles pour ne pas savoir ce qui se passait au nord du fleuve Orange. Le Grand Trek avait bien provoqué une cassure entre les deux composantes de la nation afrikaner, car étaient restés en territoire britannique ceux qui en définitive, et malgré probablement certains états d'âme, s'accommodaient de la présence anglaise. Il est d'ailleurs frappant de constater que durant la guerre de 1899-1902, les Afrikaners du Cap ne seront — dans leur ensemble — quasiment d'aucun secours pour leurs frères de l'État libre d'Orange et du Transvaal. Quant aux « rebelles » du Cap qui se joignirent aux kommandos, leur nombre fut en définitive extrêmement faible par rapport à la population afrikaner totale de la Colonie. Une seule exception est à noter — et il importe de lire les mémoires de Robert de Kersauson (B. Lugan, 1989) à ce sujet —, il s'agit de la région du Namaqualand

où les fermiers participèrent très largement aux actions de la guérilla.

Impuissant, déchiré, berné, le gouvernement Schreiner présenta sa démission à Milner le 14 juin 1900. Cinq jours plus tard, le 19 juin, la formation du gouvernement Sprigg fut annoncée. La Grande-Bretagne allait désormais bénéficier d'un soutien sans arrière-pensée de sa colonie qui allait servir de base arrière à ses opérations militaires.

L'Afrikaner Bond, toujours à la recherche d'une voie cohérente, choisit une fois de plus d'ignorer que la Grande-Bretagne était engagée dans un mouvement de liquidation des deux Républiques boers. En effet, lors de son congrès tenu à Paarl durant le mois de juin 1900, il fut solennellement réaffirmé que le mouvement serait loyal à la Couronne britannique mais qu'en échange, il demandait une autonomie plus large pour la Colonie. En définitive, le seul combat qui lui importait était celui de l'école. Ce que voulaient les Afrikaners du Cap était de pouvoir continuer à scolariser leurs enfants en langue hollandaise. Pour le reste, tout n'allait pas si mal puisque le commerce marchait. Quant aux Boers des Républiques, ils auraient gagné à faire comme eux, c'est-à-dire à se montrer plus « diplomates ».

L'autre colonie britannique d'Afrique australe, le Natal, présentait une situation différente dans la mesure où sa population afrikaner avait comme nous l'avons vu émigré après l'annexion du 31 mai 1844, date de la transformation de l'éphémère République voortrekker de Natalia en un district rattaché à la Colonie du Cap.

Le Natal, devenu colonie séparée de celle du Cap en 1856, était administré par un gouverneur détenant le pouvoir exécutif et par un conseil législatif composé de 16 membres dont 12 élus. Le 10 mai 1893, le conseil vota la création d'un gouvernement responsable, ce que Londres entérina au mois de juillet. La Colonie du Natal avait donc accédé à l'autonomie, avec un Parlement à deux chambres et un ministère responsable devant lui.

La Colonie du Natal était bien moins vaste que celle du Cap, sa superficie étant d'environ 40 000 kilomètres carrés. En 1895, sa population était d'environ 600 000 personnes dont 50 000 Blancs, 500 000 Zulu et 40 000 Indiens ou Chinois qui travaillaient comme coupeurs de canne sur les plantations. Le Natal, avec son climat tropical, était en effet une région de grandes plantations côtières (canne à sucre, thé, coton, café, tabac, etc.) La principale ville de la Colonie était Durban, avec un peu moins de 30 000 habitants.

À la différence de ceux de la Colonie du Cap, divisés en Afrikaners et en fervents partisans de l'Empire, les Blancs du Natal étaient quasiment tous d'origine britannique. Comme un seul homme, ils étaient prêts à en découdre avec les Boers qu'ils détestaient. Cette attitude se retrouva d'ailleurs dans les prises de position différentes qu'eurent les gouvernements des deux colonies. Au Cap, la conciliation était prônée, tandis qu'à Durban l'on soufflait sur les braises. Cette attitude extrémiste est bien illustrée par les réactions officielles lors des négociations anglo-boers des mois qui précédèrent l'embrassement régional et qui étaient vues comme des tergiversations. Le Natal, qui avait totalement épousé la cause des Uitlanders, exigeait la guerre dans une ambiance de frénésie patriotique inconnue au Cap. Pour les impérialistes du Natal, la guerre aurait un but clairement avoué : la conquête pure et simple d'une partie du Transvaal, du Swaziland et du Basutoland.

L'ENTRÉE EN SCÈNE DE MILNER

L'échec du raid Jameson avait fragilisé la position britannique en Afrique australe. Londres ne pouvait cependant pas demeurer sur un tel échec. Il en allait de son avenir impérial régional, lequel passait, comme nous l'avons dit, par la constitution, sous une forme ou sous une autre, d'une fédération des États d'Afrique australe sous sa direction.

Au point de vue diplomatique, la position de Londres était cependant difficile : crise avec la France à propos de rivalités territoriales en Afrique — la crise de Fachoda datait de 1898 —, tensions avec la Russie au sujet de l'Asie centrale, tensions avec l'Allemagne à la suite du raid Jameson, sans parler du refroidissement des relations avec les États-Unis, conséquence d'un malentendu au sujet du Venezuela.

Le moment n'était donc plus favorable à une initiative offensive en Afrique australe. La question des Uitlanders n'avait cependant pas été réglée.

Le gouvernement britannique choisit alors la voie de la patience, mais la nomination au Cap d'Alfred Milner allait permettre à la Grande-Bretagne allait reprendre l'offensive et de la mener jusqu'à la victoire finale.

Après le retrait de Cecil Rhodes, la Grande-Bretagne se trouva, en effet, placée en première ligne face aux Boers vivant au nord du fleuve Orange. Elle allait entreprendre avec les moyens de l'Empire ce qui avait été tenté par Rhodes avec la BSAC. Ce que Rhodes n'avait pu mener à terme le serait par Joseph Chamberlain, ministre des Colonies de 1895 à 1903, et par Alfred Milner, son haut-commissaire en Afrique australe où il arriva en 1897.

Londres reprit alors l'offensive avec une grande habileté, maîtrisant parfaitement tous les dossiers sud-africains et procédant avec méthode afin d'isoler géographiquement et diplomatiquement les Républiques boers. Pour cela, il était nécessaire de couper le Transvaal de la baie Delagoa, sous souveraineté portugaise, et qui était son unique accès à la mer. Il convenait ensuite de persuader l'Allemagne que son intérêt bien compris n'était pas de donner sa garantie militaire et diplomatique aux Boers.

La crise économique que traversait le Portugal favorisait grandement les plans britanniques. Londres réussit à établir avec Berlin un partenariat financier qui prit la forme d'un prêt destiné au Portugal et gagé sur l'empire de ce dernier. En réalité, les deux puissances se partageaient les colonies portugaises, ou du moins les faisaient entrer dans leurs zones respectives d'influence.

La réussite anglaise était de taille puisque l'Allemagne, devenue désormais un partenaire financier, cessait ainsi d'être l'alliée potentielle des Boers. De plus, la baie Delagoa faisant partie de la sphère d'influence anglaise, Londres ne craignait plus de voir le Reich s'en emparer, ce qui aurait assuré l'indépendance commerciale du Transvaal.

Plus encore, Londres avait les mains libres dans la région de la baie Delagoa car, de deux choses l'une, ou bien la zone demeurerait une possession portugaise sous surveillance anglaise, ou elle serait rattachée à l'Angleterre au cas où le Portugal serait dans l'incapacité d'honorer sa signature. Dans tous les cas, la ZAR avait perdu la bataille diplomatique et tous les bénéfices retirés du raid Jameson puisqu'elle était désormais totalement isolée, ayant perdu son seul véritable soutien extérieur, à savoir l'Allemagne.

Sir Alfred Milner allait pouvoir acculer les Boers à la guerre en refermant sur eux le piège qu'il leur préparait.

ALFRED MILNER⁴³

[...] Milner était un impérialiste passionné et romantique. Il disait lui-même que toute sa vie publique était guidée par « un seul désir — celui d'œuvrer pour assurer l'intégrité et la consolidation de l'Empire britannique ». Dans son livre intitulé *The Nation and the Empire*, il écrit : « L'impérialisme a toute la profondeur et l'étendue d'une foi religieuse. » De même que Rhodes voulait fonder une sorte d'ordre jésuite pour assurer la pérennité et l'extension de l'Empire britannique, Milner fit vœu, alors qu'il était encore jeune, de ne jamais se marier afin de pouvoir se consacrer entièrement à l'Empire, et il ne se dégagea de ce vœu qu'à soixante-sept ans. La philosophie de Milner était fondée sur sa croyance dans la supériorité de la race britannique : « La race britannique [...] représente quelque chose d'unique et d'ineffable dans la marche en avant de l'humanité », affirma-t-il [...].

Cette idée d'unité raciale comme fondement mystique de l'Empire britannique, Milner la partageait avec d'autres Britanniques qui étaient impliqués dans la question sud-africaine, tels que Rhodes et Chamberlain. [...]

Pour Milner, l'Empire britannique ne pouvait se passer de l'Afrique du Sud. Cette colonie devrait devenir une gigantesque fédération, un peu comme le Canada ou l'Australie [...].

Son destin dépendait de la situation au Transvaal. Il fallait donc contraindre Kruger à se rallier à l'Angleterre. Le seul moyen de résoudre « les problèmes politiques de l'Afrique du Sud était soit de réaliser des réformes au Transvaal, soit de faire la guerre ». Milner ne croyait pas que Kruger réaliserait spontanément ces réformes et, par conséquent, il préconisait « de provoquer une crise ». Après avoir évalué la situation, il s'en expliqua dans une longue lettre qu'il adressa à Chamberlain le 23 février 1898, mais, ajouta-t-il, il ne s'agissait là que de l'aspect local de cette question. Tout dépendrait évidemment d'une analyse de la situation politique mondiale. « Cela dépend des perspectives impériales considérées globalement. » Or cette analyse incombait à Chamberlain.

Le problème qui se posa dès 1897 était alors clairement de type capitaliste : les mines d'or de surface étant épuisées il devenait nécessaire de commencer l'exploitation des *deep levels*, ces filons enfouis à de grandes profondeurs mais dont l'exploitation nécessitait des moyens considérables. Les capitalistes anglo-saxons et européens, qui étaient prêts à dégager les capitaux nécessaires, attendaient en échange un allègement des charges imposées par le gouvernement du Transvaal. Or, en 1897 et en 1898, l'obstination des dirigeants boers heurta de front les intérêts du monde capitaliste.

En 1897, le gouvernement du Transvaal rejeta ainsi toute idée de réforme du statut des mines tandis que le Volksraad, le Parlement boer, plaçait de fait l'industrie minière sous son autorité.

Au mois de mars 1898, et pour la quatrième fois, le président Kruger fut réélu, ce qui acheva de faire prendre conscience à Milner et aux impérialistes que la situation qui était bloquée risquait de nuire aux intérêts économiques britanniques et « à l'avenir même des capitaux investis au Transvaal »⁴⁴.

La situation était en effet très claire : la crise économique qui résultait en partie de l'épuisement des mines de surface allait ralentir le flux d'immigration en provenance de Grande-Bretagne et, dans ces conditions, les moyens de pression à la disposition des impérialistes seraient moins importants. C'est pourquoi Milner va changer d'attitude et suivre une politique résolument interventionniste qui, tout naturellement, débouchera sur la guerre.

La question du droit de vote des Uitlanders va lui servir de levier pour tenter de faire plier la ZAR. Si le président Kruger accepte les conditions britanniques, les Boers auront perdu le contrôle politique de leur pays mais la guerre sera évitée. Dans le cas contraire, en cas de refus du Transvaal, la guerre éclatera entre deux peuples dont les philosophies nationales et existentielles sont en totale opposition⁴⁵.

La réélection de Kruger en 1898 signifiait pour les Britanniques qui avaient espéré sa défaite que, pour cinq années au moins, l'intransigeance des Boers serait totale. Milner en tira immédiatement les conséquences en écrivant à Chamberlain qu'il serait encore plus vain que par le passé d'attendre du président réélu la définition d'une politique plus conciliante.

Pour Milner, comme il n'était pas question de laisser les Républiques boers vivre hors du cadre britannique, la solution militaire était devenue une nécessité. Chamberlain partageait l'avis de son haut-commissaire au Cap mais il n'ignorait pas que ni le cabinet ni l'opinion britannique n'étaient favorables à la guerre. Il fallait donc trouver un moyen de faire changer les choses en métropole. Pour cela, rien ne valait une réaction d'indignation. Milner en trouva le prétexte avec l'affaire Tom Edgar.

Cet obscur chaudronnier d'origine britannique était un alcoolique notoire qui, dans une crise d'éthylisme particulièrement violente, agressa ses compagnons de beuverie. Les policiers qui cherchèrent à l'arrêter se crurent menacés et ils l'abattirent. L'accident était évident mais les meneurs uitlanders tenaient enfin le prétexte d'une puissante offensive contre les Boers et ils ne se privèrent pas de

l'exploiter.

Dans toute l'Afrique du Sud mais également dans toute la Grande-Bretagne, des comités se constituèrent qui dénoncèrent la « sauvagerie » et les méthodes de la police boer. Des pétitions circulèrent qui réunirent bientôt des milliers de signatures. Elles furent adressées au gouvernement et à la reine Victoria. L'indignation fut vite générale, toutes les courroies de transmission du courant impérialiste fonctionnant à merveille pour dénoncer le laxisme des autorités britanniques face au « lâche assassinat d'un malheureux Uitlander sans défense ».

Le plan impérialiste se réalisait au-delà des espérances de Chamberlain et de Milner. Il convenait de pousser les avantages, et Milner l'entreprit d'une manière particulièrement habile.

Au moment où l'opinion britannique était au comble de l'indignation, il fit en effet parvenir à Chamberlain un télégramme qui fut rendu public et dans lequel il comparait la situation des Uitlanders du Transvaal à celle des ilotes dans l'ancienne Sparte⁴⁶.

Une chose était donc claire : il était urgent que l'Angleterre cesse de se laisser humilier par le Transvaal. Mais quelle politique convenait-il d'adopter ?

Milner pensait désormais que la ZAR se renforçait chaque jour et il était persuadé que le temps jouait pour Kruger. Chamberlain qui, comme Milner, était partisan d'une intervention estimait au contraire que le temps jouait pour Londres. Il suffisait d'attendre que le nombre des Uitlanders augmente encore un peu pour que les lois de la démographie leur donnent la victoire.

Dans l'immédiat, il convenait de faire pression sur le Transvaal en jouant à fond la carte des droits politiques des Uitlanders, mais sans aller toutefois jusqu'à la guerre. Dans tous les cas, le gouvernement anglais voulait apparaître comme soucieux d'éviter un conflit. Et si une telle éventualité se produisait, tout devrait être fait pour la présenter comme une conséquence de l'intransigeance boer.

En février-mars 1899, des négociations eurent lieu entre les autorités du Transvaal et les dirigeants de l'industrie minière au sujet du droit de vote des Uitlanders. Kruger proposa de leur accorder ce droit après quatorze ans de résidence, ce qui ne fut pas jugé suffisant.

Au mois de mars 1899, une pétition des Uitlanders qui réunit vingt et un mille signatures fut transmise à Londres par Milner. Or, cette pétition demandait l'intervention militaire britannique. La tension était à son comble.

LES NÉGOCIATIONS (31 mai-5 juin 1899)

Pour tenter de sortir de l'impasse et pour éviter le conflit qui s'annonçait, le président de l'État libre d'Orange, Marthinus Steyn, invita Kruger et Milner à Bloemfontein pour une ultime négociation.

Kruger ne nourrissait aucune illusion. Il n'ignorait en effet pas que Londres ne cherchait qu'un prétexte pour une intervention tout en montrant au monde qu'elle avait tout fait pour l'éviter. Aussi, il se rendit dans la capitale de l'État libre sans enthousiasme.

La conférence échoua par la faute de Milner qui ne voulait pas qu'elle réussisse. Il le reconnut d'ailleurs lui-même plus tard avec franchise quand il écrivit dans ses mémoires : « J'ai précipité une crise qui était inévitable avant qu'il ne soit vraiment trop tard. »

Et pourtant, Kruger avait à ce point multiplié les concessions que toutes les demandes britanniques avaient été acceptées, à l'exception naturellement de celle, irréaliste, qui entendait obtenir des Boers qu'ils fassent de la zone minière du Rand (Johannesburg) un district autonome du Transvaal.

Ce point ayant été écarté, deux questions demeuraient, celle de ce qu'il faut bien appeler la suzeraineté britannique prévue sur les Républiques boers par les conventions d'indépendance de 1881 et de 1884, et celle du statut des Uitlanders.

S'ils avaient recherché l'apaisement, les négociateurs britanniques auraient pu régler le contentieux anglo-boer au prix de concessions mineures. Pour le président Kruger, la priorité était en effet d'obtenir

que Londres renonce à la suzeraineté diplomatique que les conventions citées ci-dessus lui reconnaissent. Cette suzeraineté n'était d'ailleurs plus que théorique et Londres était bien incapable de l'exercer. Rien n'était donc plus facile que de trouver un accord, la partie boer accordant les droits politiques aux Uitlanders sous certaines conditions et Londres renonçant en échange aux clauses diplomatiques restrictives imposées aux États boers.

La question du statut des Uitlanders était particulièrement délicate. Les Britanniques exigeaient, en effet, que la ZAR leur accorde tous les droits politiques de citoyens de la République, ce qui, naturellement, aurait abouti à faire des étrangers les véritables maîtres ou du moins les puissants et incontournables arbitres de sa vie politique.

Pour Milner, la question uitlander n'était en fait qu'un moyen d'affaiblir les Boers et d'exercer sur eux un chantage qui devrait les contraindre à accepter d'entrer dans la communauté des États d'Afrique australe que Londres cherchait à constituer. Pour lui, le danger était donc que Kruger accepte les exigences anglaises, ce qui aurait eu pour conséquence d'éloigner les risques de guerre. Or, pensait-il, seul un conflit pouvait régler le contentieux anglo-boer.

Le 2 juin, Kruger, ayant flairé le piège qui lui était tendu, annonça qu'il désirait régler la question du droit de vote des Uitlanders et il fit des propositions concrètes qui étaient d'énormes concessions. En échange, il demandait que la partie britannique lui accorde satisfaction sur trois points : celui de l'indemnité réparatrice du raid Jameson, celui de la reconnaissance par Londres de la souveraineté du Transvaal sur le royaume du Swaziland et, enfin, puisque les Britanniques et les Boers avaient des interprétations contraires de la convention de Londres de 1884, les deux parties pourraient avoir recours à un arbitrage international.

Les Boers acceptaient ainsi l'essentiel des demandes anglaises en échange de concessions somme toute mineures. La crise allait être dénouée et la presse de Londres l'annonça. Comme son plan allait s'effondrer, le 4 juin, Milner informa Chamberlain que l'optimisme n'était pas de règle, que de graves problèmes demeuraient en suspens et que, selon lui, la conférence allait échouer.

De fait, le 5 juin, les pourparlers furent interrompus et Kruger qui n'était pas dupe dit alors à Milner : « C'est mon pays que vous voulez ! » Mais, toujours poussé par le président Steyn, dans la soirée du 5 juin, il envoya un message à Milner lui demandant de reprendre les discussions le lendemain. Sir Alfred répondit que pour lui la conférence était terminée et que, dans ces conditions, il n'était pas utile de prévoir une nouvelle rencontre.

Depuis le mois d'avril, la Grande-Bretagne acheminait des troupes vers l'Afrique australe et massait des contingents sur la frontière du Transvaal. Pour les Boers, il était devenu évident que Londres ne cherchait plus qu'un prétexte pour déclencher les hostilités.

C'est ce prétexte que Kruger lui refusait. Réaliste, il savait que son peuple aurait peu de chances de sortir vainqueur d'une confrontation avec l'Empire britannique. Mais il n'était pas homme à se laisser humilier. Le vieux président avait parfaitement résumé la situation dans un entretien avec un diplomate qui lui demandait quelle allait être son attitude. Il répondit en posant à son tour une question :

« Supposez que vous marchez sur un chemin armé d'un seul canif et qu'un lion croise votre route, seriez-vous assez fou pour l'attaquer avec ce canif ?

— Évidemment non lui répondit son interlocuteur.

— Mais, poursuivit Kruger, si le lion vous attaquait, seriez-vous assez lâche pour ne pas vous défendre, même avec votre petit canif ?

— J'utiliserais tout ce qui est en ma possession pour tenter de sauver ma vie lui répondit le diplomate.

— Vous avez la réponse à votre question », lui dit Kruger⁴⁷.

Kruger, toujours conseillé par son homologue de l'État libre d'Orange, multiplia les concessions pour tenter de sauvegarder la paix. Le 12 juin, soit une semaine après l'échec des négociations, il présenta

même devant le Volksraad, le Parlement du Transvaal, un projet de loi qui entérinait l'essentiel des demandes de Milner :

— Abandon du préalable des quatorze années de résidence pour l'obtention du droit de vote qui serait désormais conditionné à sept années de séjour au Transvaal.

— Délai ramené à cinq ans pour tous les Uitlanders ayant deux années de séjour.

Le 19 juillet, le Volksraad votait cette loi tandis que le climat belliciste semblait l'emporter à Londres où, le 26 juin, Chamberlain dans un discours avait clairement annoncé que la patience britannique avait des limites.

Le 13 août, Kruger tenta une dernière fois d'éviter la guerre en faisant siennes les propres propositions de Milner lors de la conférence de Bloemfontein, à savoir le droit de vote immédiat pour tous les Uitlanders pouvant justifier de cinq années de séjour au Transvaal. Plus encore, alors que Milner avait demandé sept nouveaux sièges au Volksraad pour les Uitlanders, Kruger leur en accordait huit !

Cette ultime concession contrecarrait les plans de Milner, et d'autant plus que le Premier ministre britannique, lord Salisbury*, prenait acte de cette initiative du Transvaal et félicitait Chamberlain pour la manière dont il avait obtenu les concessions boers.

En échange de cette concession de taille, les Boers attendaient des Britanniques un geste en retour. Mais il ne vint pas, Londres réaffirmant même sa suzeraineté diplomatique sur le Transvaal et l'Orange. Les deux Républiques demandèrent alors la médiation des États-Unis. Londres la refusa, prétextant qu'il s'agissait d'une affaire intérieure étant donné que, juridiquement, elle était leur suzeraine ! La mauvaise foi anglaise était évidente et les Boers venaient de la démontrer au prix de leurs ultimes concessions.

L'intransigeance britannique apparut alors pour ce qu'elle était : une manière de gagner du temps afin d'acheminer des troupes vers l'Afrique australe tout en n'apparaissant pas aux yeux de l'opinion comme ayant refusé de négocier.

L'ULTIMATUM

Dans ce jeu de poker, ce furent les Boers qui abattirent leurs cartes en premier, rendant ainsi un immense service à ceux qui n'attendaient qu'un prétexte pour devenir leurs ennemis.

LES CONCESSIONS DE KRUGER

27 mars 1899 : Kruger promet d'abaisser le temps de résidence à neuf ans.

2 juin 1899 : Kruger restreint la durée du séjour à sept ans pour les nouveaux venus et à deux ans pour les étrangers arrivés avant 1890.

7 juillet 1899 : les immigrants arrivés avant 1890 sont admis au vote.

18 juillet 1899 : tous les étrangers, anciens ou nouveaux venus, deviennent citoyens après sept ans de résidence.

19 août 1899 : Kruger accorde la citoyenneté aux étrangers ayant au moins cinq ans de résidence.

Par la suite, Kruger reviendra sur cette décision.

De son côté, le cabinet britannique avait également préparé un ultimatum. Rédigées en termes volontairement excessifs, ses exigences étaient telles que les Boers n'auraient pu que le refuser. Il était notamment demandé que le district minier du Rand soit détaché du Transvaal. Cet ultimatum devait être adressé aux Boers le 11 octobre, mais Chamberlain craignait d'être accusé d'avoir provoqué le conflit.

C'est donc avec soulagement que le gouvernement britannique prit connaissance, deux jours plus tôt, des revendications des Républiques boers.

Elles furent reçues par le chargé d'affaires de la Grande-Bretagne à Pretoria, Conyngham Greene. Elles avaient été mises en forme par Jan Smuts après de longues discussions au sein du gouvernement boer.

L'ultimatum boer contenait quatre points :

1. Afin de mettre un terme aux atermoiements, les Boers exigeaient que tous les points de litige entre les deux États soient réglés par un tribunal arbitral ou, à défaut, par tout moyen pacifique susceptible d'aboutir à un résultat.
2. La Grande-Bretagne devait retirer toutes les troupes qu'elle avait massées sur les frontières du Transvaal.
3. Toutes les mesures militaires prises depuis le 1^{er} juin 1899 devaient être rapportées et des négociations devaient s'ouvrir pour étudier un calendrier raisonnable concernant cette démilitarisation régionale.
4. La Grande-Bretagne devait surseoir au débarquement en Afrique australe des renforts qu'elle y acheminait par voie maritime.

Le gouvernement britannique avait jusqu'au 11 octobre avant cinq heures pour répondre à cet ultimatum. En cas de réponse négative ou de non-réponse, la ZAR considérerait « à son grand regret [...] les agissements du gouvernement britannique comme une déclaration de guerre ».

Pour les Britanniques, l'ultimatum du Transvaal était inacceptable. Quant à Chamberlain, il voyait sa politique de fermeté justifiée aux yeux du cabinet et de l'opinion anglaise ; les Boers venaient, en effet, de démontrer qu'ils n'étaient pas raisonnables et qu'ils cherchaient la confrontation. Ils l'auraient donc !

Pour l'opinion britannique, une chose était sûre, les Boers allaient recevoir la leçon qu'ils méritaient pour avoir osé défier le lion anglais. Cette seconde guerre des Boers ne serait d'ailleurs qu'une petite expédition qui s'achèverait avant Noël.

Du côté des Boers, les kommandos sont rassemblés et quand, le mercredi 11 octobre à 17 heures, l'ultimatum que les Anglais ont tout simplement refusé d'examiner expire, la guerre est déclarée.

Les Boers en parlent comme de leur « seconde guerre d'indépendance ».

LES VICTOIRES BOERS

(Octobre 1899-janvier 1900)

LA PREMIÈRE PHASE DE LA GUERRE OCTOBRE 1899-JANVIER
1900

12 octobre 1899 : les Boers pénètrent au Natal.

14 et 16 octobre : début des sièges de Mafeking et de Kimberley.

20 octobre : victoire anglaise de Talana.

21 octobre : victoire anglaise d'Elandslaagte. Les Boers attaquent Dundee et Glencoe.

22 octobre : Yule abandonne les deux villes et se replie à Ladysmith.

30 octobre : victoire boer de Modder River.

14 novembre : prise de Colesberg (Colonie du Cap) par les Boers.

22 novembre : tentative de dégagement de Kimberley par Methuen.

23 novembre : défaite de Methuen à Belmont.

25 novembre : défaite de Methuen à Graspan.

28 novembre : défaite de Methuen à Modder River.

10 décembre : défaite de Gatacre à Stormberg.

11 décembre : défaite de Methuen à Maggersfontein.

15 décembre : défaite de Buller à Colenso.

18 décembre : lord Roberts commandant en chef en Afrique australe. Kitchener chef d'état-major. Buller se voit confier le front du Natal.

6 janvier 1900 : les Boers tentent d'enlever Ladysmith qu'ils assiègent depuis le début de la guerre. Ils échouent lors de la bataille de Platrand à Caesar's Camp et à Wagon Hill.

10 janvier : Roberts et Kitchener débarquent au Cap.

24 janvier : début de la bataille de Spionkop.

25 janvier : victoire boer de Spionkop. Les Britanniques ont échoué à dégager Ladysmith et ils repassent la Tugela.

	Blancs	Noirs	Autres	Total
Transvaal	120 000	680 000		800 000
Orange	80 000	120 000		200 000
Colonie du Cap	400 000	400 000	600 000 ¹	1 400 000
Colonie du Natal	50 000	500 000	40 000 ²	590 000
Totaux	650 000	1 700 000	640 000	2 990 000

1. Il s'agit des métis du Cap qui ne sont pas le produit d'un métissage entre Blancs et Noirs mais entre Blancs et Khoisan, population non apparentée aux Noirs sud-africains.
2. Il s'agit d'Indiens et de Chinois travaillant sur les plantations du Natal.

L'ARMÉE ANGLAISE

L'armée anglaise des années 1898-1899 n'était pas à la hauteur des ambitions impériales définies par le pouvoir politique. L'essentiel des efforts allait à la marine et l'armée de terre était alors le parent pauvre des forces armées de l'Empire.

De plus, cette armée, habituée à affronter des tribus sous-équipées, ne se remettait pas en question ; or, en Afrique du Sud, la guerre qu'elle allait devoir faire n'avait rien de commun avec les opérations de police habituellement menées aux Indes, en Afrique ou ailleurs. Certaines avaient réservé de fâcheuses surprises aux troupes engagées (Zululand en 1879, Ashanti jusqu'en 1896, ou guerre contre les Mahdistes du Soudan de 1885 à 1898).

Un autre problème, structurel celui-là, était posé par l'amateurisme des nombreux officiers mondains, issus de l'aristocratie et qui s'opposaient parfois à ceux de leurs camarades d'origines plus modestes.

La question des effectifs était également importante pour cette armée de métier — ou de réserve — incapable de mobiliser en un délai raisonnable des contingents suffisamment nombreux pour faire face à une guerre moderne. L'exemple sud-africain le montre bien dans la mesure où, pour acheminer les renforts que nécessitait la situation, il fallut que l'état-major dégarnisse toutes les garnisons de l'Empire. C'est donc avec un saupoudrage d'unités venues de Calcutta, de Bombay, d'Alexandrie, de Malte, de Crète, de Gibraltar, de la Jamaïque, etc., que fut constitué le corps expéditionnaire destiné à affronter les Boers durant les premières semaines du conflit qui s'annonçait.

La question des effectifs était particulièrement importante car l'armée britannique habituellement entretenue en Afrique australe n'était pas en mesure d'affronter les commandos boers. Milner avait d'ailleurs demandé avec insistance, et obtenu, l'envoi de 10 000 hommes de renfort afin de faire face à tout « dérapage » durant la phase de négociations qui avait débuté au mois de mai 1899.

À la fin du mois de juin 1899, Londres décida de renforcer son contingent militaire en Afrique australe par l'envoi immédiat de 2 000 hommes destinés au Natal. Les convois furent ensuite multipliés, à telle enseigne qu'à la fin du mois de juillet les Britanniques disposaient de 11 000 hommes au Natal et dans la Colonie du Cap⁴⁸.

En plus des garnisons du Natal et de la Colonie du Cap, l'état-major britannique envoya 4 500 hommes au Bechuanaland à la fin du mois de septembre 1899. Au total, lorsque la guerre fut déclarée, les effectifs britanniques s'élevaient à 17 000 hommes. Ce furent donc ces troupes largement inférieures en nombre à celles des Républiques boers qui durent supporter les premiers chocs de la guerre. Comme elles n'étaient pas assez nombreuses pour établir une ligne de résistance sur toute la longueur de la frontière avec l'État libre d'Orange et avec le Transvaal, elles furent donc concentrées.

Le 11 octobre 1899, quand les commandos boers franchirent la frontière du Natal, les consignes

britanniques étaient claires : tenir en attendant l'arrivée des renforts annoncés pour le mois de novembre. Les garnisons, qui occupaient généralement des points d'appui ferroviaires et des trains blindés, devaient s'efforcer de maintenir le contact entre elles.

Au mois d'octobre 1899, leur faiblesse numérique étant à ce point criante, Londres demanda à l'Australie un renfort de 2 000 hommes. Le 7 octobre, soit quatre jours avant le début des hostilités, le gouvernement britannique fit rappeler sous les drapeaux un seizième des réservistes et tous les hommes dont l'engagement s'achevait furent maintenus au service actif. On fit également appel à des volontaires et, durant toute la guerre, des campagnes de recrutement furent menées en métropole.

Cette armée haute en couleur qui allait converger vers le sud de l'Afrique était équipée du fusil Lee-Enfield pouvant être prolongé par une baïonnette. L'uniforme était de couleur rouge et le fantassin portait un sac lourd et volumineux. Les cavaliers avaient des uniformes chamarrés qui n'avaient guère évolué depuis les campagnes napoléoniennes et ils étaient armés du sabre, de la lance de bambou ou/et d'une carabine.

Lors de la déclaration de guerre, l'artillerie britannique présente au Natal et dans la colonie du Cap était composée de 100 pièces, essentiellement des canons de 12, 13, 15 et 18 livres.

Les soldats britanniques combattaient parce qu'ils en avaient reçu l'ordre et qu'ils étaient payés pour cela. Bien différente était la démarche des Boers qui luttaient pour leur terre, pour leurs familles, pour leur peuple et pour sa survie.

L'ARMÉE BOER

La tradition militaire boer remonte au XVIII^e siècle quand, sur le front pionnier, il fut nécessaire de pouvoir disposer d'un système de mobilisation rapide permettant de faire face aux diverses menaces que risquaient de faire peser sur les petits groupes de trekkers les Xhosa, les Sotho, les Griqua ou encore les Korana.

L'armée britannique eut trois commandants en chef durant la guerre : sir Redvers Buller* qui commandait à l'origine le contingent du Natal, lord Roberts* qui lui succéda au mois de janvier 1900 et le général Kitchener* qui prit le commandement suprême en Afrique du Sud au mois de novembre 1900.

Les Boers furent commandés au début de la guerre par le commandant-général Piet Joubert qui dirigea les opérations menées sur le front du Natal. Il était assisté par le général Lukas Meyer et par le chef-commandant M. Prinsloo.

Le front avec la Colonie du Cap, ou front de l'Ouest, était commandé par le général Piet Cronjé assisté du chef-commandant C.J. Wessels qui, à la déclaration de guerre, commandait les forces de l'État libre d'Orange. Le général I. Ferreira lui succéda puis fut remplacé par le général C. De Wet* au mois de février 1900.

Comme il n'était pas question d'entretenir une armée permanente et comme la garnison hollandaise du Cap était incapable d'assurer la sécurité de ces pionniers⁴⁹, le système des kommandos fut créé pour répondre aux exigences spécifiques de cette frontière. Il reposait sur l'idée que tout homme valide était armé et qu'il devait pouvoir, en cas de nécessité, répondre à l'appel de la communauté. Une réglementation fut alors décidée, qui permit de donner un statut juridique à cette organisation de soldats-citoyens.

À la fin du XVIII^e siècle, le système était en place. Il reposait sur l'élection d'officiers chargés d'en assurer le bon fonctionnement. Après le Grand Trek, le même système fut introduit dans les Républiques qui venaient d'être fondées au nord de l'Orange puis du Vaal. Lorsque la guerre éclata, en 1899, en dépit de ce qui, aux yeux d'Européens habitués à l'existence d'armées soldées et encasernées, apparaissait comme une anarchie militaire, l'armée boer était bien structurée.

Elle était divisée en une quarantaine de kommandos dont les membres combattants étaient tous blancs. Des Noirs pouvaient également être mobilisés — et il y en eut de nombreux dans les armées boers, contrairement à une idée reçue —, mais ils l'étaient dans les services, le plus souvent comme conducteurs de chars, estafettes, éclaireurs, etc.

L'originalité du système tenait dans le fait que c'était tout le peuple qui était en armes. Il s'agissait d'une nation armée et ceux qui ne combattaient pas, les femmes, les vieillards, les invalides étaient considérés comme faisant partie de l'armée à laquelle ils devaient toute l'aide possible. Ce point fondamental explique pourquoi les Britanniques vont devoir mener la guerre contre les civils (voir plus loin) puisque, précisément, ces civils participeront à la guerre à leur façon en aidant, ravitaillant, abritant, renseignant les hommes des kommandos.

Au XVIII^e siècle et à l'époque du Trek, les Boers étaient responsables de leur propre armement et de leur remonte. Plus tard, lorsque les deux Républiques se développèrent, il fut nécessaire d'harmoniser les équipements et les deux gouvernements achetèrent les armes nécessaires aux hommes des kommandos qui leur furent revendues à un prix raisonnable, avec un système d'aide pour ceux qui n'avaient pas les moyens de les payer.

Le système des kommandos reposait sur la division du pays boer en districts. À la tête de chaque district se trouvait un magistrat, le Landdrost, qui avait en charge l'administration civile de son district, et un Kommandant qui était responsable des affaires militaires. Chaque district était divisé en secteurs ou Wyks, confiés à la responsabilité des Veldkornets. Parfois, l'importance de certains secteurs nécessitait qu'ils aient des adjoints, les assistants Veldkornets.

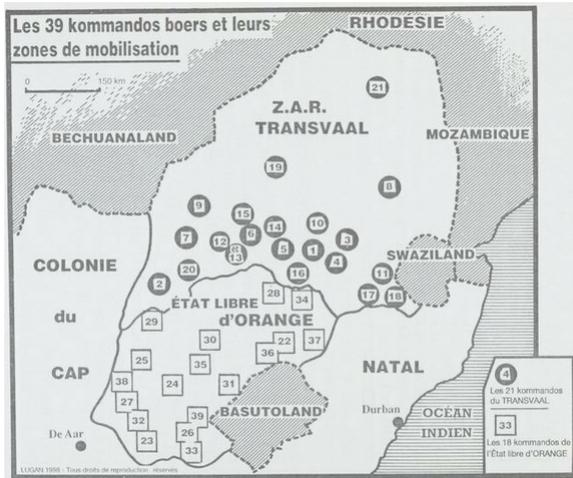
Cette organisation ne couvrait pas que le monde rural puisque les villes en faisaient partie.

L'équivalence entre les grades européens et ceux des armées boers n'est pas clairement automatique. Kommandant équivaudrait à colonel et kommando à régiment. Quant à la Veldkornetcie confiée à un Veldkornet, elle serait l'équivalent de la compagnie commandée par un capitaine. L'assistant Veldkornet serait pour sa part un lieutenant.

L'ARMÉE BOER : UN PEUPLE EN ARMES

L'armée boer était une armée populaire, « un peuple en armes », une nation armée à recrutement régional. À la différence des armées européennes, les traditions y étaient inexistantes, les chants inconnus, en dehors des chants religieux, les uniformes bannis. De plus, l'idée même d'une « belle » guerre ou d'une héroïque résistance jusqu'au dernier homme était totalement étrangère à ce peuple pour lequel la seule finalité n'était pas le sacrifice, mais la survie de la communauté.

C'est pourquoi les Boers n'insistaient que rarement quand ils ne parvenaient pas à s'emparer rapidement d'une position ennemie. De même, ils n'attendaient pas d'être encerclés pour se replier, sauf dans les guerres contre les peuples noirs, quand ils constituaient des *laagers* (cercles de chariots) sur lesquels les vagues d'assaut des guerriers armés de lances venaient se briser. Dans une guerre moderne, un tel principe eût été suicidaire et la désastreuse défaite du général Cronjé à Paardeberg, le 17 février 1900, le démontrera d'une manière éloquent.



Kommando	Circoscription (Wk)	Kommando	Circoscription (Wk)	Kommando	Circoscription (Wk)
1 Bethal	Wk 1 Wk 2	8 Leydenburg	Deep Kroonvlei River Kroonvlei River Ongenaal River	15 Rustenburg	Eland-River Soutpansberg Hoogveld Hoogveld Wagenveld Elo-Rivieruit Wagenveld
2 Bloemhof	Bloemnek Vaal River Oudtrea Vaal River Harte River	9 Marico	Kam Marico Eggen Marico Eggenveld Malpas	16 Standerton	Wagenveld Elo-Rivieruit Wagenveld
3 Carolina	Wk 3 Wk 4 Wk 5	10 Middelburg	Deep Oudtrea River Soutpansberg Oudtrea River Malpasvlei goudens	17 Utrecht	Wk 1 Wk 2 Wk 3 Wk 4
4 Ermelo	Wk 1 Wk 2 Wk 3 Wk 4	11 Plat Riet	Wk 1 Wk 2 Wk 3	18 Vryheid	Wk 1 Wk 2 Wk 3 Wk 4
5 Hekkerberg	Nederbosbrand Kroonvlei Rietveld	12 Potchefstroom	Deep Vaal River Rivers-Moat River	19 Waterberg	Soutpansberg Zongvlei Pret-Panorama
6 Kingersdorp	Wk 1 Wk 2 Wk 3 Wk 4	13 Potchefstroom	Getrand Oudtrea Schommersuit Harteveld Schommersuit	20 Wolmarstad	Wk 1 Wk 2
7 Lichtenburg	Wk 1 Wk 2 Wk 3 Wk 4	14 Pretoria	Deep Eland-River Eggenvlei Kroonvlei River Middelburg Natal-River	21 Zoutpanburg	Dein Waterberg Middelburg Eggenvlei Hoogveld Natalveld
LES KOMMANDOS DE L'ÉTAT LIBRE D'ORANGE					
22 Kommandos	Circoscription (Wk)	Kommandos	Circoscription (Wk)	Kommandos	Circoscription (Wk)
23 Bethulle	Witwaters Middel-Libenbergvlei Eggen-River Middel-Middel-River	29 Hoopstad	Witwaters Kommeldagvlei	34 Vrede	Vlei-River Rij-River
24 Bloemfontein	Bloem-Middel-River Kroonvlei Kroonvlei River Marico	30 Kroonstad	Middel-Vlei-River Eggen-Vlei-River Oudtrea-Rietfontein-River	35 Witsburg	Witwaters Zandvlei Vlei-River et Oudtrea Witsburg
25 Boshof	Middel-River Middelveld	31 Ladybrand	Ladybrand Kroonvlei	37 Harrisonville	
26 Caledon	Silkygruit Witwatersvlei	32 Philippolis	Peters-River Kroonvlei River	38 Jacobsdal	
27 Fauresmith	Middelveld Vlei-River Middel-River River Oudtrea River	33 Roueville	Yonkers Oudtrea-Caledon River	39 Wepener	

1. En plus de ses 21 kommandos traditionnels, la ZAR avait constitué le kommando de Johannesburg dans lequel servent de nombreux volontaires étrangers et qui fut placé sous les ordres du général Kock.

L'unité de combat boer était le kommando. Sa définition est bien différente du sens qui lui a été donné dans les armées européennes. Elle est même située à son opposé. Dans les armées européennes, un kommando est en effet une unité de spécialistes intervenant pour une action ponctuelle. Chez les Boers, le kommando est l'unité militaire du district électoral. En d'autres termes, tous les citoyens mâles d'un district en âge d'être mobilisés font partie du kommando local. En temps de guerre sont appelés au kommando tous les hommes entre 16 et 60 ans. Ils reçoivent d'ailleurs un entraînement régulier. Pour de

simples opérations de police, seuls les hommes âgés de 18 à 34 ans sont mobilisés.

Cette mobilisation de tous les hommes valides donnait aux kommandos leur allure particulière avec des familles entières au combat, toutes générations confondues.

Le Transvaal avait 22 districts électoraux et donc 22 kommandos, et l'État libre d'Orange 18. Chaque kommando était subdivisé entre plusieurs Veldkornetcies (équivalent de compagnies), chacune commandée par un Veldkornet ou capitaine. Leur nombre pouvait varier de 2 à 5 en fonction de l'importance démographique du district. Chaque Veldkornet était responsable de l'entraînement, de l'approvisionnement, de l'administration militaire de son secteur. Au combat, les Veldkornets avaient sous leurs ordres des adjudants et des korporaaals (caporaux).

Chaque kommando avait à sa tête un kommandant ou Veldkommandant. Tous les chefs, du bas de la hiérarchie jusqu'au sommet, étaient élus pour cinq ans. Les hommes du rang pouvaient à tout moment contester un chef et exiger son remplacement, ce qui n'allait évidemment pas sans poser des problèmes et qui provoqua la stupéfaction des officiers européens venus combattre aux côtés des Boers (voir à ce sujet la biographie de Villebois-Mareuil en fin de volume).

Les hommes pouvaient intervenir pour donner leur avis à chaque échelon de la chaîne de commandement. Le général en chef — dans la ZAR il s'agissait d'un Kommandant-General — était à son tour élu par les Veldkommandant.

Dans la ZAR existait un commandement militaire permanent, y compris en temps de paix. Dans l'État libre d'Orange la situation était différente dans la mesure où le commandant en chef ou Veld-Generaal n'était élu qu'en cas de guerre et pour la seule durée des hostilités.

À la déclaration de guerre, nombre de commandants furent promus généraux. Dans la plupart des cas, ils étaient incapables d'assumer les obligations d'une guerre moderne.

Au point de vue de l'armement, les deux Républiques étaient dans un état lamentable puisque chaque homme avait en théorie une arme à feu, mais que, dans la réalité, 41 % des Boers ne possédaient que des armes de chasse. Pour les autres, l'équipement était totalement disparate et souvent obsolète.

Le général Joubert qui était le commandant-général, c'est-à-dire le chef des armées de la ZAR, s'employa donc à réarmer d'urgence ses kommandos. Il vint à bout de cette tâche en quatre ans puisque, lors du déclenchement des hostilités, les combattants boers étaient équipés des meilleures armes de l'époque.

Au lendemain du raid Jameson (1895), l'armée boer acheta 80 000 fusils, largement assez pour armer tous les hommes des kommandos. Une grande partie de ces fusils était constituée par le Mauser allemand qui surclassait le 303 Lee-Enfield de l'armée britannique⁵⁰.

Les deux Républiques avaient constitué une artillerie moderne de 70 pièces. Les batteries étaient commandées par des officiers de métier, parfois des Allemands qui avaient des contrats de trois ans. À la différence des hommes des kommandos, les artilleurs boers étaient des professionnels appartenant à deux corps distincts, le Transvaal Staats Artillerie et l'Orange Staats Artillerie, respectivement composés de 800 et de 400 hommes⁵¹.

L'armée boer engagée contre les forces britanniques au mois d'octobre 1899 était donc composée des levées en masse des citoyens de l'État libre d'Orange et du Transvaal. Leur mobilisation se fit rapidement à partir du 30 septembre. Il est encore aujourd'hui difficile de donner avec une précision scientifique le nombre exact des combattants boers. Si la Cambridge History of the British Empire l'estime à 48 000 hommes, les effectifs officiels annoncés par les autorités boers donnent des chiffres de 36 000 combattants seulement. Mais, à l'évidence, un tel effectif est sous-estimé car les kommandos furent renforcés par des volontaires étrangers dont les effectifs furent variables et par des Afrikaners du Cap, ceux qui furent appelés « rebelles » par les Britanniques.

LA QUESTION DES CHEVAUX

Les chevaux de l'armée britannique n'étaient pas habitués au climat sud-africain et ils mouraient en grand nombre. Il fallut en importer constamment puisque 200 000 chevaux et mulets furent utilisés durant la guerre par l'armée britannique. Les Britanniques durent en acheter en Hongrie, en Espagne, en Argentine, en Italie.

La difficulté pour le commandement boer était de tenir sous les armes des soldats-paysans qui n'hésitaient pas à quitter leurs kommandos au moment des travaux agricoles. Ainsi, l'effectif combattant pouvant être aligné par les armées boers ne dépassa jamais 50 000 hommes.

Au début de la guerre, les kommandos eurent donc l'avantage numérique sur les Britanniques ; puis, petit à petit, le rapport s'inversa au profit des forces anglaises qui, dès les mois de mars et d'avril 1900, alignèrent cinq fois plus d'hommes que les Boers.

L'équipement de ces volontaires paysans différait très nettement de celui des unités britanniques. Chez eux, point d'uniforme, mais une tenue de tous les jours permettant des activités de plein air, qu'il s'agisse de la garde des troupeaux ou de la chasse. Pour tous, un chapeau à larges bords protégeant à la fois du soleil et de la pluie, une épaisse chemise, une veste, une culotte de toile ou de laine, des bottes et une cartouchière barrant le torse.

Chaque combattant, outre son cheval, fournissait son harnachement, son arme et trente cartouches, et devait avoir une autonomie en vivres de huit jours. Un gros problème était posé par l'absence de fabriques d'armes et de munitions chez les Boers qui étaient donc étroitement dépendants de leurs approvisionnements extérieurs, notamment par la voie ferrée de Delagoa Bay. Une fabrique de dynamite de Johannesburg fut transformée en usine de munitions.

Un des traits principaux de l'armée boer qui frappa les observateurs étrangers était son manque apparent de discipline. Une discipline qui n'était pas fondée sur la subordination mais sur le prestige et sur l'âge. Rien n'était plus étranger que la notion de hiérarchie à cette armée composée de libres citoyens tous égaux entre eux.

Le combattant boer était d'abord un cavalier. Moins chargés que ceux des Britanniques, leurs chevaux, leurs poneys plutôt, étaient capables de les porter sur de longues distances.

Cavaliers, les Boers ne livraient cependant pas de combats de cavalerie. Chez eux, point de charges à l'arme blanche, lance ou sabre, mais déplacement rapide d'une infanterie montée capable de changer de position ou de décrocher très rapidement. Les Boers combattaient en effet à pied, le cheval n'étant pour eux qu'un moyen de transport. Une fois à pied, les hommes des kommandos creusaient des trous individuels ou bien se retranchaient à l'abri de rochers situés sur des positions élevées, les *kopje*, d'où ils pouvaient ajuster leurs tirs sur l'ennemi.

Rapides, connaissant admirablement le terrain, excellents tireurs, cavaliers remarquables, rustiques, résistants, endurants et sobres, les combattants boers allaient donner du fil à retordre aux unités britanniques, lourdes, peu mobiles mais disciplinées.

LA MOBILISATION

Une fois mobilisés, les kommandos prirent position tout le long des frontières des deux Républiques. La principale concentration se fit sur les frontières du Natal. Pour l'état-major boer la seule tactique possible était, en effet, de tenter d'envahir cette colonie britannique afin d'y prendre au piège les unités qui y avaient été positionnées. Il leur fallait gagner la guerre avant l'arrivée des renforts dont le débarquement

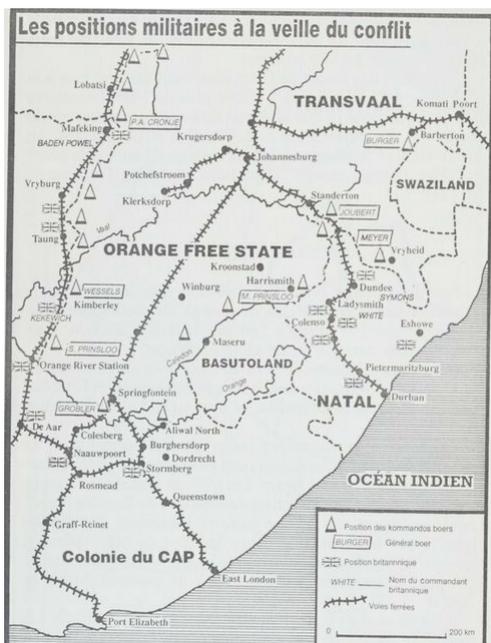
était annoncé pour le mois de novembre 1899.

Le 7 octobre, 38 000 hommes étaient en position. Jamais les Boers n'avaient mobilisé autant de combattants.

Le principal front boer était celui du Natal (voir carte, "Les positions militaires à la veille du conflit") où 20 000 hommes furent massés, divisés en plusieurs grands groupes. Le premier, fort de 10 000 combattants, était directement placé sous les ordres du commandant-général Piet Joubert dont le quartier général avait été établi à Sandspruit, à quelques kilomètres à peine de la passe de Laing's Nek qui commandait l'accès au Natal et à Durban (voir carte, "Les batailles de Laing's Nek, Ingogo et Majuba (janvier - février 1881)"). Un groupe composé de 2 000 hommes en fut détaché et confié au général Kock* qui prit position sur la rivière Klip. Les kommandos de Carolina et d'Ermelelo, forts de 2 000 hommes, étaient tenus en réserve à l'est de Volksrust.

Quant au général Lukas Meyer, à la tête des kommandos de Vryheid, Utrecht et Piet Retief, il était en position à 35 kilomètres de Dundee, au pied du massif de Doornberg.

Tous ces kommandos étaient originaires du Transvaal. Ceux de l'État libre qui avaient pris position sur le front du Natal avaient pour mission de franchir la Van Reenen's Pass afin de marcher directement sur Ladysmith. Placées sous le commandement de Marthinus Prinsloo, le total de leurs forces s'élevait à 6 000 hommes.



LUGAN 1998 – Tous droits de reproduction réservés

L'essentiel des forces de l'État libre était déployé face à la Colonie du Cap, immense front de plus de 1 200 kilomètres qui était tenu par 18 000 hommes dispersés en petites unités depuis le Basutoland au sud jusqu'au Bechuanaland au nord. Un fort contingent avait cependant été confié au général Piet Cronjé, chargé de prendre Mafeking (voir carte, "Les positions militaires à la veille du conflit").

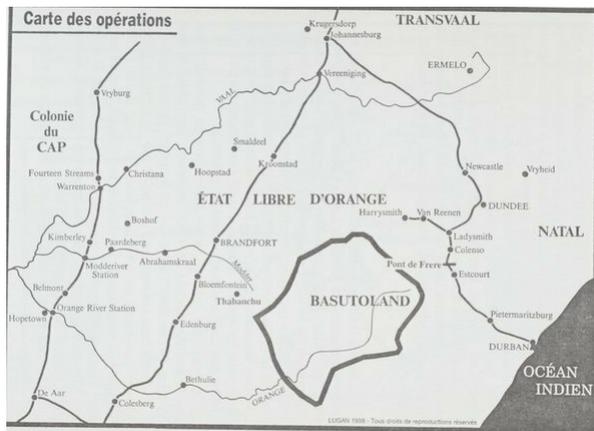
L'INVASION DU NATAL

Pour l'état-major britannique, il était clair que le triangle constitué par le Nord-Natal, de Laings Nek aux montagnes du Biggarsberg et limité à l'est par la rivière Buffalo, était indéfendable avec les forces alors sur place.

Dans ces conditions, le plan initial prévoyait l'évacuation des villes de Newcastle, de Glencoe et de Dundee, et l'établissement d'une ligne de résistance plus au sud, dans la région de Ladysmith⁵²

Ce plan fut combattu par les groupes de pression de la Colonie du Natal qui n'acceptaient pas de devoir abandonner cette région aux forces boers. Les milieux industriels dont la fortune reposait sur les mines de charbon de Dundee menèrent également campagne contre l'abandon. Ils furent relayés par les armateurs dont les navires exportaient le minerai et sur lesquels le gouvernement britannique comptait pour le transport des hommes et du matériel durant le conflit.

Il fut alors décidé de défendre Dundee, tâche difficile en raison de la topographie et surtout de la proximité des Biggarsberg qui constituaient un véritable épieu menaçant le dispositif défensif britannique.



Les premiers renforts arrivèrent à Dundee le 25 septembre 1899. Le 16 octobre, quatre jours avant la bataille, les forces britanniques s'élevaient à 4 000 hommes venant du 60e régiment (les célèbres Dublin Fusiliers), du King's Royal Rifles, du Royal Irish Fusiliers et des Leicesters. À ces contingents, dont une partie arrivait directement d'Égypte, s'ajoutait un détachement des Natal Carabineers arrivé le 29 septembre.

Ces hommes étaient placés sous le commandement du général sir William Penn Symons* qui était sentimentalement attaché à la défense de Dundee, ville abritant une forte colonie de mineurs issus comme

lui de Cornouailles et où, vingt années plus tôt, il avait séjourné lors de la guerre anglo-zulu.

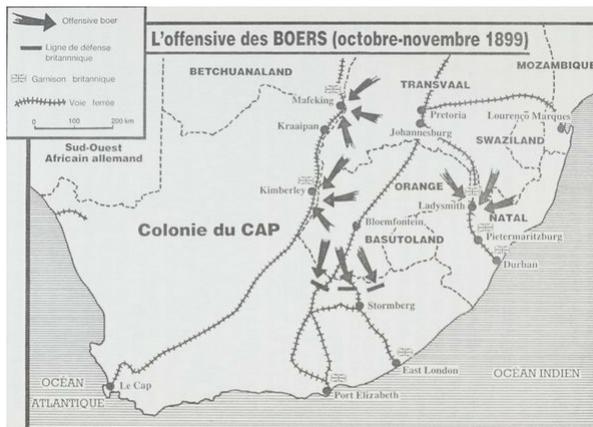
Les forces boers envahirent le Natal le 12 octobre, en partie en empruntant la passe de Laing's Nek. Commandées par le commandant-général Joubert en personne⁵³, elles étaient composées de 14 000 hommes qu'il divisa en trois colonnes.

La première qui comprenait le kommando de Johannesburg et le corps de volontaires germano-hollandais était placée sous les ordres du général Kock. Il avait pour instruction de se tenir en réserve dans le massif des Biggarsberg afin de fondre sur Ladysmith au moment opportun.

La deuxième colonne, sous les ordres du général Erasmus *, était composée de 4 000 hommes. Son objectif était Dundee qu'elle devait atteindre en longeant la voie ferrée.

La troisième colonne, commandée par le général Lukas Meyer, progressa en territoire boer, le long de la rivière Buffalo qui marquait la frontière avec le Natal. Son objectif était également Dundee qu'elle devait atteindre par le nord-est. Elle était formée par des kommandos régionaux, notamment ceux d'Utrecht et de Vryheid.

L'offensive boer se déployait donc dans deux directions, l'une au nord, le long de la ligne de chemin de fer dans l'axe Newcastle-Dundee, l'autre depuis l'État libre d'Orange vers Ladysmith puis vers le nord : Glencoe et Dundee. C'était une manœuvre d'encercllement.



LUGAN 1998 – Tous droits de reproductions réservés

LA VICTOIRE ANGLAISE DE TALANA (carte "Le Front du Natal (octobre - novembre 1899)")

Après avoir pris Newcastle, non défendue, les forces boers progressèrent vers Dundee. La situation parut si claire au général French qu'il conseilla à Penn Symons de se replier sur Ladysmith, mais ce dernier pensait qu'il pouvait livrer bataille et même arrêter la progression des colonnes ennemies.

Le 19 octobre, les Boers coupèrent à Elandsplaagte la voie ferrée reliant Dundee à Ladysmith. La ville

était quasiment prise au piège.

Après avoir traversé la rivière Buffalo dans la nuit du 19 au 20 octobre, la colonne du général Lukas Meyer prit position sur la colline de Talana, à moins de trois kilomètres à l'est de Dundee. Deux canons de 75 mm Le Creusot et un « pom-pom » Maxim y furent installés. Les kommandos s'y retranchèrent. Au sud-est de Talana, la colline Lennox fut occupée par les kommandos de Middelburg, de Piet Retief et de Vryheid. Quant au général Erasmus, la position sur laquelle il s'établit fut la colline de Mpati. Les forces anglaises étaient donc dominées de toutes parts et leur position s'apparentait à un « pot de chambre », selon l'expression du colonel de Villebois-Mareuil.

Le 20 octobre au matin, profitant d'un épais brouillard, les kommandos du général Erasmus lancèrent une attaque contre le camp britannique après une brève préparation d'artillerie. Le deuxième obus, tiré depuis la position de Talana, toucha la tente du général Penn Symons et, dans le camp, le désordre fut complet.

Mais, galvanisés par leur général qui avait sauté en selle, les fantassins anglais lancèrent rapidement une furieuse contre-attaque appuyée par les batteries qui tirèrent sur les positions boers de Talana.

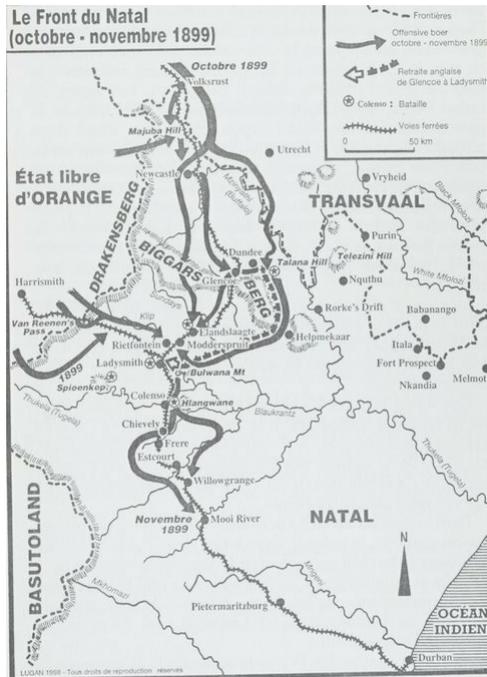
Durant trois heures, pris sous le feu des diverses positions boers, les soldats anglais ne vont pas cesser de se lancer à l'assaut de la colline de Talana. Le général Penn Symons grièvement blessé passa le commandement au colonel Yule et, peu de temps après, les lignes boers furent enlevées à la baïonnette et l'artillerie réduite au silence. Les Boers de Lukas Meyer s'enfuirent, démoralisés, en direction de la rivière Buffalo. Les Britanniques commirent alors deux erreurs. La première fut imputable à l'artillerie hissée sur la colline de Talana, qui ne tira pas sur les kommandos qui se repliaient en désordre. La seconde est due au colonel Moller, le commandant du 18^e hussards qui, s'étant lancé à la poursuite des fuyards et voulant leur interdire d'atteindre la rivière Buffalo, se perdit dans le brouillard et se fit encercler par les hommes du général Erasmus qui le forcèrent à se rendre.

La victoire de Talana ne sauva pas la garnison de Dundee dont la position était devenue intenable ; d'autant plus que, le 21 octobre au matin, depuis la colline de Mpati l'artillerie lourde boer était entrée en action, un « Long Tom » faisant entendre sa voix.

Le colonel Yule décida alors d'abandonner ses positions et de se replier à Ladysmith. Il le fit en contournant l'éperon est des Biggarsberg et en prenant la route de Helpemekaar, en dépit de la victoire que les troupes du général French* venaient de remporter, le 21 octobre, à Elandslaagte d'où elles avaient chassé les Boers.

Dans la nuit du 22 au 23 octobre, abandonnant ses blessés et son artillerie, le colonel Yule donna donc l'ordre du repli. Le colonel Dartnell commandait la tête de la colonne et la marche était ouverte par les hommes du Natal Police qui ne furent pas repérés par les Boers. Au bout de trois jours, la garnison de Dundee atteignit Ladysmith où de nouvelles épreuves l'attendaient.

Le 23 au matin, les Boers pénétrèrent à Dundee qu'ils mirent au pillage. La ville fut occupée durant 204 jours, jusqu'au 15 mai 1900, et rebaptisée Meyersdorp après avoir été annexée au Transvaal.



Trois heures après l'entrée des Boers à Dundee, le général Penn Symons rendit l'âme⁵⁴.

LA BATAILLE D'ELANDSLAAGTE

La petite gare d'Elandsplaagte, située à proximité d'une mine de charbon, était une importante étape entre Dundee et Ladysmith.

Le 19 octobre 1899, une patrouille boer en prit le contrôle, coupant les relations ferroviaires et la ligne télégraphique. À quai, se trouvait un train de ravitaillement qui fut immédiatement pillé. Les Boers découvrirent des caisses de whisky et entreprirent de se saouler, associant à leur fête des prisonniers britanniques qu'ils venaient de faire. La beuverie prit des allures surréalistes lorsque, bras dessus bras dessous, prisonniers et geôliers unis dans la même ivresse chantèrent le *God Save the Queen*...

Le 20 octobre, contre les instructions de ses chefs, le général Kock⁵⁵ occupa le site avec son commando et rétablit la discipline. Il ordonna au colonel Schiel, commandant du corps de volontaires allemands, de faire une reconnaissance vers l'ouest et il fit installer trois canons sur une petite colline, sur la route de Ladysmith.

Au même moment, le général sir John French venait d'arriver à Ladysmith avec pour mission de

rétablir les communications avec Dundee. Le 21 octobre, un train blindé bombarda la gare d'Elandslaagte, mais la riposte de l'artillerie boer le força à se replier. French envoya alors une forte colonne sous les ordres du colonel Hamilton avec mission de reprendre la gare⁵⁶.

Le général Kock et ses 1 000 hommes appuyés par leurs 3 canons virent avec inquiétude une véritable petite armée britannique se rapprocher de leurs positions. La progression anglaise avait en effet de quoi impressionner : un train blindé suivi de 12 canons tirés par des chevaux ouvrait la marche à trois autres trains bourrés d'hommes escortés par le 5e régiment de lanciers. Au total, 1 620 fantassins, 1 314 cavaliers, 552 artilleurs et 18 canons. Les Boers ne pouvaient en aucun cas tenir face à un tel déploiement de forces.

Vers 15 h 30, après une préparation d'artillerie, les Britanniques se lancèrent à l'assaut, les Devons attaquant frontalement, baïonnette au canon. À leur droite, les hommes du Manchester avançaient sur trois lignes devant lesquelles les Boers se repliaient lentement. Encore plus à droite, les Gordon's Highlanders en kilt noir et vareuse kaki progressaient.

Vers 16 h 30, un terrible orage déchira le ciel et les cornemuses soutinrent l'assaut. Les Boers reculèrent et un drapeau blanc fut hissé. Les Britanniques considérant que le combat était terminé baissèrent alors leur garde. À ce moment-là, une contre-attaque boer fut lancée qui surprit les vainqueurs. Certains ont recherché dans ce fait l'origine de la furie meurtrière des cavaliers britanniques qui chargèrent et « embrochèrent » à la lance les fuyards boers durant la seconde partie de la bataille.

Les combats avaient été d'autant plus acharnés que les combattants anglais avaient une revanche à prendre.

C'est ainsi que Hamilton avait été fait prisonnier par les Boers lors de la bataille de Majuba Hill en 1881 et que plusieurs de ses hommes soit étaient des anciens du raid Jameson, soit avaient participé au soulèvement uitlander réprimé par les Boers à Johannesburg.

Vers 17 h 30, l'artillerie anglaise fit taire les trois canons de Kock et les Highlanders prirent position sur la colline alors que l'orage obscurcissait le ciel et que des trombes d'eau détrempaient le champ de bataille. Au moment où les torrents de pluie cessèrent, Kock lança une furieuse contre-attaque avec les volontaires allemands et hollandais. Les Gordon's Highlanders furent rejetés de la colline.

Hamilton lança alors un nouvel assaut et le général Kock qui combattait en jaquette et chapeau haut de forme tomba mortellement blessé. Les Britanniques enlevèrent les positions des Boers qui se battaient avec fureur. Durant ces combats, la moitié des volontaires allemands et hollandais fut tuée, blessée ou capturée. Le comte von Zeppelin faisait partie des morts. À travers la plaine, et par trois fois, la cavalerie anglaise chargea les fuyards à la lance, ce qui scandalisa l'opinion boer. Elandslaagte fut la seule bataille de la guerre qui vit la lance utilisée.

Après les combats, la nuit et le froid tombèrent sur le champ de bataille et les blessés boers moururent en grand nombre. Le général Kock fut dépouillé et déshabillé par un cavalier britannique. Transporté à Ladysmith par les vainqueurs, il y mourut de pneumonie deux jours plus tard, le 31 octobre.

Le général Joubert, rendu furieux par l'annonce de cette défaite, entra dans une violente colère. Pour lui, le responsable était Kock qui se croyait encore durant la première guerre anglo-boer et qui avait commis l'erreur de se retrancher au milieu d'une plaine où il avait été encerclé puis assailli de toutes parts et, enfin, submergé. Les seconds responsables furent désignés en la personne des volontaires du corps germano-hollandais qu'il accusa de débilité et d'ivrognerie, ce qui n'était pas exact. En conséquence, il annonça la dissolution des kommandos allemand et hollandais. Les membres survivants durent se réengager dans d'autres kommandos⁵⁷.

Cette victoire anglaise fut une victoire inutile, car Yule avait évacué Dundee. Les forces boers qui avançaient sous le commandement du général Joubert menaçaient en effet les lignes britanniques, ce qui conduisit French à abandonner Elandslaagte avant son encerclement. Une semaine après la bataille, Elandslaagte fut réoccupée par les Boers et les forces britanniques prises au piège à Ladysmith.

Le 24 octobre les Boers avaient pris position devant la ville, juste après l'arrivée du colonel Yule,

battant en retraite depuis Dundee. Sa colonne était d'ailleurs en piteux état, éprouvée par les sévères combats livrés et par une progression difficile sur un terrain détrempé par des pluies torrentielles.

Entre les Boers et Durban, il n'y avait alors plus de forces anglaises en état d'opposer une réelle résistance en cas d'offensive immédiate.

Il fut reproché au chef des armées boers, le général Piet Joubert, de ne pas avoir donné la chasse aux unités britanniques en retraite et de ne pas avoir lancé immédiatement une offensive en direction de Durban. L'aurait-il fait qu'il aurait pu prendre le contrôle du port et empêcher ainsi le débarquement des renforts anglais. Au contraire, les armées boers allaient s'user dans le siège inutile de Ladysmith, perdant ainsi tout le bénéfice des opérations victorieuses du début de la guerre.

Les erreurs de Piet Joubert ont été longuement soulignées par les observateurs étrangers au premier rang desquels le colonel de Villebois-Mareuil.

Mais l'état-major boer avait défini une stratégie purement défensive. Il n'ignorait pas que les kommandos n'auraient en aucun cas eu la possibilité de mener une véritable offensive en profondeur nécessitant l'emploi d'artillerie, la mise sur pied de convois de ravitaillement, l'utilisation et la coordination de moyens permettant de faire une guerre moderne. Quant à une éventuelle prise de Durban, une telle victoire n'aurait en rien interdit les débarquements britanniques à Port Elizabeth ou au Cap.

En revanche, les Boers n'hésitèrent jamais à passer à l'offensive quand, tactiquement, un tel choix leur permettait de conforter leur ligne stratégique. Pour Piet Joubert et pour le président Kruger qui savaient que le combat était inégal, la priorité était de placer les forces boers dans la meilleure position défensive possible afin de pouvoir résister le plus efficacement aux régiments britanniques. Le souvenir de la bataille de Majuba était présent à tous les esprits et les responsables boers espéraient la rééditer.

Ils n'avaient pas vu que le contexte avait changé...

LE FRONT DE L'ORANGE (voir cartes, "L'offensive des BOERS (octobre-novembre 1899)" et "La première offensive britannique (décembre 1899)")

C'est sur le front de l'Orange que furent tirés les premiers coups de feu de la guerre, à Kraaipan, à 65 kilomètres au sud de Mafeking (voir carte, "Les opérations au TRANSVAAL en 1900"), quand le général De La Rey voulut couper la voie ferrée Mafeking-Kimberley et neutraliser une petite garnison britannique stationnée à la gare de Moshette. C'est avec cette idée que le kommando De La Rey franchit la frontière du Bechuanaland et sabota la ligne à Kraaipan. Le 12 octobre à midi, une locomotive dérailla. Les Boers avaient pris position des deux côtés de la voie ferrée et ouvrirent le feu sur les soldats qui sautaient des wagons. Le premier coup de feu de la guerre fut tiré par le volontaire J.C. Coetzee. Les Britanniques eurent 9 blessés et 26 prisonniers. Les Boers s'emparèrent de matériel et de canons.

La voie ferrée reliant Le Cap à la Rhodésie était donc coupée et les forces boers s'avancèrent alors vers Mafeking et vers Kimberley.

Le 11 octobre 1899, les kommandos franchirent les frontières de la Colonie du Cap en plusieurs endroits.

Les premières opérations étaient destinées à couper la voie ferrée afin d'isoler Kimberley et Mafeking. Le 12, ce premier objectif était atteint à Belmont au sud de Kimberley où, en plus de la ligne de chemin de fer, celle du télégraphe fut également coupée. Le lendemain et le surlendemain, deux trains blindés furent

attaqués. Les ponts sur la rivière Orange constituèrent le second objectif des kommandos. Afin de retarder leur passage, les Britanniques firent sauter le pont de Hopetown et ils se retranchèrent à De Aar, important nœud ferroviaire qu'ils ne pouvaient pas abandonner aux Boers.

Kimberley et Mafeking étaient coupés du reste du monde et assiégés. Pour se défendre, la capitale du diamant avait une garnison de 500 hommes renforcés par 2 500 volontaires. Commandés par le colonel Kekewitch, ils allaient résister à tous les assauts. Les hasards de la guerre avaient fait que Cecil Rhodes se trouvait pris au piège dans la ville. À Mafeking, le colonel Baden-Powell* résista imperturbablement à la tête de 3 000 hommes.

Ici, comme sur le front du Natal, les Britanniques avaient subi l'offensive des Boers qui avaient laissé derrière eux un certain nombre de garnisons qu'il importait de dégager au plus vite. C'est ainsi que, dès le 30 octobre, le général Methuen⁵⁸ quitta Hopetown à la tête de 6 000 hommes et se mit en marche en direction de Kimberley. En face de lui, les forces boers, qui atteignaient à peine 1 500 hommes, ne pouvaient rien faire de plus que de harceler la colonne afin d'en retarder la marche.

Le 28 novembre, ayant reçu des renforts, Boers et Britanniques livrèrent bataille à Modder River Station. Les 11 000 hommes de Methuen furent mis en déroute par les 8 000 Boers de De La Rey. Les pertes britanniques s'élevèrent à 500 morts ou blessés.

À Londres, la défaite de Modder River fit l'effet d'une bombe, d'autant plus que les autorités politiques avaient donné au général Buller l'ordre de faire lever les sièges des villes et des garnisons assiégées. Cependant, la situation des forces britanniques n'était pas aussi mauvaise que la nouvelle de la défaite de Modder River pouvait le laisser croire. En dépit des embuscades et d'un constant harcèlement, Methuen avait, en effet, réussi à faire franchir à son contingent la distance séparant Hopetown de Modder River, soit les deux tiers du chemin qu'il avait à parcourir pour délivrer Kimberley. De plus, les renforts arrivaient de tout l'Empire.

En direction du sud-est, les kommandos avaient envahi la Colonie du Cap. Évitant les concentrations militaires britanniques, ils s'infiltrèrent dans la région de Colesberg qu'ils occupèrent à la mi-novembre, avant de faire de même à Dordrecht et dans sa région au début du mois de décembre. (cartes "Carte des opérations" et "Le kommando MARITZ dans la colonie du Cap (février 1901 - avril 1901)")

L'intérêt de ces conquêtes était de permettre aux Boers de se renforcer par l'engagement d'Afrikaners du Cap dont certains se joignirent au combat de leurs « frères » du Nord.

LA « SEMAINE NOIRE »

Au début du mois de décembre 1899, sur les deux principaux fronts, les Boers ont l'avantage. 20 000 de leurs meilleurs combattants sont cependant inutilement immobilisés dans des sièges dont ils n'ont que peu de chances de sortir vainqueurs car ils ne disposent pas de canons en nombre suffisant. Seuls, les kommandos ayant envahi la Colonie du Cap mènent la guerre de mouvement avec ses petits engagements qui leur réussissent si bien.

Nommé commandant en chef en Afrique du Sud au mois de juin 1899, le général Buller y débarqua à la fin du mois d'octobre avec les premiers renforts.

Le général divisa son armée de 50 000 hommes en trois colonnes⁵⁹. Lui-même, suivi de 25 000 hommes, se dirigea vers le front du Natal à partir de Durban, avec pour objectif la levée du siège de Ladysmith. En dépit de la défaite qu'il venait de subir à Modder River, le général Methuen se voyait confirmer sa mission initiale qui était de dégager Kimberley et Mafeking. Quant aux généraux French et Gatacre, ils devaient, à partir de Port Elizabeth et d'East London, remonter vers le nord de la Colonie du Cap pour en chasser les kommandos et rétablir la souveraineté britannique sur les régions annexées par les Boers.

Le résultat de cette triple offensive fut désastreux pour l'armée britannique qui subit, coup sur coup, trois défaites sur chacun des trois axes de son offensive : à Stormberg⁶⁰ le 10 décembre 1899, à Maggersfontein⁶¹ le 11 décembre et à Colenso le 15 décembre, perdant au total 2 000 morts, blessés ou prisonniers contre 314 chez les Boers.

Ce fut le « Black Week » qui provoqua un véritable séisme en Grande-Bretagne. Il était dû en grande partie à l'incompétence de l'état-major britannique qui sous-estima son adversaire et qui multiplia les erreurs :

— À Maggersfontein, le général Methuen ignore les mouvements des Boers.

— À Stormberg et à Maggersfontein, des marches de nuit furent ordonnées en terrain inconnu et sans reconnaissances préalables.

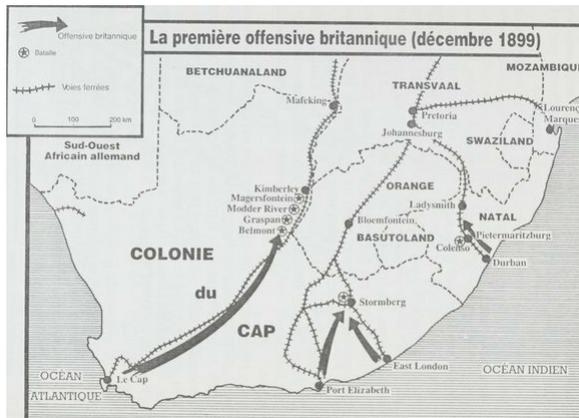
— À Maggersfontein et à Colenso, des attaques frontales furent lancées contre un système défensif boer reposant sur des tranchées et des lignes de résistance particulièrement bien étudiées.

— Partout, les colonnes britanniques furent lentes à se mouvoir, tandis que les Boers utilisèrent toutes les failles du dispositif ennemi, changeant de position au gré de l'évolution des combats.

MAGGERSFONTEIN, 11 DÉCEMBRE 1899 (voir carte, "Les batailles de Modder River et de Maggersfontein (28 novembre 1899 et 11 décembre 1899)")

La bataille de Maggersfontein fut la conclusion d'une série de tentatives malheureuses du général Methuen, engagé dans une offensive pour délivrer Kimberley. Après les combats de Belmont le 23 novembre, de Graspan le 25 et de Modder River le 28, Methuen qui se rapprochait de la ville assiégée n'était pas encore parvenu à la dégager quand, le 11 décembre, à Maggersfontein, au sud de Kimberley, il subit une sévère défaite. Voir également p. 336 et 337.

Après avoir reconnu la position, le général De La Rey avait proposé au commandant en chef du front ouest, le général Cronjé, de creuser une ligne de tranchées au pied de la colline de Maggersfontein afin de briser l'assaut ennemi. Cronjé accepta et dix-huit kilomètres de tranchées furent creusés dans lesquels s'abritèrent 8 000 Boers couverts par 11 canons (cinq 75 mm Krupp et six « pom-pom »).



LUGAN 1998 – Tous droits de reproduction réservés

Methuen qui savait que les Boers avaient l'intention de livrer bataille dans le secteur ignorait en revanche où étaient leurs positions. Il commit alors une grave erreur car il bâtit son plan d'attaque sur un postulat qui était que les Boers se retranchaient toujours au sommet de collines d'où ils pouvaient ajuster leur tir sur les assaillants. C'est ainsi qu'il décida d'attaquer frontalement la colline de Magersfontein avec les 15 000 hommes dont il disposait et qu'il répartit en trois groupes. (Voir aussi pp 264 et 265.)

Le 10 décembre, afin de préparer l'assaut, l'artillerie britannique ouvrit un feu continu sur la colline de Magersfontein. Le bombardement dura plus de deux heures.

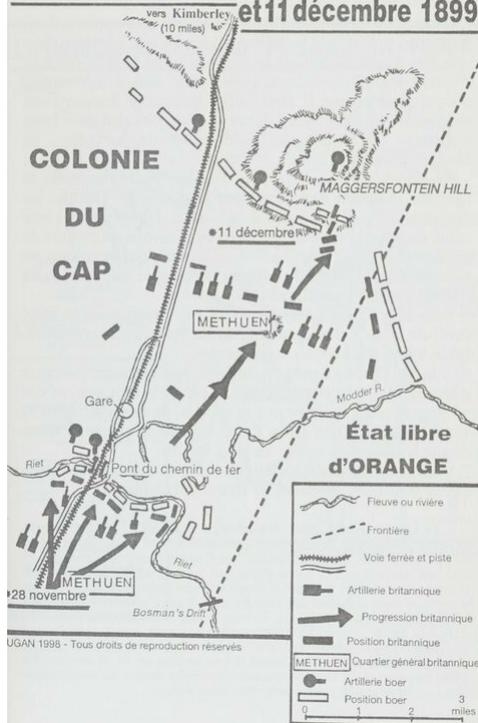
L'assaut commença très tôt dans la matinée du 11 décembre, les Britanniques pensant qu'ils allaient emporter facilement une position labourée par leurs tirs de la veille.

La progression se fit depuis la colline sur laquelle Methuen avait installé son quartier général. Dès le début, les assaillants durent affronter de terribles difficultés dues à la nuit profonde et aux conséquences d'une pluie qui avait notablement détrempe le sol. La première colonne britannique⁶² fut contrainte d'avancer en rectangle sur un front de 38 mètres en rangs serrés de 155 mètres, les Black Watch étant en tête.

À 800 mètres de la colline de Magersfontein, le major Benson qui guidait la colonne donna l'ordre de déploiement. Il ne fut pas respecté, le colonel Wauchope qui la commandait ayant décidé d'avancer encore avant d'abandonner la marche serrée.

C'est alors que les assaillants tombèrent littéralement sur les tranchées boers d'où ils furent quasiment fusillés à bout portant. Les célèbres Black Watch subirent alors de très lourdes pertes.

Les batailles de Modder River et de Maggersfontein (28 novembre 1899 et 11 décembre 1899)



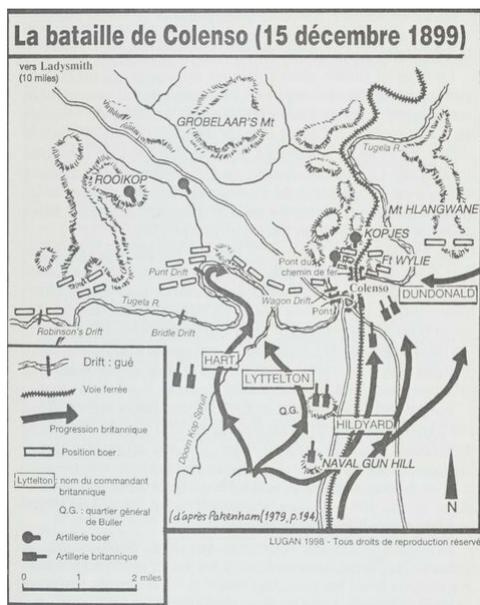
Quand le jour se leva, l'étendue du désastre apparut dans toute son ampleur. Les Britanniques étaient en effet dans une très mauvaise situation, car non seulement la colonne d'assaut était immobilisée après avoir subi d'importantes pertes, mais encore il était impossible de la dégager sans exposer les renforts au feu direct des Boers à l'abri dans leurs tranchées ou embusqués au sommet de la colline de Maggersfontein.

Ne pouvant plus avancer ni reculer, les hommes de la colonne d'assaut durent supporter toute la journée les ardeurs d'un puissant soleil d'été austral. Pour tenter de leur venir en aide, le général Methuen leur envoya un renfort de six compagnies du régiment des Gordons qui se mirent en marche à 11 heures. Elles furent clouées au sol à moins de 400 mètres des tranchées boers.

Vers 14 h 30, les Boers lancèrent une attaque sur le flanc droit de la brigade écossaise dont la retraite devint inéluctable. Elle se fit avec de fortes pertes.

À la fin de la journée, victorieux, les Boers permirent à nombre de courageux soldats écossais pris au piège, et qui ne pouvaient plus ni avancer ni reculer, de se retirer sains et saufs et de regagner leurs lignes après qu'ils eurent abandonné leurs armes et levé les bras en l'air.

Durant les combats, les Britanniques avaient eu 205 morts et 766 blessés et les Boers 87 morts et 168 blessés⁶³.



COLENZO

Ce fut cependant sur le front du Natal, à Colenso, que l'armée britannique subit la plus sévère de ses trois défaites de la « Semaine noire ».

Le général Buller, alarmé par les nouvelles qui lui étaient parvenues de Stormberg et de Magersfontein, et craignant une capitulation de Ladysmith, décida en effet de franchir en force la rivière Tugela afin de dégager la ville. Depuis le début du mois de décembre, il avait entrepris de remonter le long de la voie de chemin de fer Durban-Johannesburg afin de se rapprocher de Ladysmith tout en délivrant les petites garnisons assiégées autour de gares, comme à Mooi River par exemple (voir cartes "Le Front du Natal (octobre - novembre 1899)" et "La bataille de Colenso (15 décembre 1899)").

Le 15 décembre, à l'aube, la bataille de Colenso s'engagea. Les deux armées étaient disposées de chaque côté et sur les hauteurs de la rivière Tugela dominant le méandre à l'intérieur duquel la ville était bâtie. La veille, l'artillerie anglaise avait pilonné les positions boers qui ne répliquèrent pas, afin de ne pas se dévoiler, à telle enseigne que le commandement britannique en arriva à penser qu'il n'avait qu'un rideau de troupes en face de lui.

Le général Louis Botha avait étiré ses unités sur un front de plusieurs kilomètres qu'il avait fortifié par un réseau de tranchées. Ainsi, il pouvait intervenir sur n'importe lequel des points menacés par l'offensive

britannique qui ne pouvait se faire que par le passage obligé de la zone de Colenso. Avec ses 10 000 hommes, il attendit l'assaut que les 23 000 soldats de Buller allaient lancer.

Durant six heures, appuyées par une quarantaine de pièces d'artillerie, trois colonnes anglaises attaquèrent bravement de front les positions boers et tentèrent de traverser la rivière Tugela, mais le général Buller ignorait tout du dispositif ennemi. Assaut après assaut, les assaillants furent repoussés et avant midi la bataille avait tourné en faveur des Boers. Le général Buller ordonna alors la retraite. Son armée avait perdu 1 100 hommes morts ou blessés et comptait 200 prisonniers. Une douzaine de canons restaient aux mains des Boers.

LA BATAILLE DE COLENZO VUE PAR LE COLONEL DE VILLEBOIS-MAREUIL⁶⁴

15 décembre. — Aujourd'hui bataille. [...] après avoir suivi la voie ferrée, nous nous établissons entre Colenso et la hauteur de gauche (au-delà de la Tugela) qui devrait attirer tout l'effort du général Buller. C'est une faute qu'a commise celui-ci de ne pas attaquer d'abord et uniquement cette hauteur, d'où il prenait à revers nos défenses de Colenso.

L'attaque de notre position, qui s'avance en coin dans la plaine, est faite sans aucun art ; c'est bien ce qu'on peut appeler prendre un taureau par les cornes.

Les Anglais se déploient sur plusieurs lignes de tirailleurs, sans ordre et sans action des lignes en arrière ; ils sortent d'un pli de terrain autour de la voie ferrée qui encercle le village et attaquent sur les deux flancs ; la manœuvre est imperturbable, elle est dérangée par le feu impeccable des Boers (artillerie et infanterie). Les Anglais l'ont préparée par une copieuse canonnade sans effet. Ce qu'il nous a fallu voir tomber d'obus avant qu'un éclat passât dans le voisinage de l'oreille et du chapeau de Gallopaud est incroyable. Les Boers se mettent à l'abri des kopjes ; c'est beaucoup d'argent dépensé en fumée pour rien. L'attaque anglaise est très crâne et méthodique, mais sans la moindre idée de ce qu'est la guerre.

A un certain moment, deux batteries anglaises viennent se mettre imprudemment en batterie sous le feu des fusils boers. Les attelages et les servants sont tués ; les pièces sont abandonnées. À deux reprises, avec un superbe courage, les artilleurs anglais reviennent sous une fusillade terrible et enlèvent les cadavres sans reprendre les pièces qui restent sous le feu boer. Je note la précision du tir de l'artillerie boer dans un régiment de cavalerie anglaise et le feu de l'infanterie boer dans la marche en avant des Anglais, sur la gauche, laquelle est, à tout jamais, arrêtée.

Je m'étais préoccupé d'un trou dans notre ligne à gauche, mais, un instant après, les Boers débouchaient au galop, occupaient la position et la tenaient magnifiquement.

En somme, pour le commandement et l'exécution, il faut laisser faire les Boers qui sont admirables dans la défensive, mais qui ne s'abandonneront que bien difficilement à l'offensive. Il est vrai qu'en face d'adversaires de la force des Anglais la défensive unique peut suffire.

Nous recommencerons demain ; c'est un joli succès pour les Boers et leur état moral en est grandi. Ils ont pris 12 canons ou Maxim et fait environ 200 prisonniers parmi lesquels plusieurs officiers qui ont défilé devant nous. Les pertes anglaises doivent dépasser 300 hommes.

Le général Buller conclut un armistice de vingt-quatre heures avec les chefs boers afin que les blessés puissent être secourus et les morts ensevelis.

LES CONSÉQUENCES DE LA « SEMAINE NOIRE »

Les défaites britanniques montraient à l'évidence que l'armée de Sa Majesté n'était pas au niveau des ambitions impériales définies par le cabinet. En Afrique du Sud, ce n'étaient plus des sauvages nus armés de sagaies qu'il fallait affronter, mais des Blancs qui coordonnaient leurs actions. Le choc fut d'autant plus grand parmi la population britannique qu'il avait été annoncé que la campagne ne serait qu'une petite guerre qui permettrait de donner une bonne leçon aux Boers et que tout serait terminé avant Noël.

Cette « petite guerre rapide » venait de coûter 2 000 morts à l'armée britannique en moins d'une semaine, soit des pertes plus importantes que le total de toutes les autres campagnes coloniales menées depuis plus de vingt ans.

En Europe, les caricaturistes ne se privèrent pas de ridiculiser les troupiers de la reine Victoria qui devaient affronter des combattants dont les capacités guerrières étaient autrement plus redoutables que celles de leurs adversaires habituels, qu'il s'agisse des Pathans ou des Mahdistes.

Après l'échec de Colenso, le commandement britannique fut remanié et lord Roberts* nommé commandant en chef en remplacement du général Buller qui reçut le commandement du front du Natal.

Les Boers avaient atteint leurs objectifs qui étaient de bloquer la contre-attaque britannique. Ils espéraient provoquer une réaction favorable à la paix, comme en 1881 après la bataille de Majuba. Mais à Londres, la situation politique avait changé. Au moment de Majuba, l'impérialisme n'était pas la doctrine officielle du gouvernement et le Premier ministre Gladstone avait décidé de négocier au lieu de se lancer dans une guerre totale. Au mois de décembre 1899, après la « semaine noire », le Premier ministre Chamberlain n'était pas disposé à laisser les Boers établir leur suprématie en Afrique australe. Soutenu par une opinion publique gagnée au parti de la guerre, il engagea au contraire avec fermeté la seconde phase des hostilités.

Les Boers quant à eux se trouvèrent désarmés par la réaction britannique et ils ne changèrent pas de stratégie, ne tirant aucun parti de leurs victoires. Les batailles de la « Semaine noire » leur donnaient une excellente occasion de passer partout à l'offensive, notamment dans la Colonie du Cap, afin de désorganiser les convois ennemis et ses bases de ravitaillement, afin aussi de couper les voies ferrées à l'arrière des colonnes Methuen et Gatacre pour les isoler, les fixer puis les réduire.

Or, à aucun moment, les dirigeants boers ne laissèrent les jeunes généraux tels Botha, De La Rey ou Smuts imposer le changement de stratégie qu'ils préconisaient, les condamnant à l'immobilisme et permettant aux Britanniques de reprendre l'initiative.

LES VICTOIRES BRITANNIQUES (Janvier-octobre 1900)

**CHRONOLOGIE DE LA GUERRE POUR LES MOIS DE FÉVRIER à
OCTOBRE 1900**

- 11 février* : le général Roberts avance vers Kimberley avec 40 000 hommes.
15 février : les Britanniques tournent les positions de Cronjé qui se replie. Le général French fait lever le siège de Kimberley.
18 février : début de la bataille de Paardeberg.
27 février : capitulation de Cronjé à Paardeberg.
28 février : Buller lève le siège de Ladysmith. Les Boers évacuent le Natal. Sur le front Sud, les Britanniques prennent Colesberg.
5 mars : Gatacre prend Stormberg. Kruger et Steyn font des offres de paix.
11 mars : Lord Salisbury repousse les propositions boers.
13 mars : les Britanniques prennent Bloemfontein.
27 mars : mort du général Joubert. Louis Botha lui succède comme commandant en chef.
3 mai : Roberts marche sur Pretoria.
12 mars : prise de Kroonstad.
17 mai : levée du siège de Mafeking.
27 mai : l'armée britannique traverse le Vaal.
28 mai : annexion de l'État libre d'Orange par les Britanniques. Son nouveau nom est Colonie de la Rivière Orange.
31 mai : Roberts entre à Johannesburg.
5 juin : Roberts entre à Pretoria.
21 juillet : Roberts avance vers Komati Poort.
28 août : Buller prend Machadodorp.
11 septembre : Kruger arrive à Lourenço Marques.
25 septembre : les Britanniques occupent Komati Poort.

LA RÉORGANISATION MILITAIRE ANGLAISE

Après la « Semaine noire », il fut décidé de redéfinir la stratégie britannique afin de mieux faire face aux réalités militaires sud-africaines.

La priorité qui était jusque-là la levée des sièges de Ladysmith, Kimberley et Mafeking passa au second plan, l'étirement des lignes militaires britanniques posant en lui-même un réel problème. Une nouvelle stratégie fut alors définie. Elle rejoignait celle que préconisait le général Buller au mois d'octobre 1899.

Elle consistait à ne plus employer des unités isolées dans une offensive en direction des villes assiégées mais, au contraire, à concentrer des moyens importants dans la Colonie du Cap et au Natal, et à leur faire suivre les voies de fer afin d'atteindre le cœur du pays boer, c'est-à-dire les villes de Bloemfontein et de Pretoria.

Parallèlement, l'armée fut réorganisée. Elle en avait besoin. Les services de renseignement, particulièrement inefficaces durant la première phase du conflit, virent leurs missions redéfinies. Plus généralement, l'armée britannique fit un effort d'adaptation au pays et accepta de ne plus considérer avec morgue et suffisance les unités de volontaires coloniaux qui connaissaient admirablement bien le terrain. D'ailleurs, partout où les coloniaux avaient été engagés en première ligne, le drapeau britannique n'avait pas été humilié ; ainsi à Mafeking ou à Kimberley où ils assuraient l'essentiel de la défense des positions assiégées.

Une profonde mutation s'opéra peu à peu dans le sens de la création puis du développement d'unités d'infanterie montée, à l'image des kommandos boers, rapides et efficaces.

Mais toutes ces réformes n'allaient pas sans l'envoi d'importants renforts qui débarquaient dans les ports du Natal ou de la Colonie du Cap et qui venaient de tout l'Empire.

Le premier corps expéditionnaire britannique, celui que commandait le général Buller était arrivé en Afrique du Sud entre les 20 et 24 octobre 1899. Il totalisait environ 35 000 hommes et une artillerie de 114 canons. Ce renfort portait à 75 000 hommes le contingent destiné aux opérations contre les Boers.

L'armée britannique ayant avant la guerre des effectifs relativement réduits, puisque ses réguliers n'étaient que 216 000, il fallut, après la « Semaine noire », avoir recours aux volontaires et à la Yeomanry⁶⁵.

Comme nous l'avons vu, des renforts britanniques avaient été dépêchés en Afrique australe dès avant le début des hostilités. La guerre devenue effective, les renforts ne cessèrent plus d'embarquer dans les ports de la métropole et de l'Empire. Au mois de décembre 1899, deux divisions supplémentaires furent constituées par des engagés et, dès l'instruction terminée, elles furent envoyées sur le front.

À la mi-janvier 1900, les effectifs britanniques présents en Afrique australe s'élevaient à six divisions totalisant 100 000 hommes. À cette date, une nouvelle division était en cours d'acheminement et une autre en cours de constitution en Grande-Bretagne. Le 31 janvier, 150 000 soldats étaient présents sur le terrain, soit plus de la moitié de tous les effectifs militaires britanniques de 1899. Parmi les troupes déployées, l'on comptait à cette époque des contingents impériaux venus d'Australie et du Canada.

Durant ce qu'il est convenu de nommer la « phase classique » de la guerre qui s'étend à peu près sur une année, du déclenchement des hostilités jusqu'à l'automne 1900, le corps expéditionnaire engagé contre les Boers s'éleva à 267 911 hommes dont 210 000 combattants. Sur ce total, les Britanniques étaient 164 533 ; 11 034 hommes venaient des Dominions et 28 932 étaient des sujets britanniques vivant au Natal ou dans la Colonie du Cap, ou bien encore des recrues indigènes, des « gens de couleur », métis, Noirs ou Indiens du Natal, utilisés pour conduire les chariots, servir de guides ou comme infirmiers.

Le transport d'une telle armée ne posa pas de problème à la Grande-Bretagne dont la marine était la première du monde. 101 navires furent exclusivement employés au transport des hommes ou du matériel vers les ports du Natal ou de la Colonie du Cap. À la fin du mois de janvier 1900, ces navires avaient transporté 750 000 tonnes de fret, 188 000 hommes, 36 000 chevaux, 409 pièces d'artillerie et 1951 véhicules. 18 navires ne faisaient que le transport de matériel, 10 le transport des fantassins, 3 celui de la cavalerie, 4 celui de l'artillerie et un du génie⁶⁶.

LE RAVITAILLEMENT BOER

Prévoyants, les dirigeants boers avaient constitué d'importantes réserves d'armes et de munitions avant le début du conflit. Bien leur en prit car le blocus imposé par les Britanniques

devint à peu près hermétique à partir du 11 octobre 1899.

Les Boers étaient entrés en guerre avec un handicap insurmontable qui était qu'ils ne pourraient en aucun cas recevoir le moindre ravitaillement en armes et en munitions durant toute la durée des hostilités tandis que l'Angleterre, maîtresse des mers, pouvait tout à loisir ravitailler et renforcer son corps expéditionnaire.

Ce fut dans le domaine des munitions et des armes que le blocus fut le plus total car des trafiquants réussirent à faire passer aux Boers de petites quantités de ravitaillement, même si les navires britanniques, au mépris du droit international, interceptèrent les transports de vivres.

Durant la phase classique de la guerre, la plus grande partie des marchandises destinées aux Boers était débarquée en territoire portugais pour prendre la voie ferrée de Delagoa Bay. Aussi, les agents anglais y achetèrent-ils tout ce qui pouvait être vendu aux Boers, désorganisant ainsi totalement leurs approvisionnements.

LES COMBATS POUR LADYSMITH

Le 11 octobre 1899, les kommandos qui avaient envahi la colonie du Natal avaient bousculé les troupes du Natal Field Force dont les effectifs s'élevaient à 15 000 hommes. 4 000 stationnaient à Dundee sous les ordres du général Penn Symons et les autres à Ladysmith sous le commandement du général White.

Comme nous l'avons vu plus haut, les kommandos du Transvaal sous les ordres du général Piet Joubert prirent Dundee après que sa garnison eut évacué la ville pour se replier à Ladysmith au terme d'une difficile retraite.

Pendant la bataille de Dundee, les kommandos de l'État libre d'Orange franchirent le massif du Drakensberg à Van Reenen's Pass et prirent position sur les collines au nord et à l'ouest de Ladysmith. Craignant que ses unités victorieuses à Elandsplaagte ne soient coupées de leurs arrières, le général White leur ordonna de se replier en direction de Ladysmith qui était menacé.

Les kommandos du Transvaal firent mouvement vers le sud depuis Dundee et prirent position depuis Pepworth Hill, au nord de Ladysmith, jusqu'à Lombard's Kop à l'est (voir carte, "Les tentatives de dégagement de Ladysmith (15 décembre 1899 - 27 février 1900)").

Le général White décida alors une attaque sur trois points du dispositif ennemi afin d'aérer Ladysmith et d'écarter la menace qui pesait sur la ville. Cette triple opération eut lieu le 30 octobre⁶⁷.

La première attaque fut portée par le major Carlton qui lança de nuit un raid de cavalerie à travers les lignes occupées par les kommandos de l'État libre afin de s'emparer, sur leurs arrières, de la colline de Nicholson's Nek. Cette tentative s'acheva par un échec car le train de mules qui suivait la colonne et qui était chargé de tout le matériel fit des difficultés pour avancer alors qu'il était au milieu des lignes boers. L'éveil fut donc donné à ces derniers. Les Britanniques laissèrent 300 morts ou blessés et 900 prisonniers aux mains des Boers.

La seconde tentative fut commandée par le général sir Ian Hamilton. Il prit position sur Limit Hill, où il devait être rejoint par le colonel Grimwood qui devait attaquer les positions boers de Long Hill avant d'opérer un mouvement tournant vers l'ouest en direction de Pepworth Hill, afin d'y détruire les retranchements ennemis.

L'attaque du colonel Grimwood débuta très mal car sa colonne fut prise sous le feu des Boers qui tenaient les collines et qui le contraignirent à une retraite qui se transforma en déroute.

Le général Piet Joubert fit alors une grave erreur en refusant de donner l'ordre à ses chefs de kommandos de se lancer immédiatement à la poursuite des fuyards, ce qui leur aurait permis de prendre la ville de Ladysmith dont les défenses venaient d'être dégarnies lors des trois tentatives malheureuses de dégagement. À ce moment-là, plus rien n'aurait pu s'opposer à eux et Durban serait probablement tombée au pouvoir des Boers. Le général Louis Botha qui pressait Piet Joubert de donner l'ordre de marche

s'attira la réponse suivante : « Quand Dieu vous donne son petit doigt, vous ne devez pas lui prendre toute la main. »

Les Britanniques eurent alors le loisir de rétablir leurs lignes de défense. Ils établirent un périmètre de 17 miles autour de la ville et se préparèrent au siège qui s'annonçait. Les Boers, de leur côté, fortifièrent les collines dominant la ville, y installèrent leur artillerie et commencèrent à la bombarder, pensant qu'elle allait se rendre rapidement.

Après l'échec de la colonne Grimwood, sir George White décida de s'en tenir à une défense du périmètre de Ladysmith sans chercher à briser l'encercllement boer. Cette attitude résolument défensive n'excluait cependant pas des opérations ponctuelles destinées à soulager la pression qui s'exerçait sur la ville. C'est ainsi que le 8 décembre 1899 le régiment de volontaires à recrutement local réussit une opération sur Gun Hill où il captura ou détruisit l'artillerie que les Boers y avaient installée. Deux jours plus tard, le 10 décembre, un autre raid fut mené sur la colline de Surprise Hill. Pour le reste, la garnison de Ladysmith s'en remettait à l'armée de secours commandée par le général Buller qui était en marche pour la délivrer.

La progression de Buller, freinée mais non interrompue, aiguillonna les Boers qui tentèrent un assaut général le 6 janvier 1900. La principale attaque eut pour objectifs Caesar's Camp et Wagon Hill, avec une opération de diversion en direction d'Observation Hill.

L'assaut des Boers fut furieux et la défense des Britanniques obstinée. Au bout de quinze heures de corps à corps, les kommandos renoncèrent à s'emparer des positions ennemies.

SPIONKOP (voir cartes, "La bataille de SPIONKOP (24 janvier 1900)" et "Les tentatives de dégagement de Ladysmith (15 décembre 1899 - 27 février 1900)")

L'obsession du commandement britannique était la levée du siège de Ladysmith. C'est en tentant de l'obtenir que Buller avait essuyé la défaite de Colenso durant la « Semaine noire ». En dépit de ce grave échec, au mois de janvier 1900, sa progression reprit vers la rivière Tugela. Puisqu'il n'avait pu la traverser à Colenso, Buller tenterait de le faire ailleurs. A cette fin, il avait rassemblé une force composée de 24 000 hommes et de 58 canons. Le 12 janvier, le général commandant le front du Natal s'établit au Mount Alice, à proximité immédiate de la route de Ladysmith qui lui était barrée au gué de Potgieter (Potgieter's Drift) par un détachement boer.

Il décida de fixer les Boers sur leur position défensive et de les tourner par le gué de Trichard's Drift. Il installa alors 9 000 hommes sur le Mount Alice, cependant que le lieutenant-général Warren avec 15 000 hommes et 36 canons recevait pour mission de franchir la Tugela à Trichard's Drift afin de prendre à revers la position boer de Spionkop en s'emparant de la colline de Tabanyama.

Le 16 janvier, les premiers soldats britanniques traversèrent la Tugela. Ce mouvement surprit les Boers qui crurent qu'il avait pour but de tourner leurs lignes de défense établies plus loin sur la route de Ladysmith, dans le secteur de Brakfontein (voir carte, "Les tentatives de dégagement de Ladysmith (15 décembre 1899 - 27 février 1900)"), et ils dégarnirent leurs positions de Tabanyama. Le 17 janvier, lorsque le général Warren traversa à son tour la Tugela, les Boers n'étaient plus que 500 à occuper Tabanyama et, de plus, ils ne possédaient pas d'artillerie et n'avaient pas creusé de tranchées. Une action immédiate de Warren sur la colline eût abouti à la rupture des lignes de défense boers et donc à la levée du siège de Ladysmith. Or, Warren n'exploita pas l'erreur commise par le commandement boer puisqu'il attendit trois jours avant d'attaquer, permettant ainsi aux Boers de renforcer leurs défenses et de creuser enfin des tranchées.

Une seconde erreur fut commise par les Britanniques le 18 janvier quand lord Dundonald et ses 2 000 cavaliers s'emparèrent de l'extrémité ouest de la colline Tabanyama. Warren, qui fut informé que la position boer était encore à ce moment sans défense, ne saisit pas l'opportunité qui lui était offerte.

Ce ne fut que le 20 janvier qu'il lança son attaque, qui fut facilement repoussée par les Boers. Le 21, il tenta un nouvel assaut avec aussi peu de réussite que la veille puisque le général Botha avait eu le temps d'installer sur la colline, 2 000 hommes appuyés par quatre canons. En deux jours, les Britanniques avaient perdu 600 hommes contre 80 chez les Boers⁶⁸.

Le 22 janvier, Warren comprit que des attaques frontales contre Tabanyama avaient peu de chances de réussir et il se mit à réfléchir à une autre manœuvre qui pourrait lui permettre de tourner les positions boers. Il hésitait sur la marche qu'il allait suivre quand le général Buller vint lui rendre visite pour lui faire savoir qu'il n'était pas satisfait. Warren lui affirma qu'il lui était impossible d'ouvrir à l'armée un passage vers la route de Fair View (voir carte, "Les tentatives de dégagement de Ladysmith (15 décembre 1899 - 27 février 1900)") sans prendre préalablement le contrôle de la colline de Spionkop à partir de laquelle il serait possible de bombarder les tranchées boers de Tabanyama.

Il fut alors décidé d'attaquer Spionkop par surprise pour en faire le point d'appui qui permettrait ensuite un assaut sur Tabanyama afin d'ouvrir à l'armée britannique la route de Ladysmith.

Le 23 janvier, vers 21 heures, 1 700 Britanniques sous les ordres du général E.R.P. Woodgate se mirent en marche en pleine obscurité vers Spionkop défendue par environ 100 Boers. Le 24 janvier vers 2 heures du matin, la colline était prise et les assaillants entreprirent de creuser une tranchée afin de s'y abriter.

Le général boer S.W. Burger*, responsable du secteur de Spionkop, ordonna une contre-attaque immédiate au commandant H. Prinsloo qui reçut pour mission de réoccuper immédiatement Spionkop avec le kommando de Carolina. Pour soutenir l'opération, Botha fit alors occuper Green Hill, Conica Hill et Aloe Knoll, trois positions élevées qui permettraient de concentrer les tirs sur les retranchements britanniques de Spionkop. Quatre canons furent placés sur Tabanyama, un au nord-est de Conica Hill, là où Botha avait installé son poste de commandement, un autre sur la colline Twin Peaks et un septième, un « pom-pom », sur l'ensellement reliant Twin Peaks à Aloe Knoll.

À 7 heures du matin, le général Woodgate comprit qu'il avait fait une erreur car il s'était retranché, non sur la crête, mais sur le sommet de Spionkop d'où il lui était impossible de suivre les préparatifs et la progression des Boers. Vers Aloe Knoll, les hommes de Botha pouvaient même avancer jusqu'à quelques mètres des positions anglaises avant d'être repérés... Un détachement anglais reçut l'ordre de prendre position hors du périmètre défensif afin de s'établir sur la crête.

Deux assauts boers échouèrent tandis que la brume enveloppait la colline. Vers 8 h 30, le temps qui s'éclaircit permit à Woodgate de comprendre que sa position était intenable et qu'une large partie de sa tranchée était directement placée sous le feu des tireurs boers embusqués sur Aloe Knoll.

Depuis toutes les positions tenues par les Boers, un feu nourri s'abattit alors sur les soldats britanniques. Woodgate fut mortellement blessé et il y eut un moment de flottement, Warren et Buller ayant nommé chacun un successeur différent. Finalement, ce fut le major-général Coke qui prit le commandement, sans avoir eu à aucun moment une vision claire du champ de bataille. De plus, l'héliographe placé à Spionkop fut détruit par l'artillerie boer, ce qui obligea les défenseurs qui désiraient communiquer avec le général Warren à envoyer leurs messages sur le Mount Alice, quartier général de Buller, d'où ils étaient ensuite renvoyés à Warren.

L'attaque boer se fit inexorable. Les hommes du Lancashire Fusiliers furent balayés par la conjonction de l'artillerie et de l'assaut des fantassins qui s'établirent sur les positions qu'ils venaient de conquérir et d'où ils surplombaient les tranchées britanniques. Vers 11 h 45, les hommes de Prinsloo tenaient la totalité de la crête d'où les artilleurs recevaient les directives leur permettant d'ajuster un tir particulièrement meurtrier.

La position britannique devenait intenable. Les corps disloqués étaient mêlés aux blessés et aux combattants tirés de toutes parts.

Warren décida alors de contre-attaquer et d'envoyer des renforts sur Spionkop. Deux régiments, l'Impérial Light Infantry et le Middlesex Regiment, commencèrent à gravir les pentes de la colline. Au

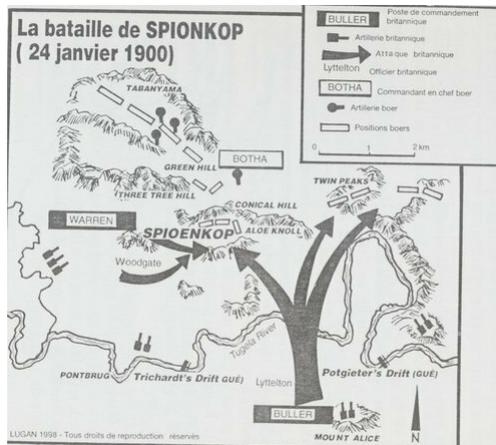
même moment, à partir de Mount Alice, le général Lyttelton lançait un double assaut. Les Scottish Rifles et le Bethune's Mounted Infantry avaient pour mission d'escalader Spionkop par le sud afin de renforcer la garnison durement éprouvée. Pendant ce temps, le King's Royal Rifles devait s'emparer de la colline de Twin Peaks d'où l'artillerie boer dirigeait ses tirs sur les positions anglaises de Spionkop.

Warren commit alors une nouvelle erreur car, avec ces troupes fraîches, au lieu de s'obstiner à Spionkop, il eût pu sans coup férir s'emparer de la colline Tabanyama, objectif initial des combats qui n'était plus alors défendue que par un nombre réduit de combattants boers.

Une fois de plus, Warren ne saisit pas l'opportunité qui lui était offerte de changer le cours de la bataille.

Vers 13 heures, les hommes du Lancashire Fusiliers étaient à ce point démoralisés qu'ils hissèrent le drapeau blanc. Furieux, leur chef, le colonel Thorneycroft, hurla aux Boers qu'il donnait l'ordre de continuer le combat. Avec une poignée d'hommes il se replia à l'abri d'un amas rocheux pendant que les Boers prenaient le contrôle d'une partie de la ligne de tranchées.

À ce moment précis, les premiers éléments du Middlesex Regiment atteignirent le sommet de Spionkop et, baïonnette au canon, ils reprirent les positions qui venaient d'être conquises par les Boers. Un autre assaut boer lancé vers la partie centrale des retranchements britanniques força les défenseurs à la retraite, mais, là encore, l'arrivée des renforts permit de repousser les assaillants. Les chefs boers comprirent que la situation risquait d'évoluer en faveur des Britanniques et ils ordonnèrent d'accentuer les tirs de l'artillerie et de l'infanterie, ce qui n'empêcha pas les Écossais du Scottish Rifles d'atteindre le champ de bataille vers 14 h 30. Leur arrivée évita un total désastre car les Boers étaient alors lancés dans un nouvel assaut.



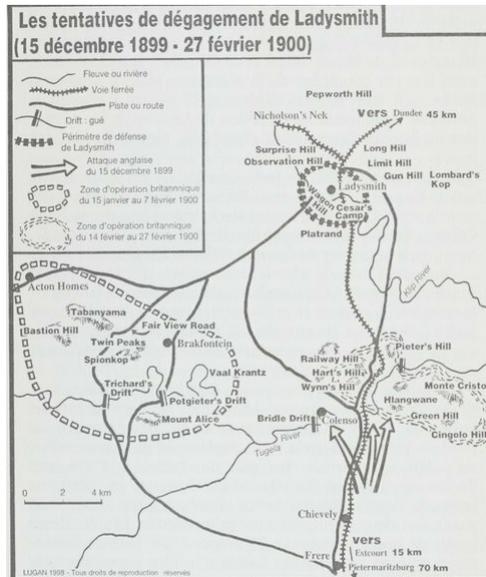
À ce moment-là, le centre des combats s'était déplacé vers Twin Peaks où l'attaque des King's Royal Rifles avait contraint les Boers à retirer leur artillerie. Les hommes du King's s'apprétaient à se retourner ensuite vers Aloe Knoll afin d'en chasser les Boers. La manœuvre qui allait donner la victoire au camp britannique fut alors annulée et Buller commit à son tour une grosse erreur puisqu'il ordonna au régiment

de retraiter jusqu'à Potgieter's Drift.

Le général Coke atteignit enfin le sommet de Spionkop vers 17 heures et, du premier coup d'œil, il comprit la situation. Avec l'accord de Thorneycroft, il prit la décision d'abandon de la position de Ladysmith. La retraite commença à 20 heures.

Les Britanniques avaient perdu 350 morts, 1 000 blessés et 200 prisonniers. Les pertes boers s'élevaient à 75 morts et 150 blessés. Les Boers avaient montré qu'ils étaient capables de coordonner les actions de leur infanterie et de leur artillerie. Les Britanniques venaient de subir une nouvelle défaite, et le siège de Ladysmith continuait.

Pour dégager Ladysmith, sir Redvers Buller avait donc lancé trois attaques frontales et, par trois fois, il avait été repoussé, à Colenso, le 15 décembre 1899, à Spionkop le 24 janvier 1900 et à Vaalkrans le 5 février 1900. Voyant qu'il ne parvenait pas à enfoncer les lignes boers à l'ouest de Colenso, il entreprit une nouvelle tentative, par l'est.



Au mois de février 1900, il rassemble toutes ses forces dans la région de Colenso, là où il avait subi une défaite sévère quelques semaines auparavant, et il s'empara rapidement de la position. Sur les lieux mêmes des combats du mois de décembre 1899, il prit le contrôle de toute la rive sud de la rivière Tugela, puis des hauteurs stratégiques de Hlangwane, de Monte Cristo et de Cingolo⁶⁹. Son obstination avait fini par triompher de la résistance boer, à présent si faible qu'il était devenu évident qu'il pourrait désormais ordonner de marcher en direction de Ladysmith en suivant la voie la plus directe et la plus facile, c'est-à-dire la voie ferrée.

Le 21 février 1900, un pont de radeaux fut lancé sur la rivière Tugela. Le régiment de Somerset Light

Infantry l'emprunta et le 22 février, toutes les hauteurs qui dominaient Colenso étaient sous le contrôle des Britanniques. Le lendemain, la marche sur Ladysmith débuta. En tête de l'armée se trouvait la brigade irlandaise composée des Dublins, des Inniskillings et des Connaughts qui progressèrent le long de la voie ferrée jusqu'à ce qu'ils se trouvent en vue de Hart's Hill. Là, les Boers les attendaient, fortement retranchés. Par deux fois ils repoussèrent les assauts des Britanniques qui se replièrent avec de lourdes pertes.

Comprenant que sa progression était bloquée, Buller choisit de forcer le passage vers Ladysmith en empruntant une autre voie. Il décida de conserver ses gains territoriaux au nord de la rivière Tugela et fit déplacer le ponton vers Pieter's Hill où l'armée traversa en force, protégée par 76 canons. L'assaut fut ensuite lancé contre les positions boers de Pieter's Hill qui furent simultanément attaquées à partir des deux points d'appui britanniques. Les dernières positions boers enlevées le 27 février 1900, l'armée britannique pouvait marcher sur Ladysmith. Plus aucun obstacle ne ralentirait désormais sa progression.

Le siège de Ladysmith dura du 1^{er} novembre 1899 au 28 février 1900, soit 120 jours. Durant le siège, 909 officiers et soldats furent tués ou blessés et 600 moururent de maladie. Au début du siège, la garnison était de 572 officiers et de 12 924 hommes. À la fin du siège, ils n'étaient plus que 403 officiers et 9 761 hommes.

LE FRONT DE L'ORANGE

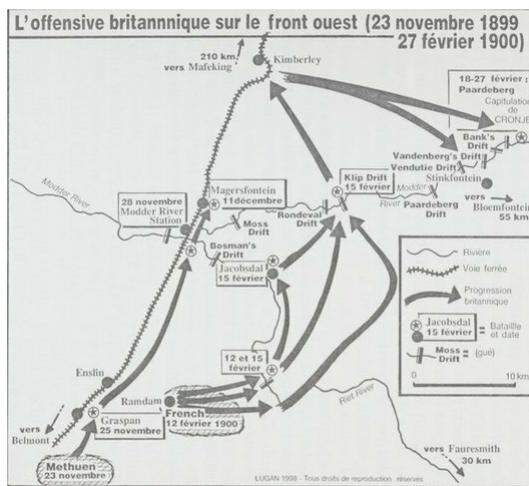
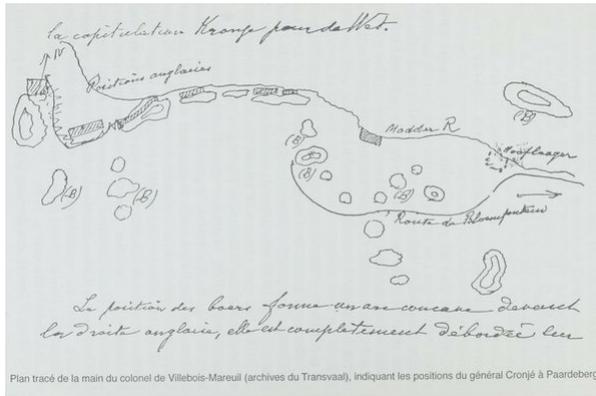
L'arrivée au Cap du général Roberts, le 10 janvier 1900, s'était traduite par une nouvelle orientation donnée aux opérations. Désormais, le front principal ne serait plus celui du Natal mais celui de la voie ferrée du Cap à Bloemfontein. Roberts visait ainsi les œuvres vives du dispositif boer.

Le 11 février 1900, l'énorme machine de guerre anglaise se mit en marche. Le conflit entra alors dans une phase nouvelle.

Lord Roberts avait défini trois objectifs : dégager Kimberley, détruire l'armée de Cronjé, le « vainqueur » de Maggersfontein⁷⁰ et prendre Bloemfontein, la capitale de l'État libre d'Orange. Pour atteindre ces trois objectifs, il disposait de 30 000 hommes répartis en quatre divisions d'infanterie et une de cavalerie commandée par le général French.

Le 15 février 1900, le premier objectif était atteint avec la levée du siège de Kimberley, le général French ayant réussi à contourner les forces boers inutilement immobilisées par Cronjé à Maggersfontein. Craignant de se voir à son tour pris au piège, ce dernier décida de retraiter avec ses 4 000 hommes en suivant la vallée de la rivière Modder. Sa marche fut ralentie par l'énorme convoi de chariots qui suivait son armée et il se laissa rattraper par ses poursuivants. Accumulant les erreurs, il se retrancha au pied de la colline de Paardeberg, dans un méandre de la rivière Modder où les Britanniques l'encerclèrent (voir le plan de la main du colonel de Villebois-Mareuil, p. 174).

Du 18 au 27 février, ces derniers bombardèrent la position, rendant intenable la situation des assiégés. À l'extérieur, le kommando de De Wet tenta de briser l'encercllement en ouvrant un passage à travers le dispositif anglais mais Cronjé qui ne voulait pas abandonner ses chariots refusa de tenter une sortie (carte "L'offensive britannique sur le front ouest (23 novembre 1899 - 27 février 1900)").



Le 27 février, jour anniversaire de la bataille de Majuba, Cronjé capitula et 4 000 des meilleurs combattants de l'État libre d'Orange (soit environ 20 % des effectifs de toute l'armée boer) prirent le chemin des camps de prisonniers de l'île de Sainte-Hélène, de Ceylan, des Indes ou des Bermudes.

À la fin du mois de février, la réussite de lord Roberts était en passe d'être totale puisque les Boers étaient partout sur la défensive ou en retraite et qu'il était sur le point de s'emparer de Bloemfontein.

Christiaan De Wet tenta de s'opposer à l'avance inexorable des troupes britanniques et il s'efforça de défendre Bloemfontein. Depuis la capitale de l'État libre d'Orange, les présidents Kruger et Steyn

proposèrent à la Grande-Bretagne d'ouvrir des négociations de paix sur la base du statu quo antérieur au déclenchement des hostilités. Le 12 mars, lord Salisbury repoussa catégoriquement cette offre de paix et, le 13, les éléments avancés de l'armée de lord Roberts pénétraient dans Bloemfontein sans y rencontrer de résistance⁷¹.

En deux semaines, les Britanniques avaient retourné la situation et les Boers qui subissaient revers sur revers n'arrivaient plus à faire face à la situation. Les désertions se multipliaient dans les rangs des kommandos, et nombreux étaient ceux qui, ne croyant plus à la victoire, avaient décidé de rentrer sur leurs fermes.

Plus grave encore, ceux des kommandos qui avaient envahi les districts nord de la Colonie du Cap craignirent d'être coupés du gros de l'armée boer et ils se replièrent au nord du fleuve Orange.

Au même moment, la colonne du général Gatacre, qui avait été si éprouvée à la bataille de Stormberg le 10 décembre 1899, remontait le long de la voie de chemin de fer de Bloemfontein et pénétra sur le territoire de l'État libre d'Orange. Le 15 mars, elle prenait Bethulie et, le lendemain, c'était au tour de Springfontein.

Bataille après bataille, qu'ils soient vainqueurs ou vaincus, les kommandos boers étaient forcés de reculer, la disproportion des effectifs étant trop importante.

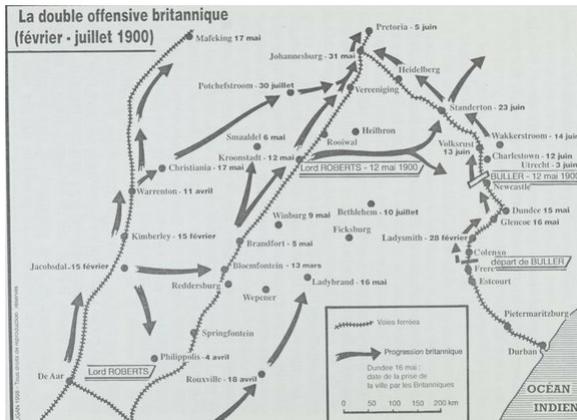
LE FRONT DU NATAL

À la fin du mois de février 1900, le général Buller, après plusieurs échecs, avait enfin réussi à franchir la Tugela et à en déloger les kommandos qui lui en interdisaient le passage. Le 7 mars, comme nous l'avons vu, le siège de Ladysmith était levé et les Boers se repliaient dans le massif des Biggarsberg où ils se retranchèrent, pensant qu'ils allaient pouvoir y reconstituer une ligne défensive (voir carte, "Le Front du Natal (octobre - novembre 1899)").

Le massif des Biggarsberg était un obstacle naturel. Entaillé par les gorges de la Waschbak, il donne naissance à une vallée encaissée empruntée par la voie ferrée Dundee-Elandslaagte. Pour les troupes britanniques, une progression dans cette vallée aurait présenté de sérieux risques d'embuscades. Une seconde possibilité était offerte, vers l'État libre d'Orange cette fois, à partir de Ladysmith et en suivant la voie ferrée vers Harrismith, mais l'obstacle constitué par les escarpements du Drakensberg et par la Van Reenen's Pass dissuadait l'état-major de tenter cette option.

Il ne restait donc qu'une seule possibilité qui était de contourner par l'est le principal massif des Biggarsberg, en suivant la route Ladysmith-Helpmekeer-Dundee pour éviter les défenses boers ancrées sur le verrou montagneux.

Pour les Boers, il était vital de bloquer l'offensive anglaise qui s'annonçait et c'est pourquoi ils transformèrent les Biggarsberg en forteresse. Le président Kruger vint même en personne à Glencoe pour superviser les travaux. Une fois de plus, les Boers demeuraient fidèles à leur stratégie qui était la défensive.



Le commandant Ben Viljoen qui était chargé des travaux engagea plusieurs milliers de travailleurs sotho et il fortifia la vallée de la Waschbak et les hauteurs de Valhala qui la dominaient, ainsi que la Britte Pass, de part et d'autre de la voie ferrée. Chaque passe, chaque surplomb, chaque virage fut creusé de tranchées. À l'est, Helpmekaar fut transformé en camp retranché.

Comme nous l'avons dit, les Britanniques ne s'aventurèrent pas dans la vallée de la Waschbak et ils décidèrent de contourner les Biggarsberg par Helpmekaar. Cependant, pour se couvrir d'une éventuelle offensive boer venue de l'État libre d'Orange, ils maintinrent un rideau de troupes au pied de Van Reenen's Pass. (carte "Le Front du Natal (octobre - novembre 1899)".)

L'offensive britannique débuta le 10 mai 1900. Au bout de deux jours de combats, le verrou de Helpmekaar fut enlevé et les lignes de défense boers disloquées. Le 15 mai, Buller entra à Dundee, le 16 il était à Glencoe et entreprenait immédiatement de marcher vers Newcastle en suivant la voie ferrée. Les Boers, démoralisés, ne cherchèrent à aucun moment à attaquer les longues lignes de fantassins britanniques.

Le 17 mai, l'avant-garde anglaise prenait Danhauser, à 50 kilomètres de Newcastle, et le 3 juin, Utrecht tombait. La totalité de la colonie du Natal était reconquise. L'offensive de Buller allait désormais se dérouler au Transvaal qui serait bientôt envahi.

De fait, le 13 juin, les Britanniques pénétrèrent au Transvaal et ils prirent Volksrust. Face aux 30 000 hommes de Buller, les 5 000 Boers de Botha ne pouvaient plus grand-chose et ils se replièrent en direction de Standerton qui fut prise à son tour le 23 juin.

LE TOURNANT DE LA GUERRE

Après la prise de Bloemfontein le 13 mars 1900, les hostilités avaient marqué un temps d'arrêt sur le front ouest, les Britanniques éprouvant le besoin de réorganiser leurs troupes avant la seconde phase de l'offensive, celle qui avait Johannesburg et Pretoria pour objectif.

Le danger pour les Britanniques tenait à leurs lignes d'approvisionnement qui étaient très étirées. Tout ce qui était nécessaire à la bonne marche des opérations arrivait en effet d'Angleterre pour être débarqué dans des ports éloignés du front, et il fallait plusieurs jours de transport pour y acheminer vivres et

munitions.

La sécurité de ces lignes de chemin de fer était vitale car, à ce moment de la guerre, l'armée de lord Roberts avait besoin d'un à deux trains par jour. Avant de continuer la progression vers le Transvaal, il était donc nécessaire de sécuriser les régions conquises, dans lesquelles des unités boers nomadisaient encore.

Pour les Boers, cette pause décidée par les Britanniques fut une bénédiction. La lassitude était en effet grande parmi les hommes des kommandos qui refluait en désordre, la prise de Bloemfontein ayant porté un grave coup à leur moral. L'armée boer se reconstitua cependant à Kroonstad, à environ 200 kilomètres au nord de Bloemfontein. Dans cette ville, le 17 mars, le président Kruger présida un conseil de guerre lors duquel il fut décidé de changer de stratégie. Désormais, les batailles classiques avec leurs affrontements frontaux qui épuisaient les forces boers toujours contraintes de céder sous le déluge d'artillerie et sous le nombre des assaillants ne seraient plus menées. L'on en viendrait à ce que préconisaient les jeunes chefs tel le général Botha, à savoir l'action de kommandos mobiles qui auraient l'initiative des combats et qui harcèleraient les colonnes anglaises. La mort du général Joubert, le 25 mars 1900, leva les dernières résistances à ce plan d'opérations.

La situation des Boers était certes grave, mais elle n'était pas désespérée. Plusieurs éléments d'optimisme étaient même à mettre en évidence.

Le premier était la nouvelle du soulèvement d'une partie de la population afrikaner, à l'arrière des lignes anglaises, dans le nord de la Colonie du Cap, dans la région de Prieska⁷². Un tel soulèvement allait contraindre l'état-major britannique à retirer des troupes du front de l'Orange pour les envoyer réduire cette « rébellion ». Le 27 mars 1900, la ville d'Upington⁷³ était même menacée.

Un peu partout, les kommandos avaient repris l'offensive. Sur le front Nord, la progression britannique était même bloquée à Warrenton et les colonnes envoyées pour dégager Mafeking n'avaient pas avancé.

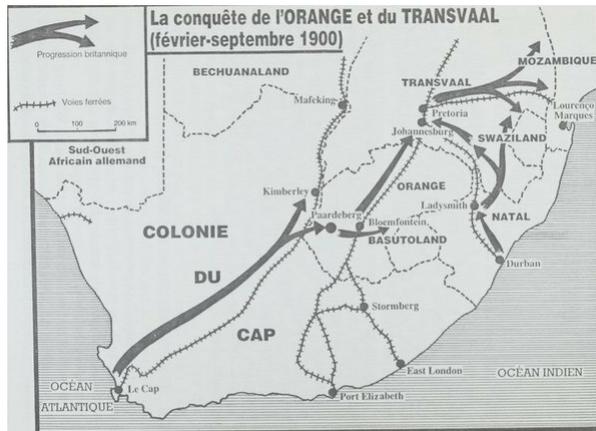
Au centre, le général French fut arrêté devant Brandfort et les raids en profondeur reprirent vers Springfontein. Le 11 avril, le général De Wet tendit une embuscade à une colonne britannique à Thaba Nchu⁷⁴, à une cinquantaine de kilomètres à l'est de Bloemfontein. Le combat fut rude et les Anglais perdirent 350 hommes.

Toujours en avril, une autre embuscade permit aux Boers de faire 750 prisonniers à Reddersburg. Dans cette région, les Boers qui avaient regagné leurs fermes se soulevèrent à nouveau et rejoignirent les kommandos qui attaquèrent la gare de Springfield. Pour enrayer les actions de ces kommandos, les Britanniques occupèrent Rouxville et Reddersburg (carte "La double offensive britannique (février - juillet 1900)") le 18 avril. Mais le général Christiaan De Wet assiégea Wepener qui ne fut dégagé que le 1^{er} mai 1900, au moment où lord Roberts déclencha la seconde phase de son offensive.

LES OPÉRATIONS AU TRANSVAAL (voir carte, "La double offensive britannique (février - juillet 1900)")

L'armée anglaise se remit en marche le 1^{er} mai et les Boers choisirent de ne pas l'affronter, se retirant devant elle en attendant de pouvoir lancer des opérations sur les unités aventurées trop loin du corps principal.

Brandfort tomba le 5 mai, Smaldeel le 6, Winburg le 9 et Kroonstad le 12. L'État libre d'Orange allait bientôt cesser d'exister mais, à l'arrière du front, les kommandos étaient sur le pied de guerre et les immensités du Veld n'étaient pas encore pacifiées.



Le 17 mai, Mafeking était dégagé après deux cent vingt jours de siège et, le 28 mai, lord Roberts franchit la rivière Vaal. L'État libre d'Orange fut annexé à l'Empire britannique sous le nom de Colonie du fleuve Orange. À Londres, les journaux annonçaient que la guerre était quasiment terminée.

Ils n'avaient pas tort, car Botha ne disposait plus que de quelques milliers d'hommes pour ralentir la marche de l'armée britannique sur Johannesburg et sur Pretoria. Devant l'inélasticité de la perte de ces deux villes, il avait ordonné aux kommandos de se disperser à travers le pays et de retourner dans leurs régions d'origine pour y refaire leurs forces avant d'entamer la troisième phase de la guerre, celle de la guérilla.

Ces moyens dérisoires n'empêchèrent pas Botha de livrer bataille chaque fois que cela était possible. Cependant, il ne fut jamais en mesure d'engager des combats de rupture contre les forces de lord Roberts. Il se contenta donc de harceler l'ennemi, avec parfois un réel succès, comme à Roodewal (voir carte, "Les opérations au TRANSVAAL en 1900") où, du 7 au 15 juin, Christiaan De Wet réussit à stopper provisoirement l'avance anglaise et à s'emparer d'énormes quantités d'armes et de munitions.

Ces combats retardateurs ne changèrent cependant pas le cours du conflit et Johannesburg tomba le 31 mai 1900. Le 5 juin, à 2 heures du matin, lord Roberts fit son entrée à Pretoria, la capitale du Transvaal, qui devint à son tour colonie britannique le 1^{er} septembre suivant.

Leurs deux capitales prises, les présidents Kruger et Steyn s'efforcèrent de maintenir la fiction d'une indépendance boer. Pour cela, le gouvernement se déplaça au fur et à mesure de l'avance anglaise. Le 29 mai, Kruger s'était installé à 200 kilomètres de Pretoria, dans la petite ville de Machadodorp qu'il fut contraint de quitter pour aller s'établir provisoirement à Waterval-Onder puis à Nelspruit (voir carte, "Les opérations au TRANSVAAL en 1900").

LA GUÉRILLA ET LA GUERRE CONTRE LES CIVILS

Face au rouleau compresseur britannique, les Boers ne pouvaient plus maintenir des lignes de résistance cohérentes et les kommandos furent contraints de reculer. Certes, l'espace jouait pour eux, cependant, à force de retraire face à un ennemi lent, mais qui poursuivait avec obstination une stratégie de grignotage territorial, les Boers jouaient perdant sur le long et même le moyen terme.

Durant la première phase de la guerre, l'erreur du commandement boer avait été d'avoir voulu bloquer une armée moderne par une stratégie défensive qui fut un échec en dépit de brillantes réussites, notamment à Colenso, comme nous l'avons vu.

Il fallut attendre les premiers mois de l'année 1900 pour que l'état-major boer comprenne qu'il était nécessaire de mener la guerre pour laquelle les soldats-paysans étaient préparés, à savoir le harcèlement des Anglais, l'on dira plus tard la guérilla.

Au mois d'avril 1900, c'est Kruger qui imposa un changement total dans la conception des opérations. Il décida en effet de renoncer aux concentrations de troupes, donc à la guerre moderne à l'européenne, pour en revenir à ce qui avait toujours fait la force de son peuple, à savoir l'action de kommandos très mobiles, vivant sur le pays. Ils harcèleraient les unités britanniques sur leurs axes de progression, mais également en arrière du front, afin de rendre incontrôlables les étendues conquises durant la phase précédente de la guerre.

Le changement le plus spectaculaire découlant de cette nouvelle orientation fut le renoncement à l'artillerie qui avait davantage alourdi les Boers qu'elle ne les avait aidés à repousser les Britanniques⁷⁵. Les pièces furent partagées entre les kommandos et leur puissance de feu morcelée, éparpillée. Désormais, l'artillerie ne serait plus utilisée dans des opérations combinées mais d'une manière ponctuelle, chaque canon étant une sorte de « super carabine ». Le partage des pièces donna lieu à d'âpres rivalités, les kommandos se disputant leur possession.

Cette nouvelle orientation n'empêcha pas les Britanniques de poursuivre leur avance puisque Pretoria tomba le 5 juin, aucun des forts impressionnants construits pour défendre la capitale du Transvaal n'ayant été utilisé.

LA FIN DU TRANSVAAL, juin-sept. 1900 (voir carte, "Les opérations du TRANSVAAL en 1900")

Au mois de juin, la lutte devint encore plus inégale car les effectifs des kommandos avaient fondu comme neige au soleil et Botha devait freiner l'avance des 40 000 Britanniques avec à peine 3 000 hommes⁷⁶.

Plus grave encore, un mouvement menaçait de prendre les dernières unités boers en tenaille. Pendant que 35 000 Britanniques sillonnaient l'est de l'ancien État libre d'Orange afin d'en éliminer les Boers et tandis que lord Roberts achevait sa prise de contrôle de la région de Pretoria, l'armée du Natal que

commandait le général Buller pénétrait en effet au Transvaal le 13 juin. Pour ne pas être pris au piège, le gouvernement boer avait été contraint de s'échapper vers le nord et le président Kruger, qui gardait une étroite direction de la conduite des opérations, avait, comme nous l'avons vu, établi son quartier général dans la région de Machadodorp (voir carte, "Les opérations au TRANSSVAAL en 1900").



LUGAN 1998 – Tous droits de reproduction réservés

Au début du mois de juillet, la jonction entre les armées britanniques du Natal et du Transvaal était réalisée. Le général Hunter, qui avait pris Heidelberg, avait établi le contact avec les éclaireurs de Buller dans la région de Standerton.

Désireux de ne laisser aucun répit aux kommandos, les Britanniques étaient lancés à leur poursuite sur l'ensemble des fronts. Ainsi, De Wet qui menait des opérations de guérilla en Orange, dans les régions de Senekal et de Ficksburg, ne pouvait guère s'opposer avec moins de 2 000 hommes aux 30 000 des généraux Brabant, Rundle et Warren.

Plus au nord, lord Roberts poursuivait le général Louis Botha qui était peu à peu repoussé vers l'est. Le 25 juillet, Balmoral fut prise par les Britanniques et Botha se replia vers Middelburg qui fut enlevé par le général French le 28 juillet.

Dans le sud-ouest du Transvaal, le général Methuen pourchassait les derniers kommandos boers qui étaient repliés dans la région de Potchefstroom. Puis il fit sa liaison avec la garnison du Bechuanaland que commandait Baden-Powell.

Les colonnes britanniques avaient donc réussi à faire leur jonction. Elles occupaient tout le territoire des deux anciennes Républiques boers à l'exception d'une dernière zone, le long du chemin de fer de Delagoa Bay. Lord Roberts allait désormais s'employer à réduire cette ultime poche de résistance et, pour ce faire, il concentra une grande partie du corps expéditionnaire ; durant la première quinzaine du mois d'août 1900, il commença sa progression.

Le 13 août, la ville d'Ermelo fut prise, le 25 août, ce fut le tour de Belfast et le 28, Machadodorp passa sous contrôle britannique. Il ne restait plus qu'à occuper le territoire qui séparait encore l'armée britannique de la frontière avec le Mozambique. Les événements se précipitaient. Le 10 septembre, Lydenburg tomba ; le 13 septembre, ce fut au tour de Barberton et de Spitzkop.

Le 10 septembre, la situation fut jugée à ce point grave par les responsables boers qu'ils tinrent un conseil de guerre à Nelspruit, petite localité qu'ils contrôlaient encore. Deux décisions importantes furent prises. La première était l'abandon de toute forme de guerre « classique » et le recours à la seule guerre de

partisans et la seconde fut que le président Kruger partirait pour l'Europe afin de tenter de sensibiliser les gouvernements à la cause des Boers.

Le 12 septembre, Kruger était à Lourenço Marques, en territoire portugais, d'où il s'embarqua le 19 octobre pour l'Europe à bord d'un navire hollandais, le *Gelderland*.

Kruger ayant quitté le Transvaal, le vice-président qui était le général Schalk W. Burger fut nommé président de la ZAR par intérim tandis que le président de l'État libre d'Orange, Steyn, rejoignait un kommando et se mettait sous les ordres de De Wet.

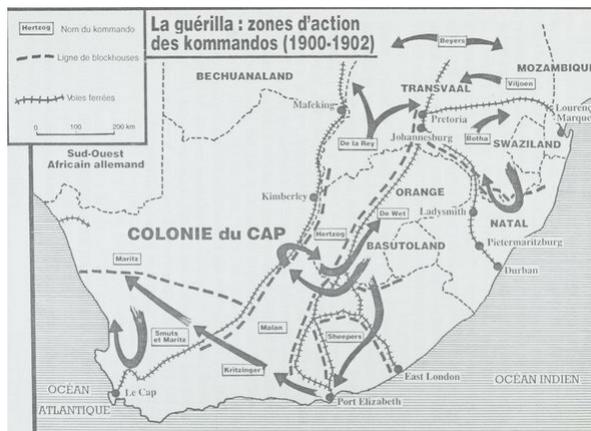
Le 24 septembre, les Britanniques étaient à Komati Poort, sur la frontière portugaise. Tout le territoire boer était donc occupé⁷⁷, mais depuis la mi-juillet, la stratégie de dispersion des kommandos commençait à porter ses fruits, le général Botha réussissant même à coordonner de nouveau des actions offensives et à reprendre l'initiative.

Pour les Britanniques, la guerre était considérée comme terminée et les combats que continuaient à mener les kommandos étaient interprétés comme de simples « barouds d'honneur ».

Désireux de mettre un terme définitif aux opérations, le général Roberts envoya des émissaires auprès des généraux boers qui tenaient encore le Veld, à savoir Botha, De La Rey et De Wet, et il commença à préparer le rapatriement de certaines unités ainsi que la démobilisation d'une partie des volontaires coloniaux.

LES EFFECTIFS BRITANNIQUES

Au mois de janvier 1901, Kitchener qui était le nouveau commandant en chef depuis le départ de lord Roberts dut faire face à la guérilla avec des effectifs en diminution puisque l'état-major britannique avait considéré, un peu prématurément, que la guerre était terminée.



LUGAN 1998 – Tous droits de reproduction réservés

Les effectifs britanniques engagés en Afrique australe atteignaient 267 911 hommes à la mi-décembre

1900 et 250 416 le 1^{er} mai 1901. À cette date, ce contingent était composé de 139 002 réguliers, 58 821 coloniaux, 23 104 membres de la Yeomanry, 9 385 volontaires et 30 104 miliciens⁷⁸. À l'automne 1901, le corps expéditionnaire atteignit son niveau numérique le plus haut, à savoir 265 132 hommes, puis, l'état-major considérant la guerre comme gagnée, certaines unités furent renvoyées dans leurs casernements réguliers et les effectifs baissèrent, n'atteignant plus que 237 800 hommes à la fin du mois de janvier 1902.

Parmi toutes les unités britanniques, celles venues des Dominions totalisèrent un effectif permanent d'environ 7 000 hommes, à savoir 4 000 Australiens et 3 000 Canadiens. Dès le début des hostilités, c'est-à-dire à partir du mois d'octobre 1899, l'Australie et la Nouvelle-Zélande avaient répondu à l'appel de Londres en envoyant un premier contingent, bientôt suivi de sept autres. Au total, 15 000 Australiens et 6 000 Néo-Zélandais participèrent à la guerre. Quant aux Canadiens, également présents depuis le début des hostilités, ils furent environ 15 000 à participer au conflit⁷⁹.

Les coloniaux, volontaires et irréguliers, constituèrent une catégorie à part au sein de l'armée britannique car leur valeur militaire fut tout à fait inégale. À côté des volontaires britanniques du Natal et de la Colonie du Cap qui formèrent de solides unités, et notamment lors du siège de Kimberley, d'autres n'avaient de soldats que le nom. Ainsi, les 1 500 mineurs de Johannesburg recrutés au mois de janvier 1901 dans les Rand Mines Rifles afin de protéger les mines des actions des kommandos boers.

Des Noirs furent également recrutés en territoire britannique, dans les Colonies du Natal et du Cap, et constituèrent le corps des Town Guards destiné à défendre les agglomérations qui pouvaient être menacées par les kommandos.

La fin de la période de la guerre classique provoqua de multiples problèmes au sein de l'armée britannique qui eut à souffrir d'une baisse de la qualité de ses recrutements. Il fallait en effet songer à remplacer de nombreuses unités qui repartaient pour la métropole ou qui devaient regagner leurs garnisons coloniales largement dégarnies par le conflit.

Avec la guérilla, la perspective de servir en Afrique du Sud devint de plus en plus impopulaire parmi la troupe et, comme il était difficile d'engager de nouvelles recrues, les hommes en fin d'engagement furent souvent maintenus contre leur gré.

La question de la solde fut également âprement discutée car les soldats réguliers ne gagnaient qu'un shilling par jour tandis que les volontaires en recevaient cinq. Si, du moins, leur qualification et leur ardeur au combat avait été en rapport avec cette différence de traitement... Mais bien au contraire, les réguliers considéraient qu'ils n'étaient que des combattants de seconde classe. La perception de cette réalité ressentie comme une injustice conduisit même à un début de mutinerie au sein du régiment de Northumberland, au mois de janvier 1901.

Cette baisse du moral et le fait que les Boers libérassent leurs prisonniers firent que, bien souvent, des unités anglaises se rendaient après un simulacre de combat.

Pour compléter la noirceur du tableau, il convient de ne pas oublier l'état sanitaire de l'armée britannique qui laissait fort à désirer en raison des diverses fièvres qui frappaient le troupière (typhoïde, paludisme, fièvres amibiennes ou entériques, etc.). Selon les sources sanitaires, sur 250 000 hommes, il n'y en avait jamais moins de 10 000 qui étaient hospitalisés, avec un pic de 70 000 durant l'année 1902. Une grande partie des pertes subies par les Britanniques fut d'ailleurs causée par les maladies. Ainsi à Ladysmith où 50 % des décès durant le siège eurent cette cause⁸⁰



L'armée boer : un peuple en armes. Trois générations de combattants sont représentés sur cette photo : P.J. Lemmer, 66 ans, D.L. Botha, 15 ans, et C.I. Pretorius, 43 ans. Ils sont armés d'excellents fusils Mauser 1895, calibre 7mm (7x57).

(War Museum, Bloemfontein.)



Officiers des kommandos de l'État libre d'Orange devant le drapeau de leur République. A genoux, le veldkornet Viviers et, au-dessus de lui, le commandant Theunissen, officiers du kommando de Winburg.

(War Museum, Bloemfontein.)



Boers en embuscade le long d'une voie ferrée.
(War Museum, Bloemfontein.)



La bataille de Spionkop (24 janvier 1900). Ligne d'assaut britannique.



Agitant le « Vierkleur », le drapeau du Transvaal, les combattants boers vont prendre le contrôle de la position après de furieux combats au corps-à-corps.



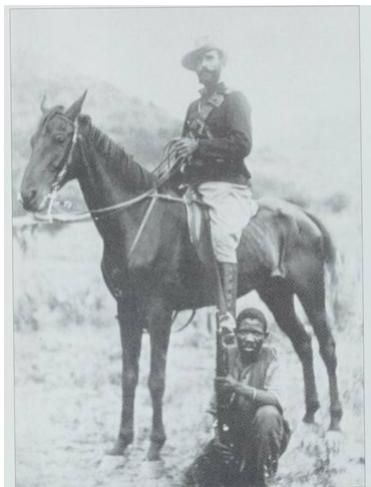
Debout à l'extrême droite de la photo, le colonel Schiel, chef des kommandos allemands du Rand et de Pretoria. Accroupi devant lui, le capitaine C. Wiese, chef du kommando du Rand. Au centre, le capitaine Adolph Krantz qui prit la tête du kommando le 17 décembre 1899. A sa droite, assis avec une veste sombre, Richard Runk. Au-dessus de ce dernier, Fritz Schultz. Les deux hommes furent nommés veldkornet du kommando de Pretoria.

(War Museum, Bloemfontein.)



Officiers du kommando allemand à Ladysmith en novembre 1899. A l'extrême droite, le docteur F. Elsberger. A sa droite, debout, les lieutenants Grothaus – fumant une cigarette – von Albedyll, commandant en second du kommando allemand du Rand, et le docteur Wilh Valentin. Au premier rang, les lieutenants Fürst von Jutrizenka – assis sur le tonnelet – et von Zilewski. Le personnage adossé à l'arbre n'a pas été identifié.

(War Museum, Bloemfontein.)



Le lieutenant français Gallopaud.
(War Museum, Bloemfontein.)



Le colonel de Villebois-Mareuil, quelques jours avant sa mort au combat de Boshof, le 5 avril 1900.
(War Museum, Bloemfontein.)



De gauche à droite, les volontaires français de Sermoise, Reginald Kann – qui signa des articles dans *Le Figaro* sous le nom de J. Camé – C.A. de Charette, H. de Charette, debout René de Charette.

(War Museum, Bloemfontein.)



Le lieutenant Gallopaud – septième au second rang en partant de la gauche, debout, chapeau clair, veste noire et pantalon clair – et les hommes du kommando français après la mort du colonel de Villebois-Mareuil.

(War Museum, Bloemfontein.)



Le kommando italien.

Debout, sixième en partant de la gauche et dominant ses hommes, le capitaine Camillo Ricchiardi, veste sombre barrée d'une cartouchière et tenant son arme par le canon. Ce kommando fut une des meilleures unités étrangères au service des Boers.

(War Museum, Bloemfontein.)

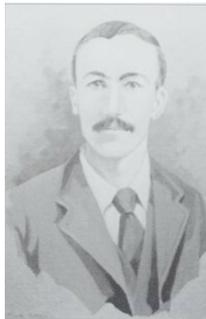


Le corps hollandais et son drapeau.

(War Museum, Bloemfontein.)



De Wet, Christiaan, Rudolph. Inventeur de la guérilla sud-africaine.
Insaisissable, hantise de l'état-major britannique, il fut le maître du Veld durant deux années.



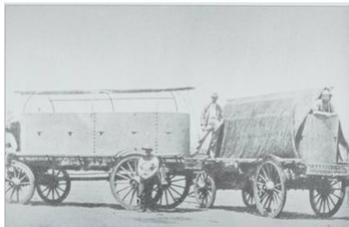
Théron, Daniel, Johannes – dit Danie ou Kappie, diminutif de capitaine –, juriste de formation et fondateur
en 1899 du célèbre Rapportgangers Corps, unité d'éclaireurs de l'armée boer.



De La Rey, Jacobus, Hercules. Un des meilleurs généraux boers. Il donna toute sa mesure lors de la seconde phase de la guerre, celle de la guérilla.

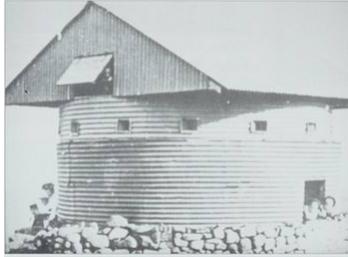


Le capitaine John A. Hassel, chef des volontaires américains combattant avec les Boers.



Blockhouse britannique mobile sur chariot.

(Ladysmith Museum.)



Blockhouse circulaire en tôle ondulée. Modèle le plus utilisé par l'armée britannique

(Ladysmith Museum.)



Blockhouse britannique en maçonnerie pouvant abriter une quinzaine d'hommes. Ces édifices étaient construits sur des sites hautement stratégiques

(B. Lugan.)

Les hommes ne craignaient pas non plus de trafiquer. La méthode était simple : les cantines de campagne — *Field Forde Canteen* — qui étaient réservées aux soldats vendaient évidemment à des prix imbattables et même à perte puisqu'elles étaient dispensées des droits de douane et des taxes inhérents à tout commerce. Les trafiquants truquaient donc les volumes et les inventaires, ce qui permettait de vendre aux populations civiles à un prix supérieur, mais toujours plus bas que ceux pratiqués chez les commerçants qui se plaignirent d'être acculés à la ruine.

Les commissions d'enquête diligentées par les autorités britanniques agirent très mollement et ne parvinrent à aucun moment à interrompre ces pratiques illégales.

LA GUÉRILLA

Les Britanniques mirent plusieurs mois avant d'admettre qu'ils étaient confrontés à une nouvelle forme de guerre. Elle avait débuté au mois d'avril 1900, quand les kommandos boers firent leur réapparition vers Springfontein, dans le sud de l'État libre d'Orange. Au mois de juillet, une petite unité boer avait mené un

raid au Natal, près de Dundee, dans une région totalement hostile, puis, le 24 août, plusieurs centaines de Boers coupèrent la voie ferrée à Newcastle. À la fin du mois d'août, la guérilla prit d'ailleurs une ampleur singulière. Partout, l'on signalait des combats : dans la région de Potchefstroom au Transvaal, aux environs de Senekal et de Bethleem dans l'État libre d'Orange (voir carte, "La double offensive britannique (février - juillet 1900)"). Le 25 septembre, les Britanniques durent livrer de rudes batailles à Vryheid et à Elandriver, au Transvaal oriental (voir carte, "Les opérations au TRANSVAAL en 1900").

Fin octobre, les Boers passèrent à l'offensive à Bethal et à Standerton au Transvaal, à Kroonstad et à Heidelberg dans l'État libre, tandis que les patrouilles britanniques signalaient la présence de kommandos dans le sud de l'État libre, aux alentours de Springfontein, à Rouxville et même à Prieska dans l'Ouest de la Colonie du Cap, ou encore au Natal.

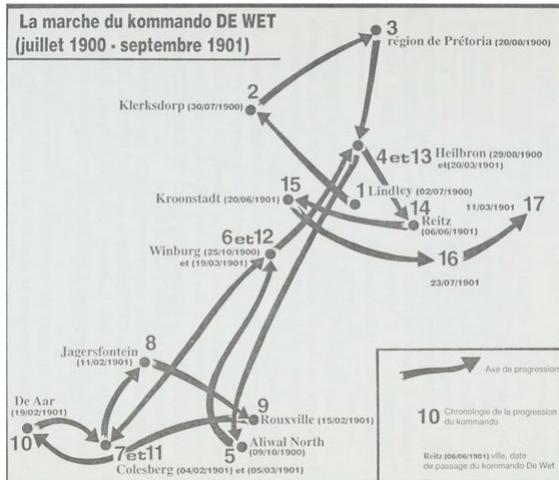
À la fin du mois de novembre, le général Botha, à la tête d'un kommando de 1 000 hommes et disposant de trois canons nomadisa dans la région de Wepener, tandis que Fouché faisait de même à Bethulie, dans le sud de l'État libre.

Pour les Britanniques, la situation devint alors incontrôlable, car ils étaient partout menacés par un ennemi insaisissable à la recherche duquel ils se dispersaient et s'épuisaient. Comment réagir face à un adversaire disparaissant aussi vite qu'il était apparu et qui semblait se jouer des immensités sud-africaines ? Tel fut le problème qui se posa au général Kitchener, nouveau commandant en chef depuis le 6 novembre 1900. Au début de l'année 1901, l'insécurité devint générale pour les troupes britanniques dispersées sur un territoire immense qu'elles ne parvinrent bientôt plus à contrôler.

Deux principaux chefs boers, Botha et De La Rey, menaient alors les opérations de guérilla.

Botha opérait au sud du Transvaal et il réussit à couper la ligne de chemin de fer reliant Pretoria à Delagoa Bay, interrompant ainsi le trafic à la fin du mois de janvier 1901. Botha disposait alors de près de 7 000 hommes et son centre d'opérations était la région d'Ermelo. Pour tenter de venir à bout de ses kommandos, les Britanniques constituèrent plusieurs colonnes mobiles commandées par les généraux Alderson, Allenby, Campbell, Colville, Dutton et Knox. Devant un tel déploiement de forces, Botha se retira en direction de Barberton, cependant que le kommando Viljoen opérait dans la région de Bethal et que le cœur du dispositif boer au Transvaal était le petit centre d'Amsterdam où S. Burger, le président par intérim, avait établi la capitale provisoire de la République (voir carte, "Les opérations au TRANSVAAL en 1900").

Le 27 mai 1901, les Britanniques réussirent à reprendre Ermelo qui avait été conquis par les hommes de Botha au mois de février précédent, puis ils tentèrent de repousser les kommandos vers le Swaziland. Mais Botha ne se laissa pas prendre au piège et il dispersa ses forces qui revinrent au Transvaal. Des unités boers y furent signalées au mois de juillet à Barberton, Komati Poort, Krugersdorp et Vereeniging.



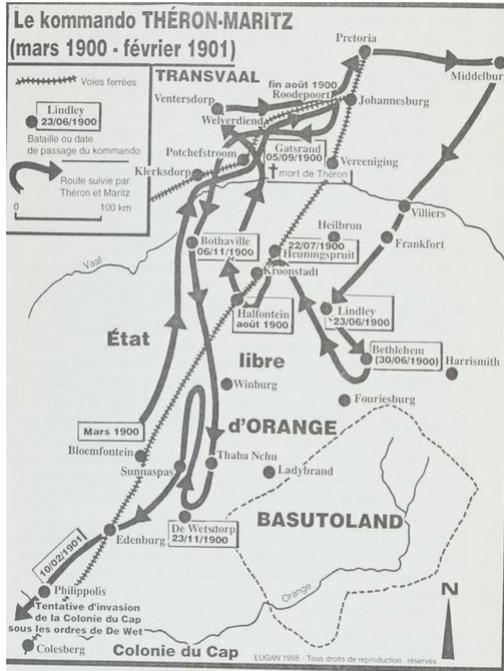
Dès le mois de septembre 1901, Botha avait repris le contrôle du district d'Ermelo, puis il lança un raid contre des positions britanniques en limite du Zululand. Le 3 novembre, à Bethal, il infligeait une sévère défaite à une colonne commandée par le colonel Benson.

Au mois de janvier 1902, Botha contrôlait une zone montagneuse d'accès difficile située entre le Swaziland et le Transvaal, et où il s'établit. Le président Steyn vint l'y rejoindre avec son kommando.

Le nord-ouest du Transvaal était le domaine du général De La Rey qui avait pris le contrôle des Magaliesberg, au nord-ouest de Pretoria. Il y fut traqué par deux colonnes britanniques commandées par les généraux Bagington et Clements, renforcées par la colonne du général Methuen qui, venant du Bechuanaland, atteint Klerksdorp le 19 février 1901. C'est le général Methuen qui inaugura sur une vaste échelle la politique de la « terre brûlée » : il la mit en pratique à l'occasion de sa marche, constamment interrompue par des embuscades tendues par les Boers.

Cette concentration anglaise n'empêcha pas De La Rey de prendre la ville de Lichtenburg le 3 mars 1901, à la tête d'un kommando de 1 500 hommes. Puis, le 29 mai, il mit en déroute les Britanniques à Walkfontein près de Krugersdorp (voir carte, "Les opérations au TRANSSVAAL en 1900").

Au début du mois de septembre, le commandement britannique annonça que le district de Krugersdorp avait été pacifié et « nettoyé », ce qui était loin de refléter la réalité puisque, en fait, De La Rey s'était effacé devant le rouleau compresseur anglais et qu'il tenait toujours les Magaliesberg où toutes les tentatives britanniques échouèrent.



VIVRE SUR L'ENNEMI

Les Républiques occupées, les fabriques de munitions détruites, les possibilités de ravitaillement depuis le Mozambique devenues aléatoires, les Boers durent s'équiper d'armes de prise, d'autant plus que leurs Mauser étaient devenus inutilisables faute de munitions.

L'attaque des convois, le sabotage des voies ferrées qui permettait de faire dérailler les trains et l'attaque de postes d'importance variable permettaient aux kommandos de s'habiller, de se ravitailler et surtout de s'armer, à telle enseigne que les problèmes d'intendance ne se posèrent pas pour eux.

Habiles à se dissimuler, les Boers n'hésitaient pas non plus à revêtir des uniformes britanniques qui leur permettaient de s'échapper ou de surprendre des patrouilles.

Sur le terrain, les kommandos se fondaient dans l'immensité sud-africaine, chaque ferme étant pour eux un point de ravitaillement ou de repos garanti. Lorsqu'ils livraient bataille, ils évitaient les fortes concentrations ennemies, sauf quand plusieurs kommandos pouvaient être rassemblés. Quand ils étaient mis en difficulté, ils n'insistaient pas et éclataient rapidement en petits groupes de quelques dizaines de cavaliers qui se dispersaient dans toutes les directions. Ils échappèrent ainsi à leurs poursuivants qui évitaient de fractionner leurs troupes afin qu'elles ne soient pas détruites dans des embuscades que les fuyards pouvaient rapidement organiser, transformant leur fuite en contre-attaque. Avant chaque

opération, les combattants savaient où retrouver leur kommando en cas de dispersion.

Un peu partout, les Boers avaient enterré armes, munitions et même artillerie. Ainsi, leur mobilité était totale, ce qui n'était pas le cas des Britanniques, collés à leurs axes de ravitaillement.

Un problème se posait avec les nombreux prisonniers faits lors des embuscades. Il n'était évidemment pas question de leur demander de suivre les kommandos dont ils auraient freiné les déplacements. Il n'était pas non plus possible de les garder, puisque le pays était occupé par les Britanniques, et comme il n'était pas dans la philosophie des Boers de les exécuter, les prisonniers étaient relâchés après avoir été dépouillés.

LES KOMMANDOS MAITRES DU PAYS (voir cartes, "La double offensive britannique (février - juillet 1900)", "Les opérations du TRANSVAAL en 1900" et "L'invasion de la Colonie du Cap (janvier-octobre 1901)")

Le 7 octobre 1900 dans le sud-est de l'État libre d'Orange, Fricksburg, Wepener et Rouxville sont occupés par les Boers. Le 8 octobre, c'est au Transvaal, dans la région de Heidelberg, que les kommandos s'emparent d'un train et font de nombreux prisonniers.

Le 25 octobre, la garnison anglaise de Jacobsdal, au sud de Kimberley, est faite prisonnière lors d'un coup de main boer.

Le 6 novembre, une véritable bataille oppose à Bothaville, à l'ouest de Kroonstad, les kommandos de De Wet et de Steyn, l'ancien président de l'État libre d'Orange, à une colonne britannique commandée par le colonel Le Gallais, lequel est tué. Le même jour, le général French durement éprouvé par un incessant harcèlement boer arrive à Springs, près de Johannesburg, après avoir subi de nombreuses pertes en hommes et en matériel.

Le 24 novembre, à Dewetsdorp, au sud de Bloemfontein, 451 Anglais se rendent à De Wet après avoir perdu 57 tués et 42 blessés.

Le 13 décembre, le général Clements, attaqué par les généraux De La Rey et Beyers à Nooitgedacht, est contraint de se retirer avec de lourdes pertes (un millier de morts, blessés et prisonniers). Le même jour, à Zastron, 107 cavaliers britanniques sont capturés.

Le 19 décembre, les Boers prennent Philippstown — ou Philippolis — au nord de la Colonie du Cap.

Le 20 décembre, la situation est à ce point préoccupante que le gouvernement du Cap proclame l'état de siège dans la quasi-totalité des districts composant la colonie.

Au Transvaal : le 26 décembre, les kommandos échouent dans une attaque lancée contre Utrecht ; le 29, ils sont dans la région de Machadodorp, à Helvetia, où ils coupent la voie ferrée de Delagoa Bay. Les Britanniques perdent 50 morts ou blessés et 200 prisonniers.

A la fin de l'année 1901, les Boers contrôlent toujours l'est du Transvaal tandis que dans le nord, les Anglais n'occupent que quelques positions isolées les unes des autres. Dans la région de Johannesburg, De La Rey tient le massif des Magaliesberg et la capitale minière et économique du Transvaal est menacée par les hommes du kommando de Ben Viljoen.

Au Transvaal comme dans l'État libre, les Britanniques sont contraints d'abandonner de nombreuses localités qu'ils ne peuvent plus ravitailler et les Boers les occupent aussitôt.

Au mois de novembre 1900, chaque unité combattante britannique se dota d'au moins une section d'infanterie montée afin de pouvoir lutter à armes égales contre les Boers. Cette réorganisation de l'armée ne fit pas pour autant cesser les raids car les unités britanniques ne pouvaient rivaliser en rapidité et en souplesse avec les Boers. Comme il était impératif de casser la liberté de déplacement des kommandos, Kitchener prit alors la décision de protéger l'Afrique du Sud « utile ». Il organisa donc la défense des villes et tenta de protéger les voies ferrées en tissant autour d'elles un réseau extrêmement dense de barbelés et de fortins. L'idée de Kitchener était nouvelle :

À des intervalles irréguliers — parfois, quelques centaines de mètres —, on construisit des fortins circulaires, occupés par une garnison de quelques hommes : six ou sept le plus souvent, trente au maximum. Un toit et une double muraille en tôle galvanisée les mettaient à l'abri des balles ; l'artillerie les aurait facilement démolis, mais comme les Boers n'en avaient plus... Ces forteresses miniatures étaient entourées d'un fossé et protégées par des fils de fer barbelés. Destinées, à l'origine, à protéger les voies ferrées, elles jouèrent, peu à peu, le rôle de toiles d'araignées à travers lesquelles les Boers, pensait-on, seraient incapables de passer⁸¹.

Toute la stratégie de Kitchener fut donc de tenter de limiter les déplacements des kommandos puisqu'il ne pouvait pas s'opposer à leur mobilité. Le général en chef, qui affichait un total mépris pour les Boers qu'il définissait comme « une espèce de sauvages issue de générations ayant mené une existence barbare et solitaire », avait décidé de les traiter comme des animaux qu'il fallait « faire entrer dans des enclos avant de pouvoir les capturer »⁸². C'est ainsi que 50 000 kilomètres de fils de fer barbelés furent déroulés et que 8 000 fortins furent construits.

Mais, en plus d'une répartition statique de ses troupes, Kitchener constitua des unités de chasse mixtes — cavalerie et infanterie montée — dont la mission était de disputer le Veld aux kommandos.

Avec la guérilla, l'enjeu principal des combats devint le contrôle des voies ferrées qui, seules, permettaient des relations rapides entre les villes et les garnisons anglaises. En dehors d'elles, toutes les autres communications se faisaient à pied, à cheval ou, pour le transport du ravitaillement, au moyen de lourds chariots tirés par des bœufs.

Le long des immenses voies ferrées qui traversaient les zones de combat, les ponts constituaient les objectifs privilégiés des Boers, c'est pourquoi les Britanniques entreprirent de les protéger en priorité. Au début, ils le furent par de simples tranchées ou par des blockhouses sur chariot (voir le cahier photos), puis, petit à petit, les Britanniques se mirent à construire des systèmes de protection de leurs ponts en matériaux solides.

Les premiers blockhouses furent construits au mois de janvier 1901. Ils étaient oblongs, avaient environ 3 mètres sur 5 mètres et étaient bâtis à partir de deux rangées de pieux espacés les uns des autres d'environ 70 centimètres sur lesquels étaient fixées deux épaisseurs de panneaux en tôle ondulée entre lesquelles était tassé du sable. Les créneaux, qui avaient une largeur de 75 millimètres et une hauteur de 100, étaient découpés dans des plaques d'acier.

Un toit en tôle ondulée couvrait la construction qui était totalement entourée par un enchevêtrement de fil de fer. Ces blockhouses avaient un inconvénient : ils étaient longs à construire.

Au mois de février 1901, une nouvelle forme de blockhouses apparut, beaucoup plus facile à construire puisqu'ils étaient en partie préfabriqués. Ils étaient composés de huit panneaux de bois sur lesquels étaient fixées des plaques de tôle ondulée. Ces cadres étaient posés sur un sol horizontal et emboîtés les uns dans les autres. Leur forme était octogonale.

Les blockhouses ronds succédèrent aux octogonaux. Leur intérêt était multiple. Leur construction était en effet simple, ils nécessitaient moins de matériaux et leurs éléments préfabriqués étaient plus facilement transportables. Ils étaient également beaucoup plus efficaces car ils n'avaient pas d'angles morts. En plus de ces blockhouses à structures légères, d'autres, beaucoup plus volumineux, étaient construits en

maçonnerie et ils étaient placés aux points les plus stratégiques, notamment pour la protection des ponts de chemin de fer⁸³.

La construction de ces blockhouses se fit en lignes à travers le pays. Au départ, ils étaient situés à environ 2,5 kilomètres les uns des autres, ce qui ne freina pas les déplacements des Boers qui les contournèrent facilement. Dans un second temps, les espaces entre eux furent progressivement comblés par des constructions supplémentaires, ce qui permit aux Britanniques de disposer d'un édifice tous les kilomètres, avec parfois même une distance d'environ 700 mètres entre eux comme sur le tronçon ferroviaire Ermelo-Standerton.

Dans une seconde période, comme il s'agissait de quadriller le Veld afin d'interdire toute mobilité aux kommandos, les blockhouses furent reliés entre eux par des fils de fer barbelés. Mais, les Boers les coupant facilement, il fut nécessaire de trouver un autre système pouvant freiner leur mobilité. C'est ainsi que furent tirées des lignes de trois ou quatre rangées de câbles, beaucoup plus difficiles à sectionner. Les Britanniques confectionnèrent également des sortes de grosses cordes faites d'enroulement de plusieurs fils de fer barbelé que les Boers n'étaient pas capables de couper mais qu'ils apprirent bientôt à dérouler à la main avant d'arracher les attaches qui les fixaient au sol ou celles qui les solidarisaient.

Afin de prévenir les tentatives de passage des Boers, des systèmes empiriques ou sophistiqués furent placés sur ces lignes défensives. Les plus utilisés furent des alarmes chimiques dont le principe de fonctionnement était que la coupure d'un fil faisait qu'une fiole se déversait dans une autre et que le mélange des deux produits provoquait une explosion ou un éclair de lumière qui alertait les Britanniques⁸⁴.

LES TRAINS BLINDÉS

Les voies ferrées eurent pour les Britanniques un intérêt stratégique immédiat dans la mesure où elles aboutissaient aux ports dans lesquels étaient débarqués les renforts. C'est donc pour protéger les trains et les voies ferrées que furent utilisées dans un premier temps des plates-formes armées bientôt remplacées par des trains blindés.

Dans un train blindé, la locomotive et le tender de charbon étaient protégés par des blindages et placés au milieu du train. Le conducteur et le mécanicien étaient protégés par des blindages et chaque wagon était aménagé en fortin roulant avec des meurtrières à l'abri desquelles les soldats pouvaient tirer.

L'équipage d'un train était composé de fantassins, d'artilleurs et de membres du génie (les Royal Engineers), de deux télégraphistes, d'un secrétaire, de deux conducteurs et de deux pompiers.

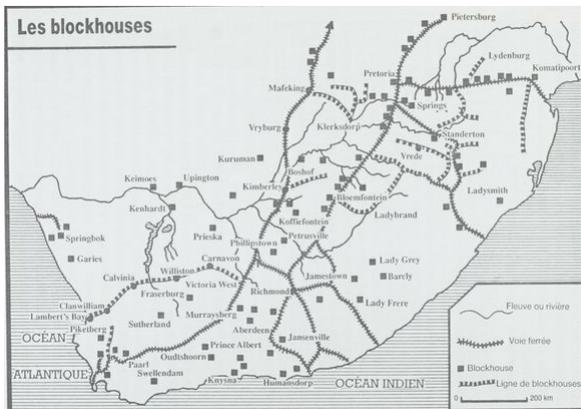
L'armement d'un train blindé était composé de canons Maxim et de canons de divers calibres.

LA GUERRE CONTRE LES CIVILS

En 1900, la guerre piétine et les kommandos sont maîtres du Veld. Le moral des Britanniques commence à baisser dangereusement face à un ennemi insaisissable qui semble se jouer d'eux au milieu d'une population qui lui est totalement acquise, au sein de laquelle il trouve du ravitaillement et qui, de plus, le renseigne sur les mouvements de troupes.

Lord Roberts exige alors de tous les hommes en âge de porter les armes un serment de neutralité, afin de dégonfler les effectifs des kommandos. Mais ceux qui prêtent serment sont considérés comme des

traîtres et menacés par les Boers libres qui les désignent sous le vocable méprisant de *hands up* (ceux qui ont levé les bras, qui se sont rendus, qui ont capitulé). Les Anglais doivent bientôt les protéger et c'est en principe pour les mettre à l'abri des représailles qu'ils les enferment dans des camps gardés. Les Boers qui refusent de prêter serment sont, quant à eux, considérés comme des combattants potentiels et ils sont déportés dans des camps destinés aux prisonniers, loin de l'Afrique du Sud.



LUGAN 1998 – Tous droits de reproduction réservés

Des listes sont dressées par les Britanniques et, bientôt, les fermes des combattants ou même de ceux qui ont refusé le serment sont incendiées et leurs occupants déportés.

La politique de la terre brûlée est partout appliquée : une ferme non occupée est immédiatement détruite et, en cas de sabotage de voie ferrée ou d'attaque d'un poste anglais, tout est rasé, brûlé, anéanti dans un rayon de dix miles.

Dès le mois d'octobre 1900, le commandement britannique tenta de s'opposer aux mouvements des kommandos en pratiquant la guerre contre la population civile boer. C'est ainsi que toute ferme d'où un coup de feu avait été tiré devait être brûlée puis, à la fin du mois d'octobre, la guérilla prenant de l'ampleur, les fermes furent systématiquement incendiées car elles risquaient de servir de halte aux hommes des kommandos⁸⁵.

Au mois de juillet 1900, cette politique commença à être méthodiquement suivie, le but de lord Roberts étant de freiner la mobilité des kommandos en les obligeant à recueillir femmes et enfants qui n'avaient plus de toit. À la fin du mois d'août 1900, dans le seul Transvaal et pour la seule région de Johannesburg, un millier de femmes et d'enfants suivaient les kommandos, les alourdissant et leur interdisant toute véritable mobilité.

Pour les combattants boers le danger était grand, et le général Louis Botha réagit habilement en faisant savoir aux autorités britanniques que les kommandos n'accepteraient plus de recueillir femmes et enfants, lesquels seraient directement embarqués à destination de l'Europe, ce qui ne manquerait pas de provoquer une violente réaction contre les méthodes anglaises.

Durant les mois d'août et de septembre 1900, l'ardeur des kommandos fit enrager le commandement britannique et la guerre changea totalement de nature. Il fut alors décidé que les deux Républiques boers

seraient totalement détruites et rayées de la carte. Quant à leurs populations, elles en seraient extraites afin de vider le pays et concentrées dans des camps sous bonne garde, loin des zones d'opérations.

Avec la prise de commandement de Kitchener, au mois de novembre 1900, les civils prisonniers devinrent des otages dont le sort devait forcer les combattants à cesser la lutte. Les femmes boers furent admirables de résolution : leurs enfants mouraient les uns après les autres mais elles encourageaient leurs hommes à continuer le combat. Elles tiendront envers et contre tout.

Un degré supplémentaire fut ensuite franchi dans l'escalade de la terreur : des villages entiers furent brûlés et la population civile systématiquement déportée puis internée dans des camps dits de « reconcentration ». Comme la guérilla était très puissante dans l'État libre d'Orange, c'est quasiment toute la population afrikaner qui fut déportée, les Britanniques espérant qu'ainsi les kommandos ne pourraient plus être ravitaillés.

Au Transvaal, le même plan fut appliqué et, au début de l'année 1901, dans des zones entières, le tissu rural afrikaner avait presque disparu : fermes incendiées, troupeaux confisqués et civils internés.

Kitchener entreprit également de terroriser les Boers afin de les faire céder. Il recruta environ 10 000 volontaires noirs qu'il arma et qui eurent quasiment droit de pillage et viol dans un pays vidé de ses hommes partis en kommandos. Dès lors, les fermes isolées furent la cible des attaques lancées par ces supplétifs armés, à telle enseigne que :

Dès le début de 1900, une bonne partie du nord, de l'ouest et du sud-est du Transvaal devint dangereuse pour les familles et les combattants boers en raison de l'hostilité des Noirs. C'est ainsi que les Kgatla, soutenus par ceux de leurs qui étaient installés de l'autre côté de la frontière du Bechuanaland, parvinrent à prendre le contrôle d'une grande partie des régions occidentales du Transvaal, avec l'approbation de l'armée britannique. Dans le nord de l'État, des Noirs qui s'étaient emparés des fermes les défendaient contre les guérilleros boers et dans le sud-est du Transvaal, de nombreuses communautés zoulous harcelaient les unités boers⁸⁶.

Kitchener imposa également la loi martiale et fit pendre les « rebelles », c'est-à-dire les Afrikaners vivant dans les Colonies du Cap et du Natal et qui avaient pris les armes aux côtés de leurs frères de l'État libre d'Orange et du Transvaal.

LES CAMPS DE RECONCENTRATION

Au mois de septembre 1901, 58 555 civils, très majoritairement des femmes et des enfants, étaient détenus dans les camps du Transvaal ; au mois d'octobre, ils étaient 45 301 dans ceux de l'État libre d'Orange et, au mois d'avril 1902, entre 24 000 et 25 000 dans ceux du Natal.

Au total, 58 camps furent ouverts, les premiers d'entre eux étant ceux de Springfontein (février 1900), Mafeking (juillet 1900), Bloemfontein et Pietermaritzburg (août 1900), Kroonstad, Potchefstroom et Vereeniging (septembre 1900).

Les conditions de détention furent très pénibles, compte tenu du nombre élevé d'enfants, de vieillards et de femmes en couches qui composaient la population de ces camps. Certains étaient constitués par des baraques, d'autres par des tentes. À Johannesburg, les déportés étaient logés dans des écuries.

L'entassement et la surpopulation étaient extrêmes. Dans le camp d'Irene, au Transvaal, vingt personnes étaient forcées de s'entasser dans des tentes prévues pour cinq. Dans le camp de Bloemfontein, les déportés devaient dormir à même le sol, sans matelas et même sans paille. Les conditions d'hygiène étaient déplorables. Dysenterie, furonculose, pneumonie, bronchite, rougeole et coqueluche fauchaient les enfants par centaines.

Exposés au froid et à la pluie, peu vêtus, les enfants payèrent en effet un lourd tribut. Dans le camp de

Bethulie, 1714 des 4 800 déportés moururent et parmi les morts, la proportion des enfants atteignit plus de 80 %.

Certains camps, comme ceux de Kimberley ou de Port Elizabeth, étaient entourés de clôtures de barbelés de trois mètres de haut. Parfois, comme à Nylstroom, les déportés étaient gardés par des Noirs afin de les humilier encore davantage. Des cas de viols furent signalés. Ces camps disposaient de cellules d'isolement où les femmes « récalcitrantes » étaient enfermées seules et sans nourriture durant plusieurs jours⁸⁷.

EMILY HOBHOUSE (1860-1926)

À la suite des campagnes d'Emily Hobhouse, le gouvernement britannique fut contraint de faire « humaniser » les camps et de mieux nourrir les déportés. Certains furent déplacés des camps du Transvaal et de l'État libre d'Orange — qui étaient de vrais mouiroirs — vers ceux du Natal ou de la Colonie du Cap où les conditions étaient moins mauvaises. Au mois de novembre 1901, il fut décidé que, dans chaque camp, un médecin et deux infirmières seraient nommés pour 1 000 déportés. Afin d'angliciser les enfants, des instituteurs anglophones furent nommés dans les camps, mais l'échec de cette politique fut total.

Pacifiste, Emily Hobhouse était membre du South African Conciliation Committee qui militait pour un arrêt des hostilités en Afrique du Sud.

En dépit de la censure qui était appliquée dans la presse britannique, les nouvelles des méthodes de guerre décidées par le général Kitchener parvenaient à filtrer.

Scandalisée, Emily Hobhouse créa le South African Women and Children Distress Fund, destiné à venir en aide aux femmes et aux enfants internés dans ces camps, puis elle décida de se rendre en Afrique du Sud afin de se faire, par elle-même, une opinion.

Le 27 décembre 1900, elle était au Cap et, après avoir obtenu l'autorisation de visiter un certain nombre de camps, elle constata que le sort des femmes et des enfants boers qui y étaient internés était déplorable et que la mortalité y était terrible. Profondément scandalisée, elle alla de tente en tente, essayant de soulager les misères. Mais, comprenant que son action n'aurait aucune suite, elle décida de rentrer en Angleterre pour y sensibiliser l'opinion et pour forcer le gouvernement à mettre un terme à la guerre.

Au mois de mai 1901, alors qu'elle regagnait la ville du Cap, elle assista à la gare de Springfontein à une scène qui l'émut aux larmes : une femme boer attendait, son enfant mort dans les bras, le train qui allait la conduire dans un camp.

Rentrée en Angleterre, elle rédigea un rapport. Ses descriptions de la situation faite aux femmes et aux enfants boers commencèrent à ébranler les certitudes d'une partie de la population. Mais le gouvernement réagit et Emily Hobhouse fut accusée de trahir l'effort de guerre national.

Au mois d'octobre 1901, elle décida de repartir pour l'Afrique du Sud. Elle ne reçut pas l'autorisation de débarquer au Cap et, avec rudesse, fut même rapatriée en Angleterre.

Considérée comme une mauvaise patriote, elle choisit de quitter son pays et de se réfugier en France où elle écrivit son célèbre livre : *The Brunt of the War and where it fell*⁸⁸.

Les efforts d'Emily Hobhouse ne furent cependant pas totalement vains puisque les autorités britanniques furent contraintes d'améliorer les conditions de vie à l'intérieur des camps⁸⁹.

LES NOIRS DANS LA GUERRE

Les récents travaux historiques, et notamment ceux de P. Warwick⁹⁰, ont permis de balayer l'idée reçue

que la « guerre des Boers » fut uniquement une guerre de Blancs. Certes, les Blancs en furent les acteurs dominants, pour ne pas dire essentiels, mais les Noirs n'en furent pas pour autant exclus puisque, dans les deux camps, leur participation est maintenant largement établie.

Au début de la guerre les Noirs eurent un rôle de non-combattants, servant essentiellement comme conducteurs de chariots. Du côté britannique, ils participèrent très largement à la construction des blockhouses, des retranchements et des divers aménagements que nécessitait l'entretien d'une armée en campagne.

Au début de la guerre, lord Roberts publia une proclamation selon laquelle les non-Blancs ne seraient pas autorisés à porter les armes. Sous le commandement de Kitchener, à partir de la fin de l'année 1900, et face au développement de la guérilla, l'état-major décida que les Noirs qui servaient les Britanniques pourraient assurer leur propre défense.

Les Britanniques utilisèrent également des Noirs comme éclaireurs (scouts). Ils les payaient pour cela entre 50 et 90 shillings par mois. À la fin de 1901, tous les scouts noirs furent armés.

Les Boers employèrent quant à eux des Noirs comme conducteurs d'attelage et comme éclaireurs. Ils avaient pour nom *agterryer* (littéralement : « cavalier d'arrière-garde »). Ils servaient de palefreniers ou de cuisiniers, mais également d'estafettes.

Leur tâche principale était cependant de s'occuper des chevaux de remonte qui paissaient dans la zone d'opération des kommandos. Ces hommes avaient généralement suivi leurs patrons mobilisés dans les kommandos régionaux⁹¹.

Les Britanniques créèrent de nombreux camps pour les Noirs, dans lesquels moururent plusieurs dizaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants.

Les camps de reconcentration pour Noirs furent « le secret le mieux gardé de la guerre », selon Kessler⁹². Leur création reposait sur la même stratégie militaire que les camps pour Blancs, à savoir « nettoyer » le Veld de tous les éléments hostiles à l'armée britannique.

En quoi les Noirs pouvaient-ils représenter un danger pour les troupes de Kitchener et quels étaient les buts des Anglais ? Leur attitude répondit à trois nécessités :

1. Empêcher les nombreux Noirs loyaux à leurs maîtres boers de cacher le bétail ou de renseigner les kommandos.
2. Éviter que des éleveurs qui auraient pu ravitailler les kommandos demeurent dans le Veld.
3. Rassembler des travailleurs pour les mines en les installant dans des camps à proximité des lieux d'extraction.

À la fin du mois de mai 1902, les Britanniques avaient interné 119 700 Noirs du Transvaal et de l'État libre d'Orange, ce qui, rapporté à leur population totale de 1899, soit, comme nous l'avons vu plus haut, environ 800 000 personnes, représente un pourcentage particulièrement élevé. De tels chiffres montrent que les Noirs qui vivaient dans les deux Républiques boers demeurèrent très majoritairement loyaux aux Boers.

Les autorités militaires britanniques purent établir que 115 700 Noirs furent internés dans 66 camps, dont 60 000 Noirs de l'État libre et 56 000 de la ZAR. 14 154 de ces déportés moururent dans ces camps, dont 81 % d'enfants. Ces chiffres sont cependant considérés comme bas par les chercheurs qui évaluent le nombre réel de camps pour Noirs au moins à 80 et les pertes à un chiffre qui a pu atteindre 20000⁹³.

En créant ces camps, les Britanniques avaient deux buts. Tout d'abord, ils désiraient vider les deux Républiques boers de toute population afin d'y créer un désert humain hostile aux kommandos. Les fermes boers détruites et brûlées, il était, en effet, nécessaire d'en déporter les travailleurs noirs afin que ceux-ci ne continuent pas à ravitailler ou à renseigner leurs maîtres qui servaient dans les kommandos. La politique de la « terre brûlée » fut donc poussée jusqu'au terme de sa logique. En second lieu et comme

nous l'avons dit, les Anglais avaient besoin de concentrer la main-d'œuvre noire afin de pouvoir éventuellement l'utiliser à la place des Blancs, notamment dans le secteur des mines et des voies de chemin de fer où l'Imperial Military Railway était une grosse « consommatrice » d'hommes.

LES CAMPS DE PRISONNIERS⁹⁴

26 000 prisonniers de guerre boers furent internés par les Britanniques en Afrique du Sud même, dans les Colonies du Natal ou du Cap, sur l'île de Sainte-Hélène, aux Bermudes, à Ceylan et aux Indes.

Les Britanniques n'avaient semble-t-il pas prévu de devoir s'occuper de milliers de prisonniers et, après la phase de la « guerre classique », ils ne voulurent pas créer des camps en Afrique du Sud même tant ils craignaient que des raids menés par les kommandos puissent rendre la liberté aux internés. C'est pourquoi les camps de prisonniers furent le plus souvent installés ailleurs qu'en Afrique australe, dans l'Empire, et le plus loin possible de l'Afrique afin de décourager au maximum les tentatives d'évasion.

Les premiers prisonniers boers furent capturés le 21 octobre 1899, lors de la bataille d'Elandslaagte. Ils étaient 185 et ils furent internés à bord de deux navires. Le nombre de prisonniers augmentant au fur et à mesure du développement du conflit, les Britanniques décidèrent dans un premier temps de créer de véritables camps au Natal, puis ils furent transférés outre-mer.

Le premier groupe de prisonniers débarqua à Sainte-Hélène au début du mois d'avril 1900. Ils furent rejoints par les 4 000 hommes qui avaient capitulé avec Cronjé lors de la bataille de Paardeberg.

Les premiers des 5 126 prisonniers boers internés à Ceylan débarquèrent le 8 août 1900. Le 28 juin 1900, ce fut le tour du premier contingent des prisonniers envoyés aux Bermudes. Au total, 4 619 Boers y furent internés. Aux Indes, dix-sept camps furent ouverts pour 9 000 prisonniers.

Dans ces camps, il n'y eut pas que des combattants mais également tous ceux qui étaient considérés comme suspects aux yeux des Britanniques et qui furent déportés loin des Républiques.

577 prisonniers moururent durant leur captivité, dont 62 durant le voyage en mer.

LES BRITANNIQUES REPRENENT L'AVANTAGE

Le 28 février 1901, Kitchener, le commandant en chef britannique, et Botha son homologue boer se rencontrèrent à Middelburg.

Kitchener fit des propositions de paix qui furent refusées car elles ne prévoyaient ni l'indépendance des deux Républiques, ni l'amnistie des Afrikaners du Cap qui avaient pris les armes aux côtés des Boers et que les Britanniques désignaient sous le nom de « rebelles ».

À partir de ce moment, et en dépit de brillantes actions menées par les Boers dans le cadre de la guérilla, les Anglais commencèrent à prendre l'avantage. C'est ainsi que le 14 juillet 1901, les forces britanniques réussirent à s'emparer du quartier général des kommandos de l'État libre d'Orange, avec toutes les archives du gouvernement clandestin. Le président Steyn réussit cependant à échapper à ses poursuivants.

Le 7 août, Kitchener qui voulait en finir annonça solennellement aux combattants boers qu'il leur donnait jusqu'au 15 septembre pour déposer les armes. En cas de refus, il les menaçait de prendre de sévères mesures contre leurs biens.

Aux mois de septembre et d'octobre, les kommandos Lotter et Scheepers furent détruits et leurs chefs faits prisonniers⁹⁵. Ces captures furent suivies, le 16 décembre, de celle de Kritzinger*, l'insaisissable chef de guérilla⁹⁶.

LA GUERRE DANS LA COLONIE DU CAP

L'INVASION DE LA COLONIE DU CAP (janvier-octobre 1901)

Le 31 décembre 1900 puis le 1^{er} janvier 1901, plus de 5 000 Boers commandés entre autres par Hertzog*, Wessels, Kritzinger et De Wet envahirent la Colonie du Cap, divisés en deux colonnes qui progressèrent le long de deux axes différents (carte "L'invasion de la Colonie du Cap (janvier-octobre 1901)").

La première prit la direction de De Aar, Vosburg, Carnavon, Fraserburg, avant de se fractionner en petites unités qui s'éparpillèrent dans toutes les directions.

La seconde colonne se dirigea vers le sud en direction de Steynsburg pour aller opérer dans les régions de Graaff Reinet et de Cradock.

À la fin du mois de janvier, les kommandos qui avaient reçu le renfort de quelques centaines d'Afrikaners du Cap, ceux que les Britanniques appelaient « rebelles », opéraient sur une ligne partant de la région de Clanwilliam, non loin de l'océan Atlantique, et passant par Porterville, Oudtshoorn, Uniondale, Willowmore, et atteignaient le chemin de fer d'East London puis les environs de Port Elizabeth. À cette époque, le commandement britannique estimait que les Boers opérant dans la colonie du Cap étaient plusieurs milliers et que plus de 10 000 « rebelles » les avaient rejoints⁹⁷.

La seconde colonne buta sur les défenses anglaises d'Uniondale au début du mois de février, et elle choisit de progresser plus à l'est.

Au mois de juillet 1901, les Boers avaient été contenus puis repoussés par les Britanniques et ils ne tenaient plus que les régions montagneuses des Sneeberg, Bankberg et Winterberge (voir carte, "L'invasion de la Colonie du Cap (janvier-octobre 1901)"), vers Cradock. Leurs forces s'élevaient alors à environ 1 800 hommes répartis en plusieurs kommandos dont les effectifs variaient de quelques dizaines à trois cents hommes.

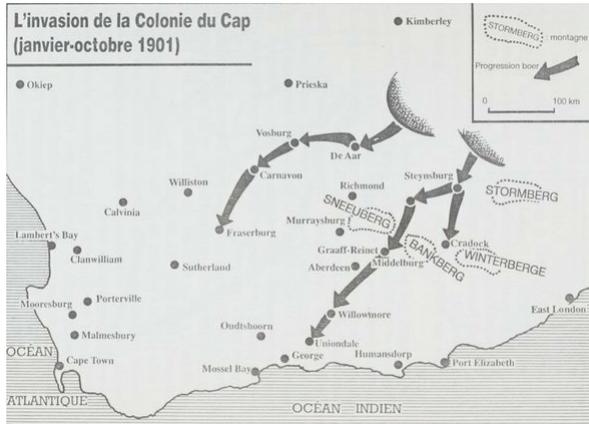
À la fin du mois d'août et au début du mois de septembre, les kommandos reprirent leur progression en territoire britannique. Ils étaient signalés partout à la fois, à Sutherland, Mooresburg (ou Murraysburg), Middelburg, Aberdeen, Willowmore et Cradock où Sheepers livra bataille à un détachement britannique.

Au début du mois de septembre, la poussée des kommandos se fit sentir loin vers le sud, jusqu'à Mossel Bay où, une avant-garde ayant été signalée, le commandement anglais se hâta d'envoyer un navire de guerre.

Durant le mois de septembre, la guérilla prit de l'ampleur dans la Colonie du Cap puisque la zone touchée partait de Kimberley au nord jusqu'à Middelburg, Worcester, George et Fraserburg.

La première colonne d'invasion, celle qui avait pris la route ouest, avait atteint Calvinia le 29 janvier 1901. Elle marcha en direction de la ville du Cap et prit Clanwilliam mais elle fut repoussée par une contre-attaque britannique. Plus au nord, les Boers prenaient Prieska le 16 février.

Au mois d'octobre, une seconde offensive fut lancée en direction du Cap et les kommandos poussèrent jusqu'à Malmesbury, à seulement 60 miles de la ville⁹⁸.



LUGAN 1998 – Tous droits de reproductions réservés

LES TROIS RAIDS DE KRITZINGER⁹⁹

Parmi les chefs boers qui participèrent à ces campagnes dans la Colonie du Cap, P.H. Kritzinger dirigea trois raids.

Le 16 décembre 1900, il franchit la frontière entre l'État libre et la Colonie du Cap à Odendaalstroom et il atteignit Noupoort. Talonné par les colonnes anglaises commandées par le général Craig, il nomadisa dans la région de Middelburg, Graaff Reinet, Murraysburg, Willowmore, Uniondale et Richmond. Au mois de mars 1901, il tenta un raid en direction de Port Elizabeth mais il ne connut guère de succès.

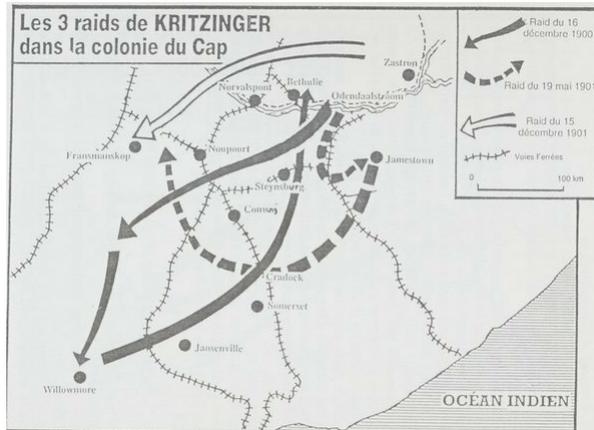
Kritzinger, qui avait sous ses ordres les kommandos de Sheepers et de Malan, se trouvait dans la région d'Aberdeen au mois de mai quand il fut surpris par une offensive britannique qui le contraignit à disperser ses hommes et à repasser la frontière de l'ancien État libre d'Orange.

Après avoir passé trois semaines dans l'État libre d'Orange, il lança une nouvelle opération en territoire britannique, le 19 mai 1901, à la tête de 500 hommes, puis il rallia le kommando Fouché dans la région de Cradock. Ce qui lui permit de rassembler environ 1 000 combattants qu'il divisa en petits groupes.

Quand les Britanniques furent prêts à lancer leur offensive dans le réduit montagneux qui lui servait de base, Kritzinger se déplaça en direction du chemin de fer puis, le 2 juin, il attaqua la forte garnison de Jamestown.

Le 24 juin, il s'empara de la ville de Richmond tandis que Fouché nomadisait sur les lisières du territoire des Xhosa, vers le massif de Stormberg où une certaine agitation anti-Boer avait commencé à naître.

Kritzinger qui était aidé par les Afrikaners vivant dans la région commençait à représenter une réelle menace aux yeux de Kitchener qui nomma le général French à la tête de toute la région, avec mission de la pacifier. French établit son quartier général à Middelburg et réorganisa ses troupes qu'il répartit en neuf colonnes de 5 800 hommes chacune. Il établit également quatre garnisons à Graaff Reinet, Somerset, Conway et Steynsburg.



LUGAN 1998 – Tous droits de reproduction réservés

Les 6 et 17 juillet, deux accrochages eurent lieu à Dordrecht et à Maraisburg et, le 21 juillet, Kritzinger infligea une sévère défaite au colonel Crabbe dans les environs de Cradock.

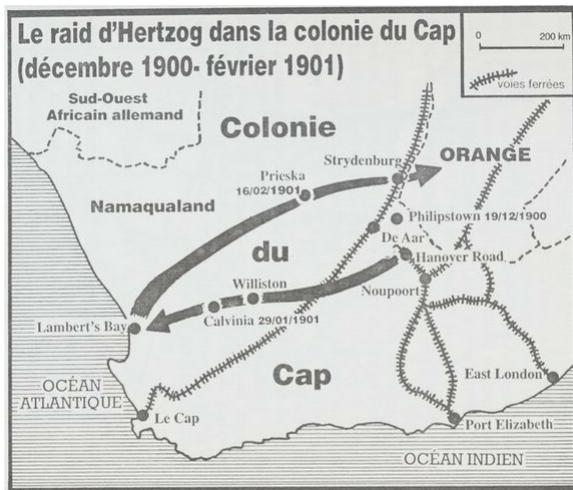
La réussite de Kritzinger ne parvint pas à masquer la réalité, à savoir que le déploiement des forces britanniques eut raison des kommandos de Hugo, Scheepers, Lategan et Malan qui furent repoussés de la Colonie du Cap entre les 18 et le 24 juillet par dix colonnes britanniques. A la fin du mois d'août 1901, la région des Midlands fut nettoyée des kommandos qui jusque-là s'y étaient établis en terrain conquis. Kritzinger avait quant à lui choisi de se replier et il atteignit Zastron le 20 septembre.

Trois mois plus tard, le 15 décembre, il lança une troisième tentative d'invasion de la Colonie du Cap. Mais French l'attendait. Poursuivi par les Britanniques, il réussit à traverser la voie ferrée entre Noupport et Norvalspont. À Fransmanskop, le kommando se heurta à une ligne de blockhouses et Kritzinger fut blessé et fait prisonnier. Enfermé dans une geôle à Graaff Reinet, il fut condamné à mort puis gracié à la suite d'une campagne de presse menée aux États-Unis et en Grande-Bretagne.

HERTZOG AU CAP (décembre 1900-février 1901)

Pour les Boers, l'invasion du Cap répondait à quatre objectifs :

- montrer aux Britanniques que leur pugnacité était entière,
- montrer au gouvernement britannique et à l'opinion que la situation sud-africaine serait sans issue avec un gouvernement acquis à l'impérialisme et qu'une solution ne pourrait être trouvée qu'avec un gouvernement libéral,
- soulager la pression qui s'exerçait sur les kommandos qui opéraient dans les ex-Républiques,



LUGAN 1998-Tous droits de reproduction réservés

— lever des volontaires parmi les Afrikaners qui vivaient en territoire britannique.

Hertzog avait participé sous les ordres de De Wet à l'invasion de la Colonie du Cap au mois de janvier 1900. En accord avec son chef, il décida de se séparer de lui et de lancer une opération vers Lambert's Bay (carte "Le raid d'Hertzog dans la colonie du Cap (décembre 1900 - février 1901)").

A la tête d'un kommando de 1 000 hommes, il franchit le fleuve Orange à Sand Drift au début du mois de décembre 1900. Pour les Britanniques, le danger devenait de plus en plus réel au fur et à mesure que les kommandos se dispersaient à travers les immensités de la Colonie du Cap où le nombre des « rebelles » qui les rejoignaient commençait à croître.

Le major-général Settle, qui avait reçu pour mission de mettre un terme aux actions de Hertzog, rassembla les forces dont il disposait à Noupoort. Afin de tenter d'empêcher les Boers de franchir la voie ferrée Noupoort-De Aar, il installa une garnison de 800 hommes à Hanover Road et une autre de 315 à De Aar.

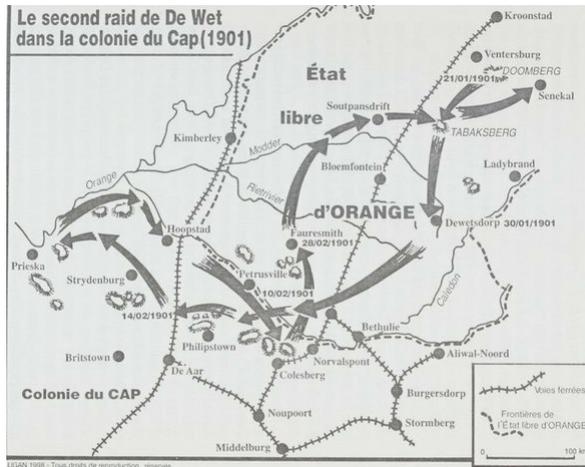
Le 19 décembre, Hertzog était à Philipstown mais la présence des Britanniques à Hanover Road le contraignit à orienter sa progression vers l'ouest. À Houtkraal, dans les environs de De Aar, il captura un train blindé puis, le 29 décembre, poursuivi par plusieurs colonnes britanniques, il prit la direction de Williston.

DE WET AU CAP, 1901 (voir carte, "Le second raid de De Wet dans la colonie du Cap (1901)")

Au début de l'année 1901, De Wet tenta une seconde invasion de la Colonie du Cap. Suivi de 2 200 hommes qui se rassemblèrent dans la région des Doornberg, il partit en direction du sud, le 27 janvier, étroitement surveillé par les 4 400 hommes des généraux Knox et Hamilton qui le harcelèrent

immédiatement. Après avoir perdu une cinquantaine d'hommes dans un accrochage avec Knox, De Wet réussit, le 30 janvier, à traverser les lignes anglaises entre Bloemfontein et Dewetsdrif.

Kitchener qui voulait en finir avec De Wet fit converger des renforts vers le fleuve Orange où il pensait pouvoir capturer le chef boer ou, tout au moins, lui interdire de pénétrer sur le territoire de la Colonie du Cap. L'ensemble de la zone fut confiée au général Lyttelton qui concentra ses troupes en quatre lieux stratégiques : Bethulie, Aliwal North, Noupoort et Soutpansdrift. Mais, en dépit du déploiement britannique, De Wet réussit à franchir le fleuve Orange à Petrusville, le 10 février 1901.



La réussite de De Wet n'était pas totale puisque les accrochages et les poursuites des jours précédents avaient épuisé hommes et chevaux. 800 hommes, à bout de forces, refusèrent même de suivre leur chef en territoire britannique.

Le 14 février, le général Plumer sur ses talons, De Wet traversa la voie ferrée De Aar-Kimberley et il prit la direction de Strydenburg. Toujours poursuivi par Plumer, il décida de se diriger vers Prieska, zone quasi désertique où Plumer ne put le suivre car il ne disposait pas d'intendance. Une fois encore, la rusticité des kommandos faisait la différence car les Britanniques ne pouvaient s'éloigner longtemps de leurs sources de ravitaillement.

Dans la région de Prieska, De Wet se trouvait pris au piège à la confluence du Vaal et de l'Orange et il risquait à tout moment de se voir acculé par les Britanniques. C'est pourquoi il choisit de mettre un terme à son raid et de rentrer dans l'ancien État libre d'Orange. Mais le fleuve Orange était en crue et il fut contraint de se diriger vers l'est. À ce moment-là, Plumer avait rattrapé son adversaire et, pour alléger la marche de son kommando, De Wet décida d'abandonner les deux pièces d'artillerie qui freinaient sa mobilité et qui lui avaient été bien peu utiles jusque-là.

La situation devenait grave pour les Boers car les Britanniques tentaient de refermer sur eux le piège qui leur avait été tendu par la crue de l'Orange. C'est ainsi qu'avant Hoopstad, la route était coupée par un détachement commandé par le major Paris mais De Wet décida de forcer le passage en deux endroits. Cependant, l'épuisement des combattants conduisit De Wet et Plumer à décider, d'un commun accord, de faire une pause. De Wet prit ses quartiers à Petrusville et les Britanniques à Hoopstad.

Comprenant qu'il était toujours impossible de traverser le fleuve Orange, De Wet prit ensuite la direction de Sand Drift où Hertzog se joignit à lui. Puis, le 28 février, les kommandos rentrèrent dans l'État libre d'Orange.

Pour tenter d'interdire à De Wet de s'enfoncer plus profondément à l'intérieur de l'ancienne République, l'état-major britannique fit affluer des renforts par voie ferrée. Laissant Hertzog, Brand et Fourie en arrière, De Wet réussit une fois encore à semer ses poursuivants et à se diriger vers Fauresmith et Senekal (voir carte, "Le second raid de De Wet dans la colonie du Cap(1901)").

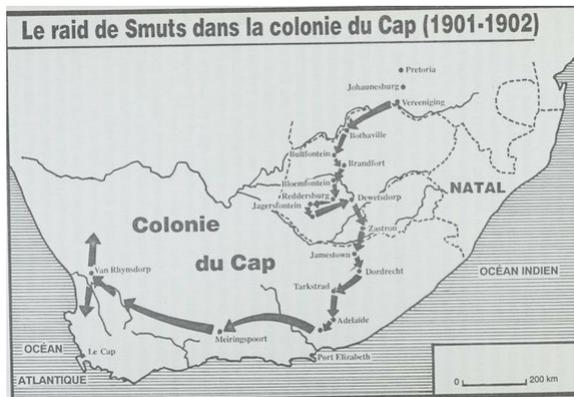
SMUTS ENVAHIT LA COLONIE DU CAP, 1901-1902 (voir carte, "Le raid de Smuts dans la colonie du Cap (1901-1902)")

J.C. Smuts, suivi de 360 hommes, pénétra à l'intérieur de la Colonie du Cap le 3 septembre 1901. Depuis son départ, il était talonné par plusieurs milliers de soldats britanniques auxquels il réussit à échapper pour aussitôt tomber dans un autre piège, celui tendu par les éléments, puisque l'hiver austral fut particulièrement tardif et froid cette année-là.

Du 4 au 7 septembre, Smuts fut harcelé par ses poursuivants et il perdit plusieurs hommes et plusieurs dizaines de chevaux lors de multiples accrochages. Il réussit cependant à capturer un train britannique mais, peu de temps après, durant un terrible orage, le kommando perdit presque tous ses chevaux.

Le 17 septembre, il organisa un raid victorieux contre le campement d'un détachement du 17^e lanciers. Ravitaillés et remontés, les hommes de Smuts reprirent leur marche en avant et ils poussèrent jusqu'à environ 80 kilomètres de Port Elizabeth.

La présence de fortes défenses britanniques les engagea à marcher vers l'ouest. Renforcés par les survivants du kommando Scheepers et par de nombreux volontaires issus de la population afrikaner du Cap, Smuts vit les effectifs de son kommando gonfler et il le divisa en deux groupes. L'un fut placé sous les ordres de Van Deventer et l'autre sous ceux de Ben Bouwer. Smuts demeura avec ce dernier et il décida d'affronter ses poursuivants dans les districts de Graaff Reinet, Aberdeen et Oudtshoorn. Le 31 octobre, ayant les Britanniques à ses trousses, il réussit à franchir la voie de chemin de fer. Plus tard, il rejoignit Van Deventer qui avait traversé la voie ferrée au nord-est de Beaufort West.



Épuisés, ils réussirent à atteindre la région du Namaqualand où Manie Maritz menait déjà une active guérilla. Il était largement aidé et ravitaillé par la population afrikaner, mais son problème était le manque d'armes et de munitions.

À la fin de l'année 1901, le général French décida d'isoler les kommandos. Pour multiplier leurs chances de survie, Smuts répartit leurs membres en 19 unités de 100 à 150 hommes chacune. Le 2 avril 1902, Manie Maritz investissait Springbok et, le 4 avril, il faisait de même à Concordia pendant que Smuts mettait le siège devant Okiep¹⁰⁰.

Le 21 avril, Smuts fut avisé du début des pourparlers de paix et le 24, escorté par une patrouille britannique, il quitta Port Nolloth pour la ville du Cap et se rendit par train jusqu'à Vereeniging, lieu de la conférence. (Voir plus loin p. 318)

Après le départ de Smuts, Maritz exerça le commandement régional et il organisa un troisième raid en direction de la ville du Cap afin de bien montrer aux Britanniques que les Boers avaient conservé toutes leurs facultés d'action.

Il fit alors avancer ses kommandos vers le sud et il leur donna l'ordre de commencer à se concentrer dans la région de Calvinia. Seul le kommando Schoeman, fort de 300 hommes, ne participerait pas à l'opération car il devait rester dans la région de Garies afin de ne pas totalement dégarnir le Namaqualand.

Lorsque la nouvelle de la paix de Vereeniging parvint à Maritz, les kommandos de Van Deventer, de Wessels, de Theron*, de Bouwer et celui de A.J. Kampfer, composé de rebelles du Cap, avaient achevé leur concentration.

LES NÉGOCIATIONS DE PAIX VUES PAR ROBERT DE KERSAUSON

[...] Fin avril. Les opérations dans l'extrême ouest du Cap sont dirigées par le général en chef Smuts, assisté des généraux Maritz et Van Deventer, ayant chacun sous leurs ordres respectivement 200 et 800 hommes. Nous sommes absolument maîtres de la situation depuis longtemps et indélogeables de l'immense territoire que nous avons conquis.

C'est alors qu'un parlementaire anglais survint avec des dépêches pour le général Smuts. Smuts est appelé par le gouvernement boer à Vereeniging « pour une conférence convoquée pour le 15 mai, en vue de discuter des conditions de paix offertes aux deux Républiques par Sa Majesté britannique ».

[...] En rapprochant les brillants succès de De La Rey des nôtres dans l'ouest du Cap, nous crûmes comprendre le sens des ouvertures pacifiques signifiées au général Smuts. L'Angleterre, sans doute, allait céder et rendre la liberté et l'indépendance à un peuple qui avait tout sacrifié pour la défense de son drapeau. [...]

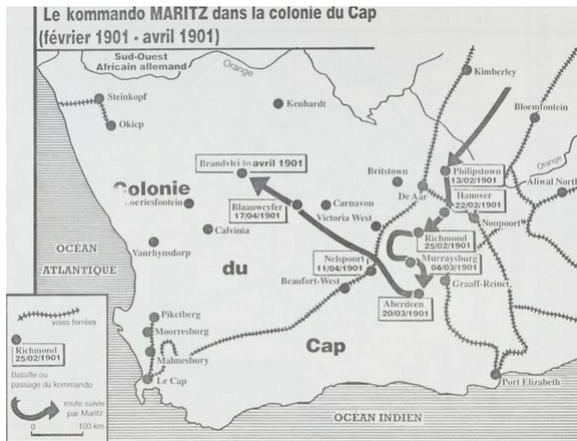
Pour que la paix se fit, il faudrait avant tout, pensions-nous, que l'énorme Colonie du Cap se fût soulevée tout entière, pour seconder les deux Républiques. Et ce soulèvement, bien qu'en bonne voie, n'était encore qu'à son début. [...]

24 avril. Le soir dans l'église de Concordia, le général Smuts nous fit ses adieux et nous adressa une courte harangue :

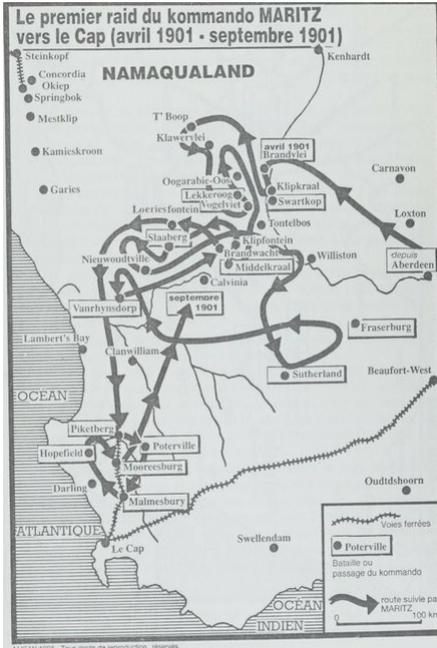
— Parce qu'on nous parle de la paix, dit-il, ce n'est pas une raison pour nous de relâcher notre vigilance, pour laisser fléchir notre courage ou notre audace. Je ne crois pas beaucoup, pour ma part, à la paix, et il me semble que le général Maritz y croit encore moins. Le moment ne me paraît pas venu encore. N'interrompez donc pas les opérations militaires ; redoublez d'ardeur. [...]

Le lendemain, 25 avril, à 9 heures du matin, le général Smuts, escorté de 250 hommes et accompagné de nos vœux les plus profonds, se mettait en route pour son long voyage vers Vereeniging. Après deux jours de marche vers l'ouest, vers Port Nolloth d'où il devait embarquer pour Capetown, il fut reçu avec tous les honneurs militaires par le colonel Cooper, qui lui remit un sauf-conduit destiné à lui permettre de franchir, d'étape en étape, chacune des lignes ennemies.

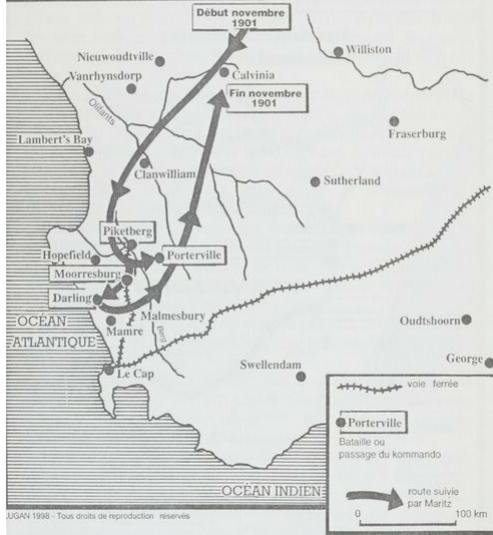
Comme il le leur avait tant recommandé, nos officiers redoublèrent d'activité. Avec, à notre tête, un homme tel que Maritz, nous ne pouvions d'ailleurs qu'ajouter de nouveaux succès à tous ceux qu'il avait remportés dans ces derniers mois¹⁰¹.

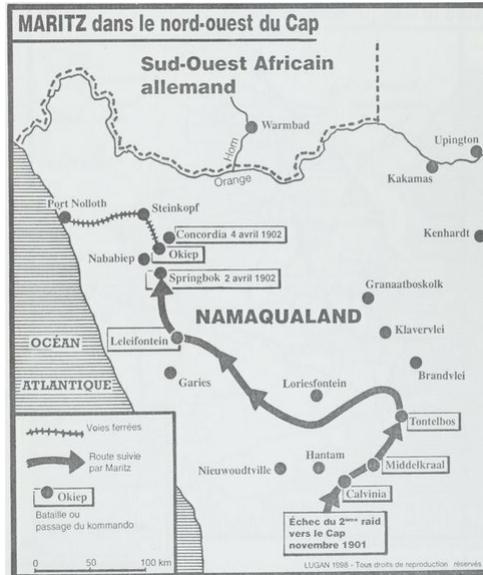


LUGAN 1998 – Tous droits de reproduction réservés



Le second raid du Kommando MARITZ vers le Cap (novembre 1901)





L'ÉCHEC DE L'INVASION DU NATAL PAR LES BOERS (voir carte, "Le raid de Botha au Natal (août 1901)")

Vers la mi-août 1901, Botha décida de lancer une offensive en direction du Natal. Il désirait montrer aux Britanniques et aux Boers que la guerre était loin d'être terminée et que les kommandos conservaient encore la capacité de mener des opérations coordonnées engageant d'importants effectifs sur de grandes distances.

Pour préparer son raid, Botha commença par rassembler un millier d'hommes au Transvaal. Vers la mi-septembre cet effectif fut doublé, mais une telle concentration de combattants ne pouvait échapper aux espions britanniques et Kitchener en fut naturellement informé. Il décida en conséquence d'intercepter cette petite armée et il fit marcher contre elle deux colonnes mobiles.

Une fois de plus, la souplesse de manœuvre des Boers fit la différence, car, n'étant pas encombrés et ralentis par des chariots et par une lourde intendance, les kommandos purent passer sans encombre entre les unités britanniques qui ne réussirent pas à les intercepter.

La marche de Botha se fit vers le sud, au-delà de la ville de Piet Retief, et le 14 septembre, il se trouvait dans la région de Vryheid.

Sa progression avait été très rapide, d'autant plus que le sol était détrempé par des pluies abondantes, ce qui avait éprouvé les montures, obligeant les Boers à prendre quelques jours de repos.

Le général Lyttelton, commandant en chef du Natal, était inquiet car ses services de renseignement étaient incapables de localiser Botha. Ne désirant prendre aucun risque, l'état-major britannique fit alors venir d'urgence plusieurs colonnes qui opéraient dans l'État libre d'Orange. Le plan de Botha se déroulait

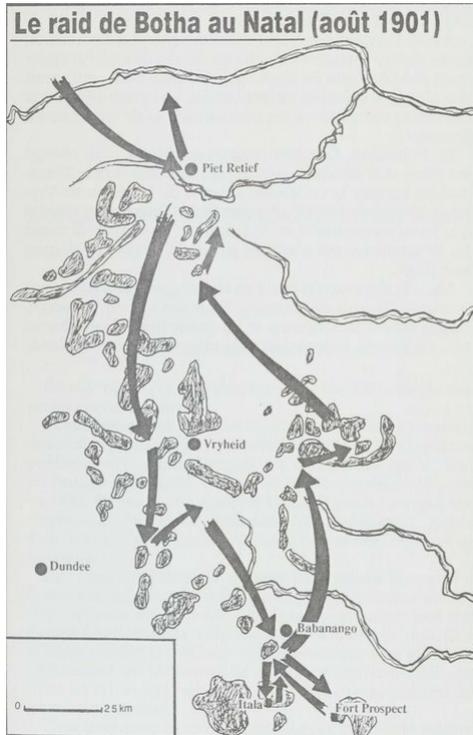
comme prévu, la chasse aux kommandos qui menaient la guérilla dans l'État libre allait donc être allégée.

Le 17 septembre, la colonne de renfort commandée par le major Gough repéra une partie des hommes de Botha et il fut décidé de les suivre de loin. Quelques heures plus tard, les Boers firent halte dans une ferme et le major Gough décida de les y surprendre. Sa manœuvre échoua car, au moment où il lança l'assaut, Botha était en selle avec un millier d'hommes et ce furent les Britanniques qui tombèrent dans un piège. En moins de dix minutes, ils eurent à déplorer 20 morts, 24 blessés, et ils laissèrent 241 prisonniers aux mains des Boers.

La gravité de la situation n'échappa pas au commandement britannique et 16 000 hommes de renfort furent envoyés au général Lyttelton qui en disposa avant la fin du mois de septembre. Du côté boer, la situation n'était pas bonne car les hommes et les montures étaient épuisés. Il n'était, en effet, plus question de l'objectif initial de Botha en direction de Dundee où il voulait faire sauter la voie de chemin de fer par laquelle passait tout le ravitaillement anglais en direction du front du Transvaal. En revanche, les Boers avaient pu se rééquiper en fusils et en munitions aux dépens du malheureux major Gough et de ses hommes.

Botha décida alors de choisir un autre objectif, à savoir deux camps militaires anglais au Zululand, les forts d'Itala et de Prospect. Le 25 septembre, il divisa sa troupe en trois. 1 400 hommes furent placés sous les ordres de son frère Chris qui reçut l'ordre de marcher sur Itala, 400 hommes furent confiés au général Emmet qui prit la direction de Prospect, tandis que lui demeurait en réserve dans la région de Babanango avec le restant de la troupe.

Cette double attaque fut un fiasco. La colonne de Chris Botha avait été repérée par des Zulu. Elle fut signalée au major Chapman, commandant du fort Itala, qui réagit promptement en installant 80 de ses 200 hommes sur une hauteur dominant le fort d'où ils réussirent à contenir tous les assauts boers durant la journée du 26 septembre. Vers 17 heures, à bout de munitions, ils se plièrent dans l'enceinte du fort que les Boers ne réussirent pas à enlever. À 19 heures, au moment où les défenseurs tiraient leurs dernières cartouches, ce qu'ignoraient les assaillants, Chris Botha donna l'ordre du repli. La bataille avait été rude et les Boers avaient perdu 15 tués et 40 blessés contre 22 morts et 59 blessés chez les Britanniques.



LUGAN 1998 – Tous droits de reproduction réservés

À Fort Prospect, les Boers ne furent pas plus heureux et, après plusieurs assauts infructueux, l'ordre de repli fut également donné. Tirant les leçons de cet échec, Botha qui savait que plusieurs colonnes étaient lancées à sa poursuite décida de fausser compagnie à ses poursuivants et de retourner au Transvaal.

Le 1^{er} octobre, Lyttelton comprit que Botha avait changé ses plans et il décida de lui couper la retraite vers le Transvaal en barrant la crête montagneuse de la région de Vryheid. Mais, une fois de plus, les Boers furent plus rapides que leurs poursuivants et, le 5 octobre, ils avaient distancé les Britanniques qui n'avaient pas eu le temps de refermer leur piège.

Chris Botha avait été laissé en arrière-garde afin de couvrir la retraite du gros de la troupe. Dans son secteur, les accrochages furent très violents et 30 combattants boers furent tués ou blessés. Les survivants se réfugièrent au Swaziland.

L'OPINION MONDIALE ET LA GUERRE DES BOERS

L'OPINION ANGLAISE

En métropole et dans l'Empire, la guerre d'Afrique du Sud provoqua l'union sacrée.

Depuis les années 1820, les Boers étaient présentés comme des esclavagistes par les missionnaires de la LMS et l'opinion publique britannique détestait ces « rustauds » qui avaient eu l'audace de vaincre les armées de Sa Gracieuse Majesté en 1881. Ce sentiment avait été renforcé par les campagnes de presse en faveur des Uitlanders. Non seulement l'opinion était donc préparée à la guerre, mais encore elle l'appelait de ses vœux.

Dans ces conditions, le courant impérialiste favorable à l'intervention au nord du fleuve Orange exerçait une irrésistible pression sur ceux des membres du gouvernement qui étaient favorables à la temporisation et à la négociation. Que valaient en effet la prudence et la sagesse face à un immense mouvement se réclamant de la justice internationale, du droit moral, et qui reposait sur une hyper-exacerbation du sentiment national ?

C'est pourquoi, quand les Républiques boers adressèrent à la Grande-Bretagne l'ultimatum qui allait déclencher les hostilités, la presse anglaise, unanime, se prononça pour son rejet et pour l'emploi de la manière forte afin d'en finir une fois pour toutes avec les Boers.

La classe politique fit chorus. L'opposition libérale de Campbell-Bannerman elle aussi décida d'appuyer le gouvernement en dépit de ses réticences sur la manière dont le ministre des Colonies, Chamberlain, avait mené les négociations avec les Boers. Le Parlement vota donc un crédit de 10 millions de livres afin de donner au gouvernement les moyens de faire la guerre.

Les échecs britanniques puis les défaites durant la « semaine noire » du mois de décembre 1899 ne démobilisèrent pas l'opinion qui serra encore davantage les rangs autour de ses soldats et de son gouvernement. Les seuls reproches allaient dans le sens d'une augmentation des moyens militaires. Il fallait donner à l'armée les moyens de mettre au pas les Boers.

Au début de l'année 1900, le sort des armes pencha du côté anglais et l'État libre d'Orange fut envahi. Dans toute la Grande-Bretagne, ce fut la liesse. Quand la nouvelle de la capitulation de Cronjé puis celles de la délivrance de Ladysmith et de Kimberley parvinrent à Londres, ce fut le délire car tous pensaient que la fin de la guerre était proche et que l'ennemi était sur le point de capituler.

Le choc que produisirent le développement de la guérilla et les raids dans la Colonie du Cap fut rudement ressenti par l'opinion et un malaise succéda à l'euphorie : les Boers avaient été donnés battus et voilà qu'ils tenaient le pays... De plus, la guerre devint de moins en moins glorieuse : plus de belles manœuvres en rangs serrés mais des coups de main, des embuscades, de longues gardes statiques et démoralisantes d'objectifs isolés et qui pouvaient être attaqués à tout moment.

La guerre coûtait cher et elle n'en finissait pas. Pour achever ce triste tableau, Emily Hobhouse faisait connaître à l'opinion la réalité des camps de reconcentration et ses récits commencèrent à ébranler une partie de l'opinion, à telle enseigne que le gouvernement dut lui interdire de parler en public. Un courant en faveur de la paix commença même à se manifester et un meeting en faveur d'une solution négociée fut

tenu à Queen's Hall le 22 juin 1901. De violentes bagarres opposèrent manifestants et contre-manifestants tandis que le Parti libéral, divisé entre un courant belliciste et un courant pacifiste, était au bord de l'éclatement.

Dans les Dominions, l'enthousiasme faisait également place à une certaine lassitude. Alors que les contingents australiens se battaient en Afrique du Sud, des manifestations réclamaient la fin de la guerre.

Plus inquiétant pour le gouvernement, les milieux d'affaires qui avaient tant poussé à la fermeté commençaient à être désenchantés car la guerre, qui devait être rapide et fructueuse, n'était pas terminée. Les mines étaient toujours fermées¹⁰², le commerce paralysé et l'économie des villes de Durban et de Capetown en totale léthargie. De plus, environ 15 000 Uitlanders d'origine britannique avaient trouvé refuge dans la Colonie du Cap dès le début de la guerre et il fallait les assister.

L'évolution d'une partie de l'opinion britannique se fit à la suite des révélations sur le drame des camps de reconcentration. Les missionnaires protestants qui avaient si âprement défendu les Khoisan et les Sotho contre les Boers demeurèrent le plus souvent étrangement silencieux devant les souffrances, bien réelles, celles-là, des femmes et des enfants boers.

Les descriptions d'Emily Hobhouse finirent par émouvoir un certain nombre d'hommes politiques libéraux dont Campbell-Bannerman qui n'hésita pas à parler de ces camps comme d'une « méthode barbare ». Lloyd George quant à lui prit de plus en plus ouvertement position contre la guerre.

Les partisans de la ligne dure les considéraient comme des traîtres et les désignaient du nom de « pro-Boers », ce qui était tout à fait inexact. Comme les impérialistes, ils pensaient, en effet, que l'Angleterre devait dominer l'Afrique du Sud mais ils auraient voulu éviter la guerre, persuadés qu'il aurait été possible de s'entendre avec certains dirigeants boers.

Tous les espoirs des Boers reposèrent bientôt dans cette opposition à la guerre qui se développait chaque jour davantage en Grande-Bretagne. Mais leurs espérances furent déçues en 1900, quand les conservateurs remportèrent les élections dites « kaki », du nom de la couleur du nouvel uniforme de campagne britannique. Les partisans de la guerre à outrance voyaient donc leur ligne soutenue par l'opinion.

L'OPINION EN HOLLANDE, EN ALLEMAGNE ET AUX ÉTATS-UNIS

En raison des liens historiques, culturels, linguistiques, économiques et même sentimentaux qui unissaient Boers et Hollandais, la situation dans les deux Républiques était suivie de près en Hollande.

Durant l'été 1899, au moment où la tension semblait devoir se transformer en conflit entre les Boers et l'Empire britannique, l'opinion publique hollandaise qui avait clairement pris parti pour ses « frères » afrikaners fit pression pour que le gouvernement intervienne auprès de Londres afin d'exercer une pression dans le sens de l'acceptation d'une évolution pacifique.

Le gouvernement hollandais était plus prudent, sa neutralité était guidée par le souci de la sauvegarde de ses intérêts économiques et commerciaux au Transvaal, notamment les chemins de fer et leurs 1 500 employés hollandais¹⁰³

L'Allemagne connut également un déchaînement pro-Boers. Il fut d'autant plus important que ceux qui se mobilisaient pour les Républiques reprochaient à leur gouvernement d'avoir trahi ses alliés en ne tenant pas ses promesses.

L'engagement de Guillaume II avait pourtant été très net en 1896, au moment du raid Jameson, quand l'empereur avait envoyé au président Kruger son fameux télégramme de soutien¹⁰⁴. La déception fut donc grande dans une large partie de l'opinion quand, le 1^{er} octobre 1899, Berlin affirma sa détermination de

demeurer neutre durant le conflit. Elle ne fit que croître quand le ministre von Richthofen démentit officiellement que Guillaume II eût offert sa médiation entre les belligérants.

L'Allemagne, qui avait conclu un accord de partage colonial avec la Grande-Bretagne, avait désormais une position différente de celle qui avait été la sienne quatre années plus tôt. Les Boers avaient ainsi perdu leur seul réel soutien extérieur.

La position des États-Unis fut différente de celle des autres grandes puissances dans la mesure où les origines ethniques de nombreux Américains dictèrent leurs sympathies dans le conflit sud-africain. Les Irlandais, les Hollandais et les Allemands soutenaient ainsi la cause des Boers et les Anglais celle de Londres.

La Présidence américaine fut l'objet de véritables campagnes de lobbying. Les partisans des Républiques demandaient une médiation de Washington et leurs adversaires un alignement diplomatique sur les positions défendues par le Royaume-Uni.

Le président McKinley fit comme l'empereur d'Allemagne en proclamant la neutralité de son pays. Cependant, à la différence de ce qui advint en France ou en Allemagne, l'opinion publique américaine semblait davantage pencher dans le camp du soutien aux Britanniques que dans celui de l'aide aux Républiques. C'est ainsi que le sous-secrétaire d'État à l'Intérieur, Webster Davis, fut contraint de démissionner au mois d'avril 1900 en raison du rôle actif qu'il avait joué dans les rangs des partisans du soutien aux Boers.

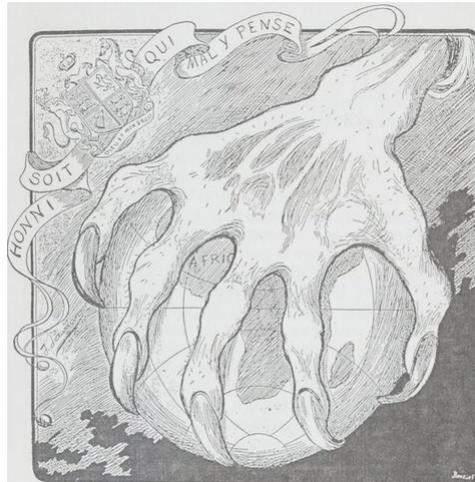
En définitive, seuls se mobilisèrent des groupes ethniques qui se sentaient proches des aspirations des deux Républiques. Dans ce combat, les Hollandais créèrent les rares structures organisées qui permirent une action efficace en faveur des Boers. La principale organisation était née aux Pays-Bas en 1898 et elle avait pour nom *Algemeen Nederlandsch Verbond*. Rapidement, des antennes furent créées dans les principales villes américaines abritant des colonies hollandaises : Milwaukee, Chicago, San Francisco, Cleveland, Grand Rapids, Detroit, etc.

Les Irlandais créèrent quant à eux un *Irish Transvaal Committee* au mois de février 1900 et une multitude de comités couvrit bientôt une grande partie du pays. Dans la masse de ces organisations, quelques exemples peuvent être mis en évidence comme *The Lowan Transvaal Committee* ou *The American Transvaal League*, etc.¹⁰⁵.

En septembre 1901, le président McKinley fut assassiné. Le vice-président, Theodore Roosevelt, qui lui succéda était un sympathisant de la cause boer et il souhaitait une médiation américaine entre les belligérants. Cette médiation n'eut cependant pas lieu.

La solidarité internationale avec les Boers fut donc réservée aux initiatives privées, à l'image des comités qui se créèrent en France : aide aux enfants boers, comités des femmes allemandes, etc., et, naturellement, envoi de volontaires militaires et médicaux.

« Armes parlantes » (dessin de d'Aurian)



— APRÈS MOI S'IL EN RESTE

LA FRANCE ET LES BOERS

L'affaire de Fachoda¹⁰⁶ marqua un tournant dans les relations franco-britanniques. Elle permit en effet à la France de comprendre que si elle voulait un jour isoler l'Allemagne et « récupérer » ses provinces perdues d'Alsace et de Lorraine, il lui fallait obligatoirement se rapprocher de l'Angleterre.

Il n'était donc plus question de heurter les susceptibilités britanniques. Le contentieux historique entre les deux pays fut alors peu à peu mis entre parenthèses par la nouvelle politique qui allait aboutir en 1904 à l'Entente cordiale. Dans ces conditions, le sort des Républiques boers n'était en rien essentiel pour la France à partir du moment où Londres en faisait une affaire vitale pour ses intérêts. C'est pourquoi les autorités françaises qui souhaitaient cependant le maintien de l'indépendance du Transvaal et de l'État libre d'Orange ne manifestèrent pas leur opposition à la guerre puis à l'annexion qui allait en être la conséquence.

Le contexte diplomatique était d'ailleurs tout à fait favorable à Londres. Berlin, qui avait réglé son contentieux territorial en Afrique orientale avec la Grande-Bretagne, avait assuré cette dernière qu'elle demeurerait neutre en cas de conflit et qu'elle ne volerait pas au secours des Boers. Pour la France, il était donc évident que la neutralité était la seule ligne politique à suivre. Paul Cambon, ambassadeur à Londres, l'écrivit de la manière la plus nette à Delcassé, le ministre des Affaires étrangères :

Le Transvaal ne pourrait lutter avec chance de succès qu'avec l'appui ou la neutralité bienveillante de l'Allemagne et nous savons que c'est au profit du gouvernement anglais et non de celui du président Kruger que s'exercera cette neutralité [...]. La petite République des Boers est donc destinée tôt ou tard à subir la domination anglaise [...] ¹⁰⁷.

Si le gouvernement français afficha une neutralité sans faille, en revanche, l'opinion publique

s'enflamma. Par-delà les diversités politiques, trois grands courants peuvent être distingués en France.

Le premier apparaît comme minoritaire, c'est celui des capitalistes anglophiles. Le deuxième, le plus bruyant, est celui des nationalistes pro-Boers qui veulent venger Fachoda. Le troisième est celui des socialistes qui voient dans la Grande-Bretagne la citadelle du capitalisme, qu'il importe donc de combattre.

Dans tous les cas, la guerre des Boers provoqua un mouvement passionnel en France car elle révéla l'anglophobie d'une grande partie de la population.

FACHODA

La crise de Fachoda, qui eut pour résultat l'élimination de la France de la région du haut Nil, fut ressentie comme une humiliation nationale.

L'on passa même de peu à côté d'un conflit. Le 10 juillet 1898, le capitaine Marchand, de l'expédition Congo-Nil, arrive à Fachoda — aujourd'hui Kodok — coupant ainsi l'axe de pénétration britannique vers le sud. Le 26 septembre, le général anglais Kitchener, le vainqueur des Mahdistes du Soudan, prend position autour du fortin français et exige le retrait de Marchand et de ses hommes. Le 4 novembre, Fachoda est évacuée. La France a cédé devant les exigences britanniques. Le gouvernement n'a pas voulu faire la guerre pour ce petit poste du haut Nil. Désormais, la France renoncera à disputer à la Grande-Bretagne la souveraineté sur la région. Le 21 mars 1899, Paris et Londres signent une convention mettant un terme à leur rivalité impériale dans cette zone.

LE COURANT ANGLOPHILE

Dreyfusard et anglophile, le journal *Le Siècle* incarna la ligne de soutien à la politique menée par Londres en Afrique australe. Pour lui, les Boers étaient des obscurantistes, des passésistes, des féodaux, des chouans, de purs produits de la « civilisation sacerdotale » égarés au siècle de la Raison et des Lumières, de la Science et du Capitalisme planétaire. Quant aux Uitlanders, il s'agissait de modernes « agents du progrès économique » (*Le Siècle*, 22 octobre 1899) qu'il importait donc de défendre.

Pour les représentants de ce courant, la guerre était une nécessité car elle allait permettre d'imposer aux Boers la modernité qu'ils refusaient.

Avec cynisme, Yves Guyot exprima clairement cette opinion quand il écrivit, quelques mois avant le début des hostilités :

« Au point de vue des propriétaires d'actions des mines d'or, une guerre ne peut être très effrayante. Elle ne changerait pas la constitution géologique du sol [...] et une fois l'exploitation des mines affranchie des exigences des Boers, elle deviendrait plus fructueuse qu'elle ne l'a jamais été jusqu'ici » (*Le Siècle*, 26 juin 1899).

Épousant totalement les arguments des impérialistes britanniques et, en particulier, ceux de Milner, Yves Guyot reprochait également aux Boers de mettre sur le même plan Uitlanders et Noirs qui, selon lui, étaient pareillement exploités. Ce qui le choquait était le fait que les Boers n'aient pas de solidarité raciale envers les Uitlanders qui étaient des Blancs comme eux.

Les mines d'or sud-africaines avaient attiré de nombreux investisseurs français qui disposaient même d'un organe de presse, *La Revue sud-africaine*, dirigée par un financier, Henri Dupont. Son approche,

purement capitaliste, la fait ranger résolument dans le camp anglais. Elle défendait les intérêts des milliers d'actionnaires européens qui, par leur capital, avaient permis l'exploitation des mines du Transvaal dont l'avenir dépendait de la politique définie à Londres.

Pour les rédacteurs de *La Revue sud-africaine*, il était souhaitable que l'Angleterre définisse enfin une politique très ferme à l'égard des Boers, car :

Il n'est pas permis aux détenteurs d'un sol riche de le laisser en friche. C'est sur les territoires encore vierges que doit naturellement se déverser le trop-plein des pays civilisés, et malheur à ceux qui veulent barrer la route aux nouveaux venus.

La Revue sud-africaine souhaitait la victoire de l'Angleterre, même si ce pays est l'« ennemi légendaire » de la France, car :

L'Anglais [...] travaille pour nous. Au prix de son sang, il va nous débarrasser, non pas des Boers, mais de leur gouvernement corrompu qui dilapide les finances du pays et pressure l'industrie aurifère dont nous sommes les plus forts actionnaires. [Car] « comme Français, on peut penser ce qu'on voudra [...] mais comme porteurs de titres, on est obligé d'être avec les Anglais »¹⁰⁸.

LE SOUTIEN AUX BOERS

Les nationalistes français prirent fait et cause pour les Boers non seulement parce qu'ils luttèrent contre les Anglais et qu'ils vengeaient ainsi par procuration l'« humiliation de Fachoda », mais encore parce qu'ils incarnaient à leurs yeux le refus des idées issues de la Révolution française : égalité et individualisme abstraits.

Les nationalistes français se trompaient d'ailleurs totalement car la mentalité boer était à l'opposé des idées d'Ancien Régime, de la contre-révolution et des principes réactionnaires. Dans les années 1792-1795, nous l'avons vu plus haut, les Boers avaient même arboré la cocarde tricolore afin d'affirmer leur adhésion aux principes révolutionnaires qui mettaient à bas l'Ancien Régime qu'ils détestaient avec son absolutisme et le catholicisme d'État qui avait persécuté leurs ancêtres huguenots.

Cette image du Boer idéal et idéalisé obscurcit totalement l'esprit des nationalistes français. Pour ces nostalgiques de la société corporatiste, les Boers étaient en effet les héros d'un monde qui avait été rayé de la carte en Europe, celui de la société préindustrielle, où les solidarités communautaires n'avaient pas encore été disloquées par l'individualisme libéral et bourgeois.

C'est d'ailleurs ainsi que les décrit le colonel de Villebois-Mareuil, cofondateur de l'Action française¹⁰⁹ :

Nobles ou de bonne race pour la plupart, ils vivent sur leurs fermes comme aux castels de jadis, libres et isolés [...]. Ces gens d'autrefois [sont] dressés en pleine lumière d'à présent pour lancer un défi au déclin de nos civilisations trop avancées.

(*La Liberté*, 22 février 1900, « La lettre du colonel de Villebois-Mareuil ».)

Plusieurs organisations furent fondées en France pour venir en aide aux Boers ou pour recruter des volontaires¹¹⁰. La plus ancienne fut le Comité d'action de la jeunesse française en faveur du Transvaal, créé au mois d'octobre 1899 par un étudiant en droit, Maurice E. Landry, et auquel adhèrent plusieurs parlementaires nationalistes comme Georges Berry, François de Mahy ou Louis Pauliat. Le but de ce comité était militaire : recruter des volontaires et les soutenir durant leur engagement aux côtés des Boers.

Selon le Comité, 4 000 demandes d'engagement auraient été comptabilisées, dont 400 effectives.

Le Comité français des Républiques sud-africaines fut fondé le 31 octobre 1899 par le lieutenant-colonel J.L. Monteil. Son but était d'étudier tous les moyens pratiques de manifester aux Boers l'amitié des Français. Ce Comité était également largement ancré dans le camp nationaliste puisqu'il rassemblait Édouard Drumont, Henri Rochefort, François Coppée, Jules Lemaitre, Lucien Millevoye, directeur du journal *La Patrie*, et le colonel de Villebois-Mareuil qui était, comme nous l'avons écrit, un des fondateurs de l'Action française.

Le Comité pour l'indépendance des Boers fut fondé au mois de juin 1900. Il rassemblait des parlementaires moins engagés dans le camp nationaliste que ceux qui s'étaient réunis autour du Comité d'action de la jeunesse française en faveur du Transvaal. Son président était le sénateur Louis Pauliat. Sa principale activité fut d'organiser des réunions afin de populariser la cause des Boers dans l'opinion¹¹¹.

En raison de son recrutement, c'est ce Comité qui organisa l'accueil quasi officiel du président Kruger à Paris au mois de novembre 1900 et qui le fit recevoir à l'Hôtel de Ville.

Ce Comité revendiqua, au mois de juillet 1900, 60 000 membres dont 125 parlementaires, 4 000 conseillers municipaux, 1 500 professeurs. Au début du mois de novembre, il aurait regroupé 294 438 membres et, selon Kranz, l'un des vice-présidents du Comité, le 29 novembre, en pleine visite du président Kruger, le nombre des adhésions aurait atteint les 300 000.

La victoire britannique ne ralentit pas la mobilisation française en faveur des Boers puisque, au mois de mai 1901, fut fondé un Comité de défense des Boers. Il recueillait l'héritage des précédents mouvements qui avaient alors presque tous disparu, et il était présidé par Henri Rochefort¹¹².

COMITÉ DES ANCIENS COMBATTANTS FRANÇAIS DU TRANSVAAL

APPEL AUX FRANÇAIS

Depuis longtemps les nations ont manifesté leur volonté d'obliger l'Angleterre à faire une paix honorable avec les Boërs ou à se soumettre à un arbitrage.

Depuis longtemps, les Gouvernements se refusent à faire les démarches propres à sanctionner celle volonté des peuples.

Depuis longtemps nous sommes convaincus qu'en employant contre les Anglais tous les moyens on noie pouvoir, nous n'agissons pas seulement pour le bien de l'humanité, mais encore pour celui d'une politique bien comprise. sauvegardant ainsi les intérêts moraux et économiques de notre propre nation.

C'est pourquoi nous prenons les résolutions suivantes, que nous prions le peuple, par la voix de la presse et à l'aide de réunions publiques, d'approuver et d'exécuter avec nous :

Nous, Français, considérons à partir d'aujourd'hui les Anglais comme nos ennemis.

Si le Gouvernement ne met pas d'armée à la disposition du peuple pour faire prévaloir ses volontés par les armes, le peuple montrera qu'il ne se laisse pas violenter.

A — SUR TERRE

Nous combattrons les Anglais au moyen d'un boycottage économique et social :

1^e Nous n'achèterons plus de produits anglais ;

2^e Nous n'achèterons même plus rien dans les maisons vendant de ces produits ;

3^e Nous demanderons aux restaurateurs et maîtres d'hôtel de mettre devant leur porte un écriteau portant l'inscription : « **Entrée interdite aux Anglais** » ;

4^e Nous demanderons aux capitalistes de se défaire de toute valeur anglaise et de retirer leurs capitaux d'Angleterre ;

5° Nous demanderons aux bijoutiers de ne plus acheter de diamants à la Compagnie de Beers.

B — SUR MER

Nous demanderons au Gouvernement du Transvaal de distribuer des lettres de marque. Beaucoup de capitaines sont, en effet, prêts à armer en course pour détruire le commerce maritime anglais.

C —

Chaque gouvernement, s'opposant à la mise en action de ces résolutions, se trouvera en opposition avec la volonté des peuples et devra être combattu comme ennemi de ceux-ci.

RAISONS

a. – L'Angleterre arrivera, si elle fait la conquête du Sud de l'Afrique, à posséder la moitié de la production aurifère du monde, et pourra, par suite, fermer et ouvrir à son gré tous les marchés.

Nous ne voulons pas, au point de vue économique, devenir les esclaves de l'Angleterre.

b. – Le progrès anglais aboutira à un capitalisme sans patrie, bon à exploiter les masses.

Nous ne voulons pas abandonner à une bande de capitalistes éhontés l'Idéal, la Patrie, l'Honneur militaire, les Idées conçues pour le bonheur des peuples, pour lesquels nos pères ont combattu et versé leur sang.

c. – L'Angleterre a ruiné l'Inde et d'une contrée heureuse et riche a fait un foyer de famine et de peste. Elle veut maintenant se débarrasser d'une population qu'elle a rendu dangereuse en envoyant les coolies dans l'Afrique du Sud.

Nous ne voulons pas que le dernier champ de travail libre du monde soit perdu pour nos descendants.

Nous ne voulons pas que l'Angleterre ouvre à la peste la porte que les Boërs tenaient fermée.

d – Nous ne voulons pas que, dans l'intérêt d'une bande de capitalistes, le peuple boër, qui est de notre rare, soit massacré par une troupe de mercenaires, et nous voulons mettre un terme aux exploits des Anglais outrageant des femmes et des enfants et incendiant sauvagement des fermes isolées.

f. – Nous ne voulons pas que notre fortune nationale, gagnée par un dur labeur, devienne la proie des capitalistes anglais. Celui qui achète des valeurs anglaises est traître à son pays.

g. – Nous ne voulons pas que nos artisans, pour un salaire dérisoire de trois francs par jour, produisent des marchandises rapportant des millions de livres de bénéfices aux Anglais, qui les vendent dans le Sud de l'Afrique et dans les autres parties du monde.

h. – Nous ne voulons pas, enfin, qu'avec une parcelle de cet argent prélevé sur notre sueur et notre sang, les Anglais viennent chez nous séduire nos filles et joindre ensuite le sarcasme à l'injure.

F. CASTANIER, Commando du G^{al} Snyman, Président du comité des Ancien Combattants du Transvaal — **BERNICAT**, Commando Galepeau — **[CH. RAMEAU**, Commando Galopeau et Ricchiardi — **E. METTELER**, Commando du G^{al} Bignault — **E. RAIMBAULT**, Commando du G^{al} Snyman — **F. DAUQUAIR**, Cominnndo Villebois de Marcuil et G^{al} Delarey — **V. TOUVENAINT**, Johannesburg Commando G^{al} Viljoen — **CH. AUGER**, Commando Von Gohleck et Riccardi — **A. RABEG**, Commando Galopeau et von Goldeek **E. G'SELL**, Commando Galopeau. — **E. de ROTH**, Commando Galopeau.

Paris, – hnp. Colombe 15, rue Claude-l'ovillac

Pour ces comités, l'idée essentielle est le rapprochement entre les événements du Transvaal et le recul, l'humiliation française dans la région du haut Nil. Avec la guerre d'Afrique du Sud, Fachoda = Pretoria et les Boers vont, par personne interposée, presque par procuration, venger l'honneur français. Dans ces

conditions, des fils de France doivent être à leurs côtés.

Georges Berry, député et président d'honneur du Comité de la Jeunesse française pour l'indépendance des Boers, résuma bien cette idée au mois de mars 1900 lors d'une conférence :

[...] Mais qu'elle [l'Angleterre] se rassure, ce drapeau tricolore arraché de Fachoda et déchiré à Londres, a été porté à Pretoria par des volontaires français, et c'est [...] mêlés à ceux de l'étendard de la République du Sud que les Boers battront leurs oppresseurs et conquerront leur indépendance [...]. Elle nous a fait une guerre de cent ans ; pendant cent ans, elle a persécuté et dépouillé les colons du Cap. De tout temps, pour eux comme pour nous, elle a violé ses traités de paix [...] et sa haine est d'autant plus féroce contre les Boers, que du sang français coule dans leurs veines [...] ¹¹³.

L'Exposition universelle de Paris qui ouvrit ses portes le 14 avril 1900 fut l'occasion de fortes démonstrations pro-Boers et anglophobes.

La visite du président Kruger en France, depuis son arrivée à Marseille le 22 novembre 1900 jusqu'à son voyage triomphal à Paris le 24 novembre, fut pour les nationalistes une nouvelle occasion d'affirmation de soutien à la cause qu'il incarnait.

Mais la Grande-Bretagne était la plus forte et aucun gouvernement n'aurait voulu s'opposer à elle en intervenant aux côtés des Boers. Naïf, le président Kruger pensa qu'en se rendant en Europe, il pourrait changer le cours des choses. Son voyage, à l'automne 1900, lui fit traverser toute l'Europe jusqu'en Russie. Partout, il fut triomphalement accueilli par des foules enthousiastes mais aucun gouvernement ne le traita en représentant d'un État internationalement reconnu. Au mois de décembre 1900, à Saint-Pétersbourg, le tsar Nicolas II refusa même de le recevoir.

Les États fermèrent donc les yeux sur la guerre de conquête qui se déroulait dans le sud de l'Afrique et ils abandonnèrent à leur sort les Républiques boers. En réaction contre cette attitude qu'ils considéraient comme déshonorante, des centaines d'Européens et d'Américains se portèrent volontaires pour combattre aux côtés des Boers. Leur histoire, qui n'a jamais été véritablement racontée, constitue une véritable épopée.

LES VOLONTAIRES ÉTRANGERS

Français, Allemands, Hollandais, Irlandais, Autrichiens, Russes, Américains, Italiens, entre 2 000 et 3 000 volontaires étrangers combattirent dans les rangs boers. À ce chiffre il faut ajouter un nombre inconnu de non-combattants qui assurèrent quasi exclusivement les services médicaux aux blessés.

Ces volontaires ne luttèrent pas sous leurs propres uniformes nationaux. Ils avaient en effet adopté la tenue des Boers : une grossière tunique ou même un veston, des bottes légères, une culotte de drap grossier et un large chapeau protégeant autant de la pluie que du soleil, une carabine et une cartouchière. Chaque homme était autonome au point de vue du ravitaillement et certains furent directement incorporés dans des kommandos boers.

La vie fut difficile pour ces volontaires. Ils étaient peu ou pas familiarisés avec le climat, les longues chevauchées dans le Veld, et la nécessité de se débrouiller pour le ravitaillement. De plus, ils devaient apprendre des méthodes de combat auxquelles ils n'avaient pas été préparés en Europe. Pour un officier français comme l'était Villebois-Mareuil, par exemple, habitué à donner des ordres et à être servi par une ordonnance, le fait de devoir panser son cheval, de faire la cuisine ou de laver son linge était déconcertant.

À la déclaration de guerre, près de 1 000 volontaires étrangers groupés en six unités — deux groupes allemands, un corps hollandais, un corps irlandais, un corps scandinave et un corps d'éclaireurs américains —, étaient prêts à combattre aux côtés des Boers. Un demi-millier d'autres étaient intégrés à des kommandos réguliers.

Leur présence était *a posteriori* un cinglant démenti aux anathèmes du président Kruger qui avait, par ce qu'il faut bien qualifier d'obscurantisme religieux, laissé passer la chance historique qu'avait eue son peuple de s'enrichir « racialement » de ce que l'Europe avait de meilleur. Ces premiers volontaires étaient en effet des Uitlanders, ces hommes qu'il avait tenté de repousser et qu'il considérait comme des « créatures du diable ».

Quelques mois plus tard, au début du mois de février 1900, au moment de l'offensive victorieuse des Britanniques, de nombreux autres volontaires étrangers, allemands, italiens, scandinaves, français, hollandais, américains, russes, irlandais, etc., combattaient aux côtés des Boers. Dans un premier temps, ils avaient constitué des unités nationales qui furent dissoutes, leurs membres étant en principe versés dans un nouveau et unique corps créé le 17 mars 1900 et placé sous le commandement du colonel de Villebois-Mareuil. Cette Légion étrangère ne survécut pas à la mort de son chef, le 5 avril 1900 à Boshof¹¹⁴.

Tous les volontaires étrangers ne furent cependant pas rattachés à ces diverses unités. Un nombre impossible à déterminer avec rigueur servit directement dans les kommandos réguliers boers. L'évaluation du nombre de ces hommes est donc très difficile à faire. En prenant pour point de départ la liste établie par J.G. Pelletier (1972) à partir des documents douaniers portugais de Delagoa Bay au Mozambique (Lourenço Marques, l'actuelle Maputo) et en la comparant à celles des prisonniers faits par les Anglais ainsi qu'aux archives des Républiques boers, l'estimation de leur nombre varie entre 2 000 et 3 000 combattants, soit entre 10 et 15 % du corps de bataille boer, ce qui constitue un chiffre considérable.

LES AMBULANTES

Tous les volontaires étrangers n'étaient pas des combattants.

Nombre d'entre eux servirent dans le corps médical boer qui, sans eux, eût été quasiment inexistant.

Au total, huit unités médicales étrangères servirent aux côtés des Boers. Elles sont connues sous le nom d'ambulances, mais il s'agit en réalité d'hôpitaux de campagne. À la fin du mois de février 1900, 54 médecins et plusieurs dizaines d'infirmières volontaires y servaient.

Le nombre exact des antennes médicales étrangères opérationnelles durant la première phase de la guerre est difficile à établir. Durant la guérilla les hôpitaux auront quasiment disparu, les Boers ne contrôlant plus de territoires spécifiques.

La première ambulance installée fut celle de la Croix-Rouge allemande, opérationnelle dès la fin décembre 1899. La deuxième, qui le fut quelques jours plus tard, fut la première antenne médicale de la Croix-Rouge hollandaise suivie par une seconde ambulance hollandaise qui arriva au Transvaal le 26 janvier 1900, en même temps qu'une antenne mixte belgo-allemande et une autre qui était russe. Au mois de février, une antenne médicale russo-hollandaise débarqua à Delagoa Bay et au mois d'avril une irlandaise-américaine.

Une autre ambulance avait été fondée au Transvaal par des Uitlanders juifs partisans des Boers et qui étaient animés par Aaron Bension.

Les certitudes sont cependant plus nettes lorsqu'il s'agit des volontaires combattant au sein des unités étrangères officiellement constituées. Brian Pottinger (1986) aboutit au chiffre suivant : 360 Allemands, 300 Hollandais, 200 Irlandais, 100 Italiens, 60 Français, 50 Américains, et environ 30 Russes, soit 1 100 volontaires, plus environ 600 autres servant directement dans les unités boers comme le Français Robert de Kersauson, par exemple. Ce chiffre paraît cependant nettement en dessous de la réalité car, pour les seuls volontaires français, et en ne s'appuyant que sur les rapports du consul de France à Lourenço Marques, J.G. Pelletier (1972) recense 231 noms.

Une autre estimation a été faite par J. Hassell, chef des volontaires américains. Elle paraît plus proche de la réalité, quoique ne portant toujours que sur les volontaires officiellement intégrés à des unités étrangères autonomes : Allemands : 750 ; Hollandais : 600 ; Irlandais : 500 ; Américains : 300 ; Italiens et Grecs : 200 ; Scandinaves : 175 ; Français : 150 et Russes : 60, soit un total d'environ 2 800 hommes¹¹⁵.

LES VOLONTAIRES ALLEMANDS¹¹⁶

Les premiers volontaires étrangers furent allemands. Souvent anciens résidents au Transvaal, ils adhèrent immédiatement à la cause des Républiques. Leur chef, Adolf Schiel¹¹⁷, leva une petite armée de plusieurs centaines d'entre eux, animés par la même volonté farouche de combattre aux côtés des Boers.

Dans les mois qui précéderent la guerre, les Allemands du Transvaal avaient constitué une « Ligue allemande » destinée à aider les Boers. Elle avait quatre responsables : le docteur F. Elsberger comme président, secondé, entre autres, par le comte Harra von Zeppelin. A. Schiel qui avait été l'initiateur de ce comité s'était quasiment réservé le commandement militaire de l'unité combattante qu'il était prévu de constituer.

Cette association mena de longues conversations avec le gouvernement du Transvaal en vue de la constitution d'une unité combattante autonome allemande.

Comme les Boers avaient en général une bonne opinion d'eux¹¹⁸, le président Kruger donna son autorisation.

Adolf Schiel fut désigné comme commandant du corps avec deux Veldkornets sous ses ordres, Hans Ulrich von Quitzow et Adolf Krantz. Le corps allemand était à ce point organisé et autonome qu'il disposait même de son propre hôpital de campagne dirigé par le docteur F. Elsberger.

Le 19 août, le général Viljoen, chef du kommando du Rand auquel l'unité allemande était rattachée, ne cacha pas son enthousiasme quant à la bonne tenue de l'unité, mais il précisa fermement au colonel Schiel que le corps allemand serait placé sous ses ordres.

Schiel commit une faute qui allait se révéler catastrophique pour l'avenir. Le nombre de volontaires allemands devenant chaque jour plus important, il lui fut en effet suggéré de créer au sein du corps allemand deux unités : l'une à recrutement dans le Rand et l'autre dans la région de Pretoria, le tout sous son commandement. Schiel accepta, ce qui allait provoquer d'inextricables problèmes.

La constitution bicéphale de l'unité fut officielle à la fin du mois d'août et Schiel en était le chef. Un officier, afrikaner en dépit de son nom, Thomas Robertson, était chargé de la liaison avec le commandement boer. Le corps allemand du Rand était commandé par le capitaine C. Wiese, commandant en second, qui avait sous ses ordres trois Veldkornets, le comte von Zeppelin, le lieutenant Otto von Albedyll et le lieutenant Georg Badicke.

Le corps de Pretoria était commandé par Hans Ulrich von Quitzow secondé par le capitaine A. Krantz, homme au caractère difficile.

Le corps s'équipa avec 500 fusils Mauser, 500 cartouchières et une réserve de 50 000 cartouches. 300 hommes étaient immédiatement mobilisables, l'unité de Pretoria s'engageant à en faire suivre 200 sur le front dans les jours suivant un éventuel conflit. Inquiet, le consul d'Allemagne fit paraître dans la presse du Transvaal un avis précisant que son gouvernement ayant décidé de s'en tenir à une ligne de stricte neutralité, il ne pouvait que désavouer ses compatriotes membres de cette unité qui ne pourraient, en aucun cas, demander à bénéficier de la protection du consulat.

Le corps allemand quitta Johannesburg par le train le 1^{er} octobre 1899, sans Krantz qui s'était brouillé avec son chef. À Standerton, il se joignit à l'important kommando du général Ben Viljoen qui était placé sous le commandement du général Kock, patriarche à la barbe fournie, totalement incapable de mener une guerre moderne.

Des renforts continuaient à arriver et bientôt l'unité allemande fut forte de 530 hommes dont 275 cavaliers. Schiel pensait qu'il pourrait dans peu de temps aligner un millier de combattants, ce qui lui aurait permis de constituer une des plus importantes unités de l'armée boer. Mais les frictions entre ses officiers ne le permirent pas.

Comme nous l'avons vu pages 141 à 143, le 12 octobre, le général Kock et ses 1 000 hommes, dont le corps allemand commandé par Schiel, furent envoyés dans le massif des Biggarsberg afin de se rapprocher de Ladysmith. Le corps hollandais qui comptait 138 hommes commandés par De Witt Hamer vint les y rejoindre.

Deux patrouilles de 50 hommes chacune furent désignées par Kock avec l'ordre formel de ne pas engager le combat. Le 20 octobre, les deux Veldkornets qui les commandaient arrivèrent à la gare d'Elandslaagte, à environ 16 kilomètres de Ladysmith, où ils capturèrent comme nous l'avons vu, un train chargé de ravitaillement et d'alcool.

Arrivé sur place peu de temps après, Schiel comprit immédiatement que la position était indéfendable et qu'il importait de l'abandonner au plus vite. Le Veldkornet Potgieter qui avait pris la gare s'opposa alors violemment à lui, le menaçant de le faire traduire en conseil de guerre.

Les Britanniques prirent bientôt la position dans un état. Informé, le général Kock envoya en renfort le général Viljoen avec 200 hommes mais, aussitôt arrivé, celui-ci confirma les craintes de Schiel et en avisa son chef, estimant la position indéfendable et, de plus, sans intérêt militaire. Le vieux général Kock commit alors une grave erreur d'analyse : au lieu d'ordonner le repli immédiat, il se précipita au contraire

dans la nasse d'Elandsplaagte avec la totalité de son kommando, puis il se retrancha autour de la gare. Au même moment, près de Dundee, le général Lukas Meyer livrait bataille aux Anglais à Talana Hill.

Schiel tenta de persuader Kock de donner l'ordre de repli, mais en vain. Le général Joubert qui avait compris que Kock allait être pris au piège lui ordonna de se replier en direction de Glencoe mais il était trop tard, car les troupes du général French avaient fixé le kommando (voir carte, "Le Front du Natal (octobre - novembre 1899)").

Le comte von Zeppelin fut tué et Schiel blessé à l'épaule. Voyant que la situation était désespérée, les Boers sautèrent en selle et tentèrent de s'échapper, mais ils furent pris en chasse par les lanciers et les dragons britanniques qui les transpercèrent sans faire de quartier.

Les Boers perdirent dans la bataille 67 morts, 108 blessés et 188 prisonniers. Toutes proportions gardées, ce fut la plus sanglante défaite qu'eut à subir un kommando boer durant toute la durée de la guerre. Ce furent les Allemands et les Hollandais qui eurent à déplorer le plus de pertes. Quant au colonel Schiel, il fut fait prisonnier.

Décimé, le corps allemand fut replié à Johannesburg où il fut reconstitué avec de nouveaux volontaires et placé sous le commandement d'Otto von Albedyll¹¹⁹

Il fut renvoyé au front dès le 2 novembre mais, au lieu de repartir pour le Natal, il fut désigné pour le front de l'État libre d'Orange et placé sous le commandement du général Schoeman à Colesberg. Cette unité est connue sous le nom de Vrystaatse Duitsche Korps (corps allemand de l'État libre) ou VDK.

Quelques survivants de la bataille d'Elandsplaagte se joignirent à eux et von Albedyll qui démissionna en raison d'incessantes querelles internes à sa troupe fut remplacé par le capitaine Fritz Brall, un homme à la forte et paradoxale personnalité¹²⁰. Sous le commandement de Brall, le VDK participa à de nombreux engagements. Les femmes boers et allemandes de Johannesburg brodèrent son fanion qui lui fut officiellement remis en présence de nombreux officiers boers.

Le 1^{er} octobre 1899, pendant que le gros du kommando partait pour le front du Natal sous les ordres de Schiel, von Quitzow qui était resté en arrière à Pretoria se heurtait à Krantz qui avait commencé à miner son autorité.

Le 7 octobre, la tension entre Schiel et Krantz était telle que le général Joubert décida de séparer les Allemands. C'est ainsi qu'il envoya le groupe de von Quitzow avec Krantz dans le secteur d'Utrecht, sous les ordres du général Lukas Meyer tandis que Schiel et son groupe avait été, comme nous l'avons vu, placé sous l'autorité du général J.M. Kock. Désormais, les volontaires allemands seront divisés en deux corps ayant chacun un commandement autonome.

Le second corps allemand, ou corps allemand de Pretoria, commandé par von Quitzow fut engagé à Ladysmith mais Krantz rendit la vie à ce point impossible à son chef que von Quitzow renonça à son commandement le 17 décembre 1899. Krantz lui succéda immédiatement, secondé par Richard Runck nommé Veldkornet assisté de Fritz Schultz.

Krantz engagea l'unité lors des terribles combats de Platrand, colline avec deux positions élevées : Wagon Hill et Caesar's Camp, dans le périmètre défensif anglais de Ladysmith (voir carte, "Les tentatives de dégagement de Ladysmith (15 décembre 1899 - 27 février 1900)").

Le « kommando » Krantz se couvrit de gloire à Caesar's Camp puis lors des furieux assauts et corps à corps de Spionkop (voir p. 169), colline qui commandait le passage obligé que devaient emprunter les Anglais qui tentaient de dégager Ladysmith.

Plusieurs volontaires allemands eurent même un comportement héroïque à Spionkop, notamment un certain Braemar qui perdit trois doigts de la main droite et qui continua à combattre avant d'être gravement blessé au poumon.

Lors des combats de Spionkop fut tué le lieutenant von Brusewitz, officier de tradition, issu d'une longue lignée de Junkers. Il avait été cassé de son grade et emprisonné en Allemagne pour avoir, à la terrasse d'un café de Berlin, traversé de sa lame le corps d'un civil qui avait manqué de respect à son

uniforme. L'affaire avait fait scandale en Allemagne où les milieux antimilitaristes et socialistes s'étaient emparés du drame pour dénoncer la morgue de la caste des officiers. L'empereur lui-même avait donné des instructions pour que le jeune officier soit privé de son grade et chassé de l'armée. Une expression était même née à l'époque, le *brusewitzerei*, autrement dit l'arrogance des Junkers face aux civils.

Après huit années de prison, l'ex-officier fut libéré au moment où éclatait la guerre des Boers et il partit se joindre à leur lutte, cherchant toutes les occasions pour s'y faire tuer.

Le 24 janvier 1900, c'est à Spionkop qu'une balle anglaise le trouva. Elle n'avait guère eu besoin de le chercher longtemps puisque durant tout le combat il s'exposa bien en vue, grillant cigarette sur cigarette et donnant ses ordres à ses hommes qui s'abritaient des balles sifflant autour d'eux. Au moment où les Anglais arrivèrent presque au corps à corps, von Brusewitz les regardait approcher et, tranquillement, il alluma une autre cigarette avant d'être frappé en pleine tête et de tomber mort¹²¹.

Après ces combats, le kommando Krantz se divisa une nouvelle fois à la suite de l'opposition de ses deux chefs, Krantz et Runck, mais l'ardeur au combat des volontaires n'en souffrit pas pour autant.

Le 17 mars 1900, les kommandos étrangers furent en principe dissous et rattachés à la Légion étrangère placée sous le commandement du colonel de Villebois-Mareuil. Mais la nouvelle unité qui devait en théorie rassembler tous les combattants étrangers ne survécut pas à la mort de son chef. Les Allemands qui devaient l'intégrer continuèrent donc à combattre divisés en plusieurs groupes jusqu'à la fin de la phase classique de la guerre.

Au mois de mai 1900, Brall abandonna le commandement de son kommando à Runck et rentra en Europe. Le 31 mai, ce dernier fut capturé lors d'un engagement dans la région de Johannesburg après que son unité eut subi de fortes pertes. Le commandement passa alors à Lothar Kunze, ancien officier de Hussards ayant séjourné de longues années au Transvaal.

Une autre unité allemande — ou du moins germanique — procédait du corps allemand de Schiel et était commandée par le baron von Goldegg, un Autrichien. Sa composition « cosmopolite » faisait qu'elle était parfois désignée sous le nom de « corps suisse » ou de « Squadron hongrois ». Sa zone d'opérations était à cette phase de la guerre la région de Johannesburg. L'unité rejoignit plus tard les forces du général Botha.

Les contingents allemands, minés par les querelles personnelles, menaient une existence autonome les uns des autres. Sous les ordres du colonel Lorentz, une autre unité se constitua à Pretoria, formée de nouvelles recrues mais également d'anciens membres de la Légion Villebois-Mareuil. Cette unité combattit bravement à Thaba Nchu et à Zand Rivier, perdant le baron von Brachel et plusieurs volontaires qui furent tués. Parmi les blessés se comptaient le colonel Lorentz, le baron Wolf, le lieutenant von Wrangel, etc.

Des querelles internes entraînèrent ensuite la relève du colonel Lorentz mais certains de ses hommes n'acceptèrent pas cette sanction et refusèrent d'obéir aux ordres du nouveau chef qui leur était imposé. Le climat était devenu à ce point détestable que Maximov, commandant de la Légion après la mort de Villebois-Mareuil, décida d'en exclure les Allemands.

Dès lors, ces derniers demeurèrent à part, certains rejoignant des kommandos boers, d'autres intégrant individuellement le « corps hollandais » commandé par Maximov qui avait entre-temps renoncé au commandement de la Légion ; d'autres enfin constituèrent de petites unités d'éclaireurs composées de quelques volontaires chacune.

Dans la dernière phase de la guerre classique, l'une des dernières batailles dans laquelle la présence de combattants allemands est attestée est celle de Belfast, à l'est du Transvaal, le 26 août 1900.

LES VOLONTAIRES SCANDINAVES

Le 11 octobre 1899, un corps scandinave fut constitué. Il était composé de Suédois, de Danois, de Norvégiens et de Finlandais qui avaient répondu à l'appel aux armes lancé par Axel Uggla¹²², un

ingénieur suédois employé par les Chemins de fer du Transvaal (NZAM).

Les premiers engagés venaient d'ailleurs des NZAM et de l'administration du Transvaal. Un second groupe était composé de techniciens, ingénieurs et membres de la police des mines.

Johannes Flygare¹²³ fut nommé à la tête du corps scandinave. Cet ingénieur avait participé au sein d'un kommando à la campagne de 1898 contre les Venda, au nord du Transvaal. Il reçut le grade de Veldkornet, le corps scandinave n'ayant pas les effectifs qui lui auraient permis d'être dirigé par un commandant.

L'encadrement de l'unité scandinave était composé du lieutenant Erik Staalberg, ancien du régiment Royal Helsinki qui fut nommé instructeur, du second lieutenant William Baerentzen, un Danois du Transvaal, et de David Appelgren, un Suédois. Ces trois officiers furent ensuite rejoints par la baron suédois Helge Fagersjokold.

À sa constitution, le corps scandinave était fort de 120 hommes. John Flygare guida l'unité jusqu'à Mafeking où elle fut engagée sous les ordres du général Cronjé. À la fin du mois de novembre 1899, elle suivit Cronjé à Maggersfontein où la bataille se préparait.

Lorsqu'il rejoignit le général Cronjé dans la zone de Kimberley, le corps scandinave était composé de 112 hommes : 45 Suédois, 23 Danois, 18 Finlandais, 13 Norvégiens, 7 Allemands, 3 Hollandais, 2 Russes, 1 Italien et 1 volontaire juif d'origine allemande, Gustav Lindenberg, commerçant à Klerksdorp, farouche partisan des Boers et qui s'était vu refuser l'entrée dans le corps allemand de Schiel.

Flygare pensait que Mafeking pouvait être pris en un seul assaut et il avait demandé à Cronjé l'autorisation de le mener avec ses hommes plus un renfort de 500 Boers, mais le général qui était économe de la vie de ses hommes refusa. Le 23 novembre, les Scandinaves se comportèrent bravement lors de la bataille de Modder River.

La bataille de Maggersfontein fut décisive pour les deux camps car cette colline stratégique était le dernier verrou qui bloquait l'avance des forces du général Methuen vers Kimberley. Les Boers se retranchèrent au sommet de la colline, mais, pour casser le rythme d'assaut des Britanniques, il était nécessaire d'installer des avant-postes à sa base. Il était évident que les unités qui allaient y être envoyées seraient rapidement submergées et allaient courir le risque réel d'être prises au piège (voir p. 148 et suivantes). Les Scandinaves reçurent l'ordre d'occuper un de ces avant-postes. La position était à ce point importante que Cronjé leur avait déclaré :

« Je souhaite que vous, Scandinaves, suiviez la tradition de vos aïeux et que vous n'abandonnez pas cette position et que vous combattrez jusqu'au dernier homme¹²⁴. »

Pour Flygare et ses hommes, la situation était donc claire : la position devrait être tenue coûte que coûte.

Durant la nuit, les Boers qui flanquaient les Scandinaves se replièrent sans prévenir ces derniers. Au petit matin, les éclaireurs écossais qui précédaient les vagues d'assaut furent repérés par les hommes de Flygare qui crurent qu'il s'agissait des chevaux boers qui étaient gardés à quelques dizaines de mètres de la position.

Soudain un orage éclata et les éclairs qui trouèrent la nuit permirent à Flygare de voir que les Britanniques avaient dépassé ses positions et qu'ils donnaient l'assaut à la colline. Depuis le sommet les Boers ouvrirent un feu meurtrier et les vagues d'assaut écossaises reflurent en direction des Scandinaves, ignorant qu'il y eût encore un poste ennemi dans la zone. Flygare ordonna d'ouvrir le feu et les Écossais crurent qu'ils étaient attaqués par le flanc. Très rapidement, de gros moyens furent rassemblés pour traiter cette menace que le général Methuen prenait très au sérieux et une brigade écossaise fut chargée de la faire disparaître.

L'assaut fut terrible et les chefs scandinaves tués ou mis hors de combat les uns après les autres. Les volontaires réussirent tout de même l'exploit de faire six prisonniers avant de succomber sous les tirs

d'obus puis sous le nombre. Avant de mourir, deux fois blessé, Flygare avait ordonné la retraite. Staalberg, lui aussi deux fois blessé, tenta de l'organiser mais les Britanniques encerclaient la position. Les survivants refusèrent de se rendre et ils décidèrent de jouer chacun pour soi en tentant de gagner les positions boers. Huit d'entre eux dont six blessés graves réussirent à regagner sous les vivats les lignes boers.

Le corps scandinave avait perdu 41 des siens (21 morts, et 20 blessés faits prisonniers). Les Britanniques avaient perdu plus de 100 hommes dans le combat. Le courage des Scandinaves fut loué et Cronjé déclara qu'après Dieu, c'est aux Scandinaves que les Boers devaient leur victoire de Magersfontein.

La réputation du corps scandinave eut néanmoins à souffrir de cet épisode. Il fut reproché à ses chefs une certaine indiscipline qui les aurait conduits, contre les ordres de Cronjé, à prendre position trop près des lignes britanniques. L'argument n'est pas recevable car Cronjé ne l'a jamais soulevé. Quant aux pertes importantes subies par le corps, elles étaient tout à fait dans la tradition militaire européenne qui faisait un point d'honneur de défendre une position jusqu'au bout. Une telle idée était en revanche totalement étrangère à la mentalité boer où la priorité n'était pas l'espace à défendre mais les hommes à préserver. Les combattants boers défendaient donc âprement leurs positions, mais, quand ils sentaient qu'ils allaient être encerclés, ils choisissaient toujours le repli. L'idée de « faire Camerone » et de mourir glorieusement sur place était à leurs yeux une totale absurdité militaire car le peuple boer était tellement minoritaire qu'il ne pouvait pas s'offrir le « luxe » de faire tuer ses hommes pour l'honneur, c'est-à-dire à leurs yeux, pour rien.

Flygare comptant parmi les victimes, Jens Jorgen Friis, un Danois, prit le commandement du corps dont les effectifs augmentèrent bientôt grâce à l'arrivée de nouveaux volontaires Uitlanders venus du Transvaal.

Toujours placés sous l'autorité de Cronjé, les Scandinaves se trouvèrent engagés dans la malheureuse tentative de leur général qui, au mois de février, tentait d'échapper aux colonnes anglaises lancées à sa poursuite. Le corps fut donc fait prisonnier après la reddition de Cronjé à Paardeberg le 27 février 1900.

LES VOLONTAIRES ITALIENS¹²⁵

En 1899 la communauté italienne du Transvaal et plus particulièrement celle de la région minière du Witwatersrand s'élevait à environ 3 000 personnes. La plupart d'entre elles y étaient présentes depuis les années 1895, employées dans l'usine de dynamite Begbie, travaillant à la construction des voies ferrées et des ouvrages comme les ponts, les tunnels ou encore dans le secteur du bâtiment alors florissant. Quelques Italiens étaient également installés comme fermiers dans la région de Johannesburg où ils vendaient leur viande et leurs productions maraîchères.

L'idée de la constitution d'un corps de volontaires italiens doit être attribuée au capitaine Camillo Ricchiardi. Elle naquit quand il vit affluer ses compatriotes venus prendre part au conflit aux côtés des Boers. La confirmation des erreurs de Kruger était une fois de plus faite. La question des Uitlanders avait en effet donné aux Britanniques le prétexte de la guerre, alors que ceux de ces étrangers qui n'étaient pas anglais non seulement prenaient fait et cause pour les Boers, mais encore se portaient volontaires pour servir dans leur armée...

Camillo Ricchiardi était piémontais. Officier de carrière, il servit dans la cavalerie avant de quitter l'Italie pour devenir instructeur dans l'armée siamoise. En 1893, il s'installa à New York où il se lança dans les affaires avant d'entamer une carrière de grand reporter, couvrant la guerre sinojaponaise de 1895-1896 et la campagne italienne d'Abyssinie en 1896. En 1899, alors qu'il se trouvait en Italie, il partit pour l'Afrique, laissant accroché à la porte de sa maison le message suivant : « Je suis parti faire la guerre aux Anglais et je serai de retour rapidement. »

Le commandement boer n'était plus très favorablement disposé à l'idée de constituer des brigades étrangères autonomes depuis qu'à la bataille d'Elandslaagte (voir plus haut, p. 143 et 258) le corps germanique avait été accusé à tort de rébellion et de lâcheté. Ricchiardi eut donc le plus grand mal à faire accepter aux Boers l'idée de constituer une « brigade latine ».

Autour de lui se regroupèrent quelques Italiens et la petite troupe fut envoyée sur le front du Natal. Placée sous le commandement du général Lukas Meyer, elle participa à la bataille de Colenso. Ricchiardi fut blessé à la jambe droite durant les combats et évacué sur un hôpital de Pretoria¹²⁶.

Promu Veldkornet, il fut renvoyé sur le front du Natal une fois sa blessure guérie. Les autorités boers regroupèrent alors tous les volontaires italiens qui arrivaient d'Europe. Le général Botha qui était conscient de la valeur de cette troupe demanda même à Ricchiardi de constituer une unité d'éclaireurs qui constituerait ainsi une unité italienne officieuse.

De nouveaux volontaires rejoignirent les hommes de Ricchiardi. Parmi eux, C. Calcagnini, officier de carrière qui avait participé aux côtés du fils de Giuseppe Garibaldi à la guerre turco-grecque du mois de mai 1897.

D'autres noms ont été conservés pour lesquels les renseignements sont très fragmentaires : Giuseppe Accini, Camillo Feducci, Evangeliste de Trapani, Cornelio Trinchieri, Lori da Venezia, G. Sogno da Biella et bien d'autres.

Le 8 janvier 1900, le corps fut finalement constitué avec Ricchiardi comme commandant. Son encadrement fut élu au scrutin secret par les volontaires, comme cela se faisait dans les kommandos boers. Sans doute est-ce la raison pour laquelle le corps italien ne posa jamais de problème de discipline à l'état-major boer. Ici, les chefs n'étaient pas contestés puisqu'ils avaient été élus par leurs hommes.

Ces officiers étaient souvent hauts en couleur. Ainsi le capitaine Edgardo do Rossiger, un Uitlander, ancien officier d'active de l'armée italienne et qui était officier en second ; le premier adjudant, le capitaine van Ameringen, un Italo-Hollandais ancien vice-consul des États-Unis au Transvaal ; le second adjudant, le lieutenant von Carlsberg ; le lieutenant Lantieri da Patricio ; le baron von Lippe, un officier allemand né en Italie et italien de cœur, ou encore le lieutenant Eugenio Boccaleone, venu au Transvaal comme correspondant de guerre. Celui-ci avait bientôt choisi d'intégrer un kommando et servait comme caporal dans la légion italienne. Moins connus étaient les autres caporaux dont le nom a été conservé ; parmi eux Silvio Sella, Rizzola de Cesena et un certain de Giovanni. Le benjamin de l'unité était un jeune garçon à peine âgé de douze ans, Ciccio de Giovanni. D'autres volontaires, pour la plupart anciens de l'armée italienne, vinrent grossir les effectifs de la troupe du capitaine Ricchiardi, à la suite d'un avis qu'il publia dans la presse de la ZAR le 5 janvier 1900 :

Un corps de volontaires italiens vient d'être formé à Colenso — camp du général Louis Botha — sous le commandement du capitaine Ricchiardi. Tous ceux qui désireraient le rejoindre sont instamment priés de prendre contact avec le secrétaire à la Guerre, M. De Souza. Les Autrichiens et les Grecs sont aussi acceptés¹²⁷

Cet avis n'ayant pas donné les résultats souhaités, Ricchiardi en fit passer un autre, en italien cette fois-ci, dans le *Standard and Digger's News* du 18 janvier 1900 :

Aux résidents italiens de la République d'Afrique du Sud, le capitaine Ricchiardi, notre compatriote et commandant du corps italien à Colenso, invite chaudement tous les Italiens qui ont l'intention de rejoindre ledit corps à contacter la personne compétente au restaurant Roma, dans la Fraser Street, de 12 à 14 heures.

Ces divers avis alertèrent les autorités diplomatiques italiennes au moment où le gouvernement était

résolument pro-Anglais. Pour tenter de décourager les volontaires, il fut alors clairement porté à la connaissance des jeunes Italiens vivant au Transvaal qu'ils devaient, sous peine de poursuites, se faire recenser à l'âge de dix-huit ans, pour accomplir leur service militaire en Italie.

Mais, en dépit de ces menaces, les Italiens vivant au Transvaal, rejoints par d'autres venus d'Italie, se montraient de plus en plus enthousiasmés par le combat des Boers. Facilement reconnaissables à leur chapeau à bande rouge et verte agrémenté d'une plume d'autruche, les volontaires italiens ne servaient pas tous comme combattants. De nombreux spécialistes furent en effet fournis par le corps italien : techniciens, conducteurs de trains ou mécaniciens, saboteurs de voie ferrée, dynamiteurs, etc. Un petit groupe de dix hommes sous les ordres de Cornilio Trincerri était chargé d'intercepter les messages que les Britanniques envoyaient par réflecteurs électriques¹²⁸.

Quand la phase de la guerre classique s'acheva et quand le commandement boer décida de mener la guérilla, les volontaires étrangers qui n'étaient pas préparés à cette forme de combat furent démobilisés. C'est pourquoi, le 16 septembre 1900, à Hectorspruit, le général Louis Botha prit congé des volontaires italiens qui retournaient en Europe.

LES VOLONTAIRES AMÉRICAINS

Au mois de février 1900 les American Scouts furent constitués par un groupe de volontaires qui jusque-là servaient au sein du « kommando » Blake¹²⁹ de la brigade irlandaise.

Ils furent rassemblés par John. A. Hassell, un officier de la cavalerie américaine devenu chasseur professionnel puis prospecteur en Afrique du Sud et qui, dès la déclaration de guerre, avait rejoint le kommando boer de Vryheid. Hassell connaissait bien l'organisation militaire boer puisque, lors du raid Jameson, il s'était porté volontaire et avait participé à l'interception du lieutenant de Cecil Rhodes.

Hassell prit l'initiative de proposer aux autorités de la République de constituer une unité autonome combattante. La demande fut acceptée au mois de février 1900 et il fut nommé capitaine du nouveau corps.

Plusieurs anciens Rough Riders, qui avaient servi sous Teddy — Theodore — Roosevelt à Cuba durant la guerre hispano-américaine de 1898, se joignirent à l'unité américaine. Il s'agissait entre autres d'Alan Hily, un ancien journaliste, de John Shea ou de James Foster. Mais l'unité américaine était d'abord composée d'aventuriers à l'image de James King, surnommé Dynamite Dick pour son enthousiasme dans le maniement des explosifs. Le nouveau corps ne fut jamais numériquement très important puisque, au maximum, ses effectifs ne dépassèrent pas les 30 à 50 hommes.

Particulièrement courageux et audacieux, les Américains furent engagés au feu à Colenso, à Spionkop, à Ladysmith (combats de Platrand et de Caesar's Camp), ou encore à Vaalkrantz. Au mois de mars 1900, après la constitution du corps étranger confié au colonel de Villebois-Mareuil, Hassell devint le représentant américain à l'état-major du corps. Les Américains étaient en marche vers Boshof quand la nouvelle de la mort de Villebois-Mareuil leur parvint. Après la dissolution du corps étranger, seule l'unité allemande de Runck et l'irlando-américaine de Blake continuèrent à être opérationnelles.

Les Américains qui voulurent continuer le combat rejoignirent les Irlandais de Blake ou constituèrent une petite unité d'éclaireurs, cependant qu'une majorité retournait aux États-Unis¹³⁰.

LES VOLONTAIRES IRLANDAIS¹³¹

Bien avant le début de la guerre, des Irlandais du Transvaal avaient proposé aux autorités de constituer une brigade de volontaires mais le président Kruger avait refusé par deux fois, craignant, en cas de

capture, que les combattants soient fusillés comme « rebelles » par les Britanniques. Finalement, il accepta après que, par décret du Volksraad, tous les volontaires servant dans l'armée boer eurent été naturalisés, ce qui réglait le problème.

Ce fut John Blake¹³² qui fut élu au commandement de la première brigade irlandaise.

Comme dans les kommandos boers, les autres officiers furent également élus : James Laracy (capitaine), John Joseph Mitchell (capitaine), Thomas Maddon Menton, un ancien déserteur de l'armée britannique qui avait combattu aux côtés des Boers durant la guerre de 1881 (également capitaine).

La brigade irlandaise fut affectée à l'armée du Natal où elle pénétra après avoir franchi la passe de Laing's Nek et une de ses unités participa à la bataille de Talana où elle combattit contre un régiment irlandais, le Royal Dublin Fusiliers.

À la fin du mois d'octobre 1899, l'invasion du Natal par les forces boers n'était qu'un demi-succès en raison des victoires anglaises de Talana et d'Elandslaagte. Le général White pensa qu'il pouvait alors lancer une contre-attaque afin de dégager Ladysmith assiégée (voir également p. 163-164).

Le plan britannique consistait en un mouvement en deux temps : dans un premier, la position de Long Hill, à six kilomètres au nord-est de Ladysmith, devait être prise. Dans un second temps, la colline de Pepworth Hill sur laquelle les Boers avaient placé leur artillerie devait être attaquée, puis la cavalerie du général French s'emparerait de Lombard's Nek afin de couper la retraite vers le nord — c'est-à-dire vers Newcastle — à une armée boer dont il était prévu la déroute. Le plan prévoyait également la prise de Nicholson's Nek.

L'offensive fut un échec total : Long's Hill n'était pas occupée par les Boers et French échoua dans sa tentative de conquête de Lombard's Nek, ce qui fit que le flanc droit britannique fut exposé depuis Modderspruit au feu des Boers.

MICHAEL DAVITT (1846-1906)

Membre du Sinn Fein, ce patriote irlandais, militant de la cause indépendantiste, fut élu puis invalidé puis confirmé comme député au Parlement britannique.

Au mois d'octobre 1899, lors du déclenchement des hostilités, il prononça un vigoureux discours dénonçant la politique impérialiste britannique en Afrique australe et stigmatisant la manière dont la propagande de Londres avait fait des Boers des barbares cruels. Afin de bien marquer son désaccord, il démissionna.

Il partit ensuite pour l'Afrique du Sud et y soutint le combat des Boers.

La brigade irlandaise reçut pour mission de couvrir le canon « Long Tom » qui était en position sur Pepworth Hill et elle s'en acquitta avec vaillance.

Elle participa également à la bataille de Colenso. Puis, le 6 janvier 1900, à celle de Platrand, et le 24 janvier à celle de Spionkop et enfin à celle de Vaalkrantz le 5 février. Ce fut d'ailleurs la dernière grande bataille remportée par les Boers au Natal. Ensuite, les Britanniques réussirent à dégager Ladysmith et à s'ouvrir un chemin vers le Transvaal. Les Irlandais recurent alors la mission de les ralentir durant la longue retraite boer vers Pretoria et Johannesburg.

Une seconde brigade irlandaise fut constituée par Arthur Lynch¹³³.

Cette seconde brigade livra son premier combat au Natal, à Washbank, puis, avec la première brigade, elle fut chargée de couvrir la retraite de l'armée boer du Natal. Avec la première brigade irlandaise, elle fut ensuite chargée de l'escorte du gouvernement de la ZAR.

Après la prise de Johannesburg, le 31 mai 1900, les deux brigades irlandaises furent chargées de maintenir ouverte la route menant à la capitale du Transvaal.

Après la chute de Pretoria, la brigade passa au Mozambique pour ne pas être capturée par les

Britanniques.

LES VOLONTAIRES RUSSES

Les Uitlanders russes étaient plusieurs milliers au Transvaal. Pour le seul district du Rand, le recensement de 1898 chiffrait leur population à au moins 3 000 âmes. Les estimations les plus autorisées semblent indiquer qu'au moins 7 000 Russes vivaient alors au Transvaal (B. Pottinger, 1986, p. 178).

Parmi eux, de nombreux juifs exerçaient le métier de colporteur de brousse. Parfaitement bien admis dans le milieu afrikaner, nombreux furent ceux qui partirent à la guerre au sein des kommandos locaux dont ils connaissaient tous les membres. Leur nombre est impossible à établir.

Les Russes qui ne vivaient pas dans le Veld exerçaient généralement des activités commerciales ou tenaient des débits de boisson. Ce furent ces Uitlanders qui fournirent les premiers volontaires russes.

Le paradoxe des volontaires russes est que, si nombre d'entre eux intégrèrent anonymement des kommandos ainsi que nous venons de le voir, la constitution d'une unité autonome russe fut, en revanche, relativement tardive car il fallut attendre pour voir sa naissance l'arrivée d'une autre catégorie sociale de Russes, celle des officiers d'active d'origine aristocratique et souvent même de haute lignée comme le prince Bagration Mukhransky, ataman des Cosaques, le comte Kamarovski de la garde à cheval de l'empereur ou encore le prince Engalishhev.

En raison de leur hétérogénéité sociale, les volontaires russes ne cherchèrent pas, comme ceux des autres groupes nationaux, à constituer véritablement une unité autonome. Groupés par affinités, ils ne formèrent à aucun moment la grande unité à laquelle leur nombre aurait pu donner naissance. C'est ainsi que ces volontaires peuvent être groupés en trois catégories : celle des Uitlanders, souvent juifs, qui intégrèrent anonymement les kommandos des régions dans lesquelles ils vivaient ; celle des volontaires issus du milieu militaire et qui formèrent une petite unité d'éclaireurs après leur arrivée au Transvaal dans les premières semaines ou les premiers mois de la guerre ; celle, enfin, des autres volontaires venus après le déclenchement des hostilités et qui choisirent d'intégrer des kommandos boers plutôt que de servir dans une unité nationale¹³⁴.

Ce fut notamment le cas du lieutenant Shuljenko qui fit la guerre sous les ordres de De Wet et qui était encore présent dans son kommando à la fin du mois d'août 1900. Ce fut également le cas du lieutenant Boris von Strolman, de la marine impériale russe, et qui, au moment où il fut tué au combat au mois de juillet 1900, était membre de la plus prestigieuse unité boer, le kommando Theron.

Les volontaires russes qui désiraient demeurer groupés furent envoyés sur le front du Natal et placés sous les ordres du général Lukas Meyer qui les intégra au kommando de Krugersdorp avec lequel ils participèrent aux combats pour Ladysmith. Ce groupe russe est connu sous le nom d'éclaireurs russes, ou « Russian Scouts ». Son chef était Alexis Ganetsky, issu d'une vieille famille de militaires. Cette petite unité rendit d'immenses services aux Boers, tant sur le front du Natal que, plus tard, sur celui de l'Orange.

Après la chute de Pretoria, en juin 1900, la plupart des volontaires étrangers décidèrent de rentrer en Europe, n'étant pas préparés à mener la nouvelle forme de guerre qui venait d'être décidée par l'état-major boer, à savoir la guérilla.

Certains choisirent cependant de continuer le combat au sein des kommandos, ainsi Leo Pokrowsky, ancien officier de carrière nommé Veldkornet dans les nouvelles unités boers qui menèrent la guérilla dans l'est du Transvaal. À peine âgé de vingt-sept ans, il était connu chez les hommes des kommandos sous le nom de « vieux capitaine russe ». Adoré et respecté tout à la fois pour son courage, il était strict et exigeant quand il était question de discipline, n'hésitant pas à s'adresser aux récalcitrants en mauvais

afrikaans pour leur dire sur un ton qui n'admettait pas la discussion : « Si vous ne m'obéissez pas je vous tue sur place. »

Avec les Russes combattait également un groupe d'une dizaine de Serbes du Monténégro qui étaient employés sous la direction de l'ingénieur russe Nikolaev à des travaux de construction sur le port de Djibouti et qui avaient suivi leur chef quand il avait décidé de partir faire la guerre aux côtés des Boers. Ils avaient donc pris un bateau qui faisait escale à Djibouti et avaient débarqué à Delagoa Bay avant de gagner Pretoria par le chemin de fer¹³⁵.

LES VOLONTAIRES HOLLANDAIS

En raison de l'histoire et de la culture communes entre eux et les Afrikaners, les Hollandais vivant dans les deux Républiques boers étaient, parmi les Uitlanders, ceux qui étaient les plus proches des Boers, ne serait-ce qu'en raison de la proximité linguistique entre le néerlandais et l'afrikaans.

En 1890, une importante communauté hollandaise vivait au Transvaal, employée dans l'administration, les chemins de fer, la police ou encore dans le secteur des mines.

Quand il devint clair que l'antagonisme anglo-boer allait déboucher sur un conflit, la communauté hollandaise se mobilisa et un corps hollandais (ou corps van Nederlanders en Oud-Nederlanders) fut constitué et placé sous le commandement de Johannes Le Grange Lombard¹³⁶. Le commandant en second fut Boudewijn Gerrit Verselewel de Vitt Hamer (1855-1930)¹³⁷.

Les autres principaux cadres de l'unité étaient Cars De Jong¹³⁸ et Hermanus Coster¹³⁹.

Comme nous l'avons vu plus haut, à Elandslaagte, les instructions de l'état-major avaient été claires, le général Kock renforcé des corps allemand et hollandais devait se contenter d'occuper les Biggarsberg dans l'attente du déroulement de l'offensive boer et pour être éventuellement sur place afin de fondre sur Ladysmith.

Kock désobéit en prenant position à la gare d'Elandslaagte le 19 octobre 1899. Les Britanniques qui étaient supérieurs en nombre dans le secteur livrèrent alors bataille, disloquèrent les Boers, tuant ou capturant de nombreux combattants.

À la suite de ces combats, le corps hollandais fut quasiment détruit et le général Joubert ordonna à son chef, le commandant Le Grange Lombard, de le ramener à Pretoria où il fut décidé qu'il cesserait d'exister comme unité autonome.

Après l'humiliation subie à Elandslaagte, le retour et la dissolution du corps à Pretoria, les Hollandais ne quittèrent pas pour autant le champ de bataille. Favorisés par la communion de langage qu'ils partageaient avec les Boers, nombreux furent les volontaires hollandais qui intégrèrent directement les kommandos et qui s'y fondirent, à telle enseigne qu'il est impossible de connaître leur nombre exact.

LES VOLONTAIRES FRANÇAIS ET LA LÉGION SUD- AFRICAINNE

Les comités de soutien aux Boers eurent-ils une influence réelle ? Combien de volontaires français réussirent-ils à envoyer combattre aux côtés des Boers ? La question n'a jamais véritablement été résolue, même si J.G. Pelletier (1972) a permis de faire considérablement progresser la question en donnant une liste basée sur les archives du consulat de France à Delagoa Bay (Lourenço Marques).

Landry, le fondateur du Comité d'action de la jeunesse française, se vantait de pouvoir envoyer au Transvaal une compagnie entière équipée et armée à bord d'un navire spécialement affrété pour la circonstance. Il écrivit même au ministre de la Guerre, Galliffet, pour lui demander de faciliter les demandes de congés d'officiers qui se porteraient volontaires pour commander cette unité.

Mais, en dépit de la sympathie qu'une large partie de l'opinion française éprouvait pour les Boers, les volontaires ne se bousculaient pas dans les centres de recrutement organisés par le Comité. À la mi-janvier 1900, il n'avait, en effet, et selon les propres déclarations de ses responsables, réussi à envoyer au Transvaal que 50 hommes tandis que 25 autres s'apprétaient à partir. (*Le Petit Journal*, 14 février 1900.)

LES VOLONTAIRES FRANÇAIS

L'effectif des volontaires français est d'autant plus difficile à déterminer que nombre de candidats ne purent débarquer à Delagoa Bay. Les autorités françaises faisaient en effet tout ce qui était en leur pouvoir pour les dissuader de poursuivre leur voyage. Les volontaires, souvent de très jeunes hommes encore largement influençables, étaient menacés de perdre leur nationalité française s'ils persistaient à vouloir rejoindre les combattants boers. Ainsi en fut-il au mois de mars 1900, quand le consul de France réussit à convaincre de jeunes engagés dont le navire avait fait escale à Lisbonne de renoncer à leur projet.

À Lourenço Marques, lieu de débarquement de la plupart des candidats, le consul de France montait à bord des navires et exigeait que chaque volontaire lui fasse viser son passeport sous peine de se voir déchoir de sa nationalité française. Là encore, certains se laissèrent influencer et renoncèrent à leur aventure. D'autres ne furent pas autorisés à débarquer par les autorités portugaises, ainsi ces 27 volontaires français qui durent rester à bord de leur navire et qui furent renvoyés en France (Pelletier, 1988, p. 26-27).

Au printemps 1900, après l'offensive victorieuse des Britanniques, la guerre changea de tournure et les divers comités français cessèrent d'envoyer des volontaires.

À partir de ce moment-là, le problème qui se posa aux autorités consulaires françaises à Lourenço Marques fut d'organiser le rapatriement des nationaux. Le consul pensait qu'environ 100 Français se présenteraient à ses services pour être rapatriés.

J.G. Pelletier (1972), s'appuyant sur les archives du consulat de France de Lourenço Marques, a établi une liste des Français venus en Afrique australe pour y combattre aux côtés des Boers.

Parmi ces volontaires, certains furent tués ou blessés, ainsi : Albaret (P.I.)¹⁴⁰ tué en 1902 ; Baudin L.

tué ou blessé en 1900 ; Chapuis (P.I.) tué en 1902 ; Duploy (P.I.) tué en 1900 ; Gilles (P.I.) tué en 1900 ; probablement confondu avec Le Gilles A. tué en 1900 ; Robiquet C. tué en 1900 ; Villebois-Mareuil L.-M. tué en 1900 ; le volontaire de Feissal (P.I.) fut blessé durant la campagne.

Plusieurs combattants français furent capturés par les Britanniques et internés à Ceylan ou sur l'île de Sainte-Hélène. Ainsi : Antomarchi A. ; Antonini (P.I.) ; Bailly P.-E. ; Balderachini J.-J. ; Bardin R. de ; Baumatte (P.I.) ; Berget A. ; Bernard L.-P. ; Boliquet (P.-I.) ; Bosher de ; Bréda P. de ; Cahar H. ; Castanier F. ; Etchegoyen O. d' ; Ferrier A. ; Flers E. de ; Framond A.-M. de ; Franc F. ; Guittard P.-J. ; Junique T.-L. ; Lacombe J. ; Lanquet N. ; Ledanois G. ; Legall M. ; Lotte J. de ; Marsy G. ; Michel L. ; Montazel P.-M. ; Morel O. ; Nicolet (P.I.) ; Fourre J.-L. ; Proveris J.-E. ; Raimbault E. ; Roth E. de ; Sienkiewicz A. ; Thierry P. ; Weiss (P.I.).

Participèrent aux combats dans les kommandos étrangers ou boers : Alverny M. d' ; Amadien (P.I.) ; Auger C. ; Banjard ou Baujard (P.I.) ; Baules F. ; Beaulincourt R. de ; Beausoleil (P.I.) ; Bécard F. ; Benaben L. ; Benoît A. ; Bergasse L. ; Berger D. ; Bernicot C. ; Bertant G. ; Bischoff F.-P. ; Boissand A. ; Boisserolle (P.I., de) ; Bonnet P. ; Bour S. ; Bourdin (P.I.) ; Bourguignon (P.I.) ; Bouteyre J.-M. ; Bret H. ; Breuil de Saint-Germain (P.I., du) ; Brissaud P. ; Brunerue (P.I., de la) ; Buon de la Voye A. ; Cacheux C.-P. ; Cailletaud J.-M. ; Camatte (P.I.) ; Cardon A. ; Carponcin (P.I.) ; Castanié A.-M. ; Cazalis O. ; Certeau R. de ; Charette C.-A. de ; Charette H. de ; Charette M.-C. de ; Charles G.-L. ; Chevalier R. ; Clignat (P.I.) ; Clouet d'Or-val (P.I.) ; Colette R. ; Condé (P.I. de) ; Contal G. ; Cordeles I. ; Cordier (P.I.) ; Coste A.-C. ; Coussaye A. de la ; Couderc A. ; Courcenay D. de ; Coutillac (P.I.) ; Cuisinier A. ; Daguerra J. ; Dardiac G. ; Dauquaire F. ; Delaroché C.-M. ; Delpierre L. ; Denis A. ; Depassé P. ; Didier M.-E. ; Dières M.-J. ; Dol C.-M. ; Dradel E.-E. ; Drapier C. ; Drevost T. ; Drot G.-J. ; Dubreuil (P.I.) ; Dufourcet B. ; Dulenfe P. ; Dumas A. ; Dupont (P.I.) ; Dupuy (P.I.) ; Dutar J. ; Edeline A. ; Enraygue J. ; Eybert A. ; Eygormer J. ; Fabre L.-N. ; Favre J.-A. ; Fernande J.-D. ; Filipucci F.-G. ; Flaignet L. ; Flament E. ; Flotte (P.I., de) ; Fouchet (P.I.) ; Fougeron M. ; Franc J. ; Franck (P.I.) ; François E. ; Gallopaud E. ; Garroir (P.I.) ; Gillot L.-V. ; Girarder A. ; Gouville (P.I., de) ; Gros C. ; Grosse J. ; G'ssell E. ; Guérin A. ; Guillou L. ; Guirici J.-M. ; Himbert A. ; Jahan L. ; Jeandet C. ; Joly M. ; Jourdan J. ; Jurain J.-E. ; Kabir R. ; Kandy (P.I.) ; Kersauson de Pennendreff R. ; Kertanguy (P.I., de) ; Labitrié P. ; Lachenal A. ; Lafosse (P.I.) ; Lafosse E.-H. ; Landry M. ; Lebœuf P.-A. ; Le Carbonnier de la Monangha (P.I.) ; Leclerc E. ; Lecoy de la Marche H. ; Ledontennec (P.I.) ; Lefranc J.-L. ; Lehellocq H.-J. ; Lemoine L.-J. ; Lequen d'Entremeuse (P.I.) ; Lepré H. ; Le Roux D. ; Lespina F. ; Lestrade M. ; Le Truven F.-G. ; Lheury C. ; Louvre B. ; Lucchessi A. ; Lunairac (P.I., de) ; Lyautey (P.I.) ; Maceur ben Maceur ; Maillié J. ; Malartic (P.I., de) ; Maquiren H. ; Marthe P.-J. ; Martin R. ; Matel T. ; Mauclerc C.-H. ; Menand G. ; Mery L. ; Metteler E. ; Mouillard M. ; Mullier J. ; Niel E. ; Noël A. ; Noël J. ; Nouhaud E. ; Pacand A. ; Perez M. ; Petit A. ; Petit J. ; Pimpin M. ; Pupin (P.I.) ; Rabec A. ; Rameaux C.-E. ; Ramel (P.I.) ; Resener (P.I., de) ; Roëland E.-C. ; Rogel F. ; Roussel L. ; Sagey D. ; Salle L. ; Schmoderer F. ; Senevet J. ; Serre L. ; Servatins C. ; Simon F. ; Suchet F. ; Taille (P.I., de la) ; Theneau P. ; Trantoul J.-M. ; Trevelec (P.I., de) ; Triton E. ; Viala H. ; Viaud L. ; Vigier G. ; Vincent L. ; Vogué (P.I., de) ; Warney L.-M. ; Weitz M. ; Weyd E.-F.

Les archives du musée de la Guerre de Bloemfontein contiennent la liste des prisonniers boers faits par les Britanniques avec leur origine, leur date de capture, leur lieu d'internement, etc.¹⁴¹.

Ce document particulièrement intéressant permet d'identifier plusieurs volontaires français jusque-là non répertoriés. Deux groupes peuvent être distingués, celui des volontaires arrivés de France pour combattre aux côtés des Boers et celui des Français uitlanders vivant au Transvaal et s'étant engagés sur place dans les divers kommandos régionaux. La lecture de cette liste nous apprend de plus que le nombre de Français qui servirent dans le kommando Theron, les célèbres Theron's Scouts, fut certainement plus élevé que ce que l'on pouvait croire jusqu'ici et vient confirmer ce qu'écrivait à ce sujet le volontaire

hollandais van Themaat (voir plus loin, p. 303-304).

LA FRANCE ET L'ÉQUIPEMENT DE LA ZAR

Après l'échec du raid Jameson le 1^{er} janvier 1896, le gouvernement du Transvaal décida de protéger Johannesburg à la fois contre une éventuelle insurrection des Uitlanders et contre une possible invasion des troupes britanniques. Pour cela, il fut décidé de construire des forts.

C'est un ingénieur français, ancien officier d'artillerie, Louis Grunberg, présent au Transvaal depuis 1895 pour le compte de la société Schneider, qui eut, semble-t-il, cette idée. En janvier 1896, il présenta un plan de fortification de Johannesburg articulé sur des tourelles d'artillerie blindées. Ce projet fut repoussé au profit d'une étude allemande qui prévoyait la construction d'une ligne de forts avec remparts et redoutes antibombes.

Le chantier fut partagé entre la France et l'Allemagne grâce à l'intervention du très francophile commandant-général Piet Joubert et la France eut à construire le fort Daspoortrand. Le chantier fut alors confié aux firmes Schneider, représentée sur place par Louis Grunberg, et Le Creusot représentée par l'ingénieur Samuel Isaac Léon.

Les travaux débutèrent au mois de juillet 1897 et furent très rapides puisque le gouvernement du Transvaal réceptionna le bâtiment le 12 novembre 1898.

Au mois de février 1898, un contrat fut conclu avec les firmes Schneider et Le Creusot pour la fourniture de six canons de 75 mm, de leurs prolonges et caissons, et d'une importante quantité d'obus. Quatre canons de 155 mm avec tous leurs accessoires et 8 800 obus furent également commandés. Ces énormes canons de siège furent baptisés « Long Tom » par les Anglais en raison de la longueur de leur tube (4,2 mètres) et de leur longue portée (9 kilomètres)¹⁴².

En 1898, la Franco-Italian Building Company commença à Pretoria les travaux de la caserne du Transvaal State Artillery. La présence militaire française était donc réelle avant le déclenchement des hostilités.

1. Français Uitlanders faits prisonniers par les Britanniques :

- Martin, Gustave, Pierre, 21 ans, de Johannesburg, membre du kommando Trichard
- Réaux, Richard, Gaston, 43 ans, de Johannesburg, membre du kommando Johannesburg
- Bertier Nicolas, Emmanuel, 26 ans, de Kroonstad, membre du kommando Kroonstad
- Bourguignon, Édouard, 37 ans, de Johannesburg, membre du kommando Johannesburg
- Provens, Émile, 39 ans, de Johannesburg, membre du kommando Johannesburg
- Ross, Armand, 22 ans, de Klipriver, membre du kommando Heidelberg
- Wamet, Edmond, Jean, 41 ans, de Johannesburg, membre du kommando Johannesburg
- Petit, Jean, Aristide, 44 ans, de Branddraai, membre du kommando Klipfontein
- Martin, Gustave, Pierre, 21 ans, de Johannesburg, membre du kommando Trichard

2. Volontaires français faits prisonniers par les Britanniques :

- Bucart, Félix, Henry, 18 ans, de Clarey, membre des Theron's Scouts
- La Bétrie, Léon, Pierre, 32 ans, de Brest, membre des Theron's Scouts
- Le Clerc, Édouard, 26 ans, de Troyes, membre des Theron's Scouts
- Granger, Jean-Baptiste, 21 ans, de Limoges, membre des Theron's Scouts
- Maeler, Charles-Henri, 24 ans, de Marseille, membre des Theron's Scouts
- de Martre, Georges, 44 ans, de Paris, membre des Theron's Scouts

- de Rule, Claude, 29 ans, de Paris, Légion étrangère (Villebois-Mareuil)
- Gourville, Henri, 25 ans, de Dinan, membre du kommando de Krugersdorp

PORTRAITS

Qui étaient ces volontaires ? Guyot qui était boerophobe ne se priva pas dans son journal, *Le Siècle*, de les présenter sous un jour peu favorable :

« Ceux qui s'enrôlèrent pour le Transvaal sont, en général, des déclassés, des aigris, des malades, des aventuriers¹⁴³. »

Le capitaine M.G. Demange, attaché militaire français accrédité auprès des armées boers, n'était pas loin de partager cette opinion quand il écrivait que de nombreux volontaires étaient rebelles à toute discipline et souvent aventuriers sans scrupules. (Rapports du mois de mai 1900, cités par J.G. Pelletier, 1988, p. 26.)

Qu'il y ait eu des aigris ou des déclassés parmi ces hommes, cela ne fait aucun doute mais ceux qui étaient désintéressés et qui eurent une attitude chevaleresque furent également nombreux.

Parmi ces volontaires, il est possible d'identifier un médecin, un vétérinaire, un chef de gare, des employés et surtout plusieurs militaires dont Gallopaud¹⁴⁴, Etchegoyen¹⁴⁵, Lecoy de la Marche ou bien, évidemment, Villebois-Mareuil, etc. La moyenne d'âge de ces hommes était de moins de trente ans. Le benjamin était le volontaire de Boisserolle qui n'était âgé que de dix-sept ans.

Nous disposons de renseignements parfois détaillés pour certains d'entre eux. Ainsi en est-il de Gaston Beausoleil.

Né à Pérignac, Charente-Maritime, le 26 mai 1868, il se brouille avec sa famille et quitte la région en 1898. Le 25 janvier 1899, il arrive à Madagascar à bord du *Koenig* puis on le retrouve au Transvaal où il combat dans le groupe du lieutenant Gallopaud et participe probablement à l'une ou l'autre des phases de la campagne du Natal.

Le 25 mars 1900, il est présent à Pretoria ainsi que l'atteste Lecoy de la Marche dans son livre (1901, p. 3 et 4), puis il combat au sein du groupe de Lecoy de la Marche (*ibid*, p. 151), lui-même intégré à un kommando boer. Le 31 juillet 1900, il est fait prisonnier et le 13 août, les Anglais l'envoient dans un des camps de Ceylan.

Après la guerre, il s'installe comme commerçant à Madagascar puis part pour la Guyane où il se fait chercheur d'or. Vers 1933, il rentre en France et s'emploie comme salarié agricole en Charente, transportant toujours sur lui une sacoche dont il tirait des documents qui lui permettaient d'illustrer ses relations de la guerre du Transvaal.

Il finit ses jours à l'hospice de La Rochelle et disparaît en 1944 durant les bombardements de la ville par les Anglo-Américains¹⁴⁶.

LA LÉGION ÉTRANGÈRE¹⁴⁷

Durant la première phase de la guerre, les Boers ne voulurent pas entendre parler de la création d'une unité combattante française et le colonel de Villebois-Mareuil fut accueilli comme un simple conseiller militaire. Plusieurs Français demeurèrent cependant à ses côtés, espérant qu'un jour, un kommando national serait constitué. Parmi eux, il a été possible d'identifier le capitaine de Kertanguy, les lieutenants Brissaud, Lecoy de La Marche et Franck, l'enseigne Château-vieux, les volontaires Olivier d'Etchegoyen,

Pierre de Bréda, René de Charette, D. de Courcenay, etc.

Dans ses *Carnets de campagne* édités en 1902, soit deux ans après sa mort¹⁴⁸, le colonel de Villebois-Mareuil reproche aux Boers leur incompétence en matière de tactique et il regrette que leurs généraux aient laissé passer de superbes occasions de victoire. À plusieurs reprises, il déplore que ses conseils n'aient pas été suivis. Ainsi à Ladysmith où le colonel français enragea devant les erreurs de Joubert qui se montra incapable d'enlever la ville.

Même déception sur le front Ouest où Villebois-Mareuil rejoignit le général Cronjé le 22 janvier 1900. Dès son arrivée, le colonel français comprit que le général boer était en passe d'être encerclé et il lui proposa un repli partiel. En vain. À Kimberley, les conseils de Villebois-Mareuil ne furent guère plus écoutés. La garnison britannique était au bord de l'effondrement et il proposa un plan d'assaut afin de la forcer à capituler. Les Boers hésitèrent et les choses traînèrent en longueur, à telle enseigne que Villebois-Mareuil proposa de prendre la tête de l'assaut avec les volontaires français.

L'offensive britannique eut raison des atermoiements boers et, le 13 février, les Français durent se replier pour ne pas être faits prisonniers. Dans la soirée, le siège de la ville était levé et l'armée boer en retraite. Le 27 février, et comme nous l'avons vu, Cronjé dut capituler ; le lendemain, le siège de Ladysmith était levé. Toutes les prédictions pessimistes de Villebois-Mareuil se réalisaient.

Fidèle à son engagement aux côtés des Boers, il choisit malgré tout de demeurer avec eux pour tenter de les convaincre de changer de stratégie.

Le 17 mars, le Grand Conseil de guerre se réunit à Kroonstad sous la présidence des présidents Kruger et Steyn et du général Joubert, assistés des principaux généraux boers. Villebois-Mareuil fut convié à participer à la réunion et le président Kruger l'invita à s'asseoir en face de lui.

Le contexte était alors défavorable aux Boers. Démoralisés par la capitulation de Cronjé, les commandos se disloquaient et les hommes se démobilisaient afin de regagner leurs fermes. Bloemfontein était tombé et les Britanniques s'apprétaient à marcher sur Pretoria.

Lors de ce Grand Conseil, deux importantes décisions furent prises : le recours à la guérilla, qu'imposa Kruger, et la constitution d'une Légion étrangère rassemblant tous les volontaires étrangers dont le commandement fut confié à Villebois-Mareuil, nommé général de l'armée boer.

Le nouveau promu se mit immédiatement au travail et il choisit comme chef d'état-major le colonel russe Maximov. Le détachement allemand fut placé sous le commandement du comte von Wrangel, le corps hollandais sous celui du commandant Smorenburg et les volontaires américains servirent sous John Hassel. Restait à trouver un chef aux Irlandais.

Villebois-Mareuil télégraphia ensuite au général Louis Botha, qui avait succédé au général Joubert mort de maladie le 27 mars 1900, pour lui demander d'ordonner à tous les volontaires étrangers de rejoindre la nouvelle unité.

Cette Légion étrangère, connue également sous le nom de Légion européenne, était donc destinée à regrouper tous les volontaires étrangers qui servaient aux côtés des Boers. Les divers corps nationaux qui avaient eu tant de mal à recevoir l'agrément des Boers devaient la rejoindre, ce qui ne déclencha pas un enthousiasme particulier parmi leurs membres.

Rapidement, l'hétéroclite unité nouvellement constituée fut d'ailleurs minée par les rivalités d'hommes et de drapeaux.

Parmi les membres de la Légion, les premiers à rejoindre et les plus nombreux furent les Allemands. De tous les fronts, ils rallièrent Kroonstad, groupés derrière leurs chefs : Runck et ses 200 hommes qui avaient combattu sur le front Ouest, Krantz et son kommando qui arrivaient du Natal plus le Hauptman Lorentz qui conduisait un renfort de 100 hommes, pour la plupart récemment débarqués d'Europe.

Les Allemands qui rejoignirent Villebois-Mareuil étaient de rudes combattants. Les Hollandais, placés sous le commandement d'A. Smorenburg¹⁴⁹, étaient en revanche essentiellement des civils uitlanders de la région de Johannesburg qui avaient épousé la cause des Boers. Leur expérience militaire était en général nulle et les Boers les traitaient souvent d'ivrognes. Quatre-vingts d'entre eux rejoignirent

immédiatement la Légion et Villebois-Mareuil leur trouva une belle allure. Il changera vite d'avis...

Dans l'immédiat, il envisage des actions de sabotage à l'arrière des lignes anglaises. Son idée est de détruire ponts et voies ferrées afin de couper le cordon ombilical de l'armée britannique qui dépend du chemin de fer. Il pense qu'avec un demi-millier de bons cavaliers et une ou deux batteries légères, il pourra très efficacement désorganiser le ravitaillement ennemi et par voie de conséquence stopper sa progression. De plus, quelques actions spectaculaires menées par les volontaires étrangers pourraient redonner du mordant aux Boers.

Le colonel avait donc une claire vision de la manière dont les Boers devaient mener la guerre. Il annonçait la guérilla qui allait être faite par la nouvelle génération de chefs boers. Dès son arrivée dans les Républiques, Villebois-Mareuil avait d'ailleurs préconisé d'attaquer partout les Britanniques afin d'utiliser le seul atout des Boers qui était leur mobilité.

Laissant la Légion en formation au commandement du colonel Maximov, le colonel de Villebois-Mareuil partit avec 125¹⁵⁰ hommes, pour un raid en profondeur à l'intérieur des lignes anglaises, en direction de Smaldeel et de Hoopstad. Son intention était de bifurquer ensuite vers le sud afin de couper la voie ferrée Le Cap-Kimberley.

A-t-il à ce moment-là l'intention d'attaquer la petite ville de Boshof et son important carrefour ? On l'ignore. S'il est discret et même mystérieux sur l'action qu'il compte mener, il ne cache pas dans ses *Carnets de campagne*, qu'il cherche également à mener une reconnaissance qui permettrait de connaître les plans d'invasion de lord Roberts contre le Transvaal. Celui-ci a en effet deux possibilités :

1. Par Warrenton le long du Vaal, en imitation du plan qui avait permis la prise de Bloemfontein, en suivant la vallée de la Modder. Villebois-Mareuil pense — à tort — que les Britanniques choisiraient cet axe de progression.
2. À partir de Bloemfontein et en suivant la voie ferrée.

Villebois-Mareuil ignore que, de son côté, l'armée anglaise s'est mise en marche, du moins l'aile ouest de lord Roberts, commandée par le général Methuen qui progresse en direction de Boshof (voir cartes, "L'offensive britannique sur le front ouest (23 novembre 1899 - 27 février 1900)" et "La double offensive britannique (février - juillet 1900)").

C'est donc une manœuvre d'encercllement qui débute, prélude à l'attaque finale contre le Transvaal. Methuen a reçu une mission précise :

1. De Boshof, attaquer Hoopstad afin d'isoler les forces boers retranchées à Fourteen Stream et pour achever le dégagement du front de Kimberley.
2. Bifurquer en direction de Kroonstad afin de dégager la voie ferrée qui constituera l'axe principal de l'offensive britannique.

Villebois-Mareuil qui pense que Boshof n'est défendue que par une petite garnison anglaise décide l'attaque de la ville.

Le 24 mars 1900, sa petite troupe s'ébranle et, immédiatement, la catastrophe commence : les Hollandais sont incapables de se tenir en selle !

Finalement, la colonne parvient à Smaldeel le lendemain. Villebois-Mareuil et les Boers partent en avant vers Hopetown quand un message du président Steyn lui demande de revenir à Kroonstad, où l'attend le baron van Dedem de Gelder, envoyé par le colonel Monteil et porteur d'une proposition d'envoi en Afrique australe de 2 000 soldats de métier afin de constituer une troupe de choc autonome de l'armée boer. Kruger refuse afin de ne pas indisposer le gouvernement français. Steyn, le président de l'État libre d'Orange est moins négatif et c'est pour que le baron puisse en discuter avec Villebois-Mareuil qu'il convoque ce dernier à Kroonstad.

Le colonel pense que d'anciens légionnaires constitueraient la troupe idéale et c'est pourquoi il écrit son appel du 30 mars 1900, destiné « Aux légionnaires qui m'ont connu » (voir p. 292), mais il refuse de rentrer en Europe pour y lever une brigade de crainte que, dans le contexte militaire défavorable aux

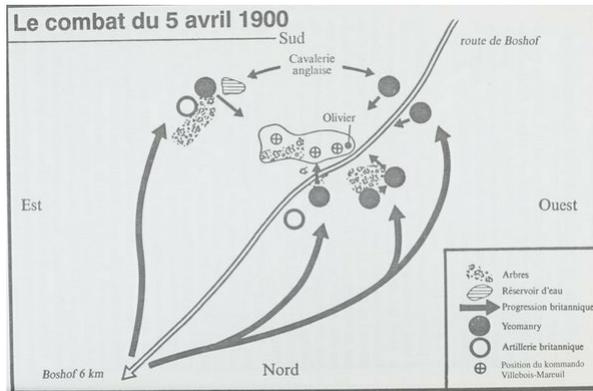
Le 3 avril, le kommando Villebois-Mareuil est à Leeuwkop, à trois heures de cheval de Boshof. Le Veldkornet Daniels, le chef du détachement boer, informe le colonel que Methuen arrive à Boshof avec 7 000 hommes. Villebois-Mareuil refuse de le croire. Pour lui, la garnison n'est forte que de 400 hommes et Daniels ment afin de le faire revenir sur son ordre d'attaque. Pour Villebois-Mareuil — et la lecture des dernières pages de ses *Carnets de campagne* est claire à ce sujet —, les Boers et les Hollandais qui le suivent cherchent tous les prétextes permettant de différer les engagements.

Les Boers proposent alors au colonel de vérifier l'information mais celui-ci refuse et il maintient l'ordre de marche pour 16 heures. Daniels, dont la mission est de couper la ligne télégraphique puis de couvrir les arrières du kommando Villebois-Mareuil, refuse d'obéir. Coleman, l'autre gradé boer, ne parvient pas à imposer la discipline à tous ses hommes, quant à Smorenburg, le chef des Hollandais, il est persuadé que tout cela finira très mal.

Daniels et plusieurs de ses hommes s'en vont au petit galop. Puis les Hollandais protestent en disant qu'il s'agit d'une mission suicide. Seuls les Français restent impassibles. Dans la nuit du 5 avril la marche reprend, mais quelques Hollandais prétextent que leurs chevaux n'en peuvent plus pour stopper. Des Français inspectent leurs montures. Leur verdict est sans appel : ces chevaux sont en parfaite forme.

Villebois-Mareuil est furieux : « Que ceux qui en ont assez partent », et vingt d'entre eux le quittent.

Puis il menace les Hollandais de les faire traiter en déserteurs et, finalement, à 16 heures, la colonne s'ébranle, guidée par un Boer qui perd son chemin ! À 3 heures du matin, le colonel constate qu'il a tourné en demi-cercle autour de Boshof, que le jour va se lever et qu'il lui faut stopper la manœuvre. Désormais, il n'est plus question d'attaquer Boshof. Le kommando va dépasser la ville et marchera sur la vallée de la Modder afin de faire sauter le pont de chemin de fer de Modder River Station (Macnab, 1975).



À 9 heures du matin, Villebois-Mareuil ordonne la halte ; il lui reste 20 hommes selon R. Macnab (1975) et 65 selon Pierre de Bréda qui est son aide de camp¹⁵². Le détachement est à moins de 10 kilomètres de Boshof et il s'installe en attendant la nuit, mais une femme boer¹⁵³ vient le prévenir que le bivouac est situé sur le chemin qu'emprunte quotidiennement une patrouille anglaise venant de Boshof.

Le kommando se remet en selle et choisit de bivouaquer à quelques centaines de mètres de là, sur un ensemble de petites collines sur lesquelles poussent des oliviers sauvages.

Profitant de ce déplacement, le Noir qui conduisait la carriole de dynamite s'empare d'une monture, saute à cheval et s'enfuit en direction de Boshof. La carabine du volontaire de Bardin l'ajuste mais le

colonel interdit au tireur de l'abattre. Le Noir atteint les avant-postes anglais et indique la position des Boers au général Methuen.

750 Britanniques¹⁵⁴ se mettent immédiatement en marche, guidés par le Noir, et l'encerclement du détachement commence, lord Methuen étant persuadé avoir en face de lui au moins 300 hommes.

Vers 13 heures, Villebois-Mareuil comprend qu'il est pris au piège ; il doit rapidement choisir un parti. Plusieurs Boers n'attendent pas les ordres de leur chef et s'enfuient.

Pour le colonel, il n'est pas question d'abandonner la voiture de dynamite car ce serait la fin de son entreprise. De plus, après avoir traité les Boers et les Hollandais de son kommando de lâches, il ne peut pas donner l'ordre de repli. La défense est impossible et des voix lui suggèrent de se rendre. « Jamais », répond Villebois-Mareuil qui décide de résister jusqu'à la nuit puis de tenter une sortie.

Les Français s'établissent en défense au sommet de la colline qui est surmontée d'un olivier sauvage. Smorenburg et les Hollandais prennent position en contrebas, les Boers de Wally Coleman au-dessus d'eux. À l'abri, derrière les rochers qui leur servent de protection, les hommes de Villebois-Mareuil attendent le déclenchement du feu ennemi.

Ceux des hommes de Daniels qui n'ont pas fui ont compris. Ils sont perdus. La cavalerie anglaise est occupée à les encercler et ils savent que, s'ils tardent à sauter en selle, les grands chevaux anglais rattraperont leurs poneys et qu'ils seront tous tués. Parmi les hommes de Daniels, l'un a écrit ses mémoires, il s'agit d'Izak Meyer qui avait dix-sept ans lors des événements.

Le jeune homme avait quitté l'école pour rejoindre son père en kommando et, ensemble, ils avaient fait toute la campagne sur le front Ouest. Laissons-lui la parole :

Mon père comprit immédiatement le danger de la situation. La position était intenable. On était en train de nous encercler. Nous sautâmes en selle et galopâmes dans une course pour la vie. Les ailes de l'ennemi se refermaient sur nous depuis le nord et le sud. Mon père galopait devant moi. Si nous avions attendu juste une minute de plus nous n'aurions pas pu nous échapper car, quand nous sortîmes de la nasse, les deux pointes avancées anglaises n'étaient plus qu'à 400 mètres l'une de l'autre¹⁵⁵.

À 14 heures, trois obus sont tirés puis les mitrailleuses Maxim entrent en action. Les tirs anglais durent trois heures. Dédaignant le danger, Villebois-Mareuil se tient debout, encourageant ses hommes.

La fusillade est furieuse et Coleman tombe, grièvement blessé. Plusieurs Français reculent, abandonnant leurs positions au nord de la colline. « Retournez à vos postes », ordonne Villebois-Mareuil. Les hommes hésitent. Le colonel s'avance vers eux pour les repousser. À ce moment-là, le lieutenant Franck, officier des chasseurs d'Afrique, s'élanche le fusil à la main en criant : « Vive la France, vivent les chasseurs d'Afrique. » Touché d'une balle en pleine tête, il s'effondre.

Il est 6 heures. Autour de Villebois-Mareuil gisent deux morts, Le Gilles et Robiquet, et trois blessés, Bardin, Bernard de Feisal et Franck. Une heure avant la nuit, les fantassins britanniques mettent baïonnette au canon et montent à l'assaut de la colline encore défendue par 30 à 35 hommes.

La Yeomanry est composée de vétérans ayant participé à toutes les grandes batailles de cette guerre. Elle progresse en ordre et en silence, impressionnante dans ses uniformes délavés par les pluies et le soleil sur lesquels tranchent des visages bronzés.

Sur la colline, tout se précipite. Le colonel qui tire au revolver vient d'abattre un ou deux assaillants quand il tombe, mort, dans les bras de Bernard de Feisal.

Le colonel mort, la résistance cesse et l'interprète, van Maasteven, hisse le drapeau blanc. Quelques instants plus tard, un violent orage éclate. Autour du corps du colonel de Villebois-Mareuil, six cadavres de défenseurs et dix blessés témoignent de la violence des combats.

Le cadavre du colonel est porté, tête recouverte, jusqu'au cimetière de Boshof où les Britanniques lui rendent les honneurs. Cette scène a été immortalisée par une gravure du *Petit Journal*.

Aujourd'hui, le grand olivier témoin de l'affrontement est toujours debout, et son tronc présente des impacts de balles ou d'éclats d'obus. De nombreuses légendes ont couru sur la mort du colonel de Villebois-Mareuil. L'exhumation de sa dépouille le 14 août 1971, précédant sa réinhumation dans le cimetière des héros à Maggersfontein, a permis de dissiper ces mystères. Le squelette montrait qu'un éclat d'obus avait atteint le colonel dans le dos, à la hauteur du cœur, qu'il avait été tué sur le coup et qu'il était tombé en avant, la bouche venant heurter le gros rocher derrière lequel il se tenait car deux incisives étaient cassées¹⁵⁶.

RAPPORT DU GÉNÉRAL METHUEN RELATANT LE COMBAT DE BOSHOF DU 5 AVRIL 1900

Du lieutenant-général lord Methuen, commandant la 1^{re} division, au Military Secretary, quartier général, Bloemfontein.

Boshof, 6 avril 1900

Sir,

La nouvelle me parvint à 10 h 30 hier matin qu'un kommando boer fort de 300 hommes avait traversé Tweefontein, à 5 miles au sud de Boshof. Ils s'étaient remis en selle en direction d'une crête à environ 2,5 miles au nord de Tweefontein où ils avaient mis pied à terre. Ce kommando était là quand, à 9 heures du matin, les Noirs le quittèrent.

2. Mes chevaux brouaient quand l'information me parvint. J'ordonnai à la Yeomanry impériale, forte de 500 hommes commandés par le brigadier-général lord Chelsham, au Kimberley Mounted Corps, fort de 250 hommes commandés par le lieutenant-colonel Peakman et à la 4^e batterie d'artillerie du major Butcher de seller aussitôt.

3. À 11 h 50 la force se mit en marche.

4. Les Noirs qui connaissaient la position de l'ennemi guidèrent la colonne vers le sud-sud-est.

5. Un Noir affirma qu'il occupait un Kopje à 2 500 yards en face.

6.[...]

7.[...]

8. La position occupée par l'ennemi était composée de quelques petits Kopje au centre d'une vaste plaine.

9. J'encerclai totalement la position avant d'entreprendre toute nouvelle action.

10. L'artillerie fut mise en batterie.

11. J'ordonnai à l'Impérial Yeomanry et au Kimberley Mounted Corps d'attaquer depuis l'est, le sud-est et le nord [...]

12. L'ennemi opposa une bonne résistance de 14 heures à 18 heures, refusant de se rendre [...] jusqu'à ce que le général de Villebois-Mareuil soit tué par un éclat d'obus.

13.[...]

14. L'ennemi perdit 7 morts, 11 blessés et 51 prisonniers. Nous eûmes à déplorer la mort de 2 lieutenants et eûmes 10 blessés.

15. Le lieutenant A.C. Williams fut délibérément abattu, après que le drapeau blanc eut été hissé. Je fis exécuter l'homme qui avait fait feu.

16.[...]

17.[...]

signé Methuen

Les Britanniques firent au total 70 prisonniers lors des combats de Boshof. Ils furent embarqués à la mi-avril à bord du navire *Lake Erie*, à destination de l'un des camps d'internement de l'île de Sainte-Hélène.

En France, la nouvelle de la mort du colonel fut accueillie dans la consternation. La presse lui rendit un hommage fervent. Durant plusieurs jours, l'événement occupa la première page de plusieurs grands journaux parisiens et provinciaux. Ensuite, des comités s'étant constitués pour l'érection de statues ou de monuments, leurs communiqués furent publiés durant plusieurs mois. La France porta le deuil de Villebois-Mareuil.

Le 7 avril, *Le Gaulois* écrivait que :

[...] cette mort d'un brave, pour la défense de foyers qui n'étaient pas les siens, pour l'indépendance d'un peuple dont il n'était point, mais qui représentait cependant la Justice et le Droit contre la cupidité et la force aura, comme tous les sacrifices faits aux nobles causes, la haute vertu et la puissante contagion d'un exemple moralisateur [...]

Le Peuple, de tendance socialiste, lui rendit également hommage. Dans son numéro du 12 avril 1900, on pouvait lire :

[...] Les feuilles clérico-césariennes font, en termes dithyrambiques, l'éloge de M. de Villebois-Mareuil, qui avait quitté l'armée française avec le grade de colonel et qui vient de mourir au Transvaal. La conduite de ce militaire, en effet, n'a pas été banale : il a mis ses actes en accord avec son langage. De toute la bande nationaliste, il a été le seul qui voulut manger de l'Anglais autrement que par métaphores [...].

Le 10 avril, *L'Écho de Paris* expliquait les raisons de l'engagement de Villebois-Mareuil aux côtés des Boers :

[...] il n'espérait plus que l'on pût éveiller brusquement ce pays de sa torpeur et le mettre debout d'un sursaut. C'est dans cet état d'esprit qu'il résolut d'aller porter son épée aux Boers. Et, ce faisant, il suivait toujours son idée d'une régénération de la France par l'action individuelle [...].

Théodore Botrel composa une chanson à sa mémoire. Il l'intitula *À Villebois-Mareuil* :

*Sa mort est une apothéose
Un exemple à suivre Demain ;
Il meurt pour une belle Cause,
La Gloire au front, l'Épée en main.
Au milieu des Boërs
Il dort pour toujours !*

REFRAIN

*Nos vivats, grâce au Vent qui passe
Trouveront son lointain cercueil ;
Saluons à travers l'Espace
Le vaillant Villebois-Mareuil.*

Le 18 avril, la Ligue de la Patrie française organisa une cérémonie funèbre à Notre-Dame de Paris. Les Parisiens y assistèrent en masse puisque dix mille personnes se pressaient à la messe. François Coppée en décrit l'atmosphère :

Ce fut une minute que je n'oublierai jamais, une des minutes les plus émouvantes de toute ma vie

que celle où le prêtre qui célébrait le service divin pour l'âme de l'héroïque colonel arriva au moment de la consécration solennelle de l'hostie.

Les batteries de tambours et les sonneries de clairons qui retentissaient sous les ogives de la vieille cathédrale et semblaient mettre un frisson d'émoi dans les plis des drapeaux tricolores placés en trophées sur les tentures funèbres, nous rappelaient que celui pour qui nos prières montaient vers le ciel, avait, en mourant pour la plus juste des causes, magnifiquement représenté la France telle qu'elle était naguère et telle qu'elle reviendra tôt ou tard, la noble et généreuse France ; et le souvenir du héros de Boshof nous rendait, dans l'ignominie du présent, la fierté de la patrie.

Le gouvernement était inquiet car l'Exposition universelle avait ouvert ses portes le 14 avril, quatre jours avant la cérémonie. Un tel rassemblement nationaliste risquant de déboucher sur une manifestation, ordre fut donné à la Garde républicaine à cheval de faire évacuer le parvis de Notre-Dame et la place à l'issue de la messe.

Indigné, François Coppée composa ces vers :

*Ils viennent d'ouvrir leur kermesse
Et sont ivres de ce succès.*

*Nous avons entendu la messe
Pour l'âme d'un héros français.*

*Dans un décor de décadence
Ils ont dit des mots malfaisants.*

*Nous avons gardé le silence
Sous des voûtes de huit cents ans.*

*Ils convièrent à l'orgie
Le monde entier du sud au nord.*

*Dans les chants de la liturgie
Nous avons prié pour un mort.*

*Ils offraient le luxe et le vice
À tous les rastas ébahis.*

*Nous honorions un sacrifice
Fait à la gloire du pays.*

*Pour acclamer leur bande infâme
Les mouchards seuls se sont rués.*

*Sur le parvis de Notre-Dame
Le peuple nous a salués¹⁵⁷.*

LA FIN DE LA LÉGION

Après la mort du colonel, la Légion fut incapable de surmonter ses contradictions et le commandant en second, le colonel russe Maximov¹⁵⁸, ne parvint à aucun moment à s'imposer.

Le colonel Maximov décida même d'abandonner le commandement de l'unité étrangère et fit savoir au général De La Rey qu'il était en revanche disposé à prendre la tête de la composante hollandaise de la Légion qu'il considérait comme militairement la plus disciplinée. L'avis de Maximov était donc à l'opposé de celui de Villebois-Mareuil.

Sous le commandement de Maximov, c'est en réalité une petite Légion étrangère qui se reconstitua car des volontaires autres que des Hollandais s'y joignirent. L'unité participa notamment à la bataille de Brandfort puis aux engagements le long de la voie ferrée Bloemfontein-Thaba Nchu.

Quand la nouvelle de la mort de leur chef leur parvint, les volontaires demeurèrent un moment désespérés. Le 11 avril, l'annonce de la mort du colonel fut officiellement confirmée par les autorités boers et Gallopaud, qui ne savait pas quel parti prendre, décida de retourner à Kroonstad.

Mohammed Ben Nasser, dont le nom est également orthographié Bin Nasseur, ou Ben Maceur dans les sources, un ancien spahi, tenta d'organiser contre Gallopaud une mutinerie qui rassembla une vingtaine d'hommes... Gallopaud qui ne se laissa pas impressionner les désarma et les arrêta. Six d'entre eux acceptèrent de rentrer dans les rangs, mais Ben Nasser s'enfuit et tenta de s'engager dans l'unité commandée par l'Autrichien Illich-Reitmeister qui refusa. Ayant perdu la raison, Ben Nasser revint vers Gallopaud avec l'intention de l'abattre, mais le lieutenant l'assomma et le remit au Landdrost local. Inculpé pour mutinerie et injures, il disparut¹⁵⁹ avant de réapparaître comme prisonnier de guerre sur les listes britanniques¹⁶⁰.

Personnage haut en couleur, Ben Nasser était kabyle. Il avait milité dans les ligues antisémites. Rebelle à toute discipline, il est évoqué d'une manière succincte au hasard des sources. Un volontaire hollandais, Ver Loren van Themaat, qui le côtoya publia ses souvenirs en 1903¹⁶¹.

Venu de Hollande, le volontaire van Themaat s'engagea dans le kommando de Heidelberg puis, le 5 juin 1900, il fut intégré au célèbre kommando de Danie Theron, le TVK (Transvaalsche Verkennerkorps). À la différence de Robert de Kersauson, lui aussi membre du TVK, il ne participa pas aux opérations du mois de février 1901 dans la Colonie du Cap et il suivit le général De Wet dans ses campagnes dans l'État libre d'Orange. Au sujet de Ben Nasser, il écrit :

Il y avait avec nous dans le TVK environ 50 étrangers. 22 d'entre eux étaient hollandais. Plus tard il y eut quelques Allemands, une poignée de Français parmi lesquels un journaliste, Mauclair, 4 Russes, 1 Irlandais, 1 Bulgare nommé Kolaroff, 1 Grec, Laverides, 1 Turc, Marko Sava, 1 Arabe algérien, Ben Nasser qui avait participé à la rébellion cubaine (p. 97).

[...] Maintenant, nos chevaux sauvages devaient être domptés. Ben Nasser, notre Arabe, sauta sur l'un d'entre eux mais il fut rapidement désarçonné ; mais les jeunes Boers réussirent à les seller (p. 100).

[...] Nous repartimes et chevauchâmes vers l'ouest. Près d'une petite rivière où il y avait un peu de bonne herbe nous désellâmes. En raison de la négligence de Ben Nasser, l'Arabe, un feu de brousse démarra autour du camp. Il tenta en vain de l'éteindre. Il appela à l'aide ses voisins afrikaners qui refusèrent de lui venir en aide. Furieusement, il jeta le sac avec lequel il s'attaquait au feu et, calmement, il continua à faire cuire sa viande. Le capitaine [Danie Theron] vit la scène et courut vers lui, furieux et lui ordonna d'éteindre le feu immédiatement. Nasser jeta son fusil et sa cartouchière aux pieds du capitaine et déclara qu'il ne combattrait pas plus longtemps. Un Boer le saisit mais il le projeta à terre. Nasser était comme enragé. Heureusement, Steurwald arriva, fit reculer les Boers et parla sévèrement en français — Nasser était arabe — à l'enragé et réussit à le calmer. Tout le monde s'éloigna de lui, le laissant à nouveau seul, assis et grognant devant son feu. Les Boers le craignaient car ils le croyaient capable de tout (p. 115).

Le 23 juillet 1900, le général De Wet nomma Danie Theron commandant. Un tonnerre d'applaudissements s'éleva. Même Ben Nasser avait oublié sa querelle et il agita son chapeau bien haut.

Dans l'après-midi du 23 juillet, nous traversâmes la rivière Rhenoster [dans l'État libre d'Orange] ; l'on disait que les Anglais étaient à nos trousses. Nasser était resté en arrière ; il s'était à nouveau querellé [...] ; les autres l'avaient ligoté et battu et il était blessé dans sa fierté. Les Boers ne l'aimaient pas ; il fricotait avec les femmes noires et ils ne lui permettaient plus d'entrer dans une maison honnête. Ils n'étaient même pas certains qu'il était blanc. Ils pensaient de lui qu'il était plutôt un genre de métis [bastard] (p. 159-160).

Une semaine après la mort du colonel de Villebois-Mareuil, la Légion européenne cessa officiellement d'exister et elle fut placée sous le commandement du général De La Rey qui la confia à son frère Adrian.

Dans tous les cas, la guerre sud-africaine avait connu un tournant avec la décision du Conseil de guerre (Krijgsraad) de recourir à la guérilla organisée par de petits groupes de cavaliers harcelant les Britanniques et ne vivant que sur le pays. Désormais, pour les volontaires européens, la guerre allait changer de nature et, à quelques très rares exceptions près, ils n'y auraient plus leur place.

ROBERT DE KERSAUSON¹⁶²

À la différence des autres volontaires français, Robert de Kersauson choisit de devenir un vrai Boer et c'est pourquoi il fut en mesure de mener la guérilla durant toute la seconde phase du conflit.

À la fin du mois d'avril 1900, il embarqua à Marseille à bord d'un navire de la compagnie transmaritime allemande qui faisait la ligne de l'Afrique orientale. À la fin du mois de mai, il débarqua à Lourenço Marques, au Mozambique. Le contexte militaire était alors défavorable aux Boers : Cronjé avait capitulé le 27 février ; le 28, Ladysmith était dégagée ; le 13 mars, Bloemfontein était pris. La guerre classique s'achevait. Les Républiques boers cessaient d'exister. Le 5 juin, la ville de Pretoria était occupée par les troupes britanniques. La guerre de brousse, la guérilla, allait désormais remplacer la guerre classique à l'européenne.

En juin 1900, Kersauson s'engagea dans le corps étranger et servit sous les ordres du capitaine de Kertanguy, mais il le quitta rapidement pour rejoindre le kommando de Middelburg avec lequel il participa à plusieurs combats : Bronkhortspruit (7 juillet 1900), Dalmanutha (27 août 1900) et Lydenburg (6 septembre 1900)¹⁶³.

Au mois d'octobre, il fut versé dans le kommando Theron, les fameux Theron's Scouts, sous le commandement de Jan Theron*, cousin du fondateur de l'unité qui avait été tué au combat¹⁶⁴.

Il prit part aux combats de Bothaville (6 novembre 1900) et de Dewetsdorp (21-23 novembre 1900), puis il suivit De Wet dans ses deux tentatives d'invasion de la Colonie du Cap en décembre 1900 et en février 1901.

Le 9 février 1901, il pénétra dans la Colonie du Cap avec Jan Theron et rejoignit Manie Maritz qui avait pour mission de tenter de soulever les Afrikaners du Cap. C'est dans les étendues désolées du nord-ouest de la Colonie du Cap, en territoire anglais, que Kersauson donna la pleine mesure de ses possibilités.

En juillet 1901, ses chefs l'envoyèrent en Europe afin d'informer les représentants boers de la réalité de la situation en Afrique australe. Il rendit compte au président Kruger, réfugié en Hollande, puis il retourna en Afrique du Sud en prenant soin d'éviter la France car il n'était pas en règle avec sa situation militaire.

Ayant gagné au feu ses galons d'adjudant puis de lieutenant, il participa activement à la guérilla sous les ordres de Manie Maritz, harcelant l'armée britannique, désorganisant ses arrières. Son kommando prit des villes, fit dérailler des trains, souleva les fermiers afrikaners.

Robert de Kersauson participa à toute la guérilla du Namaqualand. Deux semaines après la capitulation

de 1902 qu'il ignorait, son kommando s'apprêtait encore à lancer un raid contre la ville du Cap.

La paix signée, il rentra en France afin d'y régulariser sa situation militaire. Étant insoumis puisqu'il n'avait pas effectué son service militaire, il était en effet passible du Conseil de guerre. Le général C.R. De Wet, son ancien chef, intervint auprès des autorités françaises et l'affaire fut classée. Robert de Kersauson fut incorporé au 7^e régiment de dragons à Fontainebleau le 14 novembre 1902. Il fit la campagne de Madagascar du 10 mars 1903 au 13 juillet 1903 et, le 19 novembre 1903, il passa dans la réserve de l'armée active. Il retourna alors en Afrique du Sud, s'installa à Paarl aux environs du Cap comme exploitant agricole et épousa une Française, Marie-Louise Coutorbe, originaire de Saint-Étienne (10 septembre 1889-17 mars 1972). Quelques mois plus tard, le couple revint en France puis s'embarqua pour les États-Unis où Robert devint secrétaire adjoint de la Swansea Gold and Copper Compagny en Arizona.

Robert fit une brillante guerre de 1914-1918. De 1919 à 1932, les Kersauson séjournèrent en Afrique-Équatoriale française, au Congo belge et en Afrique orientale.

En 1919, Robert est directeur général pour le Congo belge de la firme L.E. Gillespic and Sons, une société d'import-export ayant son siège à New York. En 1928, il entre au service de la firme Citroën. Il est engagé comme inspecteur pour le Tanganyika, le Kenya, l'Ouganda, le Congo belge, l'Afrique-Équatoriale française, le Cameroun, l'Angola, le Nyassaland, Madagascar, les îles de la Réunion et Maurice. En 1932, les Kersauson rentrent en France. En 1934, ils se retirent à Sanary, dans le Var.

Mobilisé comme chef de bataillon le 2 septembre 1939, Robert rejoint son régiment en Algérie. Le 14 février 1940, atteint par la limite d'âge, il est renvoyé dans ses foyers. Peu après, Robert et Marie-Louise de Kersauson décident de s'installer en Afrique du Sud, à Franshhoek.

Robert y fait exploiter une petite ferme fruitière et participe à la vie du village dont il est une figure marquante. Invalide dans les dernières années de sa vie, il meurt le 11 juin 1971. Son épouse le suit de quelques mois dans la mort et s'éteint le 17 mars 1972¹⁶⁵.

LA FIN DE LA GUERRE

En dépit des mesures de terreur, la guérilla continuait et le général Kitchener tenta à plusieurs reprises d'ouvrir des négociations avec les chefs boers. Au mois de février 1901, il forma des comités de paix composés de Boers ralliés, parmi lesquels un frère de Christiaan De Wet et un cousin du général Louis Botha. Des émissaires furent envoyés auprès des kommandos pour qu'ils tentent de convaincre leurs membres. L'échec fut total et parfois même certains émissaires furent fusillés, ce qui démontrait la détermination des combattants.

Au même moment, Milner, qui craignait une contagion dans la Colonie du Cap où certains Afrikaners prenaient de plus en plus ouvertement parti pour leurs frères du Nord, mit très sévèrement en garde ceux qui seraient tentés de rejoindre les kommandos.

Au mois de février 1901, Kitchener qui avait littéralement fait le siège de l'épouse du général Botha réussit, grâce à elle, à faire venir le commandant en chef des armées boers à Middelburg. Le 28 février 1901, les deux hommes y entamèrent des discussions qui n'aboutirent pas à la paix, le préalable posé par Botha étant la reconnaissance de l'indépendance des deux Républiques, ce qui était évidemment inacceptable pour Londres.

Après cet échec, Kitchener durcit encore ses positions et il menaça de bannissement à vie les Boers qui n'auraient pas déposé les armes. Il avertit également que les combattants seraient condamnés à payer les frais d'entretien de leurs familles enfermées dans les camps de reconcentration.

Le 6 août 1901, il fit savoir aux hommes composant les kommandos que, passé la date du 15 septembre, tous les combattants pris les armes à la main seraient fusillés, mais il était évident que l'application d'une telle sanction était irréaliste. Dans tous les cas, les résultats d'une telle menace furent bien décevants pour l'état-major anglais puisque moins de 300 combattants acceptèrent de se rendre. Au mois d'octobre, une nouvelle mesure fut annoncée qui était que tout Boer portant l'uniforme de l'armée britannique serait fusillé. La mesure était sévère car, privés de toute possibilité de se rééquiper, les combattants s'armaient et s'habillaient grâce aux prises de guerre.

BOERS CONTRE BOERS

Au mois de novembre 1901, les Britanniques eurent l'idée de constituer des unités boers destinées à combattre les kommandos. C'est ainsi que furent créés des corps « scouts », formés de prisonniers libérés et dont l'organisation était calquée sur celle des kommandos.

Le major E.M. Leggett recruta les premiers dans les camps de reconcentration. Comme les Britanniques n'avaient pas une totale confiance en eux, ils ne les utilisèrent dans un premier temps qu'en groupes dispersés au sein d'unités anglaises.

Plusieurs Burgher's Corps furent ainsi levés tant dans l'État libre d'Orange qu'au Transvaal.

Au mois de janvier 1901, le colonel C. Ridley créa à Bloemfontein la South African Constabulary, connue également sous le nom de Burgher Police, et, dès le 19 janvier, 35 Boers y furent admis. Devant

leur efficacité, il fut décidé d'augmenter les effectifs et, bientôt, le nouveau chef de l'unité, le major Lyon, eut à commander 615 Boers. À la fin de la guerre, le corps fut débaptisé et reçut un nouveau nom en devenant le Farmer's Guard qui s'ouvrit également aux Noirs.

À partir de l'année 1901, plusieurs petites unités boers intégrées à l'armée britannique virent le jour au Transvaal. Au mois de février 1902, les Bontick's Scouts, du nom du fondateur de l'unité, le capitaine W. Bontick, furent créés avec pour tâche principale la capture du bétail errant.

Au mois de mars, ce fut le tour des Morley's Scouts, au mois d'avril, ils devinrent les Cattle Rangers dont la mission était la surveillance du bétail de l'armée dans la région de Pretoria.

Trois autres corps furent fondés un peu plus tard, les Beddy's Scouts, les Lydenburg Volunteers Burgher Corps et les Lebombo Scouts.

Au début de l'année 1902, toutes ces unités furent regroupées régionalement en National Scouts au Transvaal¹⁶⁶ et en Orange River Corps (ORC) dans l'ancien État libre.

Les volontaires de l'ORC furent divisés en deux groupes commandés par deux Boers, S.G. Vilonel et Piet De Wet, et casernés respectivement à Winburg et à Heilbron. Les National Scouts qui furent divisés en neuf groupes étaient placés sous le commandement du major Leggett.

Environ 4 000 hommes composèrent ces unités considérées par les hommes des kommandos comme un « ramassis de traîtres ».

Leur premier engagement eut lieu le 28 janvier 1902 et si certains désertèrent pour rejoindre les combattants boers, la plupart des engagés furent loyaux aux Britanniques.

LES DERNIÈRES OPÉRATIONS

Dans l'immédiat, la guerre continuait et parfois même d'une manière spectaculaire. Ainsi, du 6 au 26 février 1902, De Wet lança un raid dans l'ancien État libre d'Orange qui avait été rebaptisé Colonie de l'East Orange River.

Traqué par toutes les forces britanniques de la zone, il réussit à s'échapper le 27 février, passant au travers des mailles du filet ennemi mais en laissant 800 prisonniers aux mains de ses poursuivants.

Le 7 mars, le général De La Rey réussit un audacieux coup de main en s'emparant d'un convoi. Lors des combats, le colonel Methuen, blessé, fut fait prisonnier. De La Rey le libéra et le remit aux Anglais.

Du 4 avril au 3 mai, Smuts mena les dernières actions offensives d'importance dans le nord-ouest de la Colonie du Cap, dans le Namaqualand où il assiégea la ville d'Ookiep (voir cartes, "Le kommando MARITZ dans la colonie du Cap (février 1901 - avril 1901)" et "MARITZ dans le nord-ouest du Cap).

Les camps de reconcentration n'avaient donc pas ralenti l'ardeur des hommes des kommandos puisque la guérilla continuait. Mais ils provoquèrent un traumatisme parmi les combattants qui constataient tous les jours que le peuple boer était en voie de disparition, les femmes et surtout les enfants mourant en grand nombre. C'est uniquement pour sauver leur peuple que les Boers acceptèrent alors de négocier. Le génocide avait eu raison de leur détermination.

Le 23 mars 1902, les premières négociations de paix débutèrent à Pretoria entre Kitchener et les représentants boers menés par Schalk Burger, le président par intérim de la ZAR. Les chefs des kommandos reçurent ensuite des laissez-passer qui leur permirent de se rencontrer et de confronter leurs points de vue.

LA PAIX

Quels étaient les buts de guerre de la Grande-Bretagne ? Cette question sous-tend les tentatives de

négociations car, si Londres désirait l'annexion pure et simple des deux Républiques boers, la guerre ne pouvait que continuer. Si, en revanche, son but était, comme l'avait déclaré publiquement le 26 septembre 1899 le ministre des Colonies Chamberlain, de demeurer fidèle aux Conventions de 1852 et de 1854 qui prévoyaient l'indépendance de l'État libre d'Orange et du Transvaal, alors, il serait possible de négocier le statut nouveau qui permettrait aux Boers d'intégrer l'ensemble britannique sans toutefois être absorbés par lui.

La guerre une fois déclarée et les sacrifices consentis par la Grande-Bretagne étant de plus en plus réels, les buts de guerre changèrent. Cette idée se traduisit dans les déclarations des responsables britanniques. Au mois de février 1900, la position du gouvernement de Londres semblait en effet avoir changé. Le Premier ministre, lord Salisbury, devait faire face à un puissant mouvement d'opinion allant dans le sens de l'annexion pure et simple à la Couronne. Il adopta alors une attitude « médiane », affirmant, au mois de février 1900, qu'aucune décision n'avait été prise concernant le statut futur des deux Républiques boers. Cette agitation à propos de l'avenir du Transvaal et de l'État libre d'Orange s'expliquait car Londres savait que les Boers allaient faire une proposition de paix.

De fait, au mois de mars 1900, les présidents Kruger et Steyn envoyèrent un télégramme à Londres par lequel ils plaçaient la partie anglaise devant ses responsabilités :

« Cette guerre n'a été déclenchée que comme une mesure défensive, dans le seul but de maintenir l'indépendance de la république sud-africaine qui était menacée. »

Le message que les responsables boers tentaient de faire passer à Londres était clair : montrer par le déclenchement de la guerre qu'ils ne négocieraient jamais le principe de l'indépendance mais que pour le reste, la discussion était possible. D'autant plus que les Britanniques semblaient prendre l'avantage sur le terrain.

Le problème était que les responsables boers se trompaient de contexte. Ils se croyaient toujours en 1881 quand, après la bataille de Majuba Hill, le gouvernement britannique avait cédé de crainte de devoir mener une longue guerre en Afrique australe. En 1900, ce n'était plus Gladstone qui était Premier ministre, mais Salisbury, et le courant impérialiste à peine naissant vingt ans plus tôt était maintenant triomphant. Or Salisbury n'allait pas céder au moment où son opinion le poussait à la fermeté et où ses armées reprenaient l'avantage sur le terrain ; il repoussa donc les ouvertures de Kruger et de Steyn.

D'ailleurs, la position de Salisbury changeait avec le cours des événements et, au mois d'avril 1900, il commença à envisager l'annexion pure et simple, s'appuyant sur un argument de bon sens : à quoi bon avoir fait la guerre pour en revenir au statut antérieur ? Cette fermeté anglaise renforça la détermination boer. La guerre allait devenir totale.

Sur le terrain, Londres appliquait sa politique et, le 8 octobre 1900, Milner, qui était jusque-là gouverneur de la Colonie du Cap et haut-commissaire pour l'Afrique australe, fut nommé administrateur des territoires annexés, c'est-à-dire du Transvaal et de l'État libre d'Orange, débaptisé et devenu, comme nous l'avons vu, l'Orange River Colony.

Il ne prit cependant ses fonctions à Pretoria qu'au mois de mars 1901. Il fut remplacé au Cap par Hely Hutchinson, ancien gouverneur du Natal, et ce dernier par sir Mac Callum, ancien gouverneur de Terre-Neuve.

Les forces britanniques ne parvenant pas à freiner la guérilla, le général Kitchener décida d'ouvrir des négociations directes avec Louis Botha, général en chef des armées boers. Les deux hommes se rencontrèrent le 28 février à Middelburg, comme nous l'avons vu page 311. Kitchener proposa :

- une amnistie totale,
- la libération des prisonniers,
- une administration civile puis, à bref délai un gouvernement représentatif,
- le paiement des dettes,

— l'aide à la reconstruction des fermes.

En échange, les Boers devraient renoncer à leur indépendance et laisser la justice britannique juger les « rebelles » du Cap et du Natal qui avaient pris les armes à leurs côtés.

Les Boers, et en premier lieu le président Steyn, refusèrent ces propositions qui n'étaient dans la réalité qu'une capitulation totale.

Les événements allaient évoluer sous le poids de la lassitude des Boers et du désir du gouvernement anglais de mettre un terme à cette guerre qui n'avait que trop duré et qui semblait ne devoir jamais finir. L'Angleterre allait-elle en effet se mettre une nouvelle « question d'Irlande sur les bras » ?

À la fin du mois de mars 1902, le contexte avait une nouvelle fois changé en Afrique du Sud. Les hommes des kommandos qui tenaient toujours le pays commençaient en effet à se demander s'ils n'allaient pas bientôt être les seuls Boers encore en vie en raison de l'effroyable mortalité qui, dans les camps, venait de rayer de la carte une génération d'enfants boers.

Les pourparlers de paix durèrent trois mois, puisqu'ils débutèrent le 23 mars pour s'achever le 31 mai 1902.

Le 23 mars à Kroonstad, le président par intérim du Transvaal, Schalk Burger, qui tenait le maquis, obtint un laisser-passer des Anglais afin de lui permettre de rencontrer le président de l'ancien État libre d'Orange, Marthinus Steyn qui, lui aussi, était en kommando.

Au début du mois d'avril, les Britanniques laissèrent les délégations des deux Républiques se réunir à Kleksdorp. La délégation de l'État libre comprenait, outre le président Steyn, les généraux De Wet, Hertzog, Olivier, etc. Autour du président Burger, celle du Transvaal rassemblait les généraux Botha, De La Rey, etc.

Dès le départ, l'attitude des deux délégations fut différente, les Orangistes étant plus fermes que les Transvaaliens à l'exception de De La Rey qui voulait continuer la guerre. Toute la discussion tourna autour de l'indépendance.

Le 11 avril, les deux gouvernements rencontrèrent Kitchener. Ils lui proposèrent un traité perpétuel d'amitié et de paix, une unification de toute l'Afrique australe — Colonies du Natal et du Cap ainsi que les Républiques boers — au point de vue des douanes, des postes, des chemins de fer, des lois, et une négociation sur le droit de vote ainsi qu'une égalité entre l'afrikaans et l'anglais à l'intérieur des Républiques. Mais ils n'envisageaient pas la fin de leur indépendance. Kitchener précisa que Londres faisait un préalable du renoncement par les deux gouvernements à l'indépendance des deux Républiques.

Les contre-propositions de Londres étaient sans concessions : l'annexion serait totale avec possibilité d'autonomie dans un délai qui serait fixé ultérieurement, l'anglais deviendrait langue officielle avec une tolérance pour l'afrikaans. La seule ouverture concernait les « rebelles » qui seraient amnistiés mais privés de droit de vote.

Le général Hertzog déclara qu'il n'était pas du pouvoir des deux gouvernements de renoncer à l'indépendance de l'État libre et du Transvaal et qu'il était nécessaire de consulter les combattants afin d'avoir leur avis. Munis de sauf-conduits britanniques, les membres des deux gouvernements se rendirent dans les kommandos où furent élus des délégués qui auraient pouvoir de décider de la paix ou de la poursuite de la guerre.

Le 15 mai 1902, à Vereeniging, 60 délégués élus représentant le « peuple boer » se rassemblèrent. Tous étaient officiers. Certains venaient de très loin, ainsi Smuts qui arrivait du nord-ouest du Cap (voir plus haut, p. 227-228).

Le mandat de chaque délégué était différent car si Botha et Hertzog avaient fait la tournée des kommandos pour défendre l'idée de la paix, De Wet et De La Rey avaient, au contraire, proposé la poursuite de la guerre. Certains délégués avaient un mandat particulier qui était de tout négocier à l'exception de l'indépendance.

Quand les discussions s'ouvrirent, le parti de la paix fut en position de force car Smuts y avait adhéré tandis que le président Steyn, l'homme du refus des concessions, étant malade, ne pourrait intervenir avec

le poids suffisant pour s'y opposer.

Le président du Transvaal, S. Burger, ouvrit les débats en posant le vrai problème : devait-on poursuivre une guerre mortelle pour le peuple boer quand il était certain que les Britanniques ne renonceraient jamais à leur préalable qui était la fin de l'indépendance des deux Républiques ?

Botha et Burger expliquèrent que les kommandos du Transvaal ne pourraient plus continuer la lutte encore bien longtemps en raison du manque de chevaux et de vivres. De plus, les Britanniques poussaient les Noirs au soulèvement et les engagements contre les National Scouts risquaient de provoquer une rupture de l'unité nationale. Dans ces conditions, la poursuite de la lutte était un suicide. La priorité était de sauver le peuple boer en faisant sortir les femmes et les enfants des camps.

De La Rey se rangea à l'avis de Botha et de Burger après avoir pris connaissance de la situation des kommandos du Transvaal. Seul De Wet demeurait intraitable.

Reitz fit une proposition : les deux Républiques deviendraient non pas un territoire rattaché à la Grande-Bretagne, mais deux protectorats et, en échange, elles renonceraient à la possession du Rand et de ses mines ainsi qu'au Swaziland. Le 17 mai, les délégués décidèrent que cette proposition serait faite aux Britanniques et qu'en cas de refus, une commission de cinq membres aurait pleins pouvoirs pour décider. Cette commission élue était composée de Botha, de Smuts, de De La Rey, de De Wet et de Hertzog.

Londres refusa les propositions boers. L'heure n'était plus au protectorat mais à l'annexion pure et simple. Les Boers devaient se reconnaître sujets de Sa Gracieuse Majesté. L'impasse était totale. Pour tenter d'en sortir, un comité restreint fut réuni, composé de deux représentants boers, à savoir Smuts et Hertzog, et de deux représentants britanniques, qui étaient Milner et Richard Solomon, conseiller spécial pour l'administration du Transvaal occupé.

Ce comité élabora un plan de paix en douze points :

- reconnaissance de l'autorité de la Couronne britannique,
- rapatriement des prisonniers,
- garantie des biens des Boers qui déposeraient les armes,
- l'afrikaans serait autorisé dans les écoles et les tribunaux,
- la possession d'une arme serait soumise à autorisation,
- un gouvernement civil devrait remplacer le plus rapidement possible l'administration militaire,
- une procédure d'autonomie serait entamée,
- maintien de la législation sur les Noirs,
- création de commissions de rapatriement et de réhabilitation.

Après un premier refus par l'assemblée des délégués boers, le document fut légèrement modifié et la partie anglaise accepta que les dettes boers soient supportées par la Grande-Bretagne jusqu'à hauteur de 3 millions de livres. Quant au sort des « rebelles », il conviendrait de distinguer entre ceux du Natal qui passeraient tous en jugement, tandis qu'au Cap seuls les chefs seraient jugés, les hommes étant simplement privés de leurs droits civiques.

Le 29 mai, le document fut présenté aux délégués sous forme d'ultimatum. Les délégués de l'État libre ne voulaient pas le signer et ils s'opposèrent aux Transvaaliens. Afin de sauvegarder l'unité du peuple boer, les deux délégations débattirent séparément après que Botha et De La Rey eurent supplié De Wet de ne pas provoquer par son intransigeance une rupture de l'unité du peuple boer.

Dans l'après-midi du 31 mai, 44 délégués votèrent pour la proposition et 6 contre (3 Transvaaliens et 3 Orangistes).

Dans la soirée, la reddition des Boers était signée.

LA CAPITULATION DES BOERS VUE PAR ROBERT DE
KERSAUSON¹⁶⁷

[...] 9 heures allaient sonner quand Smuts parut, donnant le bras à Maritz. Ils se dirigèrent vers un emplacement ouvert au milieu du camp. Smuts monta sur un chariot. Chacun suspendit son souffle.

Et les premiers mots du général furent ceux-ci, prononcés d'une voix enrouée :

— Mes enfants, les deux Républiques qu'on appelait le Transvaal et l'Orange ne sont plus. Elles sont mortes, le dimanche 31 mai, à minuit.

Il continua à parler, mais pendant plusieurs minutes on ne l'entendit plus, sa voix était étouffée par les sanglots qui éclataient tout autour de lui ; de rudes combattants, qui avaient risqué cent fois leur vie, sans un tressaillement, tombaient à terre sans connaissance ; les fils se jetaient en pleurant dans les bras de leurs pères ; d'autres, le visage bouleversé, les yeux féroces, juraient et montraient le poing au ciel, en le maudissant...

Nul des spectacles que j'ai eus sous les yeux, pendant la guerre, ne m'a tant remué.

Quand le calme se fut un peu rétabli, le général Smuts reprit sa harangue, et, dans un langage qui allait panser les plaies qu'il venait de faire :

— Hélas ! moi qui vous ai toujours conduits à l'honneur, moi qui vous disais, en quittant Concordia, que si je revenais vous annoncer la paix, nous nous réjouirions ensemble, que si c'était la guerre, nous la reprendrions avec plus d'ardeur, nous n'avons ni à nous réjouir ni à poursuivre la lutte, puisque je suis présentement sujet anglais et qu'il me faut vous demander de vous conduire comme tels. Mais avant de vous exposer les considérations qui peuvent atténuer nos douleurs présentes, laissez-moi vous expliquer les raisons qui ont contraint la majorité des Boers à se rendre. Nous, les combattants de l'ouest du Cap, nous avons toujours jugé la situation du Transvaal et de l'Orange d'après la nôtre. Ici, nous ne sommes encombrés ni de femmes ni d'enfants ; nous n'avons pas de familles à secourir ni à nourrir. Nous avons des vêtements, des armes et des munitions en quantités considérables, des chevaux et du bétail à discrétion.

« Sachez qu'au Transvaal et dans l'Orange, c'est le sang de nos femmes qui a coulé. Vingt et un mille femmes et enfants sont morts déjà dans les camps de concentration anglais ; et si la guerre se poursuivait, ils mourraient tous, notre race disparaîtrait. Les kommandos, de leur côté, sont affamés, l'ennemi ayant tout détruit. Il n'y a plus un boeuf ; il n'y a plus un mouton. Les derniers combats de De la Rey, sur lequel les Anglais ont concentré tout le poids de leur armée, ont été désastreux. Nous avions juré de nous battre jusqu'à la dernière extrémité. La dernière extrémité !... Nous y sommes arrivés. Nous avons tout perdu, sauf l'honneur ; car chacun de vous peut garder la tête haute, même au milieu de ses ennemis. Vaincus, nous avons le droit de conserver toute notre fierté.

CONCLUSION

Les Boers étaient entrés en guerre pour sauver leur indépendance politique et leur identité culturelle. En 1902, quand ils sortirent du conflit, ils avaient non seulement perdu leur liberté, mais encore, bien plus grave pour l'avenir, l'âme de leur peuple était irrémédiablement atteinte. Son identité rurale avait été en effet réduite en cendres par la politique de la « terre brûlée ». Presque tout le maillage rural qui constituait l'ossature, la colonne vertébrale des Républiques avait été rayé de la carte dans l'incendie de 25 à 35 000 fermes et dans la dispersion du cheptel.

Déracinés, des milliers de Boers allaient partir pour les centres miniers et industriels du Rand. Le mouvement fut encore accentué par la terrible sécheresse des années 1903-1906. Plus rien ne serait donc comme avant la guerre car, totalement dépayés, désespérés et ayant perdu leurs points de repère, ces ruraux devenus citadins allaient constituer un prolétariat blanc extrêmement combatif. Ils exigeront bientôt qu'une barrière de l'emploi soit instaurée entre eux et les Noirs. Ce sera ce prolétariat qui permettra 46 ans plus tard, en 1948, la victoire électorale du Parti national, le parti de la revanche. C'est lui qui dictera les lois raciales qui constitueront plus tard l'édifice juridique de l'apartheid¹⁶⁸.

Humainement, les pertes dues à la guerre étaient terribles et une génération de femmes et d'enfants boers avait été rayée de la carte. Jamais la nation boer ne s'est véritablement remise de cette saignée¹⁶⁹.

Tous les événements ultérieurs qui conduiront à la seconde mort du peuple boer en 1994 avec sa disparition politique dans la grande Afrique du Sud dominée par les Noirs découlent de cet inutile conflit qui eût pu être évité.

Le président Kruger, longtemps figure déifiée et incontestée dans l'imaginaire boer, ne pouvait certes pas deviner que les Républiques sortiraient à ce point détruites ou mutilées par le conflit. Ce sont cependant ses erreurs d'analyse, ses *a priori* politico-religieux, ses comportements anachroniques qui conduisirent le peuple boer au désastre historique de 1902. Il est regrettable pour la nation afrikaner que les électeurs de l'époque aient constamment voté pour Kruger contre Joubert. Ces deux « géants » jouèrent en effet constamment à contre-rôle.

Durant sa jeunesse, Kruger fut un formidable chef de guerre. Il avait un sens militaire très sûr et il le conserva jusqu'au bout. C'est d'ailleurs lui qui imposa au mois de mars 1900 l'abandon de la guerre à l'« européenne » et le recours à la guérilla. Il fut en revanche, et presque constamment, un piètre politique car, pour lui, le réel qu'il savait pourtant apercevoir s'effaçait en définitive toujours devant les impératifs découlant du religieux.



Régulièrement battu par Kruger lors des élections présidentielles, Joubert recevait en « consolation » le commandement des armées du Transvaal. Or, il était aussi piètre militaire que Kruger était mauvais politicien (voir son portrait, p. 340-341.)

Sa réputation héritée de la bataille de Majuba, en 1881, était même totalement usurpée. La victoire sur les Britanniques ne fut en effet que le résultat d'une opération audacieuse montée au niveau de la section et réussie par un chef de groupe ayant entraîné ses hommes à l'assaut de la colline. Durant la guerre de 1899-1902, nous l'avons vu, le commandement de Joubert fut calamiteux sur le front du Natal. En revanche, l'homme était un politicien avisé. Il avait compris par exemple, et ce dès les années 1890, qu'il était dangereux et inutile de donner à la Grande-Bretagne le prétexte du conflit qu'elle souhaitait. Plus encore, Joubert était tourné vers le monde extérieur. À la différence de Kruger qui refusait d'admettre que le monde avait changé depuis le Grand Trek, il avait compris que les Britanniques des années 1890 n'étaient pas les Zulu de Dingane.

Joubert avait également vu qu'il était possible de moderniser la ZAR en prenant appui sur les meilleurs des Uitlanders. L'histoire lui donna d'ailleurs raison car nombre d'entre eux s'engagèrent aux côtés des Boers comme nous l'avons longuement exposé.

Piet Joubert ne fut cependant jamais écouté par les électeurs boers car Paul Kruger savait emporter leurs suffrages. Il leur parlait le langage qu'ils aimaient entendre, s'adressant à eux comme le faisaient les pasteurs à l'office du dimanche, c'est-à-dire en mêlant les exemples tirés de la Bible aux épisodes heureux ou malheureux de l'histoire du peuple afrikaner.

Prédicateur, barde et griot tout à la fois, Kruger savait parler au subconscient boer. Les Républiques en sont mortes. En définitive, il eût mieux valu que les rôles fussent inversés et que Joubert fût président de la ZAR et Kruger chef de ses armées.

En 1902, à l'issue d'une longue et difficile guerre, l'Empire britannique avait donc vaincu les Républiques boers devenues colonies anglaises. Leurs habitants qui constituaient le dernier obstacle à la politique impériale dans cette partie de l'Afrique étaient redevenus des sujets de la Couronne. Leur « rébellion » commencée en 1835 avec le Grand Trek était donc terminée.

Kruger n'avait pas compris que Londres n'accepterait jamais que la position stratégique du Cap puisse être menacée par le Transvaal. Jusque-là, le cœur politique et économique de l'Afrique australe avait été la région du Cap de Bonne-Espérance. Or, les richesses découlant de la découverte des mines d'or du Transvaal avaient fait que le centre régional se déplaça vers le nord. Les rapports de force locaux en furent bouleversés car Johannesburg supplanta Le Cap et ce rééquilibrage régional s'était opéré hors du contrôle de Londres.

Les projets impérialistes britanniques étaient menacés par ce nouvel état de fait. Ils prévoyaient, en effet, la constitution d'une fédération des peuples d'Afrique australe sous direction anglaise. Or, un Transvaal dominant économiquement devenait automatiquement le nouveau pôle autour duquel toute la politique régionale allait s'organiser. L'inquiétude des Britanniques était réelle car l'État libre d'Orange était sur la voie d'une union avec la ZAR. Dans ces conditions, comment allaient réagir les Afrikaners du Cap face à cette nouvelle zone de prospérité, eux dont la loyauté à la Couronne reposait d'abord sur les avantages découlant du libre – échangeisme introduit dans l'ancien territoire hollandais ?

Pour Londres, il était évident que, tôt ou tard, il serait nécessaire d'incorporer les Républiques à un ensemble britannique, mais cette volonté politique était paradoxale, comme l'exprima si bien lord Salisbury en parlant des Boers et de leurs Républiques :

« Je pense que nous devons bientôt consentir des efforts militaires considérables et tout cela, pour des gens que nous méprisons et pour des territoires qui ne contribueront pas à renforcer la puissance de l'Angleterre ni à l'enrichir. » (Cité par H. Wesseling, 1996, p. 445.)

Parmi les Boers, certains n'acceptèrent jamais la défaite et attendirent l'occasion de reprendre les armes.

Une nouvelle guerre des Boers faillit ainsi éclater au mois d'août 1914 quand l'Union sud-africaine, dominion britannique né en 1910, se trouva automatiquement engagée dans le camp des Alliés. Immédiatement, les Afrikaners se divisèrent en deux groupes. Le plus important suivit Botha et Smuts qui affirmaient leur loyauté à l'Empire. L'ancien général boer Louis Botha était en effet devenu le Premier ministre de l'Union et Smuts le soutenait.

Un second courant afrikaner dirigé par le général Hertzog affirma que l'Union devait être neutre. Les anciens généraux de la guerre des Boers s'opposaient donc. Ils n'allaient pas tarder à s'affronter.

Au mois de septembre 1914, Londres demanda à l'Union sud-africaine d'envahir le Sud-Ouest africain allemand. Une rébellion éclata aussitôt dirigée par les anciens généraux boers Maritz¹⁷⁰ et De Wet, suivis de nombreux officiers de la nouvelle armée sud-africaine. Au total, 12 000 hommes prirent les armes contre leur gouvernement et contre leurs anciens chefs qu'ils accusaient de s'être vendus « aux magnats des mines »¹⁷¹. Les rebelles proclamèrent la restauration de la ZAR.

Le 12 octobre, Botha proclama la loi martiale et entreprit de réduire les insurgés dont les derniers déposèrent les armes le 2 février 1915.

Les Afrikaners allaient devoir attendre encore plusieurs dizaines d'années pour retrouver leur liberté. En 1948, leur revanche sera politique avec la victoire du Parti national et, en 1961, avec la proclamation de la République qui allait marquer la rupture définitive avec Londres¹⁷².

BIBLIOGRAPHIE

- AMERY, L.S. : *The Times History of the War in South Africa*, 7 vol. (1900-1909).
- ATMORE, A., et SANDERS, P. : « Sotho Arms and Ammunition in the 19th century », *Journal of African History*, 12, 1971.
- BARTHORP, M. : *The Anglo-Boer Wars (1815-1902)*, Londres, 1987.
- BORER, MARY C. : *The Boer war. October 1899-May 1902*, Londres, 1971.
- CHINIER, F. : « La Presse française et les Boers (1899-1902) », mémoire de maîtrise, université de Lyon III, 1988.
- COETZEE, C.G. : *Kampkinders 1900-1902*, Pretoria, 1982.
- DAVENPORT, T.R. : *South Africa : a modern History*, Londres, 1987.
- DAVENPORT, T.R. : « The South African Rebellion (1914) », *English historical Review*, 1963.
- DE JONG, C. : « Reports of neutral military observers on the anglo-boer war 1899-1902. Captain Demange and lieutenant Raoul-Duval, French military attachés with the Boers », *Militaria*, vol. 6, n° 1, Pretoria, 1976.
- DE JONG, C. : *The Scandinavians in the Anglo-Boer War 1899-1902*, Amsterdam, 1983.
- DE JONG, C. : *Skandinawiers in die Tweede anglo-Boere-Oorlog (1899-1902)*, Amsterdam, 1984.
- DE JONG, C. : « Andries Smorenburg-Lewensherinneringe », *Christiaan De Wet-Annale*, Nummer 6, Oktober 1984.
- DE WET, C. : *Three Years War*, Westminster, 1902.
- DE WET, C. : *Annales. Uitgegeef deur die suid-afrikaanse akademie vir wetenskap en kuns in samewerking met die oorlogsmuseum, Bloemfontein*.
- DUMINY, A., et GUEST, R. : *Natal and Zululand from Earliest Times to 1910*, University of Natal Press, 1989.
- Du PISANI, J.H. : « The Germans' contribution to the Boer-War », *Knapsak*, january 1992, p. 10.
- ELPHICK, R. : *Kraal and castle, Khoikhoi and the founding of White South Africa*, Londres, 1977.
- ETCHEGOYEN, D. : *Dix Mois de campagne chez les Boers, par un ancien lieutenant du colonel de Villebois-Mareuil*, Paris, 1900.
- ETHERINGTON, N. : « Theories of imperialism in Southern Africa revisited », *African Affairs*, LXXXI, July 1982.
- FELIX, G. : *Le Colonel de Villebois-Mareuil et la guerre sud-africaine*, Tours, 1902.
- FREUND, W.M. : « The Eastern frontier of the Cape Colony during the Batavian Period (1803-1806) », *Journal of African History*, 13, 1973.
- GRENVILLE, J.A.S. : *Lord Salisbury and Foreign Policy*, Londres, 1970.
- HANCOCK, W.K. : *General Smuts. The Sanguine Years (1870-1919)*. Cambridge, 1962.
- KANDYBA-FOXCROFT, E. : *Russia and the Anglo-Boer War (1899-1902)*, Capetown-Johannesburg, 1981.
- KERSAUSON, R. de : *Ek en die Vierkleur*, Johannesburg, 1960.
- KUBICEK, R.V. : *Economic Imperialism in Theory and Practice : The case of South African Gold Mining Finance, 1886-1914*, Durham, Duke University Press, 1979.
- KUPER, L. : *An African bourgeoisie. Race, Class and Politics in South Africa*, Yale University, 1965.
- LACOUR-GAYET, R. : *Histoire de l'Afrique du Sud*, Paris, 1970.
- LECOY DE LA MARCHE, H. : *Souvenirs de la guerre du Transvaal. Journal d'un volontaire*, Paris,

- 1901.
- LE MAY, G.H.L. : *British Supremacy in South Africa 1899-1907*, Oxford, 1965.
- LUGAN, B. : *Histoire de l'Afrique du Sud des origines à nos jours*, Paris, 1^{re} édition 1986 ; 2^e édition, 1989 ; 3^e édition, 1995.
- LUGAN, B. : *Huguenots et Français, ils ont fait l'Afrique du Sud*, Paris, 1988.
- LUGAN, B. : *Robert de Kersauson : le dernier commando boer*, Paris, 1989.
- LUGAN, B. : *Villebois-Mareuil, le La Fayette de l'Afrique du Sud*, Paris, 1990.
- LUGAN, B. : *Ces Français qui ont fait l'Afrique du Sud*, Paris, 1996.
- LUGAN, B. : « La Grande-Bretagne et l'Afrique australe de la veille de la Première Guerre mondiale aux années 1970 », *L'Information historique*, 1993, vol. 55, 4-5, p. 158-168.
- LUPINI, M. : *Camillo Ricchiardi, Italian Boer War Hero*, Johannesburg, 1988.
- MACNAB, R. : *The French Colonel. Villebois-Mareuil and the Boers 1899-1900*, Oxford, 1975.
- MAC CRACKEN, D.P. : *The Irish pro-Boers (1877-1902)*, Johannesburg, 1989.
- MARAI, J.S. : *The Fall of Kruger's Republic*, Oxford, 1961.
- MARITZ, M. : *My lewe en strewe*, Pretoria, 1939.
- MARKS, S. : « Khoisan resistance to the Dutch in the seventeenth and eighteenth centuries », *Journal of African History*, 13, 1972.
- MARKS, S., et TRAPIDO, S. : « Lord Milner and the South African State », *History Workshop Journal*, 8, 1979.
- MARTEL, A. : « La guerre du Transvaal vue par les compagnons de Villebois-Mareuil », *Actes du 78e Congrès des Sociétés savantes*, Toulouse, 1953.
- MAUBREY, M. : « Les Français et le " veau d'or " : la question sud-africaine (1896-1902) », in Bach, D.C. : *La France et l'Afrique du Sud*, Paris, 1990, p. 37-66.
- MEYER, I. : *Kommandojare*, Johannesburg, 1971.
- MILNER, lord A. : *The Nation and the Empire*, Londres, 1913.
- MORRIS, D.M. : *The washing of the spears : the rise of the Zulu nation under Shaka and its fall in the second war of 1879*, Londres, 1966.
- NOER, T.J. : *Briton, Boer and Yankee. The United States and South Africa (1870-1914)*, Kent State University Press, Ohio, 1979.
- O'BRIEN, T.H. : *Milner*, Londres, 1979.
- OLIVER, R., et SANDERSON, G.N. : *Cambridge History of Africa*, VI, 1870-1905, Cambridge, 1985.
- PAINÉAU, D. : « La Guerre des Boers », mémoire de maîtrise, université de Paris IV Sorbonne, 1984.
- PAKENHAM, T. : *The Boer War*, Londres, 1979.
- PELLETIER, J.G. : « L'Opinion française et la guerre des Boers », thèse de doctorat de 3^e cycle, 1972, Paris X Nanterre, 564 pages.
- PELLETIER, J.G. : « France and the Boer war. I : The Beginning of the war to the death of Villebois-Mareuil », *Historia* (Pretoria), vol. 33, mai 1988.
- PELLETIER, J.G. : « France and the Boer war. II : The Death of Villebois-Mareuil to the end of the war », *Historia* (Pretoria), vol. 34, mai 1989.
- PLOEGER, J. : « Die Franse Kolonel-Veggeneeraal Graaf Georges Henri Anne-Marie Victor de Villebois-Mareuil (1847-1900) », *Militaria*, Jaargang 18, n. 4, 1988.
- PLOEGER, J. : *The Fortification of Pretoria*, Pretoria, s.d.
- PORTER, A.N. : *The Origins of the South African War : Joseph Chamberlain and the Diplomacy of Imperialism*, Manchester University Press, 1980.
- PORTER, A.N. : « The South African War (1899-1902) : Context and Motive Reconsidered », *Journal of African History*, 31 (1990), p. 43-57.
- POTTINGER, B. : *The Foreign Volunteers. They Fought for the Boers (1899-1902)*, Melville (South Africa), 1986.

- REITZ, D. : *La Guerre des Boers. Mémoires d'un volontaire*, Paris, 1930.
- Ross, A. : *John Philip (1775-1851), Missions, Race and Politics in South Africa*, Aberdeen University Press, 1986.
- SCHMIDL, E.A. : *Oesterreicher im Burenkrieg (1899-1902)*, Dissertation, eingereicht an der philosophischen Fakultät der Universität Wien, 1980, 400 p., non publié.
- SELBY, J. : *The Boer War*, Londres, 1969.
- SMITH, C. : « After 75 years the French colonel rises from his Boshoff hillside », *Paratus*, décembre 1975.
- SPIES, S.B. : « Salmon Gerhardus Maritz », in *Suid-Afrikaanse Biografiese Woordeboek*, I, Kaapstad, 1968. — « Theron, Daniel Johannes Stephanus », in *Suid-Afrikaanse Biografiese Woordeboek*, II, Kaapstad, 1972.
- STONE, J., et SCHMIDL, E.A. : *The Boer War and Military Reforms*, University Press of America, Maryland, 2 tomes, 1988.
- TAHON, général : *Avec les bâtisseurs de l'Empire*, Paris, 1947.
- THERRODE, E.C. : « The official attitude of France towards South Africa in the years of crisis (1899-1902) », mémoire de maîtrise, Cape Town University, 1973.
- VAN DALSEN, J. : « Die Hollander-Korps tydens die Tweede Vryheidsoorlog », *Historiese Studies*, 4, Pretoria, 1943.
- VAN DER MERWE, N.J. : *The National Women's monument*, Bloemfontein, s.d.
- VAN DER POEL, J. : *The Jameson Raid*, Cape Town, 1951.
- VAN DER WAAG, I.J. : « The Role of the French Speakers in the South African Military History », *South African Defence Force Review*, s.l., s.d., p. 253-261.
- VAN HELTEN, J. : « Empire and high finance : South Africa and the international Gold standard 1890-1914 », *Journal of African History*, 23, 1982.
- VAN IAARSVELD, F.A. : *The Awakening of Afrikaner Nationalism (1868-1881)*, Cape Town, 1961.
- VAN NIEKERK, M. : « Adolf Schiel en die Duitse kommando », *A.Y.B.*, 1951, II.
- VENNER, D. : « Monsieur Mauser », *Cibles*, n° 254, p. 59-65.
- VENNER, D. : « Le Martini-Henry dans l'aventure coloniale britannique », *Cibles*, n° 260, p. 62-66.
- WALLACE, R.L. : *The Australians and the Boer war*, Canberra, 1976.
- WARWICK, P. : *The South African War*, Londres, 1980.
- WARWICK, P. : *Black People and the South African War, 1899-1902*, Cambridge University Press, 1983.
- WARWICK, P. : « La guerre des Boers », *L'Histoire*, n° 79, juin 1985.
- WESSELING, H. : *Le Partage de l'Afrique (1880-1914)*, Paris, 1996.
- WESSELS, E. : *Die Anglo-Boereoorlog, 1899-1902*, Universiteit van die Oranje-Vrystaat, Bloemfontein, 1991.
- WESSELS, E. : « American Scouts fought for Boers », *Knapsak*, September 1990, p. 6.
- WESSELS, E. : « White and the first Boer deputation », *Knapsak*, April 1991, p. 17-18.
- WESSELS, E. : « Montague White : Leyd's observer in America. Roosevelt expresses sympathy with the Boers Republics », *Knapsak*, July 1991, p. 14-15.
- WESSELS, E. : « Russians come to the aid of the Boers », *Knapsak*, July 1995, p. 10-12.
- WESSELS, E. : « Italians fought on Boer side », *Knapsak*, December 1995, p. 12-14.
- WESSELS, E. : « The Fighting German Corps was the first to Volunteer », *Knapsak*, July 1996, p. 6-10.
- WET, C. DE : *Trois ans de guerre*, Paris, 1905.
- WILKINSON-LATHAM, C. : *The Boer War*, Londres, 1977.
- WILDE.R.H. : *Joseph Chamberlain and the South African Republic 1895-1899*, Archives Yearbook for South African History, 1956.
- WILSON, M., et THOMPSON, L. : *The Oxford history of South Africa. T. I : South Africa to 1870. T. II : South Africa 1870-1966*, Oxford, 1970-1971.

WINQUIST, A.H. : *Scandinavians and South Africa*, Cape Town, 1978.

BIOGRAPHIES

BADEN-POWELL, Robert Stephenson (1857-1941)

Cet officier colonial commença sa carrière aux Indes et participa à plusieurs campagnes en Afrique. Quand la guerre des Boers éclate, il commande la garnison de Mafeking attaquée par le général Cronjé. Durant les sept mois du siège, et en dépit d'une famine, Baden-Powell résiste. Le siège est levé le 17 mai 1900 et Baden-Powell nommé major-général. Rentré en Angleterre en 1903, il est nommé inspecteur général de la cavalerie. Il quitte l'armée en 1910, se consacre aux boy-scouts et à l'écriture.

BOTHA, Louis (1862-1919)

Fermier, élu Veldkornet du secteur de Vryheid en 1888, il fit le début de la guerre avec le kommando de Vryheid dans les rangs duquel il participa aux combats de Colenso et de Ladysmith.

Au mois de février 1900, après la mort de Joubert, il est nommé commandant-général des armées du Transvaal. Il avait alors à peine trente-sept ans. Sa prise de commandement se faisait dans les pires conditions car sur tous les fronts, les Boers reculaient. Il tenta néanmoins de ralentir le rouleau compresseur britannique. Après la chute de Bloemfontein et l'abandon de Pretoria, il réorganisa les kommandos en les dispersant dans leurs districts de recrutement pour qu'ils y mènent la guérilla.

Après la paix, il fit une carrière politique et devint Premier ministre de l'Union sud-africaine. Il demeura loyal à la Grande-Bretagne, ce qui entraîna une profonde rupture avec ses anciens camarades de combat. (Voir Lugan, Histoire de l'Afrique du Sud, 1995, p. 175-205.)

BULLER, sir Redvers, Henry (1839-1908)

Cet officier eut une brillante carrière coloniale : en 1858 il participe à l'occupation de Pékin, puis est nommé au Canada avant de faire la guerre de l'Ashanti en 1873. En 1878, il est en Afrique du Sud où il participe à la 9^e guerre de frontière comme commandant du Frontier Light Horse.

Colonel en novembre 1878, il sert dans la colonne du colonel Wood qui constitue l'aile droite de l'armée que lord Chelmsford dirige dans le Zululand en janvier 1879. Il y gagne son surnom de « Bayard de l'Afrique du Sud ». Le colonel Buller est présent quand le capitaine J.B. Carey, le commandant de la petite patrouille à laquelle participait le prince impérial Louis-Napoléon, rend compte de la mort du lieutenant Napoléon dont il avait la charge. Buller dit à Carey : « Vous auriez dû être tué et je souhaiterais que vous l'ayez été ; je devrais vous tuer moi-même. »

Buller servit partout où les armées britanniques étaient engagées : Irlande, Soudan, Inde, etc. Au mois de juin 1899, il est nommé commandant en chef en Afrique du Sud. Après la « Semaine noire », il fut remplacé par lord Roberts mais il conserva cependant le commandement du front du Natal. Le 24 octobre 1900, Buller rentra en Grande Bretagne où, relevé de son commandement pour ses erreurs durant la campagne, il fut mis à la retraite avec une demi-solde.

BURGER, Schalk, Willem (1852-1918)

Ancien combattant de la première guerre anglo-boer (1880-1881), ce politicien membre du Volksraad était un « libéral » sur la question des Uitlanders. Il se présenta contre Kruger qui incarnait la ligne dure lors des élections présidentielles de 1898 mais il fut battu.

Il est nommé général en 1899 et lorsque la guerre éclate il est désigné pour le front du Natal. Au mois

de novembre, le général Joubert qui était parti superviser les opérations sur le front de la rivière Tugela lui confia le siège de Ladysmith. Il ne s'y montra pas à la hauteur de l'enjeu militaire que représentait la ville. Rappelé à Pretoria, il devint vice-président de la ZAR après la mort de Joubert.

Au mois de juin 1900, le président Kruger s'embarquant pour l'Europe, Burger devint président faisant-fonction.

CHAMBERLAIN, Joseph (1836-1914)

Député libéral de 1876 à 1906, ministre du Commerce de 1880 à 1885, chef des libéraux-unionistes, ministre des Colonies à partir de 1896, cet homme d'État fut un des initiateurs du mouvement impérialiste britannique.

CRONJÉ, Pieter, Arnoldus (1836-1911)

Piet Cronjé fut assistant-Veldkornet et participa très jeune aux combats des Boers de l'État libre contre les Sotho. En 1880, il prit part à la première guerre anglo-boer et le 1^{er} janvier 1896 c'est lui qui captura le docteur Jameson.

Quand la guerre des Boers éclate, Cronjé est le commandant en chef du front Ouest. Son commandement fut calamiteux. Le plan de Cronjé consistait à prendre le plus rapidement possible Mafeking puis à lancer toutes ses forces sur Kimberley afin d'y bloquer les colonnes britanniques venues du Cap par le chemin de fer. Le plan de Cronjé fut un échec car Mafeking, bien défendue par le colonel Baden-Powell, ne se laissa pas enlever et 7 000 combattants boers durent entamer un siège aussi long qu'inutile.

À la fin du mois de novembre 1899, Cronjé reçut l'ordre de se porter sur le front de la rivière Modder afin d'y aider De La Rey à repousser l'offensive de lord Methuen. Cronjé prit la direction des opérations et commit une grave erreur quand, le 28 novembre, après avoir stoppé l'avance anglaise, il ordonna d'évacuer les excellentes positions préparées par De La Rey.

Il fallut les interventions insistantes de De La Rey et du président Steyn pour faire revenir Cronjé sur sa décision. 8 000 Boers creusèrent alors des tranchées et, bien protégés, ils repoussèrent les Britanniques les 10 et 12 décembre 1899. Mais, au lieu de poursuivre l'ennemi et de le détruire, Cronjé laissa une fois de plus échapper une victoire décisive. Il alla même jusqu'à refuser d'exécuter l'ordre gouvernemental qui était de détruire la voie ferrée par laquelle était transporté tout le ravitaillement britannique.

Il paya cher ses erreurs quand il fut contraint à la capitulation le 17 février 1900 à Paardeberg.

DE LA REY, Jacobus, Hercules (1847-1914)

Combattant expérimenté et résolu qui avait participé à la guerre de 1865 contre les Sotho et à la première guerre anglo-boer, Jacobus De La Rey était également membre du parlement de la ZAR.

Nommé général en 1899, il est placé sous les ordres de Cronjé qui commande le front Ouest. De La Rey conseille la mobilité à son chef, mais en vain. Bientôt, les deux hommes s'opposent à propos de l'inutilité du siège de Mafeking où, pour tenter de réduire une petite garnison britannique coupée de ses arrières, Cronjé immobilise une bonne partie de son armée. De La Rey finit par se séparer de Cronjé, de plus en plus obstiné et qui sera, par sa faute, cerné par les Britanniques et forcé de capituler.

Au mois de mars 1900, De La Rey tente de ralentir la marche de lord Roberts vers Bloemfontein puis vers Pretoria. Durant la phase suivante de la guerre, celle de la guérilla, De La Rey va donner toute la mesure de ses capacités. Inventeur de la « stormjag » ou charge furieuse et imprévue qui cause de lourdes pertes dans les rangs ennemis, il sème la terreur chez les Britanniques, usant contre eux de la surprise et de la rapidité. À la tête de six kommandos, il frappe partout à la fois dans la zone de l'Ouest-Transvaal qui lui a été attribuée (voir carte, "La guérilla : zones d'action des kommandos (1900-1902)). À la fin de l'année 1901, il a réussi à mettre toutes les forces britanniques du secteur sur la défensive. Le 7 mars 1902, De La Rey capture même le général Methuen, qui les commande.

En 1914, De La Rey s'opposa à l'entrée en guerre de l'Afrique du Sud aux côtés des Alliés contre les Allemands.

DE WET, Christiaan, Rudolph (1854-1922)

Ce général boer participa à la première guerre anglo-boer. Élu Veldkornet et membre du Volksraad, il est certainement le plus célèbre de tous les généraux boers.

Quand la guerre éclate, en 1899, il a quarante-cinq ans et il est chef du kommando Heilbron. C'est à la bataille de Ladysmith qu'il prouve sa valeur militaire. Le 30 novembre 1899, à Nicholson's Nek, il disloque les lignes britanniques avec ses 300 hommes, offrant ainsi aux Boers leur première victoire sur le front du Natal. Le 7 décembre 1899, il est nommé général et envoyé sur le front Ouest où il s'oppose à Cronjé qui refuse l'offensive. Il lui prédit sa propre défaite et, après la capitulation de Cronjé, De Wet est nommé commandant en chef de tout le front Ouest de l'État libre d'Orange ; mais il doit retraiter devant l'armée de lord Roberts.

Le 13 février 1900, Bloemfontein, la capitale de l'État libre d'Orange, tombe. De Wet impose alors une nouvelle tactique renouant avec la mobilité des kommandos boers. Il abandonne les convois de chariots qui avaient tant ralenti la marche de Cronjé pour répartir ses troupes en groupes mobiles de cavaliers. Il invente la guérilla sud-africaine, lançant des attaques surprises, harcelant les colonnes ennemies.

En décembre 1900, il décide d'envahir la Colonie britannique du Cap. Le 18 avril 1900, le président Steyn le nomme commandant en chef de l'armée de l'État libre d'Orange. Frappant partout, insaisissable, De Wet devient la hantise de l'état-major britannique, n'hésitant pas, comme en 1901, à lancer un raid en profondeur dans la Colonie du Cap. La paix signée, il se rend en Europe avec les généraux De La Rey et Botha. Durant la traversée, entre le Sud-Ouest africain allemand et l'Europe, il écrit ses mémoires : *Three Years War*.

En 1914, il se rebelle contre la décision d'entrée en guerre aux côtés des Alliés. Il refuse de combattre les Allemands. Dans les combats fratricides entre Boers, véritable schisme de la nation afrikaner, son fils est tué, lui-même est capturé, jugé et condamné pour haute trahison.

FRENCH, John Denton (1852-1925)

Après avoir servi aux Indes et participé à la campagne du Soudan (1889-1893), quand la guerre anglo-boer éclate il est envoyé sur le front du Natal pour y commander la cavalerie. Il participe à plusieurs batailles. En novembre 1899, il est sur le front de Magersfontein qu'il brise le 15 février 1900, ce qui permet de lever le siège de Kimberley.

French joue un rôle essentiel dans l'encercllement de Cronjé à Paardeberg et dans la prise de Bloemfontein puis de Pretoria. En juin 1901 il est commandant en chef pour la Colonie du Cap. Durant le premier conflit mondial, il commande le corps expéditionnaire britannique en France jusqu'à son remplacement par sir Douglas Haig, en décembre 1915.

JAMESON, sir Leander Starr (1853-1917)

Partisan de l'encercllement des Républiques boers, il fut le véritable fondateur du Mashonaland, la future Rhodésie.

Il lança depuis le Bechuanaland un raid contre le Transvaal — connu sous le nom de raid Jameson, le 29 décembre 1895. Le 2 janvier 1896, le général Cronjé le fait prisonnier mais à la suite de tractations entre le Transvaal et la Grande-Bretagne il est remis en liberté et expulsé. En 1899, il est un chaud partisan de Milner qui prône une politique ferme et offensive à l'encontre du Transvaal. Quand la guerre anglo-boer éclate, il se rend immédiatement au Natal et s'engage dans l'armée britannique. Après la guerre, il devient chef du parti progressiste et unioniste.

ERASMUS, Daniel Jacobus (1845-1914)

Ce général boer participa à la bataille de Dundee au Natal, mais ses hésitations mirent en échec l'offensive de Lukas Meyer qui devait être menée en accord avec lui, Meyer à l'est et Erasmus à l'ouest.

Il participa ensuite à la bataille de Platrand ou Waggon Hill, le 6 novembre 1900, contre les Britanniques qui voulaient briser l'encerclement de Ladysmith.

HERTZOG, James Barry Munnik (1866-1942)

Nommé général le 17 juin 1900 au moment où, sur le front Sud de l'État libre d'Orange, des milliers de Boers déposaient les armes, ce juriste réussit à y rétablir la situation.

En octobre 1900, il est à la tête d'une force de 12 000 combattants avec laquelle il attaque les garnisons britanniques. Puis il traverse le fleuve Orange le 16 décembre 1900 et avance jusqu'à la voie ferrée au nord de De Aar. Il lance ensuite un raid vers Calvinia. Le 19 janvier 1901, il atteint la côte de l'océan Atlantique à Lamberts Bay.

À cette époque, De Wet opère également dans la Colonie du Cap et Hertzog décide de le rejoindre, mais il est contraint de repasser le fleuve Orange et d'abandonner son projet. Après la guerre, il se lance dans la politique.

En novembre 1911, la coalition des partis afrikaners qui avait porté Louis Botha à la victoire fusionne en un seul mouvement, le Parti sud-africain. Sous la direction de Botha et de Smuts, le parti milite pour la réconciliation et l'union des communautés blanches. Comme il n'était plus question de prôner une république boer, les plus extrémistes des Afrikaners en vinrent à penser que Botha trahissait leur idéal. Le général Hertzog incarna totalement cette position.

Rapidement, il apparut comme l'homme providentiel pour de nombreux Afrikaners. Son rôle de chef de file fut affirmé en 1912, lorsqu'il déclara que la loyauté de l'Union sud-africaine envers la Grande-Bretagne ne devait pas être automatique et que seuls devaient être pris en compte les intérêts sud-africains, d'où sa devise « l'Afrique du Sud d'abord ».

Des figures historiques de la résistance boer lui apportèrent leur appui, comme les généraux De Wet, De La Rey ou l'ancien président Steyn. En janvier 1914, il créa à Bloemfontein un parti authentiquement nationaliste, le Parti national, qui allait rallier la frange la plus dure des Afrikaners, et qui obtiendrait la victoire politique en 1948.

JOUBERT, Piet (1831-1900)

Piet Joubert descend des premiers huguenots français établis en Afrique australe. À l'âge de six ans, il participe au Grand Trek dans le convoi de Piet Retief. Après la victoire de Blood River remportée sur les Zulu, ses parents s'installèrent à Pietermaritzburg, où son père mourut en 1843. La famille fut alors plongée dans le dénuement et sa mère alla s'installer au Transvaal.

Curieux, avide de connaissances, Piet Joubert avait une ouverture d'esprit rare chez les Boers de ce temps. C'est ainsi qu'il ne considérait pas l'argent comme une malédiction divine. Il fit du commerce, s'enrichit, acheta terres et immeubles, créa des compagnies de négoce et fut même un des premiers actionnaires de mines d'or de Transvaal.

Élu Veldkornet en 1855, puis député au Volksraad, il assura l'intérim de la présidence de février 1875 à avril 1876 quand le président Burgers se rendit en Europe. En 1879, les Zulu battus par les Britanniques, les Boers jugèrent inadmissible le refus de Londres de rendre son indépendance au Transvaal. Partisan de la négociation, Joubert discuta avec les représentants locaux du pouvoir anglais. En 1880, constatant l'inutilité de toutes ses tentatives, il décida de se joindre au mouvement insurrectionnel qui était en préparation. Lui, d'habitude attentiste et prudent, était devenu partisan de la guerre contre la Grande-Bretagne.

Le 16 décembre 1880, les Boers se rassemblent, proclament la République et élisent un triumvirat dirigé par Paul Kruger, assisté de Piet Joubert et de M.W. Pretorius. Joubert reçoit le commandement en chef des troupes.

Le premier combat opposa Boers et Britanniques le 20 décembre et il tourna à l'avantage des premiers. En trois mois, les Boers furent vainqueurs, la victoire d'Amajuba Hill que Joubert remporta ayant sonné le glas des espoirs anglais.

Une nouvelle étape de la vie de Joubert débute alors, durant laquelle il sera le rival malheureux de Kruger. C'est ainsi qu'en 1883, il se présente à la présidence contre Kruger qui le bat. Pour le consoler, on l'élit vice-président. En 1888, et en 1892 il est encore battu par Kruger. En 1898, Kruger est réélu et Joubert est même devancé par Burgers.

Ardent nationaliste, Joubert fonda au mois d'octobre 1881 la section Afrikanerbond du Transvaal car il faisait siennes les vues de cette association qui étaient de créer un seul État boer. Il s'opposa toujours à Kruger. En tant que responsable des Affaires noires tout d'abord quand il combattit le refus de ce dernier de poursuivre l'expansion territoriale du Transvaal vers le nord, au-delà du fleuve Limpopo. Joubert qui, à la différence de Kruger voyait loin, avait vite compris que pour lutter contre l'encerclement du Transvaal qui était le but de la politique britannique, il était essentiel de s'appuyer sur les nations noires. C'est ainsi qu'il préconisait un soutien actif à Lobenguela, le chef des Ndebele-Matabele contre la BSAC de Cecil Rhodes.

Joubert s'opposa également à Kruger sur la question essentielle des Uitlanders. Il estimait en effet que, coupés de l'Europe depuis plus de deux siècles, les Boers ne pourraient que tirer bénéfice de l'intégration des meilleurs parmi ces Blancs jeunes et dynamiques venus s'installer au Transvaal et que Kruger voyait comme des « créatures du diable ».

Constamment élu commandant-général, Piet Joubert ne se considérait pas comme un homme de guerre. Il se déclarait même incompetent dans ce domaine. Dans la pratique, il était tout à fait incapable de concevoir la manœuvre d'une armée moderne. Partisan de la défensive, ce qui n'était pas une absurdité stratégique, il fut incapable d'initiatives tactiques qui auraient pu faire changer le sort des armes. Durant les premières semaines du conflit, au lieu de lancer toutes ses forces à la poursuite des Britanniques alors en pleine débandade, il préféra temporiser, laissant ainsi à l'ennemi le temps de se ressaisir.

KITCHENER, Horatio Herbert (premier comte Kitchener of Khartoum) (1850-1916)

Brillant officier colonial : campagnes d'Égypte (1884-1885), campagnes du Soudan contre les Mahdistes (1898). En 1900, il débarque en Afrique du Sud avec lord Roberts dont il est le chef d'état-major. Kitchener met au point le plan de Roberts qui était de progresser vers le nord à partir de la Colonie du Cap, et en suivant la voie ferrée. Le 29 novembre 1900, quand Roberts est nommé chef d'état-major du ministre de la Guerre, Kitchener lui succède comme commandant en chef en Afrique du Sud. La phase de la guerre classique est achevée et il doit lutter contre les kommandos boers qui mènent la guérilla.

Pour limiter leur mobilité, il invente le système des « blockhouses » ; il pratique aussi la destruction systématique des fermes et la confiscation des troupeaux afin de priver les kommandos de toute aide de la part des populations. Les fermes brûlées, il fait enfermer leurs habitants dans des camps. Le 23 juin 1902, Kitchener quitte l'Afrique du Sud pour les Indes où il sera commandant en chef de juillet 1902 à septembre 1909.

KOCK, Johannes Hermanus (1835-1899)

Membre du gouvernement du Transvaal, ce général boer envahit le Natal dès le début de la guerre. Sa mission était de couper les liaisons entre Ladysmith et Glencoe au sud.

Contre les ordres de Joubert, il occupa la gare d'Elandslaagte où il fut écrasé le 21 octobre 1899 par les Britanniques commandés par le général White. Grièvement blessé, Kock fut abandonné sur le champ de bataille. Détroussé par des pillards, il passa la nuit à peu près nu et fut atteint de pneumonie. Il en mourut à l'hôpital de Ladysmith.

KRITZINGER, Pieter, Hendrik (1870-1935)

Membre du kommando de Rouxville lors de la déclaration de guerre, il reçoit le baptême du feu à la bataille de Stormberg le 10 décembre 1899.

A la suite de l'offensive de lord Roberts, les armées boers se replient à travers l'État libre d'Orange. Quand le commandant Olivier, chef du kommando de Rouxville, est fait prisonnier lors de l'attaque de

Winburg le 27 août 1900, Kritzinger est élu à sa place.

En décembre 1900, le kommando Kritzinger participe à l'invasion de la Colonie du Cap sous les ordres de De Wet. En avril 1901, il est nommé général. Le 19 mai, il pénètre une nouvelle fois à l'intérieur de la Colonie du Cap et prend Jamestown le 2 juin 1901. Pourchassé par d'importantes forces britanniques, il se replie vers le nord. Le 15 décembre 1901, il pénètre une troisième fois en territoire anglais. Le 16, il est gravement blessé et fait prisonnier en se portant au secours d'un camarade.

Après la guerre, il fit une carrière politique et suivit le général Hertzog.

KRUGER, Stephanus, Johannes, Paulus (1825-1904)

Paul Kruger descend de Jacob Kruger, un soldat au service de la VOC, la Compagnie hollandaise des Indes orientales, arrivé au Cap en 1713.

Ses ancêtres furent éleveurs-nomades (Trekboers) avant de se fixer dans la région de l'actuelle ville de Cradock. Âgé de dix ans, il participa au Grand Trek car ses parents faisaient partie du convoi de Hendrik Potgieter. Il fut le témoin attentif de la furieuse bataille de Vegkop, en 1836, où Mzilikazi et ses guerriers Ndebele furent vaincus par les Boers. En 1838, il échappa au massacre général des pionniers auquel se livrèrent les Zulu après qu'ils eurent assassiné Piet Retief et ses compagnons.

N'attendant pas les renforts de Pretorius qui permettront d'écraser les Zulu à la bataille de Bloodrivier le 16 décembre 1838, Potgieter décide d'abandonner le Natal et il repasse la chaîne du Drakensberg. Les parents de Paul Kruger demeurent fidèles à leur chef et ils s'installent dans son voisinage aux environs de l'actuelle ville de Potchefstroom.

En 1842, Paul Kruger épouse Maria du Plessis, une descendante de huguenots, et il s'établit comme fermier-chasseur près de la ville actuelle de Rustenburg. En 1846, après la mort de sa femme, il se remarie avec une des cousines de la défunte, Wilhelmina du Plessis, qui lui donna 17 enfants. La carrière politique de Paul Kruger débuta en 1851 quand il fut élu Veldkornet. C'est comme Veldkornet qu'il participa à toutes les expéditions menées durant des années contre les peuples noirs menaçant la suprématie boer ; en 1852 contre les Tswana ; en 1854 contre les Ndebele, etc.

Remarquable meneur d'hommes, Paul Kruger devint vite une figure des kommandos boers. Afrikaner avant d'être transvaalien ou orangiste, Paul Kruger était un ardent nationaliste qui n'hésita pas à se porter au secours de la République-sœur de l'Orangia lorsqu'elle fut menacée par les Sotho en 1858.

En 1864, il est élu commandant en chef des kommandos du Transvaal, puis commandant-général jusqu'en 1873.

En 1877, la Grande-Bretagne annexe le Transvaal et Kruger négocie avec les autorités d'invasion afin de sauvegarder l'indépendance de sa nation. Il s'oppose farouchement aux plans britanniques qui sont la constitution d'une fédération sud-africaine regroupant les États boers et les colonies anglaises du Cap et du Natal.

En juillet-août 1877, il est membre de la mission que les Boers envoient à Londres pour tenter d'obtenir de lord Carnarvon la promesse ou même la reconnaissance de l'indépendance du Transvaal. Kruger propose un référendum que les Britanniques refusent. En 1880, Kruger est un des dirigeants du soulèvement anti-anglais ; les troupes britanniques vaincues durant la première guerre anglo-boer (1880-1881), la République est proclamée (ZAR).

En 1882, il est élu président de la ZAR en battant Piet Joubert, le héros de la guerre. Il sera élu quatre fois, jusqu'en 1898, à la veille de la seconde guerre anglo-boer.

Kruger refuse les pressions ou les ultimatums britanniques demandant à la ZAR d'accorder aux étrangers (les Uitlanders) les droits politiques réservés aux citoyens de la République. Il est d'ailleurs convaincu que, pour Chamberlain et Milner, il ne s'agit là que d'un prétexte permettant de faire la guerre sans apparaître comme des impérialistes. La guerre est déclarée en octobre 1899 et durant sa première phase Kruger joue un rôle déterminant dans la conduite des opérations, visitant tous les fronts, intervenant dans les directives militaires, etc.

En mai 1900, tout bascule et Kruger doit abandonner Pretoria, sa capitale, devant l'armée de lord

Roberts. Il se réfugie alors à Machadodorp où il vit dans un wagon de chemin de fer.

Août marque la fin de la guerre classique. Les Boers l'ont perdue. Pour eux, la seule solution consistera désormais à pratiquer la guérilla. L'armée boer se reforme en unités mobiles mais Kruger est trop vieux pour pouvoir les suivre. Il décide alors de partir pour l'Europe pour y plaider la cause des Républiques.

Le 19 octobre, il embarque à bord d'un navire hollandais, le *De Gelderland*, et le 22 novembre il est à Marseille. L'accueil qu'il reçoit est triomphal et le président de la République, Émile Loubet, vient l'accueillir. Sa tournée européenne est cependant un échec car le Kaiser Guillaume II refuse de le recevoir. Il passe les derniers mois de sa vie sur les bords du lac Léman où il meurt le 14 juillet 1904. Sa dépouille mortelle sera ultérieurement rapatriée en Afrique du Sud.

MARITZ, Salomon, Gerharhus (1876-1940)

Volontaire durant le raid Jameson, membre de la police de la République sud-africaine, mobilisé dans le kommando de Boksburg, il participe à la bataille de Colesberg et à la première campagne du Natal. En avril 1900, il est volontaire pour le kommando Theron, l'élite de l'armée boer. Il y sert jusqu'en mars 1901, participant à tous les combats dans lesquels fut engagée cette prestigieuse unité. En mars 1901, Wynand Malan, lieutenant dans le kommando, lui confie une mission bien particulière : pénétrer dans la Colonie du Cap et y soulever les Afrikaners qui y vivent. C'est à cette expédition que se joint Robert de Kersauson.

Le 6 mai, Maritz est élu chef des « rebelles » des districts de Calvinia et de Kenhardt (voir carte, "Le kommando MARITZ dans la colonie du Cap (février 1901 - avril 1901)"). Il y fait preuve d'étonnantes capacités militaires, sillonnant le nord-ouest et l'ouest de la colonie britannique, harcelant colonnes et garnisons anglaises. Il prend Nieuwoudtville le 22 juin 1901. Il lance un raid vers Le Cap et le 21 octobre 1901 il atteint la ville de Darling, à 40 miles seulement du Cap. En décembre, lors d'un accrochage à Tontelboskolk, il est grièvement blessé (voir cartes, "Le raid de Smuts dans la colonie du Cap (1901-1902)", "Le kommando MARITZ dans la colonie du Cap (février 1901 - avril 1901)", "Le premier raid du kommando MARITZ vers le Cap (avril 1901 - septembre 1901)", "Le second raid du kommando MARITZ vers le Cap (novembre 1901)", "MARITZ dans le nord-ouest du Cap").

En janvier 1902, le général Smuts pénètre à son tour dans la colonie britannique et il établit le contact avec Maritz qu'il nomme général. À ce moment-là, Maritz contrôle les districts de Kenhardt et de Calvinia.

En avril, Smuts, Maritz et Van Deventer lancent une offensive dans la région d'Ookiep et prennent Springbok et Concordia.

Quand la paix est signée, Maritz prépare un raid en profondeur en direction du Cap. Ne voulant pas devenir sujet britannique, il rejoint Robert de Kersauson au Sud-Ouest africain allemand avant de s'embarquer en sa compagnie pour l'Europe. Il envisage ensuite de s'installer à Madagascar où il pourrait créer une colonie boer. En mars 1903, il arrive sur la grande île mais en juin il rembarque pour la France. Il décline une proposition de l'armée russe et une activité commerciale en Afrique de l'Ouest.

En 1904, il rentre dans son pays pour aussitôt prendre part à la guerre des Herero en qualité de chef du ravitaillement de l'armée allemande¹⁷³. En 1907, comme il refuse toujours de prêter serment de loyauté à la Couronne britannique, il est arrêté mais bientôt remis en liberté. Il entre dans la nouvelle armée sud-africaine où il reçoit le grade de major. En 1912, il se joint au complot que prépare le général J.C. Kemp afin de tenter de rétablir l'indépendance des Républiques boers. Il se rend même en mission dans le Sud-Ouest africain allemand afin d'y évaluer l'aide que l'Allemagne pourrait apporter à l'éventuel soulèvement.

En 1914, quand le premier conflit mondial éclate, Maritz est lieutenant-colonel tenant garnison à Calvinia. Le 23 septembre, Smuts lui ordonne de se joindre aux forces de l'Empire britannique qui devront envahir la colonie allemande voisine. Il refuse, entre en rébellion et franchit la frontière allemande. Après la prise de Windhoek par l'armée sud-africaine, il trouve refuge en Angola où les

autorités portugaises le mettent en état d'arrestation puis l'envoient au Portugal. Il séjourne ensuite en Espagne puis à Berlin. En 1923, il débarque au Mozambique puis franchit la frontière sud-africaine. Il est arrêté, jugé et condamné à trois ans de prison. Libéré au bout de quelques mois, il se lance dans la politique, crée un mouvement boer national-socialiste et meurt des suites d'un accident de voiture.

MILNER, Alfred, premier comte de (1854-1925)

Homme d'État et haut-commissaire en Afrique du Sud en 1897, Alfred Milner est un impérialiste pour lequel l'Afrique australe doit être fédérée sous autorité britannique. Puisque les Républiques boers font obstacle à cette politique, il conviendra de les réduire, et ce d'autant plus que le nationalisme afrikaner qui commence à grandir au Transvaal risque d'être contagieux et de toucher les Afrikaners vivant dans la Colonie du Cap. Milner est donc partisan d'une solution de force. Après la guerre, il devient gouverneur du Transvaal et de l'Orange. Il redressa l'économie du Transvaal, s'entoura d'une équipe de techniciens. Pour eux, le seul moyen de relever rapidement l'Afrique du Sud était de développer la production d'or réduite à peu de chose durant les hostilités. Comme la main-d'œuvre qualifiée nécessaire à un redémarrage faisait défaut, 60 000 mineurs et ouvriers chinois furent engagés ainsi que des Noirs originaires du Mozambique. Grâce à cette immigration — brève dans le cas des Chinois puisqu'ils furent presque tous rapatriés avant 1910 — les quantités d'or extraites furent augmentées de plus de 100 %.

Cette production de très haute valeur ajoutée à l'emprunt de 35 millions de livres consenti par le gouvernement anglais, aux franchises fiscales libéralement accordées et à l'octroi de crédits d'urgence, permit le développement d'une activité industrielle telle que la région n'en avait jamais connu. La reconstruction ou la création de voies de communication, la mise en chantier d'usines, tout faisait que la Grande-Bretagne s'employait à moderniser le Transvaal et ce, dans un climat de prospérité et d'optimisme. Il quitta l'Afrique du Sud en 1905. En 1916, il entra au cabinet de guerre, fut nommé secrétaire d'État à la Guerre en 1918.

ROBERTS, Frederick, Sleigh (1832-1914)

Lieutenant à dix-neuf ans dans l'artillerie du Bengale, il participe à la répression des Cipayes en 1858. En 1878, il est major-général ; en 1880, il remporte la bataille de Kandahar sur les Afghans et il est fait baronnet. En 1881, il est nommé commandant en chef de l'armée britannique d'Afrique du Sud durant la première guerre anglo-boer, mais quand il rejoint son poste les hostilités ont pris fin.

En 1885, il est commandant en chef des forces britanniques aux Indes. Nommé field-marshal en 1895, il est commandant en chef en Irlande.

En 1900, après les revers essayés par Bullers, il est nommé commandant en chef en Afrique du Sud. À Colenso, son fils unique est courageusement tué en tentant de sauver l'artillerie britannique.

Roberts et son chef d'état-major Kitchener arrivent au Cap le 10 janvier 1900. A ce moment-là, le moral des troupes anglaises est au plus bas. Roberts décide alors de reprendre l'initiative des opérations : il marche sur Bloemfontein, la capitale de l'État libre d'Orange, et il délivre Kimberley.

Le 27 février 1901, à Paardeberg, Cronjé se rend à Roberts. Cette première grande victoire britannique marque le vrai tournant de la guerre.

Le 13 mars 1900, Roberts entre à Bloemfontein et le 5 juin à Pretoria. La guerre classique s'achève et les Boers se lancent dans la guérilla. Pour lui, la guerre est terminée. Il transmet son commandement à Kitchener et rentre en Angleterre où il est nommé chef d'état-major du ministre de la Guerre. En 1914, il est en tournée d'inspection sur le front de France quand il meurt d'une bronchite.

RHODES, Cecil (1853-1902)

Né en 1853 en Angleterre, mort en 1902 au Cap, Cecil John Rhodes était le fils d'un pasteur. De santé fragile, malade du cœur, il sera victime de plusieurs infarctus. En 1870, c'est pour soigner son asthme qu'il abandonne ses études à Oxford pour rejoindre son frère installé au Natal. Il ne restera pas longtemps dans la Colonie : quelques mois après son arrivée en Afrique australe il part pour Kimberley.

Il se découvre alors une vocation d'homme d'affaires et il réalise de gros profits en vendant aux prospecteurs du matériel et des denrées alimentaires. Il décide ensuite d'investir ses bénéfices dans l'achat de concessions diamantifères. À partir de 1885, il rachète peu à peu toutes les mines de diamants, ce qui ne se fait pas sans poser des problèmes. Soutenu par la famille Rothschild, il triomphe du groupe de Barney Barnato, son unique rival. En 1888, la concurrence entre les deux entreprises fait baisser les cours du diamant et Cecil Rhodes parvient à absorber la firme Barnato. Les deux groupes sont alors placés sous une même administration, la De Beers Consolidated Mines, qui exerce rapidement un quasi-monopole à la suite du rachat des dernières mines indépendantes, les sociétés Du Toits-pan, Wesselton et Bultfontein.

En 1876, Cecil Rhodes était rentré en Angleterre. Durant cinq ans il vécut à Oxford où il acheva ses études interrompues six années plus tôt. Nanti de son diplôme, il repartit pour l'Afrique australe où il débuta dans la vie politique en se faisant élire député au parlement du Cap avec l'appui des Boers du parti afrikaner.

Avec une grande habileté, Cecil Rhodes avait réussi à se concilier les Afrikaners vivant sur le territoire de la Colonie du Cap. Il était en effet conscient qu'il ne pourrait pas réaliser ses ambitions impériales contre leur volonté et il fit tout ce qui était en son pouvoir pour tenter de les faire adhérer à son projet.

Dans la Colonie, le nationalisme afrikaner se portait bien et il était incarné par un parti politique, l'Afrikaner Bond, qui recrutait ses adhérents parmi les fermiers. Ses revendications étaient linguistiques et politiques et son chef, J.H. Hofmeyr, réussit à persuader Rhodes de leur bien-fondé. De fait, ce dernier fit réintroduire le hollandais dans l'administration et dans les tribunaux puis il lui accorda le statut de seconde langue officielle.

Économiquement, il défendit l'agriculture boer en faisant voter des tarifs préférentiels pour les productions locales. Enfin, en 1892, il fit adopter par le parlement le *Glen Grey Act* qui écartait du droit de vote les non-propriétaires et qui imposait aux Africains ne désirant pas travailler trois mois par an au service des fermiers blancs le versement d'une taxe de 10 shillings. Les Boers pouvaient être satisfaits. Ils le firent savoir. En 1890, Cecil Rhodes devint Premier ministre de la Colonie du Cap. Persuadé que les Britanniques devaient conquérir le monde pour le bien de la « race blanche », certain de la prédestination de l'*homo britannicus*, il pensait que le moment était enfin venu de la domination effective de Londres sur l'Afrique australe.

SALISBURY, Robert (1830-1903)

Député conservateur en 1853, ministre de l'Inde en 1866-1867, secrétaire au Foreign Office de 1878 à 1880, en 1885-1886, de 1887 à 1892, cet homme d'État fut presque constamment Premier ministre de 1895 à 1902.

SANFORD, Paul, 3^e baron Methuen of Corsham (1845-1932)

Au début de la deuxième guerre des Boers, il reçoit le commandement de la 1^{re} division d'infanterie et arrive en Afrique australe en novembre 1899. Il participe à de nombreuses batailles dont celle de Magersfontein où les Écossais butent sur les tranchées boers et subissent des pertes importantes. À la fin du mois d'août 1900, Methuen est au Transvaal où il tente de s'opposer aux attaques de C. De Wet. Le 7 mars 1902, à Tweebos (Tweebosch), il est blessé à la jambe et capturé par De La Rey.

Dernier gouverneur du Natal de mai 1910 à 1911, il est gouverneur de Malte en 1919 et termine sa carrière comme gouverneur de la Tour de Londres.

SMUTS, Jan, Christian (1870-1950)

Avocat et politicien, il devient l'assistant du général De La Rey au Transvaal durant la troisième phase de la guerre, quand les Boers doivent renoncer à la guerre classique pour adopter la guérilla.

Aux côtés de De La Rey, il est de tous les combats et il apprend beaucoup. En décembre 1900, le front que tenait De La Rey est divisé en deux et Smuts reçoit le commandement de sa partie sud-ouest. Il

pénètre dans la Colonie du Cap où il a 2 000 hommes, sous ses ordres. Il prend Concordia. Après la guerre, il reprend une carrière politique et devient Premier ministre de l'Union sud-africaine en août 1919 à la mort de Louis Botha (voir Hertzog).

STEYN, Marthinus, Theunis (1857-1916)

Dernier président de l'État libre d'Orange, il fit ses études en Europe, ce qui, à l'époque, était exceptionnel pour un jeune Boer. En 1896, il fut élu président de l'État libre à la suite de la maladie du président Reitz. C'est sous sa présidence que les deux Républiques boers signèrent un accord d'assistance mutuelle.

Après la prise de Bloemfontein, sa capitale, le 13 mars 1900, il rejoignit le kommando de De Wet avec lequel il combattit jusqu'à la fin des hostilités.

SYMONS, sir William Penn (1843-1899)

Officier colonial, il servit contre les Zulu, aux Indes, en Birmanie, etc.

En mai 1899, il est au Natal et quand la guerre éclate il commande la garnison anglaise de Dundee. Après la prise d'Elandslaagte le 19 octobre 1899 (voir Kock), Dundee est coupé de Ladysmith et en passe d'être assiégé. Pour desserrer l'étau boer, Symons attaque la colline de Talana et ses troupes s'en emparent, mais lui-même est tué.

THERON, Daniel, Johannes (1872-1900), dit Danie

Cet élève brillant fut professeur puis il abandonna l'enseignement pour devenir fermier et volontaire civil. Il participa à la capture du docteur Jameson puis, en 1897, il devint avocat. Partisan de Piet Joubert contre Paul Kruger, il reprochait à ce dernier son intransigeance dans la question des droits politiques des Uitlanders. Selon Theron, la position de Joubert, plus modérée, était la seule logique ; cependant, dans les derniers mois précédant la guerre, il comprend que la Grande-Bretagne épouse la cause des Uitlanders afin de réaliser ses visées impérialistes en Afrique australe.

En 1899, Danie Theron fonde un corps d'éclaireurs dont il est capitaine, les *Wielrijders Rapportgangers Corps der Zuid-Afrikaansche Republiek* ou *Rapportgangers Corps*. Quand la guerre éclate, ils sont dispersés dans diverses unités ou opèrent en zone anglaise où ils recueillent des renseignements. Les hommes de Theron font la preuve de leur efficacité lors des batailles de Colenso et de Spionkop et ils sont affectés aux unités de C.R. De Wet le 24 février 1900. En mars 1900, Theron est chargé de constituer un corps spécial d'éclaireurs ou vedettes. Il sélectionne les 100 meilleurs de ses hommes qui deviennent les *Theron's Scouts* ou *Theron's Verkenningkorps*, connus sous le nom de TVK. Cette unité devient non seulement le corps d'élite de l'armée boer mais une sorte d'école d'officiers.

Après la chute de Pretoria et la fin de la phase de la guerre classique, les effectifs du TVK sont portés à 200 hommes et sa mission n'est plus le renseignement mais le combat comme les autres kommandos boers. En juillet 1900, le TVK fait partie de l'armée du général De Wet. Theron, adoré par ses hommes qui le désignent par le nom de « Kappie Theron », est tué au combat le 5 septembre 1900.

THERON, Jan, Lombard (1870-1902)

Cousin et successeur de Danie Theron à la tête du célèbre corps scout boer, Jan Theron participa à la création de cette unité dont il fut un des trois premiers lieutenants.

Après la mort de son chef, Danie Theron, la question de sa succession se posa et l'état-major hésita entre Philip Botha et Jan Theron. Le kommando Theron opère avec le général Christiaan De Wet en novembre 1900 et il participe aux batailles de Bothaville et à la prise de Dewetsdorp. En février 1901, il fait partie des unités que De Wet dirige lors de son second raid dans la Colonie du Cap. Quand De Wet retourne dans l'État libre d'Orange, Jan Theron demeure en territoire britannique pour y mener la guérilla.

Il opère tout d'abord dans les Alpes du Cap sous le commandement de P.H. Kritzingen, puis dans le sud-ouest de la Colonie en liaison avec Maritz et Gideon Scheepers. En janvier 1902, Jan Theron est avec

Smuts et Wynand Malan dans la région de Calvinia où il meurt d'une crise de dysenterie le 14 avril 1902.

VILLEBOIS-MAREUIL, colonel Georges Henri Anne-Marie Victor de (1847-1900)

Le colonel de Villebois-Mareuil est né à Nantes le 22 mars 1847.

Il fut un élève aussi sportif — excellent gymnaste — que brillant. À seize ans, il obtint son baccalauréat et, deux ans plus tard, en 1865, il fut admis à Saint-Cyr d'où il sortit en 1867. Le sous-lieutenant de Villebois-Mareuil partit ensuite pour la Cochinchine après qu'il eut choisi l'infanterie de marine.

Il y servit comme officier d'ordonnance du gouverneur, l'amiral de Cornulier, qui était son oncle. En 1870, il est lieutenant et, le 30 novembre, il débarque en France après un séjour de plus de deux années en Asie. À cette date le gouvernement français a évacué Paris devant l'avance prussienne. Le 6 janvier 1871, Villebois-Mareuil fut incorporé au 7e bataillon de marche de chasseurs à pied. Il n'avait pas tout à fait vingt-quatre ans. Il rejoignit ce corps le 11 janvier à Issoudun et reçut le commandement de la 6^e compagnie. Le 12, le bataillon partait pour Vierzon où il arriva le 13, pour être affecté au 25e corps de l'armée de la Loire.

Le 28 janvier, Blois est occupé par l'ennemi et l'état-major décide de reprendre la ville. Villebois-Mareuil a une conduite au feu tout à fait exemplaire. Les Prussiens sont chassés de Blois mais lui-même est grièvement blessé. Il refuse de se laisser évacuer jusqu'à la fin des combats, restera plusieurs semaines entre la vie et la mort, et devra faire un séjour de neuf mois à l'hôpital.

Rendant compte au ministre de la Guerre du combat du 28 janvier, le général commandant le 25^e corps écrivait en 1871 : « J'avais heureusement mis en tête de la colonne d'attaque une compagnie du 7e bataillon de marche de chasseurs qui, admirablement commandée et entraînée par le lieutenant de Villebois-Mareuil, a fait plus à elle seule que toute la Légion de l'Indre qui était chargée de l'appuyer¹⁷⁴. »

À la suite de cette brillante action, le lieutenant de Villebois-Mareuil est nommé capitaine et décoré. En 1877, il entre à l'École de guerre d'où il sort avec le onzième rang. En 1881, il participe à la campagne de Tunisie à l'issue de laquelle la France imposa son protectorat à cette régence turque.

En 1889, il est nommé chef d'état-major de la division d'Alger. En 1892, promu au grade de colonel, il reçoit le commandement du 130e puis du 67^e régiment d'infanterie métropolitain. Il a alors quarante-cinq ans et il est le plus jeune colonel de l'armée française. En 1893, il participe aux grandes manœuvres avec le 67^e régiment d'infanterie de Soissons quand il apprend qu'à Marseille, d'où elle est originaire, sa femme agonise. Il est terriblement frappé par son décès. En 1896, il écrit à un ami : « Chaque fois que j'ai été à ma pauvre tombe de Marseille, j'ai eu de la peine à reprendre ma triste route, tant était lourd mon découragement. »

La France préparait alors l'expédition de Madagascar et le colonel se porta volontaire mais il ne fut pas agréé. Afin de pouvoir rejoindre le corps expéditionnaire, il permuta avec le 1^{er} régiment de la Légion étrangère en garnison à Sidi-bel-Abbès qui devait s'embarquer pour Madagascar.

À un ami qui l'interrogeait sur les raisons de son passage à la Légion, il répondit en 1895 : « Je l'ai demandée parce qu'il me faut aller de l'avant, coûte que coûte. »

Le 4 mai 1895, il dit adieu aux officiers, sous-officiers et soldats du 67^e régiment d'infanterie : « En vous quittant, j'obéis au souffle d'aventure, à la fièvre de faire campagne qui domine chez tout soldat : il ne faut pas m'en vouloir. Jamais je n'en aimerai d'autres que vous. Vous êtes mon régiment, vous êtes mon œuvre, la forme de ma conception de commandement, la réalisation de mon rêve ; vous avez pris toute mon âme, gardez-la donc. »

À Sidi-bel-Abbès, il commande durant six mois le 1^{er} Étranger dont deux bataillons sont désignés pour se joindre au corps expéditionnaire de Madagascar, mais Villebois-Mareuil est maintenu sur place

Furieux de ne pouvoir participer à la campagne, le colonel de Villebois-Mareuil quitta l'armée. Le général Tahon, qui servit sous ses ordres comme lieutenant de légion, brosse un portrait original de son

chef :

« Peu de temps après mon retour à Ain-Sefra, le brave et sympathique colonel Zéni était remplacé par le jeune et bouillant colonel de Villebois-Mareuil qui n'avait qu'un tort, celui de ne pas connaître le légionnaire et de vouloir le traiter comme un simple biffin. Ce fut la cause de ses ennuis, dont je parlerai plus loin et celle probablement de sa mort glorieuse mais prématurée chez les Boers.

« [...] Le colonel Zéni eut comme successeur le colonel de Villebois-Mareuil, breveté d'état-major, beau parleur, écrivain de talent et menant la vie en grand seigneur. Il voulut de suite changer les habitudes de la Légion pour la transformer en un régiment de France. Il échoua et s'en rendant compte profita de la première occasion pour demander sa mise à la retraite à l'âge de quarante-huit ans et pour la raison qu'il n'était pas proposé pour les étoiles. On sait qu'il alla mourir glorieusement dans les rangs des Boers lors de la guerre du Transvaal.

« Un jour, peu après mon retour de Madagascar, où je déjeunais chez lui, à la surprise que je lui exprimais de le voir ainsi quitter l'armée, il me répondit : “ Que voulez-vous, j'ai sans doute obéi à un mouvement d'humeur et de désappointement mais pour rien au monde je ne voudrais le reconnaître en priant mes chefs d'annuler ma démission. Vous me demandez ce que je vais faire, mais très probablement me lancer dans la politique afin de m'occuper. C'est du reste le seul moyen d'arriver ministre de la Guerre et vous pouvez être assuré qu'à ce moment votre ancien colonel ne vous oubliera pas. ” » (Général Tahon, *Avec les bâtisseurs de l'Empire*, 1947, p. 74, 81-82.)

Pour Edmonde Charles-Roux :

« M. de Villebois-Mareuil, parce que sa poitrine était couverte des croix les plus glorieuses, n'avait d'intérêt, disait-on, que pour la guerre et ses dangers. Or il n'en était rien. Homme d'esprit et de cœur [...] le colonel du 1^{er} Étranger n'avait pas un caractère à redouter les éclats. Il aimait à dire publiquement ce que d'autres pensaient tout bas. C'était dans sa manière. [...] En cette fin d'automne 1895 les choses allaient au plus mal entre le colonel de Villebois-Mareuil et ses supérieurs. Le ministre de la Guerre était sa bête noire. Le bruit courait que, détestant peu ou prou tout homme placé à la tête du gouvernement de la France, irrité par les attermolements de l'administration militaire et les soubresauts de la vie politique, exaspéré par des prélèvements d'effectifs opérés sur le 1^{er} et le 2^e Étranger pour être dirigés sur Madagascar sans son assentiment [...] le colonel de Villebois-Mareuil parlait de flanquer sa démission à la figure de cette bande de jean-foutres, oui, leur ficher sa démission à ces beaux messieurs des ministères, et de reprendre la vie civile, c'était ce qu'il laissait entendre et ce dont on se faisait l'écho dans les milieux bien informés. » (Edmonde Charles-Roux, *Un désir d'Orient*, 1988, p. 209-210, 227-228.)

En 1896, Villebois-Mareuil est donc rendu à la vie civile. Il a quarante-neuf ans et fonde *l'Union des sociétés régimentaires* qui comptera plus de cinq cent mille membres. Entre 1896 et 1899, il publia des essais militaires et milita contre le gouvernement qu'il accusa de laisser humilier la France et son armée. Tout naturellement, il fut séduit par les idées de restauration nationale défendues par la brillante et dynamique équipe qui commençait à se constituer autour de Charles Maurras. Il s'y intégra et compta parmi les fondateurs de l'Action française première époque, avant que ce mouvement nationaliste anticonformiste ait conclu à la nécessité de la monarchie, c'est-à-dire à ce que Maurras appelait le nationalisme intégral.

Quand la guerre anglo-boer éclate, l'ex-colonel y voit l'occasion de venger l'humiliation subie par la France à Fachoda, presque deux années auparavant, et il s'embarque aussitôt pour l'Afrique méridionale. Le 22 novembre 1899, il est à Lourenço Marques. En décembre 1899, il est nommé chef d'état-major du général Joubert et, à ce titre, il participe à la bataille de Colenso.

Le Boer vit heureux de son farniente pourvu qu'il ait son café, une pipe, du tabac qui pousse sur sa terre. Il reste en famille, assis, accroupi, l'œil à la route, happant le voyageur pour une causerie, confiant dans sa femme dont l'esprit plus alerte pense souvent pour le sien. Le temps n'existe pas, d'ailleurs, dans cette vie libre subordonnée à la seule commodité personnelle, non plus que le stimulant de l'occasion qui va passer. Le Boer s'attarde indéfiniment à une décision. S'il s'engage dans la campagne pour tuer du gibier, il prend son temps : la demi-journée se passe avant qu'il parte, il bavarde et ne cède enfin qu'à la nécessité urgente. La chasse est pour lui comme un passage à la grande boucherie du bon Dieu, plus qu'un sport. Ce que les Boers aiment, c'est leurs bêtes ; ils les enveloppent d'un regard caressant ; au soir, lors de la rentrée de l'herbage, leur œil les compte, les reconnaît sans jamais s'y tromper ; c'est leur fortune qui marche, prospère et s'accroît sans leur demander de peine ou en occasionnant ces grandes migrations qu'ils aiment, où le wagon devient une demeure ambulante, respectant leur farniente, leurs habitudes et mettant une distraction dans la monotonie de leur existence.

J'ignore si les fils des Boers prendront goût à nos prétentions scientifiques et paperassières, mais alors ce ne seront plus des Boers. Le propre de l'être contemplatif, engourdi sur lui-même, simple et droit aux choses de sa compétence, est de repousser les inutilités compliquées et tracassières dont sont faites nos existences. Les mœurs paisibles et familiales, l'empire incontesté de la mère de famille ne tiennent pas devant les soucis, les intrusions de tracas dont nous peuplons à plaisir nos existences. Le lien de famille cède alors aux diversités des humeurs et des habitudes. La civilisation, si elle s'abat sur ce pays grandi, fera son œuvre comme ailleurs, elle le ravagera dans sa foi et dans ses pratiques, elle en tirera tout ce qu'il peut donner et lui laissera en revanche le désenchantement des peuples arrivés.

Ce qui pénètre le plus le Burgher, c'est qu'il est souverainement libre parce que l'espace lui appartient, que son voisin ne le gêne pas, ni son gouvernement non plus. Libre, il l'est, sans doute, mais à la condition de se conduire comme un Burgher, comme fait son voisin, comme l'a réglé sa loi religieuse et politique. Libre, il l'est, à la condition, de vivre honnêtement, pieusement, en contact perpétuel avec son pasteur, sans jamais lever un œil défendu sur la femme d'autrui. Libre, il l'est, à la condition d'ignorer les alcools, les beuglants, les bars, les disputes et les rixes. Demandez donc à beaucoup de civilisés s'ils échangeraient leur contrainte contre cette liberté-là. La pire contrainte morale serait, pour un homme ayant ouvert son imagination à des nouveautés défendues, de se plier hypocritement à la vie du Boer.

L'oppression la plus effrayante pourrait naître d'une simple passion du cœur poussée dans ce milieu qui en est exempt ou qui ne l'autorise que dans la condition naturelle et religieuse où elle est permise. Le Boer est donc libre à la manière boer, il ne l'est pas à un autre point de vue. Quand il le deviendra, il cessera de l'être à la primitive manière. C'est pour dire que le servage humain rattrape l'homme ici-bas de quelque côté qu'il se tourne.

PLAN D'ATTAQUE DE BOSHOF RÉDIGÉ PAR LE COLONEL DE VILLEBOIS-MAREUIL¹⁷⁶

Du général de Villebois-Mareuil, commandant la Légion européenne au commandant Smorenburg, au fied-cornet [Veldkornet] Coleman et au lieutenant de Bréda.

Ordre de marche pour la journée.

4 avril 1900,

A la faveur de l'obscurité nous attaquerons Boshof par surprise cette nuit. Les instructions suivantes seront exécutées. La colonne se mettra en marche à 16 heures afin d'être en vue de

Boshof à la nuit. A un certain moment les groupes se séparèrent et gagnèrent leurs points respectifs de rassemblement à l'est et à l'ouest de la ville.

Cette dernière est située dans une plaine et flanquée de quelques collines. Vers le nord se trouvent deux lignes de collines légèrement défendues et entre lesquelles passe la route de Hoopstad à Boshof. Elles seront contournées sans qu'il soit nécessaire de les occuper.

A l'ouest de la route qui vient de Kimberley, et la commandant, se trouve une colline non tenue par l'ennemi et sur laquelle les Boers prendront position. Enfin, vers le sud-est de la ville et immédiatement à l'opposé, il y a une colline sur laquelle les Anglais ont un poste d'environ 100 hommes. Le sommet de cette colline a été couronné d'un petit parapet de pierre de la hauteur d'un demi-homme environ. Cette colline constituera une partie de l'objectif réservé au détachement d'attaque. Le croquis joint permettra d'éclaircir ces explications. Les deux routes d'Hoopstad et de Kimberley se croisent au milieu de la ville de Boshof.

L'attaque se fera de la manière suivante. A 23 heures, les Boers commandés par le fied-cornet Daniel [Daniels] prendront position sur la colline C et ils auront coupé la ligne télégraphique qui court le long de la route de Kimberley. A la même heure, le détachement d'assaut se rassemblera derrière la colline E située à 2 km de la ville. Les chevaux et la carriole y attendront la fin des opérations [...] Le détachement qui demeurera là sera placé sous les ordres de Nicollet. Les hommes attendront, chevaux sellés et bridés et les mulétiers prêts à démarrer.

A 23 h 30, le détachement d'assaut commencera à progresser en trois échelons espacés de 20 mètres, le centre en avant [...]

A 3 heures, le général recevra les chefs de groupe à son camp afin de leur donner ses dernières instructions [...] A hauteur de la colline D, les hommes se dissimuleront derrière le cimetière. L'échelon de Smorenburg donnera l'assaut à la colline et l'occupera. De là il commandera l'accès à deux kraals où les Anglais qui campent sur la place du marché de Boshof pourraient se porter afin de tenter d'y résister [...]

Les deux autres échelons poursuivront leur avance et passeront à proximité de l'arrière des kraals afin d'attaquer le camp anglais situé à l'extérieur de la ville. L'échelon français après deux salves chargera au cri de « Transvaal-État libre » et achèvera de semer la panique [...]

Après avoir traversé tout le camp d'est au sud, nous regagnerons nos positions au sud et achèverons de paniquer l'ennemi par le tir de nos fusils.

L'échelon du lieutenant Bock restera à la disposition du général comme réserve. Les Boers placés sur la route de Kimberley, sur la colline C intercepteront les fugitifs [...]

Afin d'être bien reconnu, chaque homme mettra un mouchoir blanc à l'arrière de son chapeau. Les renseignements ne permettent pas, même approximativement, d'estimer la force ennemie. Les forces cantonnées à Boshof sont probablement de l'ordre de [illisible].

Les assaillants ne doivent pas perdre de vue que leur supériorité morale est déterminante et que, même dans le cas de retraite, ils ont facilité, durant la nuit, de reprendre leurs chevaux et de quitter Boshof sans risque.

Villebois-Mareuil

WHITE, sir George Stuart (1835-1912)

Après y avoir exercé divers commandements, il fut nommé commandant en chef aux Indes en 1893 puis quartier-maître général au War Office en 1897.

Quatre jours avant le déclenchement des hostilités, il débarqua à Durban pour prendre le commandement des forces britanniques du Natal. C'est lui qui décida de concentrer les forces britanniques à Ladysmith pour en faire le pivot des opérations contre les Républiques boers. Lord Wolsley considérait qu'il s'agissait là d'un choix erroné car, selon lui, la ville était indéfendable et il

préconisait de replier les forces britanniques au sud de la rivière Tugela. Sous la pression du général William Penn Symons et du gouverneur du Natal, sir Walter Hely-Hutchinson, qui voulaient conserver les mines de charbon du nord du Natal, le plan de White fut finalement accepté.

Après les victoires boers de Talana et de Dundee, la ville de Ladysmith fut assiégée et le général White pris au piège. Après 118 jours de siège, le major-général Dundonald dégagea la garnison. Malade, White fut rapatrié avant de devenir gouverneur de Gibraltar et d'être élevé au grade de field-marshal.

INDEX

Albedyll, Otto von.
Albrecht, R. (major).
Alderson (général).
Allenby (général).
Anstruther (colonel).
Appelgren, D..
Arbousset, Thomas.

Baden-Powell (colonel).
Badicke, G.
Baemar.
Baerentzen, W..
Bagington (général).
Bardin de.
Barkly, sir Henry.
Bamato, Barney (Isaacs Barney).
Barthorp, M..
Beausoleil, Gaston.
Beit, Alfred.
Bellairs (colonel).
Ben Nasser, Mohammed (Ben Nasseur ou Ben Maceur).
Benbow, C..
Benson (major puis colonel).
Bentick, W. (capitaine).
Berry, Georges.
Bester, Ron.
Bezuidenhout, F..
Blake, John.
Botha, Chris.
Botha, Louis (général).
Botrel, Théodore.
Bouwer, Ben.
Brabant (général).
Brall, Fritz.
Brand, Johannes.
Bréda, Pierre de.
Brissaud (lieutenant).
Brusewitz (lieutenant von).
Buller, sir Redvers (général).

Burger, S.W..
Burger, Schalk (général).
Burgers, T.F..
Burke, P..

Caledon (comte de).
Cambon, Paul.
Campbell (général).
Campbell-Bannerman, sir Henry.
Carlton (major).
Carnavon, lord.
Casalis, Eugène.
Cathcart, sir George.
Cetshwayo.
Chamberlain, Joseph.
Chapman (major).
Charles-Roux, Edmonde.
Charette (frères de).
Châteauevieux.
Chelsham (lord).
Chinier, F..
Clements (général).
Clerk, sir George.
Coetzee, B..
Coetzee, J.C..
Coke (général).
Coleman, W..
Collev, sir George Pomeroy.
Colville (général).
Coppée, François.
Coster, H..
Courcenay, D. de.
Craig (général).
Cronjé, Pieter (général).
Cronjé, Andries.

Daniels (Veldkornet).
Darling, Ch. (lieutenant-gouverneur).
Dartnell (colonel).
Davitt, Michael.
De Jong, Cars.
De Jong, Cornélius.
De La Rey, A..
De La Rey, J. (général).
De Wet, Christiaan (général).
De Wet, Piet.
De Witt, Hamer.

Delcassé.
Demange, M.G. (capitaine).
Derby (lord).
Dias de Novaes, B..
Dick King.
Dingane.
Disraeli.
Dosthuizen, S..
Drumont, E..
Dundonald, lord (général).
Dupont, Henri.
Dutnell (général).

Elphinstone (amiral).
Elsberger (docteur).
Erasmus (général).
Etchegoyen, Olivier d'.

Fagersjkold, H..
Feisal, Bernard de.
Ferreira (général).
Flygare, Johannes.
Fouché.
Fourie.
Franck (lieutenant).
Fraser.
French, sir John (général).
Frere, sir Bartle.
Friis, Jens Jorgen.

Galliffet.
Gallopaud (lieutenant).
Ganetsky, Alexis.
Gatacre (général).
Gladstone.
Goldegg, baron von.
Gough (major).
Green, H..
Greene, Conyngham.
Grey (sir George).
Grimwood (colonel).
Grunberg, Louis.
Guillaume II.
Guttman, Hannah Myra.
Guyot, Yves.

Hamilton (sirlan, général).
Hassel, J..

Hertzog (général).

Hilley, A..

Hobhouse, Emily.

Hofmeyr, Jan.

Hugo.

Hunter (général).

Hutchinson, H..

Jacobs, E..

Jacobs, S..

Jameson, L.S..

Joubert, Piet (général).

Kampfer, A..

Keate, R..

Kekewitch (colonel).

Kersauson, Robert de.

Kertanguy (capitaine de).

Kessler, S..

Kitchener (général).

Knox (général).

Kock, J. (général).

Kok, Adam.

Krantz, A..

Kritzinger, P.H..

Kruger, Paul.

Kunze, L..

Kuper, H..

Laband, J..

Lacour-Gayet.

Landry, M..

Lanyon, Owen (colonel).

Lategan (commandant).

Le Gallais (colonel).

Le Gilles.

Le Grange Lombard, J..

Lecoy de la Marche.

Leggett (major).

Lemaitre, Jules.

Léon, Samuel Isaac.

Lindenberg, G..

Livingstone.

Lloyd-George.

Lobenguela.

Loch, sir Henry.

Lorentz (Hauptman puis colonel).

Lotter (commandant).
Louis-Napoléon (prince impérial).
Lourenço-Marques.
Lugan, B..
Lupini, M..
Lynch, A..
Lyon (major).
Lyttelton (général).

Mac Bride, J..
Mac Callum, sir.
MacCraken, D.P..
Macnab.
Mac-Mahon (maréchal de).
McKinley.
Mahy, F. de.
Maitland (sir Peregrine).
Malan.
Marchand (capitaine).
Maritz, G.S. dit « Manie ».
Maritz, Gerrit.
Martin, A.C..
Maubrey, M..
Maurras, Charles.
Maximov, Evgeni (colonel).
Methuen (lord Sandford, général).
Meyer, I..
Meyer, Lukas (général).
Millevoye, L..
Milner, sir Alfred.
Minassian, I..
Moller (colonel).
Monteil, J.-L. (colonel).
Morris, D.R..
Moshesh.
Moshette.
Mpande.
Mzilikazi.

Napier, sir George.
Napoléon I^{er}.
Nicolas II.
Nietzche, F..
Olivier, J.H. (général).

Pauliat, L..
Pelletier, J.G..

Philip, J. (docteur).
Plumer (général).
Pokrowsky, Léo.
Potgieter (Veldkomet).
Potgieter, A..
Pottinger, B..
Pretorius, Andries.
Pretorius, Marthinus Wessels.
Prinsloo, M. (commandant).

Quitow, Hans von.

Reitz, D..
Retief, Piet.
Rhodes, Cecil.
Ricchiardi, C..
Richtoffen, von.
Ridley, C. (colonel).
Roberts, lord F. (général).
Robertson, Th..
Robinson, sir Hercules.
Robiquet.
Rochefort, H..
Roosevelt, Théodore.
Rosny, J..
Ross, A..
Rotschild (famille).
Runck, R..
Rundle (général).

Salisbury, lord R..
Sandford (voir Methuen).
Scheepers, G..
Schiel, A. (colonel).
Schoeman (général).
Schreiner.
Sekukuni.
Serpa Pinto.
Settle (général).
Shaka.
Shepstone, sir Theophile.
Smith, sir Harry.
Smith, T.C. (capitaine).
Smorenburg.
Smuts, Jan (général).
Solomon, Richard.
Sprigg, Gordon.

Staalberg, E..
Steyn, Marthinus.
Stockenstrom, A..
Symons, sir William Penn (général).

Tahon (général).
Theron, D..
Theron, J..
Thesiger-Chelmsford, lord.
Thomeycroft (colonel).
Tom Edgar.

Uggla, A..
Urban, sir Benjamin d'.

Van Dedem de Gelder, baron.
Van Deventer.
Van Themaat.
Venner, D..
Victoria (reine).
Viljoen, Ben (général).
Villebois-Mareuil, G. (colonel).
Vilonel, S.G..
Vitt Hamer, Gerrit.

Warden (major).
Warren (général).
Warren, sir Charles.
Warwick.
Waterboer, Niklaas.
Wauchope (colonel).
Webster, D..
Wernher, Julius.
Wesseling, H..
Wessels, C.J. (général).
Wessels, E.M..
White, sir G. (général).
Willoughby.
Wolf, baron.
Wood, sir Evelyn.
Woodehouse, sir Philip.
Woodgate, E.R. (général).
Woolseley, sir Garnet.
Wrangel, comte von.

Yule (colonel).

Zeppelin, comte H. von.

Bernard Lugan, docteur en histoire, docteur d'État ès lettres, spécialiste d'histoire africaine et coloniale, maître de conférences à l'université de Lyon III, a publié chez Perrin : *Histoire de l'Afrique du Sud* ; *Afrique, histoire à l'endroit* ; *Afrique, bilan de la décolonisation (1960-1990)* ; *Histoire de la Louisiane française 1682-1804*.

Notes

1

La chronologie de la guerre est donnée p. 119 et 159.

2

Aujourd'hui, un nouveau vocable est apparu, celui de Boer-Afrikaner qui désigne les Afrikaners des anciens Transvaal et État libre d'Orange par opposition à ceux de l'ancienne province du Cap.

3

Les Boers-Afrikaners en parlent comme de la « seconde guerre d'indépendance », la première s'étant déroulée en 1880-1881 (voir plus loin p. 51-73).

5

Pour la première fois, les Dominions britanniques (Canada, Australie, Nouvelle-Zélande) participaient, aux côtés de leur ancienne métropole, à un conflit dans lequel ils engagèrent des unités militaires indépendantes.

4

Les noms suivis d'un astérisque font l'objet d'une notice biographique en fin de volume.

6

On lira à ce sujet de B. Lugan, *Ces Français qui ont fait l'Afrique du Sud*, Bartillat, 1996.

7

Pour tout ce qui concerne l'histoire des huguenots installés au Cap, on se reportera à B. Lugan, *Ces Français qui ont fait l'Afrique du Sud*, *op. cit.*

8

Voir carte, "NOIRS et BLANCS en AFRIQUE du SUD".

9

Voir carte, "L'encercllement des Boers par les Britanniques".

10

Voir à son sujet l'ouvrage de A. Ross (1986), bibliographie p. 331.

11

Le Grand Trek se fit dans trois directions :

— Entre les rivières Orange et Vaal dans ce que les trekkers nommèrent tout d'abord Transgariep et qui deviendra plus tard l'Oranje Vrij Staat (OVS) ou Orange Free State en anglais. En 1848, la région sera annexée par les Britanniques qui la rebaptiseront Orange River Sovereignty.

— Au nord du Vaal, dans ce qui fut immédiatement le Transvaal pour les Boers avant de devenir la Zuid-Afrikaansche Republiek (ZAR) ou South African Republic en anglais.

— À l'est du Drakensberg, vers le Natal.

12

B. Lugan, *Histoire de l'Afrique du Sud*, 1995, p. 87-88.

13

Pour tout ce qui concerne le Trek et la guerre contre les Zulu, on se reportera à B. Lugan, *Histoire de l'Afrique du Sud*, *op. cit.*, p. 67-112.

14

Lacour-Gayet, *Histoire de l'Afrique du Sud*, 1970, p. 140.

15

Sur la question sotho et sur le rôle des missionnaires protestants français, on lira B. Lugan, *Ces Français qui ont fait l'Afrique du Sud*, *op. cit.*, p. 165-199.

16

En 1871, la Grande-Bretagne annexera purement et simplement le Basutoland, mais, de 1879 à 1881, les Sotho se révoltèrent et l'on en revint au protectorat. Voir B. Lugan, *ibid.*

17

L'expansion des Xhosa au sud des rivières Fish et Kei (voir carte, "NOIRS et BLANCS en AFRIQUE du SUD") provoqua huit guerres dites de frontières (anciennement guerres cafres). Leur exposé a été fait dans B. Lugan, *Afrique, l'Histoire à l'endroit*, 1996, p. 111-126.

18

Pour l'histoire de la LMS et de la SMEP en Afrique du Sud, on se reportera à B. Lugan, *Ces Français qui ont fait l'Afrique du Sud*, *op. cit.*, p. 165-198, et au mémoire de maîtrise de I. Minassian, « Thomas Arbousset et Eugène Casalis, les pères du Lesotho. Biographie comparée », université de Lyon III, 1992, 153 p.

19

Voir carte, "Le Grand Trek (1836-1838)".

20

Sur les Zulu, il importe de consulter deux ouvrages essentiels : D.R. Morris, *The Washing of the Spears*, Londres, 1985, et J. Laband, *Rope of Sand. The Rise and Fall of the Zulu Kingdom in the Nineteenth Century*, Johannesburg, 1995.

21

Chronologie des opérations :

11 décembre 1878 : ultimatum de sir Bartle Frere.

11 janvier 1879 : invasion du Zululand.

22 janvier 1879 : batailles d'Insandlawana et de Rorke's Drift.

28 janvier : la garnison britannique d'Eshowe est encerclée.

28 mars : bataille de Hlobane.

29 mars : bataille de Kambula.

2 avril : bataille de Mgungundhlovu.

1^{er} juin 1879 : mort du Prince impérial Louis-Napoléon.

4 juillet : bataille d'Ulundi.

27 août : Cetshwayo est fait prisonnier.

22

Sir Bartle Frere qui succéda à Shepstone fut également bien considéré par les Boers.

23

Il était tellement brun que les Boers le prenaient pour un métis, ce qui dressa entre eux une barrière psychologique. Dans tous les cas, l'incompréhension entre lui et les Boers fut à ce point totale que Michael Barthorp a pu écrire : « [...] tandis que les Boers se posaient des questions sur ses origines raciales, lui-même se sentait totalement étranger à leurs aspirations politiques. » M. Barthorp, *The Anglo-Boer Wars*, Londres, 1987, p. 14.

24

Dans un contexte qui s'alourdissait, les troupes britanniques casernées au Transvaal virent leurs effectifs réduits de moitié dès la fin de la guerre contre Sekukuni, en 1879.

25

Ces unités, placées sous le commandement du colonel Bellairs, se composaient du 2^e bataillon du 21^e Royal Scots Fusiliers qui était caserné à Pretoria et de compagnies du 94^e régiment dispersées à travers le Transvaal. De plus, les conditions matérielles de ces unités laissaient à désirer : ravitaillement irrégulier, maladies — notamment fièvre typhoïde —, indiscipline, le tout provoquant de nombreuses désertions. C'est ainsi qu'au mois d'août 1880, sur un effectif théorique de 3 000 hommes, l'on put compter 70 déserteurs dont à peine un tiers fut repris. Pour l'ensemble de l'année 1880, la garnison anglaise du Transvaal connut 260 cas de désertion, soit quasiment 10 % des effectifs.

26

L'opinion publique britannique fut très largement influencée par Livingstone, le constant ennemi des Boers qui ne cessa à aucun moment de prendre contre eux le parti des Noirs.

Livingstone alla même jusqu'à distribuer des armes à ces derniers pour qu'ils puissent combattre les Boers. Or, le traité de la Sand River stipulait qu'il était formellement interdit d'armer directement ou même indirectement les indigènes. Une perquisition menée chez Livingstone permit aux Boers de découvrir un arsenal caché qui fut naturellement confisqué.

Pris « la main dans le sac », Livingstone, non content de vouer une haine aux Boers, entreprit à partir de ce moment de les présenter aux âmes pieuses d'Angleterre comme des ennemis de la religion, des oppresseurs des Noirs et même de modernes esclavagistes. Cette image négative des Boers allait très largement aider l'impérialisme britannique car Livingstone écrivit des articles, donna des conférences où il fit passer l'idée qu'une nation civilisée comme l'était la Grande-Bretagne ne pouvait laisser les malheureuses populations noires « aux mains » de ces sauvages qu'étaient les Boers et que, pour les « libérer », il importait que l'Angleterre devienne maîtresse de toute l'Afrique australe.

27

Piet Joubert était revenu à la politique en 1878 à l'occasion du second voyage de Kruger en Europe. Lord Carnarvon s'était alors montré intraitable mais, partisan de la négociation, Piet Joubert continua à discuter avec les représentants de Londres au Transvaal. En 1880, tirant la leçon de l'inutilité de toutes ses tentatives, il se joignit au mouvement insurrectionnel.

28

L'État libre d'Orange envoya un kommando aider le Transvaal dans sa guerre contre les Anglais.

29

Voir cartes, "Les 4 Républiques des VOORTREKKERS (1836-1848)" et "Le Vaal et l'Orange".

30

Cecil Rhodes, cité par Wesseling, *op. cit.* p. 406.

31

En 1895, une fois que l'Angleterre aura pris possession de la langue de terre séparant le Swaziland de l'océan — il s'agit du Tongaland devenu britannique en 1895 —, la ZAR sera autorisée à proclamer un semi-protectorat sur le royaume swazi.

Sur l'histoire du Swaziland, on lira H. Kuper, *The Swazi : A South African Kingdom*, University of California, 1986.

32

Avant cette confrontation anglo-portugaise, Londres avait contesté la souveraineté de Lisbonne sur la baie Delagoa, et c'est à la suite d'un arbitrage de Mac-Mahon, alors président de la République française, que la possession définitive fut reconnue au Portugal. (Voir plus loin, page 85.)

33

Cecil Rhodes avait alors trente-sept ans et il était à la tête d'une énorme fortune bâtie à Kimberley. Député au Parlement du Cap, il avait fondé la BSAC (British South Africa Company) qu'il avait placée au service de la politique impériale de Londres. La BSAC était devenue une compagnie à charte avec des privilèges considérables : pour vingt-cinq années, avec tacite reconduction, lui avaient été attribués des droits de police, de commerce, d'exploitation des mines et de création de voies ferrées sur un immense territoire situé au nord du fleuve Limpopo, entre l'Angola et le Mozambique. C'est la BSAC qui allait ouvrir cette partie de l'Afrique australe à la colonisation britannique.

Sur la question, on se reportera à B. Lugan, « La Grande-Bretagne et l'Afrique australe de la veille de la Première Guerre mondiale aux années 1970 », in *L'Information historique*, numéro spécial concours agrégation 1994, vol. 55, 4-5, 1993, p. 158-168

34

Johannesburg avait 30 000 habitants en 1890, 80 000 en 1896. Pretoria était éclipsée car au même moment la capitale ne comptait que 15 000 âmes.

Les premiers à faire fortune furent les vendeurs d'alcool, le plus souvent des juifs américains ou russes, qui investirent rapidement leurs bénéfices dans le commerce et l'immobilier. Les prostituées étaient légion puisque, en 1895, 10 % de la population femelle de Johannesburg ayant plus de quinze ans étaient considérés comme vivant de cette activité.

35

En 1898, sur 1 958 fonctionnaires au service de l'État, 627 étaient sujets britanniques ou venaient du Natal ou de la Colonie du Cap et 306 étaient hollandais, soit presque 50 % de l'effectif.

36

Paul Kruger, *Les Mémoires du Président Kruger*, Paris 1902, p. 189-190.

37

Cité par Wesseling, 1996, n. 190, p. 442

38

Voir plus haut, p. 82.

39

« Je vous félicite sincèrement, vous et votre peuple, d'avoir réussi, sans solliciter l'aide de puissances amies, par votre seule action énergique contre les bandes armées qui avaient envahi votre territoire et y avaient perturbé la paix, à rétablir l'ordre et à sauvegarder l'indépendance de votre pays contre des agressions venant de l'extérieur. »

40

Jameson et son lieutenant Willoughby furent condamnés à quinze mois de prison. Quatre mois plus tard, le docteur Jameson était libéré pour raisons médicales.

Alors que le raid brisa net la carrière de Rhodes, il propulsa au contraire celle de Jameson, devenu un héros pour les impérialistes du Cap qui l'élirent député en 1900. Il fut ensuite chef du parti progressiste, avant de devenir Premier ministre de la Colonie du Cap de 1904 à 1908.

41

En 1896, Steyn fut élu avec 6 356 voix contre 1 241 à Fraser qui incarnait la ligne du rapprochement avec la Colonie du Cap.

L'État libre d'Orange s'était doté en 1854 d'une Constitution inspirée tout à la fois du Code Napoléon et des institutions néerlandaises et américaines. Le pouvoir législatif était exercé par un Parlement à une seule chambre, le Volksraad, qui avait un rôle rigoureux de surveillance de l'exécutif. Le président, élu pour cinq ans par les seuls citoyens, était secondé par un ministère responsable devant le Volksraad. Lui-même en était indépendant.

42

La ZAR avait un régime parlementaire. L'exécutif était dirigé par un président élu pour cinq ans. Au mois de juin 1890, Kruger, qui était président depuis 1883, promulgua une réforme constitutionnelle en partageant le Volksraad en deux chambres. La chambre haute, élue par les grands électeurs, concentrait l'essentiel du pouvoir.

43

H. Wesseling, *Le Partage de l'Afrique (1880-1914)*, Paris, 1996, p. 419-423.

44

Le 25 février 1898, Conyngham Greene, le chargé d'affaires britannique à Pretoria, avait écrit à Milner que « l'avenir même des capitaux investis dans ce pays » — le Transvaal — était désormais menacé. Cité par M. Maubrey (1990, p. 38).

45

Pour Milner, l'importante présence britannique fait que le Transvaal est constitué par « deux systèmes totalement antagonistes, [...] une oligarchie féodale qui s'identifie à une race et un État industriel moderne qui ne fait aucune distinction de statut entre les différentes races blanches ». Cité par M. Maubrey (1990, p. 39).

46

« Une pléthore d'arguments plaident en faveur d'une intervention [...]. Le spectacle de milliers de sujets britanniques maintenus en permanence dans la position d'ilotes [...] sollicitant en vain le secours du gouvernement de Sa Majesté ne cesse de nuire à l'influence et à la réputation de la Grande-Bretagne ainsi qu'au respect dû au gouvernement britannique dans ses propres dominions » (Wesseling, 1996, p. 429).

47

J. Rosny, *La Guerre anglo-boer*, Paris, 1902, p. 10-11

48

A savoir deux régiments de cavalerie, huit bataillons d'infanterie, six batteries d'artillerie, deux compagnies de génie et d'intendance, répartis aux deux tiers au Natal, plus directement exposé en raison de sa frontière commune avec le Transvaal.

49

Les autorités de la VOC n'en avaient d'ailleurs pas l'intention ; comme nous l'avons vu plus haut, ces pionniers étaient précisément des hommes qui refusaient son autorité et qui, pour échapper à ses règlements et interdictions, avaient choisi de s'enfoncer vers l'intérieur des terres. Cette migration que refusait l'administration hollandaise voyait en effet partir les plus dynamiques de ses colons. Ce ne fut que lorsque le front de migration xhosa menaça de déstabiliser tout l'arrière-pays du Cap à la fin du XVIII^e siècle que les autorités hollandaises décidèrent d'intervenir pour sauver les nouveaux districts de Swellendam et de Graaff Reinet.

50

Sur la question des armes et des munitions en dotation dans l'armée boer, l'ouvrage de référence est celui de Ron Bester : *Boer Rifles and Carbines of the Anglo-Boer War*, War Museum of the Boer Republics, Bloemfontein, 1994. En ce qui concerne les Mauser boers et les différentes versions des Martini-Henry et Martini-Enfield, on se reportera aux publications de Dominique Venner (voir la bibliographie, p. 332).

51

L'artillerie boer se composait de quatre 155 mm Le Creusot, les fameux « Long Tom » ; quatre 120 mm Krupp Howitzers, six 75 mm Le Creusot, de huit 75 mm Krupp, de cinq 75 mm Vickers-Maxim de montagne, de vingt-deux 37 mm Vickers-Maxim automatiques (les « Pom-Pom ») et de 31 Maxim de divers calibres, plus neuf Armstrong anciens à chargement par la bouche.

52

Voir à ce sujet la biographie du général White en fin de volume.

53

En 1899, quand éclate la guerre anglo-boer, il a soixante-huit ans. Partisan de la défensive, au contraire des autres commandants boers, il perd un temps précieux, privant certainement son camp d'un triomphe dans une campagne menée contre le Natal insuffisamment défendu.

54

La bataille de Dundee/Talana coûta 250 morts et 250 blessés ou prisonniers aux Britanniques. Les Boers eurent 145 tués.

55

Kock avait pénétré au Natal par la Botha Pass. Durant la bataille de Talana, sa mission était d'occuper les Biggarsberg et d'en prendre le contrôle afin d'interdire aux Britanniques de faire partir des renforts de Ladysmith vers Talana et pour intercepter les fuyards britanniques de Dundee. Sa principale mission était d'interdire le trafic aux Anglais le long de la voie ferrée et de la piste Dundee-Ladysmith.

Désobéissant aux ordres, Kock occupa la gare d'Elandslaagte qui n'était pas tenue par les Anglais car trop difficile à défendre.

Depuis Ladysmith, le général French lança une attaque qui tourna au désastre pour les Boers. Kock est en partie responsable de l'échec du plan d'invasion du Natal. Voir également plus loin, p. 258.

56

Elle était composée du 1^{er} Manchester, du 1^{er} Devon et du 2^e Highlanders qui venaient renforcer le Natal Mounted Rifles et l'Impérial Light Horse déjà dans les environs de la position.

57

Voir plus loin, p. 279 et suivantes.

58

Voir notice biographique à Sandford.

59

Voir carte, "La première offensive britannique (décembre 1899)".

60

Voir note p. 152.

61

Maggersfontein ou Magersfontein

62

Cette colonne était essentiellement composée d'unités écossaises, à savoir les Black Watch, les Argyl et les Sutherland Highlanders, ainsi que les Highlands Light Infantry.

63

La bataille de Stormberg fut perdue par le général Gatacre qui tomba dans une embuscade tendue par le général boer J.H. Olivier le matin du 10 décembre 1899. Les responsabilités de Gatacre sont claires puisqu'il ne s'en tint pas aux ordres de prudence qui lui avaient été donnés par le commandant en chef. En effet, il devait attendre l'arrivée de renforts pour progresser mais il décida une marche de nuit pour prendre par surprise la position de Stormberg sur la voie ferrée East London-État libre d'Orange. Or, la colonne qu'il commandait se perdit dans la nuit. Quand elle retrouva son chemin, les hommes qui la composaient étaient épuisés et hors d'état de combattre. Quand le jour se leva, ce fut la déroute, les 3 000 hommes de la colonne Gatacre s'enfuyant devant les combattants boers en laissant 600 prisonniers entre leurs mains.

64

Villebois-Mareuil, in B. Lugan, 1990, p. 100-101.

65

La Yeomanry était composée de volontaires à cheval dont le corps avait été créé en 1790.

66

War Museum, Bloemfontein.

67

Voir également p. 272-273.

68

Voir également plus loin, p. 260-261.

69

Voir carte, "Les tentatives de dégagement de Ladysmith (15 décembre 1899 - 27 février 1900)".

70

De La Rey fut le véritable vainqueur de la bataille.

71

Avec la capitale de l'État libre d'Orange, les Boers perdaient une position stratégique au point de vue ferroviaire. 25 locomotives, 108 wagons et des tonnes de charbon tombaient aux mains des Britanniques.

72

Voir carte, "L'invasion de la Colonie du Cap (janvier-octobre 1901)".

73

Voir carte, "MARITZ dans le nord-ouest du Cap.

74

Voir carte, "Carte des opérations" (ou Thabanchu).

75

Sauf peut-être à Spionkop.

76

Les trois kommandos placés sous les ordres du général Smuts ne rassemblaient plus que 300 hommes et les deux commandés par le général Grobler avaient sensiblement le même effectif.

77

Les Républiques boers n'existaient juridiquement plus depuis que lord Roberts les avait annexées à l'Empire britannique. L'État libre d'Orange l'avait été le 1^{er} juillet 1900 et le Transvaal le 1^{er} septembre.

78

Au total, la Colonie du Cap donna au moins 15 000 volontaires blancs pendant la durée des hostilités.

79

War Museum, Bloemfontein.

80

War Museum, Bloemfontein.

81

Lacour-Gayet, *Histoire de l'Afrique du Sud*, 1970, p. 324.

82

Cité par Wesseling, *Le Partage de l'Afrique*, *op. cit.*, p. 439 et 440. Ces lignes fortifiées étaient destinées à diviser les territoires boers en damiers afin de pouvoir contrôler les déplacements des kommandos.

83

Voir le cahier photos.

84

Anonyme, « Lord Kitchener's "Siegfried Line" », 8 p., War Museum, Bloemfontein, s.d.

85

La destruction méthodique des biens appartenant aux Boers avait d'ailleurs commencé bien avant le début de la guérilla avec l'incendie, au début du mois de décembre 1899, de la ferme appartenant à un chef de kommando. Puis, entre fin décembre 1899 et fin janvier 1900, 18 fermes avaient été brûlées au Transvaal.

86

P. Warwick, 1985.

87

Sur la question des camps de reconcentration, on consultera : A.C. Martin, *The Concentration Camps, 1900-1902*, Capetown, 1957. Anonyme, *The Concentration Camps*, War Museum of the Boer Republics, Bloemfontein, s.d.

88

E. Jacobs, *Emily Hobhouse, the angel of love*, War Museum of the Boer Republics, Bloemfontein, s.d.

En novembre 1901, après que Milner eut lui aussi protesté contre les conditions qui régnaient dans les camps, ces derniers furent placés sous administration civile.

89

Elle retourna en Afrique du Sud après la guerre afin de venir en aide aux orphelins et commença à peindre les scènes qu'elle avait pu observer dans les camps.

Adorée par les Boers, ses cendres furent déposées le 27 octobre 1926 au pied du Woman's Memorial Monument de Bloemfontein.

90

Voir la bibliographie en fin de volume.

91

En 1899, au moment de la déclaration de guerre, la population noire de toute l'Afrique du Sud n'atteignait pas 3 millions de personnes. Dans les deux Républiques boers du Transvaal et de l'État libre d'Orange, les Noirs étaient environ 800 000 avec une population plus importante au Transvaal que dans l'État libre (respectivement 680 000 et 120 000). Les deux colonies britanniques du Cap et du Natal abritaient 900 000 Noirs. Au Natal, il s'agissait quasi exclusivement de Zulu. Quant à la Colonie du Cap, sa population noire, estimée à 400 000 personnes, était dans son immense majorité composée de Xhosa dont le homeland avait été peu à peu annexé depuis le XVIII^e siècle.

Ces peuples noirs participèrent plus ou moins directement au conflit dans les deux camps, à la différence majeure que les Britanniques les armèrent contre les Boers tandis que ces derniers s'y refusèrent toujours.

92

S.V.C. Kessler, « Black concentration camps of the Anglo-Boer War », *Knapsak*, July 1996, p. 9-10.

93

Anonyme, *Black Participation during the Anglo Boer War*, 4 p., War Museum, Bloemfontein, s.d.

Anonyme, *Black Concentrations Camps during the Anglo-Boer War*, 9 p., War Museum, Bloemfontein, 1996.

94

Le War Museum of the Boer Republics, à Bloemfontein, a publié de nombreuses études consacrées à cette question. Parmi elles, il est possible de citer : C. Benbow, *Boer Prisoners of War in Bermuda*, s.d. ; S.P.R. Dosthuizen, *Die beheer, behandeling en lewe van die Krygsgevangenes gedurende die Anglo-*

Boereoorlog, 1899-1902, s.d.

95

Lotter sera fusillé le 11 octobre et Scheepers le 17 janvier.

96

Voir plus loin, p. 218.

97

Ce second chiffre est nettement exagéré.

98

Pour la localisation des lieux cités, l'on se reportera aux cartes de ce chapitre.

99

Cartes "L'invasion de la Colonie du Cap (janvier-octobre 1901)" et "Les 3 raids de KRITZINGER dans la colonie du Cap".

100

Au sujet du siège d'Okiep, on lira de P. Burke, *The Siege of O'Okiep*, War Museum, Bloemfontein, 1996.

101

Lugan, 1989, p. 228-231.

102

Au mois de juin 1901, seules quelques mines situées à la périphérie de l'agglomération de Johannesburg avaient été réouvertes mais, par manque de main-d'œuvre, elles fonctionnaient au ralenti. Les mineurs, tant noirs que blancs, craignaient les raids boers et ils refusaient de travailler.

103

Le 25 juin 1900, les vainqueurs décideront l'expulsion des 1 500 employés hollandais des chemins de fer car ils avaient refusé de collaborer avec les autorités britanniques qui ne pouvaient accepter une telle attitude : la bonne marche des convois de ravitaillement en dépendait. Quelques mois plus tard, les Britanniques prirent possession de la compagnie néerlandaise des chemins de fer et en firent l'Imperial Military Railway.

104

Voir plus haut, p. 100.

105

E.M. Wessels, « Pro-Boer movement in the USA », *Knapkap*, Bloemfontein, June 1990, p. 17-18 ; « Montagne White : Leyds observer in America ; Roosevelt expresses sympathy with Boer Republics », *Knapkap*, Bloemfontein, July 1991, p. 14-15.

106

Voir p. 245.

107

Paul Cambon à Delcassé, le 18 septembre 1899. Cité par M. Maubrey, 1990, p. 65.

108

La Revue sud-africaine, 16 septembre 1900, 22 octobre 1899 et 15 octobre 1899, citée par M. Maubrey, 1990, p. 55 et 56.

109

Telle était sa première impression. Il changera d'avis quand il aura appris à mieux les connaître. Voir B. Lugan, 1990, p. 200.

110

Comme les nationalistes, les socialistes dénonçaient la guerre capitaliste menée par la Grande-Bretagne (voir *La Petite République socialiste*) pour le seul profit des spéculateurs et des barons de l'or. Leur critique était cependant radicalement différente de celle des nationalistes car, pour eux, Boers et Anglais réduisaient les Noirs à une situation proche de l'esclavage. Dans ces conditions, il n'y avait pas à choisir entre les deux adversaires qui représentaient tous deux une facette différente de la colonisation : patriarcale chez les Boers, capitaliste chez les Britanniques.

De plus, la cause des Boers étant défendue avec acharnement par les nationalistes antidreyfusards, les socialistes se devaient de l'observer avec prudence car ils ne voulaient en aucun cas emboîter le pas à leurs adversaires qui avaient réussi à imposer leur grille de lecture de la question sud-africaine.

111

Parmi tous les comités, le plus important fut le Comité français pour l'indépendance des Boers fondé le 24 juin 1900, au 47 de la rue Taitbout à Paris.

Le journal *Le Temps* du 21 juillet 1900 évalue son poids : « Les adhésions au Comité français pour l'indépendance des Boers actuellement inscrites sur les registres, s'élèvent au chiffre de 25 000. Mais il faut considérer que plusieurs centaines émanent de collectivités, associations, sociétés, dont beaucoup comptent plus de 10 000 membres. Ces collectivités ne figurent que pour une unité dans le chiffre de 25 000 adhésions, cependant chacune d'entre elles constitue en fait l'addition de tous les membres que comportent les sociétés adhérentes : on arrive ainsi à un total supérieur à 60 000 [...] ».

112

D'autres mouvements virent le jour comme Le Sou des Boers, destiné à récolter des fonds, ou l'organisation féminine La Vie aux Enfants Boers ou encore, le Comité franco-sud-africain, etc.

113

F. Chinier, « La Presse française et les Boers », mémoire de maîtrise, université de Lyon III, 1988, p. 23.

114

Voir p. 286 et suivantes.

115

A. Hilley, J. Hassell, *The Mobile Boer, 1902*.

116

E.M. Wessels, « The Fighting German Corps was the first to Volunteer », *Knapsak*, Bloemfontein, July 1996, p. 6-10.

117

Adolf Schiel (1858-1903). Officier prussien, Schiel quitta l'armée et vint s'installer au Natal en 1878. Il participa avec un kommando boer aux guerres inter-zulu puis tenta en vain de persuader les autorités allemandes de prendre le contrôle de la région de la baie de Santa Lucia au nord du Natal. Il passa ensuite

au service de la ZAR (Transvaal) et servit comme instructeur d'artillerie.

118

Le major Richard Albrecht, originaire de Berlin, était ainsi le véritable commandant du corps d'artillerie de l'État libre d'Orange, au mois de juillet 1899, soit bien avant le déclenchement des hostilités.

119

Après la capture de Schiel à Elandslaagte, les unités allemandes ne cessèrent plus de se diviser en plusieurs petites unités qui se séparèrent et qui combattirent bravement sur tous les fronts. Au mois de juin 1900, après les derniers combats de la phase de la guerre classique, les unités constituées allemandes quittèrent le Transvaal et se réfugièrent en territoire portugais, au Mozambique. Certains volontaires intégrèrent des kommandos boers avec lesquels ils continuèrent la lutte.

120

Ancien anarchiste, il fut traîné devant les tribunaux anglais pour complicité dans un attentat à la bombe. Il fut acquitté grâce à son défenseur, un jeune avocat boer. Entre les deux hommes, une solide amitié naquit et Brall alla s'installer en Afrique du Sud. Quand la guerre éclata, il fut un des premiers Allemands à s'engager. Pour lui, la guerre contre l'impérialisme britannique continuait !

121

Témoignage de D. Reitz, *Mémoires d'un volontaire*, 1930.

122

Axel Uggla (1865-1945) naquit à Gothenburg en Suède et travailla comme ingénieur en chef de la NZAM à partir de 1890. Responsable des arsenaux boers, il quitta l'Afrique après la prise de Pretoria par les Britanniques au mois de juin 1900. Son rôle fut déterminant dans la constitution du corps scandinave.

123

Johannes Flygare (1868-1899) était le fils d'un missionnaire suédois et il naquit au Zululand. Il fit de solides études en Europe et revint en Afrique australe où il fut employé au service de l'administration de la ZAR et détaché à la NZAM. Il fut tué à la bataille de Maggersfontein et inhumé sur le champ de bataille.

124

Témoignage de B. Coetzee dans *Die Burger*, 1924. Cite par Pottinger, 1986, p. 134.

125

L'ouvrage de référence à leur sujet est le livre de Mario Lupini : *Camillo Ricchiardi, Italian Boer War Hero*, Johannesburg, 1988.

126

Où il s'éprit d'une infirmière volontaire, Hannah Myra Guttman, qu'il épousa le 5 juin 1901. Après son départ du Transvaal en septembre 1900, il suivit en Argentine des émigrés boers. Il quitta ensuite l'Amérique et mourut à Casablanca, au Maroc, en 1940.

127

Cette annonce avait été faite dans le journal en afrikaans le *Volksstem*.

128

Lupini (1988) donne 92 noms de membres du kommando italien. 33 Italiens furent blessés dans

l'explosion de l'usine de dynamite Begbie et 9 tués. 30 Italiens servaient dans l'artillerie boer et 9 dans le corps de police des mines.

129

Voir sa biographie, p. 271, note 3.

130

E. Wessels, « American Scouts fought for Boers », *Knapskap*, 1990, p. 6.

131

L'ouvrage le plus complet sur la question est celui de D.P. Mac Craken, *The Irish pro-Boers 1877-1902*, Johannesburg, 1989.

132

Cet Irlando-Américain né dans le Missouri en 1856 et mort en 1907 fut officier dans la cavalerie américaine et servit durant les guerres contre les Apaches, puis commanda les éclaireurs apaches et ensuite les éclaireurs navajos. En 1889, il quitta l'armée et tenta sa chance dans les affaires.

En 1895, ruiné, il partit pour l'Afrique du Sud puis pour la Rhodésie où il participa à l'écrasement de la révolte des Matabele. Il s'installa ensuite dans la région de Johannesburg et, lors du déclenchement de la guerre, il proposa aux autorités boers de constituer une unité de volontaires irlando-américains recrutée parmi les Uitlanders résidant au Transvaal.

Sa proposition fut acceptée et il fut nommé colonel. Blessé et ayant perdu l'usage de la main gauche lors de la bataille de Moderspruit (30 octobre 1899), Blake continua à combattre durant toute la guerre. Ne voulant pas vivre dans une Afrique du Sud dominée par les Britanniques, il retourna aux États-Unis à la fin des hostilités.

Le commandant en second de l'unité fut John Mac Bride (1868-1916), bouillant patriote irlandais qui vint s'installer au Transvaal en 1895.

Élu membre du Parlement britannique en 1905, il refusa d'y siéger. En 1916, il participa au soulèvement irlandais et fut fusillé.

133

Cet Irlando-Australien (1861-1934) partit pour l'Afrique du Sud comme correspondant de guerre mais il troqua rapidement le stylo pour le Mauser après avoir proposé au président Kruger de constituer la seconde brigade irlandaise. Sa proposition fut acceptée. Il fut nommé colonel et placé sous les ordres du général Lukas Meyer.

Lynch avait compris que les Boers devaient mener une guerre rapide et il était un farouche partisan d'une stratégie offensive, notamment dans la Colonie du Cap où les nombreux Afrikaners auraient pu être enrôlés dans les armées boers. Après la prise de Pretoria, A. Lynch regagna les États-Unis où il tenta de sensibiliser l'opinion à la cause des Boers.

134

D'autres encore, à l'image du colonel Maximov, préférèrent servir sous les ordres du colonel de Villebois-Mareuil.

135

E. Wessels, « Russians fought with the Boers », *Knapskap*, July 1995, p. 10-12.

Sur les volontaires russes en général, on lira, par A. Davidson et I. Filatova, *The Russians and the Anglo-Boer War*, Johannesburg, 1998.

136

Johannes Petrus Le Grange Lombard (1846-1939) avait participé à la première guerre anglo-boer de 1880-1881. Il fut ensuite délégué au Volksraad de 1882 à 1894. Il combattit avec vaillance à la bataille d'Elandslaagte et réussit à sortir sain et sauf du piège dans lequel Kock s'était lui-même enfermé.

Après la dissolution du corps hollandais et sa disparition comme unité autonome, il fut nommé chairman de la Cour de justice militaire.

137

Ce Hollandais fut successivement journaliste, fonctionnaire puis membre du second Volksraad de la République du Transvaal.

Engagé en 1872 dans l'armée hollandaise il y servit durant treize années et la quitta avec le grade de lieutenant.

En 1885 il partit pour l'Afrique du Sud et s'installa au Natal, à Pietermaritzburg où, durant deux années, jusqu'en 1887, il dirigea un hebdomadaire, le *Natal Boeren Vriend*.

Il s'installa ensuite au Transvaal où il fut employé à Pretoria dans l'administration des mines avant d'occuper des fonctions administratives dans plusieurs mines. En 1897, il fut élu délégué de Barberton au second Volksraad du Transvaal.

Au mois de septembre 1899, il fut l'un des fondateurs du corps hollandais et, un mois plus tard, la guerre étant déclarée, il en reçut le commandement en second sous les ordres de J.P. Le Grange Lombard avec le grade de capitaine.

Il fut fait prisonnier durant la bataille d'Elandslaagte et envoyé dans un camp de l'île de Sainte-Hélène.

138

Cars Geert De Jong (1865-21 octobre 1899). Issu d'une famille d'armateurs, Cars De Jong décida pour des raisons de santé de partir pour le Transvaal en 1887, dès ses études terminées.

Il enseigna à Pretoria avant de devenir principal d'une école de Rustenburg puis inspecteur des écoles. En 1897 il devint secrétaire du département de l'Éducation du Transvaal.

À la déclaration de guerre il fut avec H. Coster à l'origine de la constitution du corps hollandais. Il fut nommé lieutenant et trouva la mort lors de la bataille d'Elandslaagte.

139

Hermanus Coster (1865-21 octobre 1899). Cet avocat hollandais, fonctionnaire de la République du Transvaal, avait adhéré à la cause boer durant ses études en Hollande. En 1890, il partit pour l'Afrique du Sud avant de s'inscrire au barreau de Pretoria. En 1895, il devint attorney de l'État du Transvaal et fut naturalisé en 1896. Il fut un des fondateurs du corps des volontaires hollandais à Pretoria au mois de septembre 1899. Nommé lieutenant, il fut tué lors de la bataille d'Elandslaagte.

140

P.I. : prénom inconnu.

141

Numeriese lys van krygsgevangenes van die Oorlogsmuseum van die Boererepublieke, Bloemfontein, s.d.

142

Le poids de chaque canon dépassait 6 tonnes et il fallait 16 paires de bœufs pour les déplacer. Leur recul était énorme puisqu'il atteignait 40 mètres. Les Britanniques furent toujours stupéfaits de voir que les Boers parvenaient à les déplacer rapidement d'un objectif à un autre.

143

Le Siècle, 10 novembre 1899.

144

Le lieutenant Gallopaud avait quitté l'armée française pour raisons personnelles. Il reprit du service en 1914 et fut tué en 1917.

145

Etchegoyen avait quitté l'armée en 1899 pour la réintégrer en 1912. Lieutenant-colonel, il mourut en 1933.

146

Renseignements aimablement communiqués par un parent de Gaston Beausoleil.

147

Les Français furent également représentés par des infirmières, par les sœurs de Saint-Vincent de Paul et par des conseillers techniques, tel l'ingénieur Isaac Léon qui représentait la firme Le Creusot et qui avait la charge de la maintenance des « Long Tom ».

148

Les *Carnets de campagne* du colonel de Villebois-Mareuil ont été réédités par Bernard Lugan avec un appareil critique et de nombreuses notices d'explication sous le titre : *Villebois-Mareuil, le héros de l'Afrique du Sud*, éditions du Rocher, 1990. L'ouvrage étant épuisé dans le commerce il est possible de le commander à *L'Afrique Réelle*, BP n° 6, 03140 Charroux, France.

149

Andries Smorenburg (1872-1939). À l'âge de dix-sept ans, ce Hollandais suivit son oncle qui partit s'installer au Transvaal. Peu de temps après, il s'engagea dans la ZARP (Zuid-Afrikaansche Rijdende Politie) comme secrétaire puis comme inspecteur. Promu sergent en 1896, il dut rentrer en Hollande pour s'y faire soigner d'une grave infection à la jambe gauche. Là, il apprit que la guerre avait éclaté en Afrique et il quitta l'hôpital d'Arnhem pour retourner à Pretoria.

Au mois de mars 1900, il fut nommé commandant des volontaires hollandais versés dans la Légion étrangère que l'état-major boer venait de constituer et dont le commandement avait été confié au colonel de Villebois-Mareuil.

Smorenburg ne s'entendit pas avec son chef auquel il reprochait de ne pas comprendre la situation locale et surtout la mentalité d'une troupe de volontaires qu'il confondait avec des unités européennes disciplinées et encasernées.

Fait prisonnier au combat de Boshof le 5 avril 1900, il fut envoyé dans un camp de prisonniers sur l'île de Sainte-Hélène d'où il réussit à s'évader avant d'être repris.

La paix signée, il fut libéré et revint en Afrique du Sud où il mourut en 1939. (De Jong, 1984.)

150

60 Hollandais commandés par Smorenburg, 40 Français et 25 Boers commandés par le Veldkornet Coleman.

151

Voir pages 353 et suivantes la reproduction de ce plan d'attaque.

152

Pierre de Bréda, « Villebois-Mareuil », in *Le Cri du Transvaal*, 8-14 septembre 1901.

153

Villebois-Mareuil vient de traverser trois fermes : Merriesfontein, Kaalfontein et Tweefontein, et il

trouvera la mort à Karreepan. (Macnab, 1975.)

154

500 fantassins de l'Imperial Yeomanry, commandés par le brigadier général lord Chelsham et 250 cavaliers et artilleurs. Bréda, *op. cit.*

155

I. Meyer, *Kommandojare*, Johannesburg, 1971.

156

Entretien du 26 septembre 1986 avec M. Lombard, de Boshof, témoin de l'exhumation.

157

Nationaliste français et partisan des Boers, homme à forte personnalité, le colonel de Villebois-Mareuil inquiéterait-il la hiérarchie militaire ? Il semblerait que oui puisque, périodiquement, l'idée de baptiser une promotion d'élèves-officiers du nom du fondateur des Sociétés régimentaires est repoussée.

La promotion In Salah (1899-1901) de l'École spéciale militaire en est une bonne illustration : « Nous voulions nous appeler : " Villebois-Mareuil ". La guerre anglo-boer nous excitait beaucoup et notre admiration pour le vaillant compagnon des Afrikaners s'exprimait par ce désir. La diplomatie s'y opposa. » (ESM, *Historique*. Promotion In Salah [1899-1901] p. 2.)

158

Evgeni Maximov (1849-1904). Officier de carrière ayant combattu sur tous les théâtres d'opérations où les armes russes étaient engagées, volontaire aux côtés des Grecs contre les Turcs après avoir été volontaire aux côtés des Serbes qui luttèrent contre les Turcs, il partit pour l'Afrique du Sud comme journaliste et arriva à Pretoria à la fin du mois de février 1900. Brillant cavalier, remarquable tireur, il décida de prendre les armes aux côtés des Boers quand il rencontra à Kroonstad le colonel de Villebois-Mareuil qui venait d'être nommé commandant en chef de la Légion étrangère ou Vreemdelingskorps et qui réussit à le persuader d'être son second.

Après la mort du colonel à Boshof, le 5 avril 1900, Maximov se vit offrir le commandement du corps mais, en raison des tensions qui existaient entre officiers et volontaires des diverses nationalités, il déclina cette offre et choisit de prendre la tête du corps hollandais qui avait été intégré à la Légion et avec lequel il combattit bravement, notamment à la bataille de Tabakberg, le 30 avril 1900, au cours de laquelle il fut blessé.

Il fut le seul major-général étranger de l'armée boer avec le colonel de Villebois-Mareuil et, non encore rétabli, il assumait un nouveau commandement en campagne jusqu'au mois de mai 1900, date à laquelle il quitta l'Afrique du Sud. Il participa ensuite à la guerre russo-japonaise de 1904-1905 au sein du régiment Orlovski et fut tué à la bataille de Moukden le 1^{er} octobre 1904.

Selon l'infirmière russe S. Izednova, (A *Few months with the Boers*, Johannesburg, 1977), le colonel Maximov était « un homme d'action [...] Il [disait] qu'il croyait en la poésie de la guerre et qu'il [n'aimait] rien de plus que d'entendre le chant sifflant des balles et le tonnerre du canon ».

159

On retrouve sa trace dans le TVK (Kommando Theron) au mois de mai 1900.

160

Confirmé par la liste des prisonniers donnée plus haut.

161

M.H. Ver Loren van Themaat : *Twee jaren in den Boerenoorlog*, Haarlem, 1903, 354 pages. Le texte et la traduction du néerlandais à l'anglais sont du professeur Cornelis De Jong, de l'université d'Afrique du Sud à Pretoria, dont les travaux sur les volontaires hollandais et scandinaves font autorité (voir la bibliographie).

162

Né en 1879 à Brest, Robert de Kersauson de Pennendreff était issu d'une vieille noblesse bretonne. La tradition veut que le nom de Kersauson soit une adaptation du mot « maison du Saxon ». Son plus lointain ancêtre mentionné dans l'histoire est Pierre de Kersauson en 1057. Hippolyte, le père de Robert, était notaire et il connut des difficultés financières. Il mourut jeune, en 1886, laissant une veuve et cinq jeunes enfants. Isabelle de Kersauson émigra aux États-Unis en 1896, peut-être afin d'échapper aux créanciers de son mari.

Robert fut élève du collège des Jésuites de Nantes de 1888 à 1895. Il suivit sa mère et ses quatre sœurs en Californie. De 1896 à 1898 il fut étudiant à l'université de Los Angeles où il apprit l'anglais, ce qui lui fut très utile dans la suite africaine de sa vie. Il conserva d'ailleurs un accent américain, ce qui lui valut un autre surnom, celui de l'« Américain-Français », Il revint ensuite en France, à Nantes, chez son oncle. Quand la guerre des Boers éclata, il s'appretait à présenter le concours de Saint-Cyr. Il abandonna cette idée et, séduit par la propagande du Comité pro-Boer de Nantes, il décida de partir pour l'Afrique du Sud.

163

Durant toute sa guerre sud-africaine, Robert de Kersauson a tenu un journal. Le contenu de ces carnets est bien différent des notes de guerre laissées par son oncle, le colonel de Villebois-Mareuil. Ce dernier est un officier de tradition, un homme de grande expérience ayant l'habitude des situations militaires et qui sait les juger. Durant la guerre d'Afrique du Sud, bien qu'ayant décidé de combattre avec les Boers, il demeure officier français. Kersauson fait ses premières armes en Afrique du Sud et il devient vite un Boer. Son témoignage est celui d'un homme de l'intérieur d'un kommando totalement intégré et admis par les Boers.

164

Therons Verkennerkorps. Le 5 septembre 1900, le fondateur de l'unité, Danie Theron, ayant été tué, son cousin Jan le remplaça. Robert de Kersauson le suivit.

165

Les *Carnets de guerre* de Robert de Kersauson ont été édités par Bernard Lukan. Il est possible de les commander à *L'Afrique Réelle*, BP n° 6, 03140 Charroux, France.

166

Parmi les fondateurs de cette unité l'on trouve Andries Cronjé, le frère du général Pieter Cronjé, commandant le front Ouest qui capitula à Paardeberg le 27 février 1900. Andries Cronjé avait commandé le kommando de Potchefstroom avec lequel il avait courageusement combattu avant de se rendre le 14 juin 1900. Quand au mois de septembre 1901 les Britanniques créèrent les National Scouts, Andries Cronjé en prit la tête.

167

Robert de Kersauson, *Le Dernier Kommando boer*, in B. Lukan, 1989.

168

En 1913 et en 1914, l'insurrection des « petits Blancs » dans le Rand faillit faire basculer le pays dans la révolution. Les mineurs et les cheminots boers s'opposèrent à l'embauche de travailleurs noirs qui les

aurait acculés au chômage. Le sang coula et la répression gouvernementale fut sévère. Mais le résultat fut l'imposition du « Colour bar » dans l'industrie, c'est-à-dire l'apartheid du travail imposé par les syndicats, le Parti travailliste et le Parti communiste contre les libéraux et les milieux de l'industrie qui avaient décidé d'employer des Noirs sous-payés à la place des Blancs. L'histoire offre ainsi de curieux paradoxes.

169

Pertes britanniques : morts au combat : 7 894 ; morts de leurs blessures : 13 250 ; morts accidentellement : 798 ; soit 21 942 au total. Blessés ou malades : 75 430.

Pertes boers : environ 6 000 morts, dont 3 390 au combat et 1 084 des suites de leurs blessures. Prisonniers : environ 27 000. 27 927 femmes et enfants avaient péri dans les camps de reconcentration.

Selon le War Office britannique, 400 346 chevaux, ânes et mules périrent durant la guerre ainsi que plusieurs millions de têtes de bétail qui appartenaient aux Boers.

La guerre avait coûté aux Britanniques 200 millions de livres sterling, soit 14 % du revenu national d'une année.

170

Le 10 octobre, Maritz qui commande un régiment de la nouvelle armée de l'Union déserte avec la quasi-totalité de son unité et il rejoint les troupes allemandes tout en annonçant qu'il va envahir la province du Cap.

171

Soit ± 30 % des effectifs boers lors du déclenchement de la guerre de 1899, ce qui constitue un chiffre impressionnant.

172

Pour l'historique de la vie politique sud-africaine entre 1910 et 1961, on se reportera à B. Lugan, *Histoire de l'Afrique du Sud*, op. cit., p. 175-205.

173

Sur la guerre des Herero, on lira, de B. Lugan, *Cette Afrique qui était allemande*, 1990, p. 86-94.

174

Baronne Taylor, Archives du Transvaal, Pretoria.

175

Carnets de campagne du colonel de Villebois-Mareuil, in B. Lugan, *Villebois-Mareuil, le héros de l'Afrique du Sud*, 1990, p. 189-191.

176

Archives du Transvaal, Pretoria.

© Librairie Académique Perrin, 1998.
ISBN : 2-262-00712-8

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du xx^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été initialement fabriquée par la société FeniXX au format ePub (ISBN 9782262059804) le 26 octobre 2018.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.



Table des Matières

Présentation	2
Page de titre	3
Sommaire	4
Remerciements	9
Chronologie	10
Glossaire	12
Avertissement	13
INTRODUCTION	15
1 - LA NAISSANCE DU CONTENTIEUX ANGLO-BOER (1795-1872)	17
LE DIVORCE ENTRE LES BOERS ET LES ANGLAIS	18
LE GRAND TREK (1836-1838)	23
LES CONVOIS	25
LA GUERRE CONTRE LES ANGLAIS	26
L'INSURRECTION BOER DE 1848	27
L'INDÉPENDANCE DES RÉPUBLIQUES BOERS	29
VERS L'UNION DES RÉPUBLIQUES BOERS ?	30
UN NOUVEAU CONTENTIEUX ANGLO-BOER	31
2 - VERS LA PREMIÈRE GUERRE DES BOERS (1872-1881)	33
LES FAIBLESSES DE LA ZAR	33
L'IMPÉRIALISME BRITANNIQUE	33
L'ANNEXION DU TRANSVAAL	36
VERS LA GUERRE	38
LA PREMIÈRE GUERRE DES BOERS	40
LES DÉFAITES ANGLAISES	42
3 - L'IMPÉRIALISME BRITANNIQUE ET LES RÉPUBLIQUES BOERS (1881-1894)	45
LES DIAMANTS ET L'OR	46
CECIL RHODES	46
L'ENCERCLEMENT DES RÉPUBLIQUES BOERS (cartes "L'Afrique australe britannique 1854-1900" et "L'encercllement des Boers par les Britanniques")	47
LA BATAILLE DES CHEMINS DE FER (carte "La bataille du rail (1880-1899)")	49
LES UITLANDERS	52
4 - LE RAID JAMESON ET LA MARCHÉ À LA GUERRE (1895-1899)	56
LE RAID JAMESON	57
LES CONSÉQUENCES DU RAID	58
LE RAPPROCHEMENT ORANGE-TRANSVAAL	59
LES COLONIES DU CAP ET DU NATAL	60

L'ENTRÉE EN SCÈNE DE MILNER	61
LES NÉGOCIATIONS (31 mai-5 juin 1899)	64
L'ULTIMATUM	66
5 - LES VICTOIRES BOERS	68
L'ARMÉE ANGLAISE	69
L'ARMÉE BOER	70
L'ARMÉE BOER : UN PEUPLE EN ARMES	71
LA MOBILISATION	74
L'INVASION DU NATAL	76
LA VICTOIRE ANGLAISE DE TALANA (carte "Le Front du Natal (octobre - novembre 1899)")	77
LA BATAILLE D'ELANDSLAAGTE	79
LE FRONT DE L'ORANGE (voir cartes, "L'offensive des BOERS (octobre-novembre 1899)" et "La première offensive britannique (décembre 1899)")	81
LA « SEMAINE NOIRE »	82
MAGGERSFONTEIN, 11 DÉCEMBRE 1899 (voir carte, "Les batailles de Modder River et de Maggersfontein (28 novembre 1899 et 11 décembre 1899)")	83
COLENSO	86
LES CONSÉQUENCES DE LA « SEMAINE NOIRE »	87
6 - LES VICTOIRES BRITANNIQUES (Janvier-octobre 1900)	89
LA RÉORGANISATION MILITAIRE ANGLAISE	89
LES COMBATS POUR LADYSMITH	91
SPIONKOP (voir cartes, "La bataille de SPIONKOP (24 janvier 1900)" et "Les tentatives de dégagement de Ladysmith (15 décembre 1899 - 27 février 1900)")	92
LE FRONT DE L'ORANGE	96
LE FRONT DU NATAL	98
LE TOURNANT DE LA GUERRE	99
LES OPÉRATIONS AU TRANSVAAL (voir carte, "La double offensive britannique (février - juillet 1900)")	100
7 - LA GUÉRILLA ET LA GUERRE CONTRE LES CIVILS	103
LA FIN DU TRANSVAAL, juin-sept. 1900 (voir carte, "Les opérations du TRANSVAAL en 1900")	103
LES EFFECTIFS BRITANNIQUES	105
LA GUÉRILLA	115
VIVRE SUR L'ENNEMI	118
LA RIPOSTE DE KITCHENER	119
LA GUERRE CONTRE LES CIVILS	121
LES CAMPS DE RECONCENTRATION	123
EMILY HOBHOUSE (1860-1926)	124
LES NOIRS DANS LA GUERRE	124
LES CAMPS DE PRISONNIERS	126
LES BRITANNIQUES REPRENENT L'AVANTAGE	126

8 - LA GUERRE DANS LA COLONIE DU CAP	128
L'INVASION DE LA COLONIE DU CAP (janvier-octobre 1901)	128
LES TROIS RAIDS DE KRITZINGER	129
HERTZOG AU CAP (décembre 1900-février 1901)	130
DE WET AU CAP, 1901 (voir carte, "Le second raid de De Wet dans la colonie du Cap (1901)")	131
SMUTS ENVAHIT LA COLONIE DU CAP, 1901-1902 (voir carte, "Le raid de Smuts dans la colonie du Cap (1901-1902)")	133
L'ÉCHEC DE L'INVASION DU NATAL PAR LES BOERS (voir carte, "Le raid de Botha au Natal (août 1901)")	138
9 - L'OPINION MONDIALE ET LA GUERRE DES BOERS	142
L'OPINION ANGLAISE	142
L'OPINION EN HOLLANDE, EN ALLEMAGNE ET AUX ÉTATS-UNIS	143
LA FRANCE ET LES BOERS	145
LE COURANT ANGLOPHILE	146
LE SOUTIEN AUX BOERS	147
10 - LES VOLONTAIRES ÉTRANGERS	151
LES VOLONTAIRES ALLEMANDS	152
LES VOLONTAIRES SCANDINAVES	155
LES VOLONTAIRES ITALIENS	157
LES VOLONTAIRES AMÉRICAINS	159
LES VOLONTAIRES IRLANDAIS	159
LES VOLONTAIRES RUSSES	161
LES VOLONTAIRES HOLLANDAIS	162
11 - LES VOLONTAIRES FRANÇAIS ET LA LÉGION SUD-AFRICAINE	164
LES VOLONTAIRES FRANÇAIS	164
PORTRAITS	167
LA LÉGION ÉTRANGÈRE	167
LA FIN DE LA LÉGION	175
ROBERT DE KERSAUSON	177
12 - LA FIN DE LA GUERRE	179
BOERS CONTRE BOERS	179
LES DERNIÈRES OPÉRATIONS	180
LA PAIX	180
CONCLUSION	185
BIBLIOGRAPHIE	188
BIOGRAPHIES	192
INDEX	207
À propos de l'auteur	215
Notes	216

Copyright d'origine
Achevé de numériser

235
236